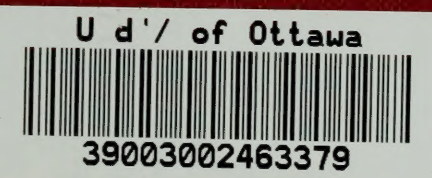


U d'/ of Ottawa
39003002463379



Congrégation de Notre-Dame
Ottawa.

Première Classe Française.

1re Classe française

Ottawa, 1912.

PAGES CHOISIES DES GRANDS ÉCRIVAINS

Sainte-Beuve

1358-05. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 11-05.

LECTURES LITTÉRAIRES

PAGES CHOISIES
des
Grands Écrivains

Sainte-Beuve

Avec une Introduction par Henri BERNÈS



PARIS

LIBRAIRIE
ARMAND COLIN
5, rue de Mézières, 5

LIBRAIRIE
CALMANN-LÉVY
3, rue Auber, 3

1906

AVERTISSEMENT

Le présent recueil a été tiré des ouvrages suivants : *Premiers Lundis*, *Nouveaux Lundis*, *Portraits contemporains*, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, *Madame Desbordes-Valmore*, *P.-J. Proudhon*, *Étude sur Virgile*, *Chroniques parisiennes*, *Correspondance*, *Nouvelle correspondance*, *Lettres à la princesse*, *Souvenirs et indiscrétions*.

Ne pouvant rien emprunter à *Volupté*, à *Port-Royal*, ni aux recueils de vers, on n'a pas songé à faire de ce volume, à proprement parler, une anthologie de Sainte-Beuve écrivain.

On s'est proposé surtout de tirer des parties de son œuvre dont on disposait quelques pages caractéristiques — et de valeur durable — sur des points de doctrine et des questions d'histoire littéraire. La philosophie de Sainte-Beuve et sa méthode, ou, si les deux mots sont peut-être, quand on parle de lui, bien pédants, les principales tendances de sa pensée

et les préférences de son goût, sa conception de la critique et ses procédés d'analyse, voilà ce qu'on aurait voulu, par le choix de ces extraits, faire tout au moins entrevoir.

Plus d'un morceau encore aurait pu y entrer, qui conserve, après bien des années, son intérêt et sa portée : tel manifeste, par exemple, contre la littérature « industrielle », tel discours au Sénat, ou la remarquable étude sur « les quatre moments religieux de ce siècle ». Mais force était de se borner. Un recueil comme celui-ci irait d'ailleurs contre son but, s'il semblait dispenser d'aborder les œuvres complètes. Exciter à les lire, en rappelant, par quelques exemples, ce qu'en dehors de leur importance historique — chose accessoire, en somme — elles conservent de sens et de vertu vivante, c'est là son vrai rôle, et sa seule raison d'être. Tel quel, ce volume n'aspire, pour employer une vieille et expressive formule, qu'à être l'ébauche d'un *Esprit de Sainte-Beuve*; ébauche qu'il appartiendra à chacun de préciser en poussant plus loin ses lectures.

En tête de ces pages, c'est à Sainte-Beuve lui-même qu'on a demandé de raconter sa vie. On s'est borné à en mener le récit jusqu'à son terme. Quelques notes complètent des indications trop sommaires, ou bien, avec franchise, mais avec la discrétion séante dans un volume où l'on est, après tout, « chez lui », suppléent à des réticences ou redressent certaines assertions.

Sur la vie intime de Sainte-Beuve, sur son œuvre, qu'elle seule expliquerait tout entière, car il s'y est partout confessé à demi-mot, un livre nous manque, un livre qui lui est dû, copieux, minutieux, indiscret, comme son *Chateaubriand*. Les documents qui devraient y servir ne sont pas tous encore dans le domaine public. En attendant qu'on nous les livre, et qu'un nouveau Sainte-Beuve se rencontre pour les utiliser, les études provisoires sur notre auteur abondent. Il a semblé inutile d'y ajouter, en tête de ce volume, une dissertation de plus. Nous signalerons seulement deux livres aux lecteurs en quête de renseignements : l'étude de M. d'Haussonville[1], venue d'un milieu peu bienveillant à Sainte-Beuve, mais nourrie d'informations puisées à bonne source sur certaines périodes de sa vie ; et surtout l'ouvrage de M. Jules Levallois[2], témoignage de première main d'un auxiliaire et d'un ami de l'écrivain, œuvre de sympathie et de franchise d'un critique précis et délicat.

H. B.

1. O. d'Haussonville, *Étude sur Sainte-Beuve*, librairie Calmann Lévy.
2. Jules Levallois, *Sainte-Beuve*, librairie Perrin.

PAGES CHOISIES
DE SAINTE-BEUVE

MA BIOGRAPHIE

J'ai fait beaucoup de biographies, et je n'en ai fait aucune sans y mettre le soin qu'elle mérite, c'est-à-dire sans interroger et m'informer. Je n'ai pas toujours été heureux en retour, et, parmi ceux qui ont bien voulu s'occuper de moi, il en est fort peu qui y aient mis les soins indispensables, et dont le premier était de s'enquérir de l'exactitude des faits. Les faits de ma vie littéraire sont bien simples. Je suis né à Boulogne-sur-Mer le 23 décembre 1804. Mon père était de Moreuil en Picardie, mais il était venu jeune à Boulogne, comme employé des aides avant la Révolution, et il s'y était fixé. Les annales boulonnaises ont tenu compte des services administratifs qu'il y rendit. Il y avait en dernier lieu organisé l'octroi, et il était contrôleur principal des droits réunis lorsqu'il mourut. Il était marié à peine,

quoique âgé déjà de cinquante-deux ans. Mais il avait dû attendre pour épouser ma mère, qu'il aimait depuis longtemps et qui était sans fortune, d'avoir lui-même une position suffisante. Ma mère était de Boulogne même et s'appelait Augustine Coilliot, d'une vieille famille bourgeoise de la basse ville, bien connue. Elle était enceinte de moi et mariée depuis moins d'un an, lorsque mon père mourut subitement d'une esquinancie. Ma mère, sans fortune, et une sœur de mon père, qui se réunit à elle, m'élevèrent. Je fis mes études à la pension de M. Blériot, à Boulogne même. J'avais terminé le cours entier des études, y compris ma rhétorique, à treize ans et demi. Mais je sentais bien tout ce qui me manquait, et je décidai ma mère à m'envoyer à Paris, quoique ce fût un grand sacrifice pour elle, en raison de son peu de fortune.

Je vins à Paris pour la première fois en septembre 1818, et, depuis ce temps, sauf de rares absences, je n'ai cessé de l'habiter. Je fus mis en pension chez M. Landry, rue de la Cerisaie; M. Landry, ancien professeur de Louis-le-Grand, mathématicien et philosophe, était un esprit libre. Il est question de lui dans l'*Histoire de Sainte-Barbe*, par Quicherat. Je dînais à sa table, et j'y vis tout d'abord ses amis particuliers, l'académicien Picard entre autres. On me traitait comme un grand garçon, comme un petit homme. Je suivais avec la pension les classes du collège Charlemagne; quoique ayant fait ma rhétorique en province, j'entrai en troisième sous M. Gaillard, excellent professeur, et traducteur du *De Oratore* de Cicéron.

M. Caÿx professait l'histoire, qu'on venait d'instituer tout nouvellement dans les collèges. J'étais habituellement premier ou second, tout au plus troisième, dans les compositions hebdomadaires. J'eus à la fin de l'année le premier prix d'histoire au concours. Je restai élève du collège Charlemagne jusqu'à la première année de rhétorique inclusivement. Nous avions comme professeur dans cette première année M. Dubois, depuis rédacteur et fondateur du *Globe*, mais qui n'acheva pas l'année, ayant été destitué. Sur ces entrefaites, la pension Landry changea de quartier, et alla s'installer rue Blanche; je la suivis et je fis ma seconde année de rhétorique au collège Bourbon, sous MM. Pierrot et Planche. J'eus au concours le premier prix de vers latins des vétérans. Mais j'étais déjà émancipé. En faisant ma philosophie sous M. Damiron, je n'y croyais guère. Jouissant à ma pension d'une grande liberté, parce que je n'en abusais pas, j'allais tous les soirs à l'Athénée, rue de Valois au Palais-Royal, de sept à dix heures, suivre des cours de physiologie, de chimie, d'histoire naturelle de MM. Magendie, Robiquet, de Blainville, entendre des lectures littéraires, etc. J'y fus présenté à M. de Tracy. J'avais un goût décidé pour l'étude de la médecine. Ma mère vint alors demeurer à Paris, et, logé chez elle, je suivais les cours de l'École. En 1824, le *Globe* se fonda[1]. J'en fus aussitôt informé par mes anciens maîtres, avec qui j'avais conservé des relations, et j'allai voir M. Dubois, qui

1. « Dirigé, dit ailleurs Sainte-Beuve, par d'anciens et encore très jeunes professeurs de l'Université, que le triomphe de la faction religieuse avait éloignés de l'enseignement. »

m'y appliqua aussitôt et m'y essaya à quantité de petits articles. Ils sont signés *S.-B.*, et il est facile à tout biographe d'y suivre mes tâtonnements et mes commencements. A un certain jour, M. Dubois me dit :

— Maintenant, vous savez écrire, et vous pouvez aller seul.

Mes premiers articles un peu remarquables furent sur les premiers volumes de l'*Histoire de la Révolution* de M. Thiers et sur le *Tableau* de la même époque par M. Mignet. C'est vers ce temps aussi que, M. Dubois m'ayant chargé de rendre compte des volumes d'*Odes et Ballades* de Victor Hugo, je fis dans les premiers jours de 1827 deux articles qui furent remarqués de Gœthe [1]. Je ne connaissais pas du tout Victor Hugo. Sans le savoir, nous demeurions l'un près de l'autre rue de Vaugirard, lui au n° 90, et moi au 94. Il vint pour me remercier des articles, sans me trouver. Le lendemain ou le surlendemain, j'allai chez lui et le trouvai déjeunant. Cette petite scène et mon entrée a été peinte assez au vif dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*. Mais il n'est pas exact de dire que je sois venu lui offrir de mettre le *Globe* à sa disposition. Dès ma jeunesse, j'ai toujours compris la critique autrement : modeste mais digne. Je ne me suis jamais offert, j'ai attendu qu'on vînt à moi. A dater de ce jour, commença mon initiation à l'école romantique des poètes [2]. J'y étais assez antipathique jusque-là à cause du royalisme et de la mysticité, que je ne par-

1. Voir *Conversations de Gœthe et d'Eckermann*.

2. Dès ce jour, dit-il ailleurs, « j'étais conquis ». Il avait, pour un temps, « aliéné sa volonté et son jugement ». Son

tageais pas. J'avais même fait dans le *Globe* un article sévère sur le *Cinq-Mars* de M. de Vigny dont le côté historique si faux m'avait choqué. C'est en cette même année 1827 que je laissai l'étude de la médecine. J'avais été élève externe à l'hôpital Saint-Louis; j'y avais une chambre et y faisais exactement mon service. Trouvant plus de facilité à percer du côté des Lettres, je m'y portai. Je donnai au *Globe*, dans le courant de 1827, les articles sur la *Poésie française au* XVIe *siècle* qui furent publiés en volume l'année suivante (1828); et j'y ajoutai un second volume composé d'un choix de Ronsard [1]. En 1829, je donnai *Joseph Delorme* [2]. C'est vers ce temps que

amitié pour Victor Hugo eut l'exaltation d'un culte (Voy. *Joseph Delorme* et les *Consolations*). Puis l'esprit critique reprit le dessus. Les tentatives dramatiques du romantisme l'intéressèrent peu. La grande amitié se relâcha. Des causes plus intimes la rompirent, et contribuèrent ainsi, ce semble, à amener dans la vie morale de Sainte-Beuve cette longue crise, dont le roman de *Volupté*, diverses poésies, et plus d'une page de son œuvre critique, sont la confidence voilée. C'est alors que, dominé par sa sensibilité et son imagination, cherchant à croire, il manque de se faire saint-simonien, revient presque à sa foi d'enfance, et donne même à ses amis protestants de Lausanne quelques espérances, très vite déçues.

1. Écrit sur le conseil de Daunou, le *Tableau de la Poésie française au* XVIe *siècle* (dernière édition augmentée, donnée en 2 volumes par M. J. Troubat, librairie Lemerre), par sa valeur propre, classait Sainte-Beuve comme critique et historien de la littérature. C'était aussi un acte d'importance dans la lutte littéraire d'alors. En réhabilitant les condamnés de Malherbe et de Boileau, il portait au dogme classique une atteinte sérieuse; en rattachant — un peu artificiellement — le *Cénacle* à la *Pléiade*, il fondait en tradition l'école nouvelle, contre les tenants de la tradition.

2. « Ce *Joseph Delorme*, sans être *lui* tout à fait quant aux circonstances biographiques, était assez fidèlement son image au moral. (Lettre de Sainte-Beuve à M. A. Le Roy.) Ses mélan-

M. Véron fonda la *Revue de Paris*. Je fis dans le premier numéro le premier article intitulé *Boileau*, et je continuai cette série de biographies critiques et littéraires dans les numéros suivants. Je faisais en même temps les Poésies et Élégies intérieures qui parurent en mars 1830 sous le tire de *Consolations* [1]. Il est inutile d'ajouter pour ceux qui lisent que j'étais dans l'intervalle devenu l'ami de la plupart des poètes appartenant au groupe romantique. J'avais connu Lamartine d'abord par lettres, puis personnellement et tout de suite fort intimement dans un voyage qu'il fit à Paris. Quelques biographes veulent bien ajouter que c'est alors que je fus *présenté* à Alfred de Musset. Ces messieurs n'ont aucune idée des dates. Musset avait alors à peine dix-huit ans. Je le rencontrai un soir chez Hugo, car les familles se connaissaient; mais on ignorait chez Hugo que Musset fît des vers. C'est le lendemain matin, après cette soirée, que Musset vint frapper à ma porte. Il me dit en entrant :

— Vous avez hier récité des vers; eh bien, j'en fais et je viens vous les lire.

Il m'en récita de charmants, un peu dans le goût d'André Chénier. Je m'empressai de faire part à Hugo de cette heureuse recrue poétique. On lui demanda désormais des vers à lui-même, et c'est

colies d'étudiant matérialiste (« Werther jacobin et carabin », disait M. Guizot), certaine recherche, neuve alors, de réalisme bourgeois et d'impressionnisme qui parut malsain, firent plus de bruit encore que des hardiesses savantes de versification, et causèrent même, dans les salons lettrés, quelque scandale.

1. « Ce recueil eut un succès moins contesté que celui de *Joseph Delorme*. » (*Lettre citée.*)

alors que nous lui vîmes faire ses charmantes pièces de l'*Andalouse* et du *Départ pour la chasse.*

Hugo demeurait alors rue Notre-Dame-des-Champs, n° 11, et moi, j'étais son proche voisin encore : je demeurais même rue, au n° 19. On se voyait deux fois le jour.

La révolution de juillet 1830 arriva. J'étais absent pendant les trois journées, et en Normandie, à Honfleur, chez mon ami Ulric Guttinguer. Je raccourus en toute hâte. Je trouvai déjà le désaccord entre nos amis du *Globe*. Les uns étaient devenus gouvernementaux et conservateurs subitement effrayés. Les autres ne demandaient qu'à marcher. J'étais de ces derniers [1]. Je restai donc au journal avec Pierre Leroux, Lerminier, Desloges, etc. Leroux n'était alors rien moins qu'un écrivain. Il avait besoin d'un truchement pour la plupart de ses idées, et je lui en servais. J'y servais aussi mes amis littéraires. L'article du *Globe* sur Hugo, cité dans le livre de *Hugo raconté par un témoin de sa vie*, et qui est des premiers jours d'août 1830, est de moi. Je revendiquais le poète au nom du régime qui s'inaugurait, au nom de la France nouvelle. Je le déroyalisais [2].

Les bureaux du *Globe* étaient rue Monsigny, dans la même maison qu'habitait le groupe saint-

1. « M. Sainte-Beuve, pendant les premiers mois qui suivirent cette révolution, collabora plus activement au *Globe* par des articles non signés; et, l'année suivante, il se rattachait même au journal le *National*, dirigé par A. Carrel. Mais ses incursions dans la politique furent courtes, et il se tint ou revint le plus possible dans sa ligne littéraire. » (*Lettre citée.*)

2. Sainte-Beuve a recueilli depuis cet article dans le tome XI des *Causeries du Lundi.*

simonien. De là des relations fréquentes. Lorsque Pierre Leroux, forcé par la question financière, vendit le journal aux saint-simoniens, je ne le quittai point pour cela. J'y mis encore quelques articles. Mes relations, que je n'ai jamais désavouées, avec les saint-simoniens, restèrent toujours libres et sans engagement aucun. Quand on dit que j'ai *assisté* aux prédications de la rue Taitbout, qu'entend-on par là? Si l'on veut dire que j'y ai assisté comme Lerminier, en habit bleu de ciel et sur l'estrade, c'est une bêtise. Je suis allé là comme on va partout quand on est jeune, à tout spectacle qui intéresse; et voilà tout. — Je suis comme celui qui disait : « J'ai pu m'approcher du lard, mais je ne me suis pas pris à la ratière. »

On a écrit que j'étais allé en Belgique avec Pierre Leroux pour prêcher le saint-simonisme : c'est faux.

On a cherché aussi à me raccrocher aux écrivains de l'*Avenir*, comme si je les avais cherchés. Je dois dire, quoique cela puisse sembler disproportionné aujourd'hui, que c'est l'abbé de la Mennais qui le premier demanda à Hugo de faire ma connaissance. Je connus là, dans ce monde de l'*Avenir*, l'abbé Gerbet, l'abbé Lacordaire, non célèbre encore, mais déjà brillant de talent, et M. de Montalembert. Des relations, il y en eut donc de moi à eux, et d'agréables; mais, quant à aucune connexion directe ou ombre de collaboration, il n'y en a pas eu.

C'est en 1831 que Carrel, me sachant libre du côté du *Globe*, me fit proposer par Magnin d'écrire au *National*. J'y entrai, et j'y restai jusqu'en 1834,

y ayant rendu quelques services qui ne furent pas toujours très bien reconnus[1]. Le libraire, honnête homme, Paulin savait cela mieux que personne, et il m'en a toujours su gré jusqu'à la fin.

En cette même année 1831, un biographe veut bien dire que M. Buloz *m'attacha* à la *Revue des Deux Mondes*. Il y a bien de l'anachronisme dans ce mot. M. Buloz, homme de grand sens et d'une valeur qu'il a montrée depuis, débutait alors fort péniblement; il essayait de faire une *Revue* qui l'emportât sur la *Revue de Paris*. Il avait le mérite dès lors de concevoir l'idée de cette Revue élevée et forte qu'il a réalisée depuis. Il vint nous demander à tous, qui étions déjà plus ou moins en vue, de lui prêter concours, et c'est ainsi que j'entrai à la *Revue des Deux Mondes*, où je devins l'un des plus actifs bientôt et des plus utiles coopérateurs[2].

1. Sainte-Beuve atténue. Il avait donné peut-être au groupe républicain du *National*, en publiant, dans ce journal, même des articles politiques, assez de gages, pour qu'on ait pu y être surpris de la désinvolture avec laquelle, à l'occasion d'un grief d'ailleurs légitime, il « se délia », pour devenir le familier des salons orléanistes. La curiosité intellectuelle par laquelle il expliquait tout à l'heure certaines fréquentations prenait souvent chez lui, assez pour qu'on pût s'y méprendre, les allures de la sympathie et de l'adhésion effective. Elle trouvait ainsi à se mieux satisfaire, donnait même parfois à son dilettantisme l'illusion et la jouissance momentanée d'un état de foi, puis, l'enquête extérieure achevée, l'expérience intime complète, le poussait ailleurs, plus riche d'impressions personnelles, plus intelligent des mille formes de la vie morale.

2. Il y débuta par un article sur son ami Georges Farcy, professeur de philosophie, jeune penseur républicain tué pendant les journées de Juillet. Les articles critiques de la *Revue de Paris* et de la *Revue des Deux Mondes* furent, de 1832 à 1839, réunis par Sainte-Beuve dans les cinq volumes

Je composais, en ce temps-là, le livre de *Volupté*, qui parut en 1834 et qui eut le genre de succès que je pouvais désirer.

En 1837, je publiai les *Pensées d'août*, recueil de poésies. Depuis 1830, les choses de ce côté avaient bien changé. Je n'appartenais plus au groupe étroit des poètes. Je m'étais sensiblement éloigné de Hugo, et ses partisans ardents et nouveaux n'étaient plus, la plupart, de mes amis : ils étaient plutôt le contraire. J'avais pris position de critique dans la *Revue des Deux Mondes*. J'y avais, je crois, déjà critiqué Balzac, ou ne l'avais pas loué suffisamment pour quelqu'un de ses romans, et, dans un de ces accès d'amour-propre qui lui étaient ordinaires, il s'était écrié :

— Je lui passerai ma plume au travers du corps.

Je n'attribue pas exclusivement à ces diverses raisons le succès moindre des *Pensées d'août*; mais, à coup sûr, elles furent pour quelque chose dans l'accueil tout à fait hostile et sauvage qu'on fit à un recueil qui se recommandait par des tentatives d'art, incomplètes sans doute, mais neuves et sincères [1].

intitulés *Critiques et Portraits littéraires*. Augmentés d'articles nouveaux, ils forment, dans les éditions plus récentes de son œuvre, les recueils dénommés *Portraits contemporains* (5 vol. Librairie Calmann Lévy), *Portraits de Femmes*, *Portraits littéraires*, *Derniers Portraits* (ces trois recueils sont réunis en 4 vol. Librairie Garnier).

1. Les *Pensées d'août*, jointes aux deux recueils de poésies déjà publiés par Sainte-Beuve et à un certain nombre de morceaux plus récents, ont formé les *Poésies complètes de Sainte-Beuve*, dont l'édition la plus complète, en deux volumes, est publiée à la librairie Calmann Lévy.

C'est à la fin de cette année 1837 que, méditant depuis bien du temps déjà un livre sur *Port-Royal*, j'allai en Suisse, à Lausanne, l'exécuter sous forme de cours et de leçons, dans l'*Académie* ou petite Université du canton. J'y connus des hommes fort distingués, dont M. Vinet était le premier. Je revins à Paris dans l'été de 1838, n'ayant plus qu'à donner aux leçons la forme du livre et à fortifier mon travail par une revision exacte et une dernière main-d'œuvre. J'y mis toute réflexion et tout loisir; les cinq volumes qui en résultèrent ne furent pas moins de vingt années à paraître [1].

En 1840, sous le ministère de MM. Thiers, Rémusat et Cousin, on pensa à me faire ce qu'on appelait une position [2]. Il faut songer, en effet, qu'âgé alors de trente-six ans, n'ayant aucune fortune que ce que me procurait ma plume, ayant débuté en 1824 de compagnie avec des écrivains distingués, parvenus presque tous à des postes élevés et plus

1. La dernière édition donnée par Sainte-Beuve comprend sept volumes in-12 (Librairie Hachette). « Cette dernière édition, très augmentée, est nécessaire pour qui veut connaître, non seulement *Port-Royal*, mais beaucoup de circonstances de la vie morale et littéraire de M. Sainte-Beuve. » (*Sainte-Beuve*, *Lettre citée*.)

2. Cette année 1840 est à divers titres marquante dans la vie de Sainte-Beuve. Comme il l'a déclaré lui-même, c'est le 15 janvier 1840, par un article sur La Rochefoucauld (*Portraits de Femmes*), qu'il a, en son for intérieur, rompu avec les velléités mystiques auxquelles il se laissait aller depuis 1829 environ, pour revenir, avec plus de décision, à la philosophie sensualiste de sa jeunesse d'étudiant. Et M. J. Levallois a fait observer que l'article intitulé : *Dix ans après en littérature* (*Portraits contemporains*), daté du 15 mars 1840, accentue l'évolution commencée vers 1835, par laquelle Sainte-Beuve s'éloignait de l'orthodoxie romantique.

ou moins ministres, je n'étais rien, vivais au quatrième sous un nom supposé, dans deux chambres d'étudiant (deux chambres, c'était mon luxe), cour du Commerce. M. Buloz, je dois le dire, fut des premiers à remarquer le désaccord un peu criant. J'en souffrais peu pour mon compte. Pourtant je me laissai faire. M. Cousin me nomma conservateur à la bibliothèque Mazarine. Je dois dire qu'il m'est arrivé quelquefois de me repentir d'avoir contracté envers lui ce genre d'obligation. Je ne suis pas de ceux qui méconnaissent en rien les hautes qualités d'esprit, l'élévation de talent et le quasi génie de M. Cousin. J'ai éprouvé de sa part, à des époques différentes, diverses sortes de procédés, et, à une certaine époque, les meilleurs, les plus cordiaux et les plus empressés. Mais, d'autres fois, et lorsque je me suis trouvé en travers ou tout à côté de la passion dominante de M. Cousin, qui est de faire du bruit et de *dominer* en littérature comme en tout, il m'a donné du coude (comme on dit), et n'a pas observé envers moi les égards qu'il aurait eus sans doute pour tout autre, avec qui il se fût permis moins de sans-gêne. M. Cousin n'aime pas la concurrence. Je me suis trouvé, vis-à-vis de lui, sans le vouloir, et par le simple fait de priorité, un concurrent et un voisin pour certains sujets. Au lieu de m'accorder, ce qui eût été si simple et de si bon goût à un homme de sa supériorité, une mention franche et équitable, il a trouvé plus simple de passer sous silence et de considérer comme non avenu ce qui le gênait. J'appliquerai au procédé qu'il tint à mon égard, notamment à l'occasion de

Port-Royal, ce que dit Montluc à propos d'une injustice qu'il essuya : « Il sied mal de dérober l'honneur d'autrui; il n'y a rien qui décourage tant un bon cœur. » Un jour que je me plaignais verbalement à M. Cousin, il me fit cette singulière et caractéristique réponse :

— Mon cher ami, je crois être aussi délicat qu'un autre dans le fond; mais j'avoue que je suis grossier dans la forme.

Après un tel aveu, il n'y avait plus rien à dire. J'ai dû attendre, pour reprendre et recouvrer ma liberté de parole et d'écrit envers M. Cousin, d'être délivré du lien qui pouvait sembler une obligation, et d'avoir quitté la Mazarine. Il m'est resté de cette affaire un sentiment pénible à tout cœur délicat, et plus de crainte que jamais de recevoir rien qui ressemblât à un service de la part de ceux qui ne sont pas dignes en tout de vous le rendre et de vous tenir obligés pour la vie.

En 1844, je fus nommé à l'Académie française pour remplacer Casimir Delavigne. Je fus reçu par Victor Hugo; cette circonstance piquante ajouta à l'intérêt de la séance [1].

La révolution de février 1848 ne me déconcerta

1. Signalons ici la collaboration, restée longtemps secrète, qu'apporta de 1843 à 1845 Sainte-Beuve à la *Revue Suisse* publiée à Lausanne par M. Olivier. Sous forme de notes plus ou moins étendues, que son ami utilisait à sa guise, il trouvait là l'occasion de dire toute sa pensée sur les œuvres et les idées du jour, sans les restrictions et les atténuations que diverses convenances lui imposaient à Paris. Ces pages piquantes ont été après sa mort publiées dans leur teneur originale sous le titre de *Chroniques parisiennes* (Librairie Calmann Lévy).

point, quoi qu'on en ait dit, et me trouva plus curieux qu'irrité. Il n'y a que M. Veuillot et ceux qui se soucient aussi peu de la vérité, pour dire que j'y ai eu des peurs bleues ou rouges. J'assistai en observateur attentif à tout ce qui se passa dans Paris pendant les six premiers mois [1]. Ce n'est qu'alors que, par nécessité de vivre [2] et en ayant trouvé l'occasion, j'allai en octobre 1848 professer à l'Université de Liège, où je fus pendant une année, en qualité de professeur ordinaire [3]. Tout cela est expli-

1. M. Sainte-Beuve m'a souvent raconté que, pendant l'insurrection de juin, il se promenait dans Paris son parapluie à la main (c'est la seule arme qui ne l'ait jamais quitté, même quand il s'était battu et bien battu autrefois en duel au pistolet avec M. Dubois), et s'approchait autant que possible du théâtre de l'insurrection pour avoir des nouvelles. Et, s'il eût pris parti, je ne crois pas que c'eût été en ce moment-là pour ceux qui avaient laissé s'engager l'insurrection. En pensant à la tranquillité de la Chambre qui siégeait pendant que l'on s'égorgeait dans Paris, il rappelait l'effroyable mot de Sylla au Sénat romain. On entend un grand bruit au dehors; le Sénat s'émeut; on veut connaître la cause de ce tumulte : « Ce n'est rien, dit Sylla; ce sont vingt mille citoyens qu'on égorge au champ de Mars. » (*Note de M. J. Troubat.*)

2. La cause déterminante de ce départ fut l'absurde campagne suscitée contre Sainte-Beuve par la rancune de Génin, à propos d'une somme de cent francs inscrite à son nom aux fonds secrets du précédent régime, et qui avait servi à faire réparer sa cheminée à la Bibliothèque. Point défendu par ses amis du ministère, Sainte-Beuve donna sa démission de bibliothécaire.

3. Sainte-Beuve « faisait trois cours par semaine : lundi, mercredi et vendredi. Le cours du lundi, qui était à la fois pour les élèves et pour le public et qui se tenait dans la grande salle académique, roulait sur Chateaubriand et son époque. Le cours du mercredi et du vendredi, destiné aux seuls élèves, embrassait l'ensemble de la littérature française. Vers le temps de Pâques et pendant les derniers mois, M. Sainte-Beuve eut encore à faire des conférences de rhétorique et de style pour les sept ou huit élèves qui se prépa-

qué dans la Préface de mon *Chateaubriand*. Revenu à Paris en septembre 1849, j'entrai presque aussitôt au *Constitutionnel* sur l'invitation de M. Véron, et j'y commençai la série de mes *Lundis*, que j'y continuai sans interruption pendant trois ans, jusqu'à la fin de 1852. C'est alors seulement que je passai au *Moniteur*, où je suis resté plusieurs années [1].

Nommé par M. Fortoul en 1854 professeur de Poésie latine au Collège de France, en remplacement de M. Tissot, je n'y pus faire que deux leçons, ayant été empêché par une sorte d'émeute, née des passions et préventions politiques [2]. Cette affaire mériterait un petit récit à part, que je compte bien faire un jour [3].

raient à l'enseignement. » (*Lettre citée.*) Du cours public sortirent les deux volumes intitulés *Chateaubriand et son groupe littéraire* (actuellement Librairie Calmann Lévy), publiés seulement en 1861. Il ne tint qu'à peu de chose, à l'en croire, que Sainte-Beuve ne se fixât à Liège au moins pour plusieurs années, comme l'y invitait M. Ch. Rogier, ministre de l'intérieur, son ami. La santé de sa mère, alors plus qu'octogénaire, et qu'il perdit en 1850, le rappela en France.

1. La collection en volumes de cette première série d'articles publiés dans le *Constitutionnel* et dans le *Moniteur*, journal officiel de l'Empire, commença en 1851, et forma les quinze volumes des *Causeries du Lundi* (Librairie Garnier).

2. Sainte-Beuve avait bien donné quelque motif à ces préventions, quand au lieu de se rallier simplement, ce qui était son affaire personnelle, au régime nouveau, il avait, dans plusieurs articles, et au moment où ils n'étaient pas libres de lui répondre, attaqué avec animosité les libéraux de la veille qui persistaient dans leurs convictions, et plus particulièrement ce monde orléaniste dont il avait été pendant près de vingt ans l'un des familiers et des favoris.

3. « L'injustice dont M. Sainte-Beuve croit avoir été un moment l'objet, écrivait-il en 1868 dans la lettre déjà citée, a été amplement réparée et compensée depuis par des témoignages publics de sympathie et d'indulgence. » On sait en

Nommé, en dédommagement, maître de conférences à l'École normale par M. Rouland, en 1857, j'y ai professé pendant quatre années.

En septembre 1861, je suis rentré au *Constitutionnel*, et, depuis ce temps, j'y poursuis la série de mes *Nouveaux Lundis*[1].

Des critiques qui ne me connaissent pas et qui sont prompts à juger des autres par eux-mêmes m'ont prêté, durant cette dernière partie de ma vie si active, bien des sentiments, des amours ou des haines, qu'un homme aussi occupé que je le suis, et changeant si souvent d'études et de sujets, n'a vraiment pas le temps d'avoir ni d'entretenir. Voué et adonné à mon métier de critique, j'ai tâché d'être de plus en plus un bon et, s'il se peut, habile ouvrier.

« La fatigue, *ajoute Sainte-Beuve dans la lettre autobiographique d'où nous avons déjà tiré quelques notes*, ne laissait pas de se faire sentir. L'Empereur

effet que vers la fin de l'Empire le rôle qu'il prit au Sénat, selon ses propres expressions, « de défenseur déclaré de la liberté de pensée » lui valut à plus d'une reprise les marques de sympathie de la jeunesse des écoles et du parti libéral avancé. Le cours commencé au Collège de France, ou du moins la partie de ce cours qu'avait préparée d'avance Sainte-Beuve, a formé l'*Étude sur Virgile* publiée en 1857 (Librairie Calmann Lévy).

1. Le recueil des *Nouveaux Lundis*, dont la publication en volumes commença en 1863, forme une série de treize volumes, qui comprennent, avec les articles du *Constitutionnel*, ceux que Sainte-Beuve, revenu au *Moniteur*, y publia encore, et ceux que dans les derniers mois de sa vie il donna au *Temps*, auquel il avait porté sa collaboration à la suite des incidents qui seront rapportés plus loin (les *Nouveaux Lundis* sont édités à la librairie Calmann Lévy).

voulut bien conférer en avril 1865 à M. Sainte-Beuve la dignité de sénateur. Sa santé altérée, et d'une manière qui paraît devoir être définitive, lui avait peu permis d'intervenir dans les discussions du Sénat, lorsque des circonstances qui intéressaient vivement ses convictions l'y ont en quelque sorte obligé. Le rôle qu'il y a pris, et qui a fait de lui comme le défenseur déclaré de la libre pensée, a été moins le résultat d'une volonté réfléchie que d'un mouvement irrésistible. »

Le plaisir qu'avait fait à Sainte-Beuve sa nomination de sénateur n'avait pas suffi à lui faire oublier plus d'une déception, plus d'un légitime grief. Depuis longtemps désabusé[1] *sur le compte du prince en qui il avait vu d'abord un sauveur nécessaire, froissé à plus d'une reprise par le dédain que témoignaient pour la littérature, et pour les adhésions qui venaient du monde littéraire au nouveau régime, divers ministres civils ou militaires, il s'était de bonne heure rangé dans ce qu'il appelait « la gauche de l'Empire », dans cette demi-opposition, dynastique et libre penseuse, groupée autour du cousin de l'Empereur, et à laquelle le rattachaient de flatteuses amitiés, de vives sympathies personnelles.*

Suspect, à ce titre, à la majorité réactionnaire du Sénat impérial, il y vit accueillir avec une malveillance marquée les discours qu'il prononça, ou plutôt les mémoires qu'il lut, devant cette assemblée, le 25 juin 1867 sur les Bibliothèques populaires, *le*

1. Voir à la fin de ce volume le morceau sur *les deux races de Césars.*

7 mai 1868 à propos de la loi sur la Presse, *le 19 mai* sur la liberté de l'enseignement. *En présence des dangers que lui semblèrent faire courir aux idées philosophiques qui lui étaient chères l'indifférence fataliste ou l'hostilité mal dissimulée de ceux qui gouvernaient le pays, Sainte-Beuve sentit se réveiller plus vif cet esprit d'indépendance, qui, à divers moments de sa vie, l'avait déjà fait s'éloigner, après une période d'attachement actif, des personnes, des écoles, ou des partis. Peu de temps après ses discours au Sénat, un nouvel incident se produisit, qui aboutit à le rapprocher de l'opposition libérale.*

A la fin de 1868, le Moniteur universel, *journal officiel depuis 1852, cessa de l'être. Sainte-Beuve fut sollicité de porter sa collaboration à l'*Officiel *nouveau que le gouvernement fondait. Il s'y refusa, se tenant pour personnellement lié vis-à-vis des propriétaires du* Moniteur. *Sans doute il comptait aussi trouver dans ce journal, qui reprenait son ancien sous-titre :* Gazette nationale de 1789, *plus de liberté. Mais son premier article, où il prenait contre de vives attaques du clergé la défense de l'enseignement laïque des jeunes filles, fut écarté par la nouvelle direction du* Moniteur. *Sainte-Beuve comprit qu'il n'aurait plus son franc-parler que dans la presse d'opposition; il n'hésita pas à accepter l'hospitalité que lui offrait le* Temps. *De là grand scandale, non seulement dans le monde officiel, mais dans les cercles princiers où il s'était habitué à trouver tant d'amicale bienveillance; une rupture s'ensuivit, qu'il accepta avec dignité, mais non, à ce qu'il semble, sans blessure secrète au cœur.*

Ce fut le dernier événement de sa vie[1]. *Le 13 octobre 1869, il était enlevé en pleine vigueur d'esprit, par une maladie douloureuse. Ses obsèques civiles reunirent plusieurs milliers d'assistants. Les rancunes littéraires qui, depuis le signal donné par Balzac en 1840, avaient si souvent assailli le critique, ne trouvaient plus, comme en 1855, d'écho dans l'élite libérale et la jeunesse des écoles, réconciliées avec Sainte-Beuve par son attitude des dernières années.*

1. Notons que, le 31 janvier 1867, le bureau du *Journal des savants* s'était adjoint Sainte-Beuve en remplacement de Victor Cousin. Il y donna quelques articles. Il publia également dans la *Revue contemporaine*, sans pouvoir l'achever, les premiers chapitres d'une importante étude sur P.-J. Proudhon. Le choix du sujet, la libre sympathie dont le livre est empreint, montrent bien ce qu'avait l'esprit de Sainte-Beuve de largeur compréhensive, et, quand il était pleinement lui-même, d'indépendance vis-à-vis des idées courantes et des préjugés mondains.

DOCTRINE ET IDÉES GÉNÉRALES

LE CRITIQUE AUXILIAIRE DE L'ÉCRIVAIN CRÉATEUR [1]

Il est pour la critique de vrais triomphes; c'est quand les poètes qu'elle a de bonne heure compris et célébrés, pour lesquels, se jetant dans la cohue, elle n'a pas craint d'encourir d'abord risées et injures, grandissent, se surpassent eux-mêmes, et tiennent au delà des promesses magnifiques qu'elle, critique avant-courrière, osait jeter au public en leur nom. Car, loin de nous de penser que le devoir et l'office de la critique consistent uniquement à venir après les grands artistes, à suivre leurs traces lumineuses, à recueillir, à ranger, à inventorier leur héritage, à orner leur monument de tout ce qui peut le faire valoir et l'éclairer! Cette critique-là sans doute a droit à nos respects; elle est grave, savante, définitive; elle explique, elle pénètre, elle fixe et consacre des admirations confuses, des

1. C'est ici, comme il l'explique lui-même dans un morceau cité quelques pages plus loin, le premier moment, la première phase de la critique de Sainte-Beuve.

beautés en partie voilées, des conceptions difficiles à atteindre, et aussi la lettre des textes quand il y a lieu. Aristarque pour les poèmes homériques, Tieck pour Shakespeare, ont été, dans l'antiquité et de nos jours, des modèles de cette sagacité érudite appliquée de longue main aux chefs-d'œuvre de la poésie : *vestigia semper adora!* Mais outre cette critique réfléchie et lente des Warton, des Ginguené, des Fauriel, qui s'assied dans une silencieuse bibliothèque, en présence de quelques bustes à demi obscurs, il en est une autre plus alerte, plus mêlée au bruit du jour et à la question vivante, plus armée en quelque sorte à la légère et donnant le signal aux esprits contemporains. Celle-ci n'a pas la décision du temps pour se diriger dans ses choix; c'est elle-même qui choisit, qui devine, qui improvise; parmi les candidats en foule et le tumulte de la lice, elle doit nommer ses héros, ses poètes; elle doit s'attacher à eux de préférence, les entourer de son amour et de ses conseils, leur jeter hardiment les mots de gloire et de génie dont les assistants se scandalisent, faire honte à la médiocrité qui les coudoie, crier *place* autour d'eux comme le héraut d'armes, marcher devant leur char comme l'écuyer :

Nous tiendrons, pour lutter dans l'arène lyrique,
Toi la lance, moi les coursiers.

Quand la critique n'aiderait pas à ce triomphe du poète contemporain, il s'accomplirait également, je n'en doute pas, mais avec plus de lenteur et dans de plus rudes traverses. Il est donc bon pour le

génie, il est méritoire pour la critique qu'elle ne tarde pas trop à le discerner entre ses rivaux et à le prédire à tous, dès qu'elle l'a connu. Il ne manque jamais de critiques circonspects qui sont gens, en vérité, à proclamer hautement un génie visible depuis dix ans ; ils tirent gravement leur montre et vous annoncent que le jour va paraître, quand il est déjà onze heures du matin. Il faut leur en savoir gré, car on en pourrait trouver qui s'obstinent à nier le soleil, parce qu'ils ne l'ont pas prévu ; mais pourtant si le poète, qui a besoin de la gloire, ou du moins d'être confirmé dans sa certitude de l'obtenir, s'en remettait à ces agiles intelligences dont l'approbation marche comme l'antique châtiment, *pede pœna claudo*, il y aurait lieu pour lui de défaillir, de se désespérer en chemin, de jeter bas le fardeau avant la première borne, comme ont fait Gilbert, Chatterton et Keats. Lors même que la critique, douée de l'enthousiasme vigilant, n'aurait d'autre effet que d'adoucir, de parer quelques-unes de ces cruelles blessures que porte au génie encore méconnu l'envie malicieuse ou la gauche pédanterie ; lorsqu'elle ne ferait qu'opposer son antidote au venin des Zoïles, ou détourner sur elle une portion de la lourde artillerie des respectables *reviewers*, c'en serait assez pour qu'elle n'eût pas perdu sa peine, et qu'elle eût hâté efficacement, selon son rôle auxiliaire, l'enfantement et la production de l'œuvre. Après cela, il y aurait du ridicule à cette bonne critique de se trop exagérer sa part dans le triomphe de ses plus chers poètes ; elle doit se bien garder de prendre les airs de la nourrice des

anciennes tragédies. Diderot nous parle d'un éditeur de Montaigne, si modeste et si vaniteux à la fois, le pauvre homme, qu'il ne pouvait s'empêcher de rougir quand on prononçait devant lui le nom de l'auteur des *Essais*. La critique ne doit pas ressembler à cet éditeur. Bien qu'il y ait eu peut-être quelque mérite à elle de donner le signal et de sonner la charge dans la mêlée, il ne convient pas qu'elle en parle comme ce bedeau si fier du beau sermon *qu'il avait sonné*. La critique, en effet, cette espèce de critique surtout, ne crée rien, ne produit rien qui lui soit propre; elle convie au festin, elle force d'entrer. Le jour où tout le monde contemple et goûte ce qu'elle a divulgué la première, elle n'existe plus, elle s'anéantit. Chargée de faire la leçon au public, elle est exactement dans le cas de ces bons précepteurs dont parle Fontenelle, *qui travaillent à se rendre inutiles*, ce que le prote hollandais ne comprenait pas.

Toutefois, pour être juste, il reste encore à la critique, après le triomphe incontesté, universel, du génie auquel elle s'est vouée de bonne heure, et dont elle voit s'échapper de ses mains le glorieux monopole, il lui reste une tâche estimable, un souci attentif et religieux : c'est d'embrasser toutes les parties de ce poétique développement, d'en marquer la liaison avec les phases qui précèdent, de remettre dans un vrai jour l'ensemble de l'œuvre progressive, dont les admirateurs plus récents voient trop en saillie les derniers jets. Mais elle doit elle-même se défier d'une tendance excessive à retrouver tout l'homme dans ses productions du

début, à le ramener sans cesse, des régions élargies où il plane, dans le cercle ancien où elle l'a connu d'abord, et qu'elle préfère en secret peut-être, comme un domaine plus privé; elle a à se défendre de ce sentiment d'une naturelle et amoureuse jalousie qui revendique un peu forcément pour les essais de l'artiste, antérieurs et moins appréciés, les honneurs nouveaux dans lesquels des admirateurs nombreux interviennent. Et, d'autre part, comme ces admirateurs plus tardifs, honteux tout bas de s'être fait tant prier, et n'en voulant pas convenir, acceptent le grand écrivain dans ses dernières œuvres au détriment des premières qu'ils ont peu lues et mal jugées, comme ils sont fort empressés de le féliciter d'avoir fait un pas vers eux, public, tandis que c'est le public qui, sans y songer, a fait deux ou trois grands pas vers lui, il est du ressort d'une critique équitable de contredire ces points de vue inconsidérés et de ne pas laisser s'accréditer de faux jugements. Les grands poètes contemporains, ainsi que les grands politiques et les grands capitaines, se laissent malaisément suivre, juger et admirer par les mêmes hommes dans toute l'étendue de leur carrière. Si un seul conquérant use plusieurs générations de braves, une vie de grand poète use aussi, en quelque sorte, plusieurs générations d'admirateurs; il se fait presque toujours de lustre en lustre comme un renouvellement autour de sa gloire. Heureux qui, l'ayant découverte et pressentie avant la foule, y sait demeurer intérieur et fidèle, la voit croître, s'épanouir et mûrir, jouit de son ombrage avec tous, admire ses inépuisables fruits, comme

aux saisons où bien peu les recueillaient, et compte avec un orgueil toujours aimant les automnes et les printemps dont elle se couronne!

(*Portraits contemporains*, t. I, article sur Victor Hugo, 1831.)

CONFIDENCES DU CRITIQUE

I

Dans ces esquisses, où nous tâchons de nous prendre à des œuvres d'hier et à des auteurs vivants, où la biographie de l'homme empiète, aussi loin qu'elle le peut, sur le jugement littéraire; où ce jugement toutefois s'entremêle et supplée au besoin à une biographie nécessairement inachevée; dans cette espèce de genre intermédiaire, qui, en allant au delà du livre, touche aussitôt à des sensibilités mystérieuses, inégales, non encore sondées, et s'arrête de toutes parts à mille difficultés de morale et de convenance, nous reconnaissons aussi vivement que personne, et avec bien du regret, combien notre travail se produit incomplet et fautif, lors même que notre pensée en possède par devers elle les plus exacts éléments. Le premier devoir, en effet, la première vérité à observer en ces sortes d'études, c'est la mesure et la nuance de ton, la discrétion de détails, le sentiment toujours attentif et un peu mitigé, qui règnent dans le commerce du critique avec les contemporains qu'il honore et qu'il admire. Avant d'être de grands hommes qu'il veut

faire connaître, ils sont pour lui des hommes qu'il aime, avec lesquels il vit, et dont les moindres considérations personnelles, les moindres susceptibilités sincères lui sont plus sacrées que la curiosité de tous. La postérité, elle, a moins d'embarras et se crée moins de soucis. Son accent est haut, son œil scrutateur, son indiscrétion inexorable et presque insolente. Le grand homme a rendu l'âme à peine, qu'elle arrive là, au chevet du mort, comme les gens de loi. Elle dépouille, elle verbalise, elle inventorie; on vide les tiroirs; les liasses des correspondances sortent de la poussière, les indications abondent, les témoignages ne font faute. Quelquefois un testament olographe, c'est-à-dire les mémoires du grand homme, écrits par lui-même, viennent couper court aux nombreuses versions qui déjà circulent. Tout cela veut dire qu'après la mort des grands hommes, des grands écrivains particulièrement, l'on sait et l'on débite sur leur compte une infinité de détails authentiques ou officieux, qu'eux vivants on garde pour soi ou que même on ignore. Rien donc ne saurait valoir ni devancer pour l'instruction de la postérité les lumières de ce dépouillement posthume, et telle n'a jamais été notre prétention, relativement aux contemporains dont nous anticipons l'histoire. Mais comme nous croyons aussi que, dans l'inventaire posthume, si les contemporains les plus immédiats et les mieux informés ne s'en mêlent promptement pour y mettre ordre, il s'introduit bien du faux qui s'enregistre et finit par s'accréditer, il nous semble qu'il y a lieu à l'avance, et sous les regards mêmes de l'objet, dans

l'observation secrète et l'atmosphère intelligente de sa vie, d'exprimer la pensée générale qui l'anime, de saisir la loi de sa course et de la tracer dès l'origine, ne fût-ce que par une ligne non colorée, avec ses inflexions fidèles toutefois et les accidents précis de son développement. Un jugement, même implicite, même privé des motifs particuliers qu'il suppose, mais porté en plein sur un point de caractère par un proche témoin circonspect et véridique, peut démentir décidément et ruiner bien des anecdotes futures, que de gauches récits voudraient autoriser. Quand je me dis combien de manières il y a de mal observer un homme qu'on croit bien connaître, de mal regarder, de mal entendre un fait qui se passe presque sous les yeux; quand je songe combien d'arrivants béats et de Brossettes apprentis j'ai vus rôder, le calepin en poche, autour de nos quatre ou cinq poètes; combien d'inconstantes paroles jetées au vent pour combler l'ennui des heures et varier de fades causeries se sont probablement gravées à titre de résultats sentencieux et mémorables; combien de lettres familières, arrachées par l'importunité à la politesse, pourront se produire un jour pour les irrécusables épanchements d'un cœur qui se confie; quand, allant plus loin, je viens me demander ce que seraient, par rapport à la vérité, des mémoires sur eux-mêmes élaborés par certains génies qui ne s'en remettraient pas de ce soin aux autres, oh! j'avoue qu'alors il me prend quelque pitié de ce que la postérité, équitable, je le crois, mais aussi avidement curieuse, court risque d'accepter pour vrai et de recueillir pêle-mêle dans

l'héritage des grands hommes. Cette idée-là, légèrement vaniteuse, mais pas du tout chimérique, me rend courage pour ces essais, et me réconcilie avec les avantages incomplets, actuellement réalisables, que le critique et biographe attentif peut tirer de sa position près des vivants modèles. Ce sont des matériaux scrupuleux dont il fait choix, et qui serviront plus tard à en contrôler d'autres, aux mains de l'historien définitif. J'ai toujours gardé à M. de Valincour la même rancune que lui témoigne l'honnête Louis Racine pour n'avoir pas laissé quelques pages de renseignements biographiques et littéraires sur ses illustres amis, les poètes. En échappant de reste pour ma faible part au reproche qu'on a le droit d'adresser à M. de Valincour, je sais qu'il en est un autre tout contraire à éviter. Il serait naïf et d'un empressement un peu puéril de se constituer l'historiographe viager de tout ce qui a un renom, de se faire le desservant de toutes les gloires. Un sentiment plus grave, plus recueilli, a inspiré ces courts et rares essais consacrés à des génies contemporains. Nous n'avons pas indifféremment passé de l'un à l'autre. Un prêtre illustre qui est plus à nos yeux qu'un écrivain, et dont le saint caractère grandit en ce moment dans l'humilité du silence[1]; un philosophe méconnu[2], qui avait doté notre siècle de naturelles et majestueuses peintures; puis des poètes admirés du monde et surtout préférés de

1. Il s'agissait de M. de La Mennais. Quelques-unes de nos louanges, on le voit, étaient en même temps des insinuations et des désirs. (S-B.)

2. M. de Sénancour. (S.-B.)

nous, comme celui que nous abordons en ce moment : ce sont là nos seuls choix jusqu'ici, et désormais nous n'en prévoyons guère d'autres. Soit que des plumes ingénieuses et sagaces nous aient déjà dérobé heureusement ce qui nous eût attiré peut-être; soit que cette prédilection vive que nous apportons dans l'étude des modèles et qu'on a pu blâmer, mais à laquelle nous tenons, ne s'étende pas à l'infini; soit qu'enfin l'espèce de détails que l'indulgence ou la convenance prescrit de taire, les faiblesses qui enchaînent, les vanités qui rapetissent, ces sentiments mêlés et attristants, nous semblent, dans plusieurs des cas que nous excluons, à la fois trop essentiels et trop impossibles à dévoiler; par tous ces motifs, nous serons plus que jamais sobre de choix à l'avenir. Jusqu'à présent, du moins, dans le groupe d'élite que nous nous étions composé, et qu'aujourd'hui notre Béranger couronne, il faut le déclarer avec orgueil à l'honneur des premiers esprits de cette époque, nous n'avons rien eu à celer : le goût seul a mesuré nos réticences. Si quelquefois nous avons dû omettre certaines particularités qui eussent mieux fait saillir la figure, ç'a été uniquement parce que la personne voilée du prêtre, ou la modestie du philosophe, ou la simplicité élevée de l'homme ne le permettait pas, ou encore parce que le sage, comme cette fois, nous a dit : « Vous savez ma vie dans ses détails : je ne rougis et n'ai à rougir d'aucun; je ne me suis donné que bien peu de démentis, ce qui est rare en notre temps. Mais, pour Dieu! mes dernières années ont été bien assez tumultueuses et envahies; laissez-moi

çà et là quelque coin intact de souvenir, où je puisse me retrouver seul ou à peu près seul avec mes pensées d'autrefois! »

(*Portraits contemporains*, t. II, article sur BÉRANGER, 1833.)

II

Ces nouveaux volumes[1] ont leur caractère assez à part; les noms les plus célèbres du jour s'y pressent; j'ai eu affaire à la plupart d'entre eux, d'assez près et plus d'une fois. La forme de la critique se ressent des difficultés dont j'ai eu à triompher : je débute le plus souvent par la louange, par la pleine louange, tellement que la critique proprement dite semble parfois bien près de disparaître. Ç'a été sincérité de ma part en même temps que curiosité d'étude et ouverture commode, je l'avoue; ç'a été à la fois, s'il m'est permis de le dire, un penchant et une méthode.

On n'obtient rien des poètes que par l'extrême louange : Homère, le plus grand de tous, le savait bien, lui qui, au livre VIII de l'*Odyssée*, fait dire par Ulysse au chantre Démodocus, pour lui demander un chant : « *Démodocus, je te mets sans contredit au-dessus de tous les mortels ensemble*, car c'est la Muse elle-même qui t'a enseigné, la Muse, fille de Jupiter, ou plutôt Apollon... » Ce compliment de début est de rigueur auprès des poètes, depuis Homère et Démodocus jusqu'à... jusqu'à tous ceux de nos jours.

1. Les *Portraits contemporains*.

Je ne me suis pas dit cela de prime abord; j'ai commencé par admirer pleinement, naïvement, ceux que j'aimais surtout à contempler et à pénétrer, et qui se déployaient d'eux-mêmes sous mon regard; ma curiosité se mêlait d'émotion à mesure que j'entrais plus avant dans chaque talent digne d'être étudié et connu. Je me disais comme Pline le Jeune, lorsqu'il décrit et développe les mérites de tant d'illustres amis : « *At hoc pravum malignumque est non admirari hominem admiratione dignissimum, quia videre, alloqui, audire, complecti, nec laudare tantum, verum etiam amare contingit.* » Je me disais cela en commençant, et les circonstances extérieures se prêtaient elles-mêmes à cette vue et y inclinaient en quelque sorte la critique, afin que celle-ci pût remplir tout son rôle à ce moment.

Il se tentait dans l'art, dans la poésie, dans les diverses branches de la pensée, quelque chose de nouveau à quoi le public n'était pas encore accoutumé; il a fallu bien des efforts pour qu'il y fût définitivement conquis. On peut par là marquer les deux temps de ma manière critique, si j'ose bien en parler ainsi : dans le premier, j'interprète, j'explique, je *professe* les poètes devant le public, et suis tout occupé à les faire valoir. Je deviens leur avocat, leur secrétaire, ou encore leur héraut d'armes, comme je me suis vanté de l'être souvent. Dans le second temps, ce point gagné, je me retourne vers eux, je me fais en partie public, et je les juge.

Je les juge avec bien des ambages et des circonlocutions sans doute. Nos successeurs diront sans efforts, et en deux mots, ce que nous nous sommes

donné beaucoup de peine pour envelopper ou délayer. Pourtant il n'est pas si malaisé d'entendre ce qu'il n'a été permis que d'indiquer; et même dans cette manière, que je nomme ma première, et qui a un faux air de panégyrique, la louange (prenez-y garde) n'est souvent que superficielle, la critique se retrouverait dessous, une critique *à fleur d'eau* : enfoncez tant soit peu, et déjà vous y touchez.

Même en énumérant les qualités des talents amis, il y a un mot qu'il ne faudrait jamais perdre de vue, le *circum præcordia ludit*, qu'un satirique accorde à l'aimable Horace : se jouer autour du cœur de ceux même qu'on caresse, et montrer qu'on sait les endroits où l'on ne veut pas appuyer.

En réimprimant ces portraits, je leur laisse exactement le caractère qu'ils eurent dans le temps de leur publication première, sans m'interdire toutefois les petites notes qui complètent ou restreignent. J'ai dû mettre çà et là des correctifs, je n'ai pas eu à faire de rétractation. Moyennant ce système de petites notes qui courent sous le texte, je rends à celui-ci son vrai sens; la note est plus familière et donne la facilité de baisser d'un ton. J'ai cru qu'il était permis de parler à l'entresol un peu plus librement qu'au premier.

Il m'eût été facile, sur bien des points, de rendre ces portraits plus piquants; j'ai dû le plus souvent me l'interdire. Entre tant d'écueils à travers lesquels je naviguais, si j'ai touché par accident sur quelques-uns, qu'il me suffise de me rendre ce témoignage que je ne crois pas avoir cédé à la crainte de déplaire quand j'ai été indulgent, ni à aucun sentiment

hostile quand j'ai été plus sévère. J'ai pu craindre quelquefois d'affliger; j'ai pu, d'autres fois, prendre occasion de ressaisir ma liberté et de marquer mon dissentiment. Ai-je réussi, autant que j'y ai visé, à ne faire tout cela que dans la limite des obligations imposées et des convenances permises? — Tels qu'ils sont, on trouvera incontestablement dans ces portraits de bonnes indications de vérités, et une grande masse de faits et de notions apportés en tribut à l'histoire littéraire contemporaine[1].

En achevant de revoir et de relire des pages où j'ai autrefois déposé tant d'espérances, où j'ai placé tant de vœux sur des noms brillants qui n'en ont réalisé qu'une partie, je me surprends à redire, et je ne puis m'empêcher de citer, pour moralité finale, ces beaux vers de Virgile, si empreints de gravité et de justesse sévère, et applicables à la décadence de toutes les aristocraties, à celle de tous les talents qu'un travail et une vigilance perpétuelle n'entretiennent pas :

Vidi lecta diu et multo spectata labore
Degenerare tamen, ni vis humana quotannis
Maxima quæque manu legeret. Sic omnia fatis
In pejus ruere, ac retro sublapsa referri.

(*Portraits contemporains*, Avertissement de la première édition collective, 1845.)

1. « Quant au fond même des idées, écrivait Sainte-Beuve en 1839 à un critique, il en est dont je puis vous dire que vous avez rencontré tout à fait la mienne, par exemple quand vous avez considéré les *Critiques et Portraits* comme une dépendance de la partie élégiaque et romanesque bien plutôt que comme des critiques expresses. Cela est tout à fait vrai, à tel point que si, en réimprimant un jour les

LA CRITIQUE FRANÇAISE TRADITIONNELLE

Toute nation livrée à elle-même et à son propre génie se fait une critique littéraire qui y est conforme. La France, en son beau temps, a eu la sienne, qui ne ressemble ni à celle de l'Allemagne, ni à celle de ses autres voisins; — un peu plus superficielle, dira-t-on; — je ne le crois pas; mais plus vive, moins chargée d'érudition, moins théorique et systématique, plus confiante au sentiment immédiat du goût. *Un peu de chaque chose et rien de l'ensemble, à la françoise* : telle était la devise de Montaigne, et telle est aussi la devise de la critique française. Nous ne sommes pas *synthétiques*, comme diraient les Allemands; le mot même n'est pas français. L'imagination de détail nous suffit. Montaigne, La Fontaine, Madame de Sévigné, sont volontiers nos livres de chevet. Cette critique française, dans sa pureté, roulait sur un petit nombre de noms heureux parmi les Anciens; mais c'étaient les auteurs le plus à portée de tous, les plus faciles, ceux qui sont le plus faits pour orner les mœurs et embellir l'usage de la vie. Tout le fonds de la critique littéraire française, en ce qui concerne l'Antiquité, se résumerait en un petit nombre de volumes, qui ont peu à peu formé comme notre rhétorique. Arnauld ouvre la voie dans

Critiques et Portraits, on les rangeait par l'ordre chronologique des sujets que j'y traite, on ferait un contresens; le véritable ordre est celui dans lequel je les ai écrits, selon mon émotion et mon caprice, et toujours dans la nuance particulière où j'étais moi-même dans le moment. » (*Nouvelle Correspondance*, l. XXXII.)

quelques écrits sur les belles-lettres; Boileau continue de la tracer dans ses *Réflexions* sur le *Traité du Sublime*. Fénelon, dans sa *Lettre à l'Académie françoise*, ouvrage solide sous une forme charmante, a cueilli la fleur des plus beaux passages des Anciens. Rollin dans le *Traité des études*, Racine fils dans ses *Réflexions sur la poésie*, ont soigneusement amassé et disposé avec ordre des exemples choisis d'une application agréable. Voltaire les a semés à profusion dans ses articles de l'*Encyclopédie*, dans ses lettres, en toute rencontre. Ajoutez les deux premiers disciples de Voltaire, La Harpe et Marmontel, comme ayant le plus contribué à répandre ce genre de culture moyenne. Il serait injuste de ne pas compter Delille pour sa traduction et ses notes des *Géorgiques*. N'oublions surtout pas Montaigne, qui le premier, et sans avoir l'air de faire œuvre de critique littéraire, avait commencé ce travail d'abeille. Enfin Chateaubriand et Fontanes, à leur moment, ont rajeuni et renouvelé sans le détruire ce premier fonds acquis. Là se trouvent toutes les citations, les souvenirs d'Horace, de Virgile, d'Homère [1], qui devaient orner la mémoire et composer le trésor d'un homme de goût fidèle à l'esprit français. Il en résultait une sorte de circulation courante à l'usage des gens instruits. J'avoue ma faiblesse : nous sommes devenus bien plus forts dans la dissertation érudite, mais j'aurai un éternel regret pour cette moyenne et plus libre habitude littéraire, qui lais-

1. Pas assez d'Homère pourtant, c'était le côté faible : on ne remontait pas assez à la première et à la plus grande originalité poétique naturelle.

ait à l'imagination tout son espace et à l'esprit tout son jeu; qui formait une atmosphère saine et facile où le talent respirait et se mouvait à son gré : cette atmosphère-là, je ne la trouve plus, et je la regrette.

(*Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. I, 1861.)

LA MÉTHODE NATURELLE EN CRITIQUE LITTÉRAIRE

Je ne suis pas de ceux qui crient à la décadence, mais je crois fort aux transformations, et toute transformation amène l'avènement d'une forme nouvelle au détriment d'une autre. Je me figure quelquefois, à mes jours de réflexion sombre et de découragement, que je suis, — que nous tous, écrivains de profession et à la fois écrivains de scrupule et d'inquiétude, nous sommes les artistes d'un art qui s'en va. Je m'explique bien vite : l'art dont nous sommes ne s'en va pas, si vous le voulez; mais il se généralise et il s'étend de plus en plus et à un tel degré, ce me semble, qu'il s'efface déjà à vue d'œil et que ce sera de moins en moins une distinction d'y exceller. Entendons-nous bien encore : je crois qu'en France on sera toujours sensible au bien dire, à un tour vif, sémillant, spirituel, à une manière fine et piquante de présenter les choses; on sait et l'on saura assurément toujours la distinguer. Mais il n'en est pas moins vrai qu'écrire pour être lu du public est de moins en moins une rareté et une marque à part, que tout le monde aujourd'hui est sujet à se faire imprimer plus d'une fois dans sa vie, et que le

maniement du langage dans ses emplois les plus divers n'a plus rien de mystérieux. La rhétorique est éventée; on s'en passe. Bien parler a été de tout temps un don assez généralement dispensé aux hommes, et les orateurs, chez aucun peuple ni à aucune époque, n'ont jamais manqué : écrire était chose plus réservée, plus redoutée et jugée vraiment difficile. Le passage du style parlé au style écrit était réputé des plus délicats et des plus périlleux. Les plus habiles même croyaient devoir s'y apprêter à l'avance, et, sans être un M. de Buffon, on n'y venait pas sans quelque toilette, au moins une toilette d'esprit. Ces distinctions ont cessé ou tendent de plus en plus à disparaître. L'improvisation en tout genre est à l'ordre du jour. On écrit volontiers comme on parle, comme on est présentement affecté ou comme on s'exprime dans l'habitude, et je ne dis pas qu'on ait absolument tort. Il y a eu un temps, non encore très éloigné, où lorsqu'il y avait pour le Gouvernement, par exemple, à écrire quelque pièce publique et d'apparat, on cherchait ce qu'on appelait une belle plume; où l'on recourait à un Pellisson, à un Fontenelle, à un Fontanes, pour mettre en belles phrases une instruction, un manifeste politique, pour rédiger un rapport. Mais on a fini, un peu tard, par découvrir que celui qui parle le mieux d'une chose est encore celui qui la sait le mieux, qui en a fait l'étude de toute sa vie et qui y habite, pour ainsi dire. Cela est vrai, depuis le souverain qui, lorsqu'il est fait pour l'être, parle des matières d'État avec élévation, avec dignité et simplicité, jusqu'à l'homme spécial et plein de son sujet qui, pour peu qu'il soit

à la fois homme d'esprit, se trouve être son meilleur truchement à lui-même. Il nous faut en prendre décidément notre parti, écrivains et gens de lettres : tout homme d'esprit qui est d'une profession, s'il a à s'en expliquer devant le public, surpasse d'emblée les lettrés, même par l'expression; il a des termes plus propres et tirés des entrailles mêmes du sujet. Qui parlera mieux de la navigation qu'un homme de mer, et de l'expédition de Cochinchine que l'officier de vaisseau qui en était? S'agit-il de l'acclimatation, s'agit-il de l'agriculture et de l'élève des bestiaux, s'agit-il des haras, lisez ce qu'en écrivent journellement dans leurs rapports les administrateurs intelligents et entendus qui possèdent leur sujet; pour moi, s'il m'arrive parfois de jeter les yeux sur ces comptes rendus, je l'avoue, ils m'attachent, ils piquent mon attention, même d'écrivain; ils enrichissent mon vocabulaire et ma langue en même temps qu'ils m'instruisent. Un littérateur qui croirait devoir arrondir et émousser les termes serait ridicule et arriéré de deux siècles. Cette vue de bon sens supprime bien des choses. Les virtuoses de la parole et de la plume ont vu leur domaine se rétrécir d'autant, et aussi les plus habiles, les plus avisés d'entre eux n'ont rien trouvé de mieux, pour ne pas se laisser tout à fait dépouiller et amoindrir, que de se mettre en campagne à leur tour, de s'emparer de toutes ces langues spéciales, techniques et plus ou moins pittoresques, que s'interdisait autrefois le beau langage, de s'en servir hardiment, avec industrie et curiosité, se promettant bien d'ailleurs d'y répandre un vernis et un éclat que les spéciaux n'at-

teignent ni ne cherchent. Malgré ces heureux ravitaillements, il est bien clair qu'auprès de la plupart en cette société moderne, l'école du style, soit académique, soit non académique, perd en crédit, en importance, qu'on l'apprécie moins et qu'on s'en passe; qu'à voir tant de gens se jeter à l'eau d'abord et apprendre ensuite d'eux-mêmes à nager, on en estime moins les préceptes de la natation, et qu'un moment viendra où (je le répète), sans être pourtant insensible à un certain tour et à un certain éclat d'expression, on ira surtout aux faits, aux idées, aux notions que portera le bien dire ou le style.

Pour les arts de la musique et de la peinture qui, au contraire, vont gagnant chaque jour en honneur, il n'en est pas ainsi : une éducation et une organisation toutes spéciales sont à la fois indispensables pour y réussir. Il est vrai qu'on s'en dispense trop souvent pour les juger; toutefois en voyant un tableau, en entendant un beau morceau, tout le monde ne se croit pas capable plus ou moins d'en faire un pareil. On n'est pas de plain-pied avec l'artiste. Il y a encore des initiés et des profanes: il y a les secrets de l'atelier ou du Conservatoire, et en voyant, en écoutant l'œuvre dont il ne comprend pas la formation et dont il n'a pas à son usage la langue ou les instruments, le public subit un premier émerveillement qui se confond souvent avec l'admiration et qui aide dans tous les cas à l'estime.

Les œuvres et productions de l'esprit, quand elles n'éclatent point au théâtre par de grandes et vivantes créations, quand elles se tiennent plus près

de la pensée et dans les régions intermédiaires, sont d'une appréciation infiniment plus discrète et plus voilée, plus incertaine et plus douteuse aussi dans ses nuances, et elles exigent, pour être senties convenablement, des esprits plus avertis de longue main et plus préparés. Il y faut tant de préparation en effet, que je me dis quelquefois qu'au milieu de cette vie pressée, affairée, bourrée de travaux et d'études, où chacun en a assez de sa veine à suivre et de sa pointe à pousser, ceux mêmes qui sont du même métier et du même bord n'auront pas toujours le temps, l'espace, la liberté et l'élasticité d'impressions nécessaires pour être justes envers leurs devanciers. Les générations sont vite remplacées par d'autres, et il y a des choses exquises qui se comprennent moins, qui ne se comprennent plus de même à quelques années d'intervalle...

... Combien y aura-t-il dorénavant de ces âmes cultivées, attendries tout exprès et juste à point pour rester sensibles aux qualités non voyantes, non perçantes, non fulgurantes, à ce qui effleure et à ce qui n'enfonce pas?

Chacun fera de lui-même la réponse. La température morale n'est plus la même; le climat des esprits est en train de changer. D'où je conclus que, puisqu'il en est ainsi, et que la littérature critique (car il s'agit d'elle surtout) se trouve en présence d'un monde nouveau et d'un public qui n'est plus dans les conditions d'autrefois, qui n'est plus un cercle d'amateurs studieux, vibrant aux impressions les plus fines et les plus fugitives; puisqu'elle-même serait bien embarrassée à ressaisir cette légèreté et

cette grâce fondues dans la magie unique du talent, il y a nécessité pour elle de se renouveler d'ailleurs, de se fortifier par d'autres côtés plus sûrs, de ceindre courageusement ses reins comme pour une suite de marches fermes et laborieuses. Plusieurs écrivains, de ceux qui sont chaque jour sur la brèche, ont donc senti le besoin de varier et d'accroître leurs moyens, de perfectionner leurs instruments et, si j'osais dire, leur outillage, afin de pouvoir lutter avec les autres arts rivaux et pour satisfaire à cette exigence de plus en plus positive des lecteurs qui veulent en tout des résultats. De là l'idée qui est graduellement venue de ne plus s'en tenir exclusivement à ce qu'on appelait la critique du goût, de creuser plus avant qu'on n'avait fait encore dans le sens de la critique historique, et aussi d'y joindre tout ce que pourrait fournir d'éléments ou d'inductions la critique dite naturelle ou physiologique.

Que ce dernier mot n'effraye pas : que l'on n'aille pas crier tout d'abord au matérialisme, comme je l'ai entendu d'un certain côté. Il n'y a pas lieu à une pareille accusation, si la méthode est bien comprise et si elle est employée comme elle doit l'être ; car, quelque soin qu'on mette à pénétrer ou à expliquer le sens des œuvres, leurs origines, leurs racines, à étudier le caractère des talents et à démontrer les liens par où ils se rattachent à leurs parents et à leurs alentours, il y aura toujours une certaine partie inexpliquée, inexplicable, celle en quoi consiste le don individuel du génie ; et bien que ce génie évidemment n'opère point en l'air ni dans le vide, qu'il soit et qu'il doive être dans un rapport

exact avec les conditions de tout genre au sein desquelles il se meut et se déploie, on aura toujours une place très suffisante (et il n'en faut pas une bien grande pour cela) où loger ce principal ressort, ce moteur inconnu, le centre et le foyer de l'inspiration supérieure ou de la volonté, la monade inexprimable.

Cette objection écartée, qu'y a-t-il de plus légitime que de profiter des notions qu'on a sous la main pour sortir définitivement d'une certaine admiration trop textuelle à la fois et trop abstraite, et pour ne pas se contenter même d'une certaine description générale d'un siècle et d'une époque, mais pour serrer de plus près — d'aussi près que possible — l'analyse des caractères d'auteurs aussi bien que celle des productions? Il y a soixante ans qu'en France on a commencé d'entrer dans cette voie par le livre de madame de Staël sur la *Littérature*; on a fait un pas de plus sous la Restauration, depuis 1824 surtout et la création du *Globe*, qui n'a pas été sans influence sur les belles leçons de M. Villemain dans les années qui ont suivi : aujourd'hui on essaye de faire un pas de plus et, toutes les fois qu'on le peut, d'interroger directement, d'examiner l'individu-talent dans son éducation, dans sa culture, dans sa vie, dans ses origines.

Je citerai, parmi les écrivains qui ont marqué dans cette voie, chacun à sa manière et selon son procédé, M. Michelet, M. Renan, M. Taine, M. Eugène Véron (par des articles récents de la *Revue de l'instruction publique*);... j'y suis moi-même entré depuis bien des années, et en affichant si peu d'intention

systématique que beaucoup de mes lecteurs ou de mes critiques ont supposé que j'allais purement au hasard et selon ma fantaisie. Aujourd'hui nous rencontrons dans cette même direction M. Deschanel, un esprit sincère, autrefois professeur distingué de rhétorique, qui, dans un livre ingénieux, plein de faits et de remarques, vient réclamer cette transformation de l'ancienne rhétorique en histoire et en observation naturelle...

Dans son livre de la méthode physiologique ou naturelle appliquée à la critique littéraire, M. Deschanel prétend simplement que dans toute œuvre d'écrivain, dans toute production un peu considérable, il y a lieu d'étudier et de noter les influences du sang, de la parenté, de la famille, de la race, du sol, du climat. Dans cet énoncé général la proposition paraît si simple qu'on se demande peut-être ce qu'elle a de nouveau. Il y a longtemps qu'on a remarqué que Montaigne et Montesquieu sont Gascons, et que La Fontaine est Champenois. Ce qui est nouveau, c'est, lorsqu'on le peut, et autant qu'on le peut, de démêler attentivement ces diverses influences, d'en relever la trace ou d'en suivre les reflets à travers les œuvres, et d'y joindre toutes les indications puisées dans la vie, dans la destinée, dans le caractère, l'humeur, la complexion et le tempérament de l'écrivain. De même que La Bruyère a peint des caractères moraux qui font type, on arriverait ainsi à tracer quantité de portraits-caractères des grands écrivains, à reconnaître leur diversité, leur parenté, leurs signes éminemment distinctifs, à former des groupes, à répandre enfin dans

cette infinie variété de la biographie littéraire quelque chose de la vue lumineuse et de l'ordre qui préside à la distribution des familles naturelles en botanique et en zoographie. Le livre de M. Deschanel aidera à cette œuvre dont l'idée est toute moderne; il s'est plu à rassembler dans son volume les exemples les plus saillants à l'appui de sa thèse, en même temps que les témoignages et les textes qui la favorisent. Il a peut-être, dans ces citations, sacrifié un peu à l'agrément et à la variété; et je dirais que la précision y perd, si l'on était dans un livre de science pure. Mais c'est de littérature après tout qu'il s'agit, et M. Deschanel a voulu exciter et agiter des idées plus encore que tirer des conclusions rigoureuses.

Il a rencontré des contradictions de deux sortes. On lui a opposé, d'une part, qu'il disait des choses trop évidentes et qui étaient tout accordées, et de l'autre, qu'il en demandait d'impossibles, en croyant pouvoir saisir et dérober le secret du génie, et en voulant suppléer au sens indéfinissable du goût. Je suis à table, je goûte d'un mets, je goûte un fruit : faut-il donc tant de façons pour dire : Cela est bon, cela est mauvais? Et l'on a cité des exemples sensibles et les mieux choisis prouvant l'inutilité de tant de recherches pour jouir et pour goûter.

A cela je réponds, car la thèse de M. Deschanel est en grande partie la mienne : prétendre qu'un lecteur ne doit être, à l'égard des livres anciens ou nouveaux, que comme le convive pour le fruit qu'on lui offre et qu'il trouve bon ou mauvais, qu'il savoure ou qu'il rejette sans en connaître la nature

ni la provenance, c'est trop nous traiter en gens paresseux et délicats. Sans être précisément le jardinier en même temps que le convive, il est bon d'avoir, au sujet du fruit qu'on goûte, le plus de notions possible, surtout si l'on a charge bientôt soi-même de le servir et de le présenter aux autres. En un mot, le goût seul ne suffit plus désormais, et il est bon qu'il y ait la connaissance et l'intelligence des choses.

J'accepte les exemples qu'on m'offre : *Paul et Virginie*, *Manon Lescaut*, l'*Imitation*. Est-ce que vous croyez que la connaissance de la vie, des voyages, des romans en Pologne, des chimères et des rêves de Bernardin de Saint-Pierre, est inutile à l'intelligence complète de son pur chef-d'œuvre, et à son explication satisfaisante sur tous les points? Je ne le savoure pas moins, je ne l'en savoure que mieux, quand je me rends compte de sa composition à jamais heureuse. J'ai vu l'abeille au travail; son miel ne m'en est pas moins doux, et il m'en paraît plus savant. — Est-ce que la vie errante, entraînée, fragile, nécessiteuse, besogneuse, peu digne et cependant toujours pardonnée, de l'abbé Prévost, ne me dispose pas à mieux sentir son passionné chef-d'œuvre et à l'absoudre même, si quelque scrupule me venait par endroits en le lisant? — Quant à l'*Imitation*, je l'ai beaucoup lue et goûtée, mais il ne nuirait nullement à mon amour pour cet admirable petit livre de savoir quand, comment il est né, dans quelle cellule, sous quelle lampe du soir ou quelle étoile du matin. Il renferme des obscurités, des énigmes pour moi dans plusieurs de ses

parties, et ce n'est qu'à celles où le cœur suffit pour tout entendre que je m'adresse et que je reviens sans cesse.

Mais il y a autre chose que ces charmants petits livres et que ces élixirs de perfection. Je nie que pour les grandes œuvres du passé, Homère, Dante, Shakspeare, je nie absolument qu'on les puisse bien comprendre, et par conséquent bien goûter, sans des études fort longues et où la méthode a sa grande part. Voyez, rappelez-vous ce qui est arrivé. Les faits parlent, et l'histoire littéraire est là. A mesure qu'on s'est éloigné d'Homère, on l'a pris tout à faux; on a vu chez lui un auteur, un homme qui a composé un poème d'après un plan régulier, et là-dessus on s'est mis à raisonner, à inventer des beautés qui n'en sont pas, des explications subtiles dont on a fait des lois. Sans doute les très belles et touchantes parties, les endroits pathétiques et pleins de larmes, les adieux d'Hector et d'Andromaque, les douleurs de Priam, étaient sentis; mais tout ce qui tenait aux mœurs, à la sauvagerie d'alors, à la naïveté et à la crudité des passions et du langage, échappait ou s'éludait grâce aux commentateurs ou traducteurs, et se défigurait vraiment à travers l'admiration des Eustathe et des Dacier.

Pour Dante, c'est plus voisin de nous et plus frappant encore; il a fallu le déchiffrer, l'épeler livre à livre; on s'en tenait d'abord à l'*Enfer*. Ce n'est que lorsqu'on a pénétré le moyen âge, sa philosophie, sa théologie, sa dialectique, son idéal amoureux; ce n'est que lorsqu'on a aussi connu à fond la vie politique et poétique de Dante, qu'on a marché

d'un pas plus sûr à travers les cercles et tout le labyrinthe du mystérieux poème, et qu'on a conquis, pour ainsi dire, l'admiration. Les Fauriel, les Ozanam et tant d'autres vaillants pionniers y ont sué sang et eau sous nos yeux et ont dû y mettre la hache et la cognée pour nous frayer la route jusqu'à ce divin *Paradis*. — Et Shakspeare donc, est-ce qu'il n'en a pas été ainsi, et par combien de phases ou de degrés n'a-t-on pas eu à passer à son égard? Est-ce que cela a nui à la pleine intelligence de son génie, de mieux connaître toute la littérature et le théâtre de son temps, ce mélange de subtilités et de violences, et de pouvoir le comparer avec les autres auteurs de cette forte couvée dramatique dont il est l'aigle et le roi? Si je parlais à des Anglais je dirais : Est-ce que, pour le sentiment et la dégustation parfaite de Shakspeare, Charles Lamb n'est pas en progrès sur Pope? — Eh! encore une fois, sans doute, il est certaines beautés naturelles, simples, éternelles, de ces grands peintres du cœur humain, qui ont été senties de tout temps; mais, dans les intervalles et pour l'ensemble de l'œuvre, que de restrictions, que de méprises, que de blâmes ou d'admirations à côté, avant que la critique historique fût venue pour éclairer les époques, les mœurs, le procédé de composition et de formation, tout le fond et les alentours de la société au sein de laquelle se produisirent ces grands monuments littéraires!

Vous me direz, et je le sais, je l'accorderai aussi, qu'on a abusé bientôt, qu'on a exagéré et outré, qu'on a raffiné dans un autre sens. La critique littéraire ne saurait devenir une science toute positive;

elle restera un art, et un art très délicat dans la main de ceux qui sauront s'en servir; mais cet art profitera et a déjà profité de toutes les inductions de la science et de toutes les acquisitions de l'histoire.

Oh! qu'on voit bien, dirai-je à mon tour au spirituel Horace de Lagardie — car c'est bien un peu à lui que je pense en ce moment[1], — qu'on voit bien, en vous lisant, monsieur, que vous êtes une femme d'esprit, mais aussi que vous n'êtes des nôtres que par le piquant, la vivacité et le tour, que par des qualités qu'on vous envie, et que vous n'en avez pas été de tout temps! Vous n'avez pas assisté à nos tâtonnements et à nos luttes; vous n'avez pas vu, pour ne parler que d'une branche, les progrès de la notice littéraire, son enfance, ses essais timides, son bégayement, sa lente croissance. Il fut un temps où la Notice de Suard sur La Rochefoucauld était le chef-d'œuvre et le *nec plus ultra* du genre. Je n'en médis pas et ne déprécie rien, mais on a bien fait de ne pas se tenir à ce goût-là, si vite contenté, si promptement dégoûté.

Je maintiens donc, avec quelques-uns de mes confrères d'aujourd'hui, qu'il y a de certaines règles pour *faire le siège* d'un écrivain et de tout personnage célèbre; s'il est mieux de les dissimuler et d'en dérober aux yeux l'appareil, il est bon toujours et essentiel de les suivre. Nous avons vu, dans la personne de M. Villemain, le goût même à l'œuvre

1. Voir dans le journal *le Temps*, du 5 juin 1864, un article signé *Horace de Lagardie*, sur le livre de M. Deschanel.

sur Cromwell, sur Milton. A-t-il tout dit, a-t-il pénétré jusqu'aux entrailles? Le goût seul ne dispense pas des méthodes armées et précises.

Et pourtant je sens la force ou plutôt l'agrément des raisons qu'on m'oppose; je le sens si bien, que je suis tenté parfois de m'y associer et de pousser aussi mon léger soupir; tout en marchant vers l'avenir, je suis tout prêt cependant, pour peu que j'y songe, à faire, moi aussi, ma dernière complainte au passé en m'écriant :

Où est-il le temps où, quand on lisait un livre, eût-on été soi-même un auteur et un homme du métier, on n'y mettait pas tant de raisonnements et de façons; où l'impression de la lecture venait doucement vous prendre et vous saisir, comme au spectacle la pièce qu'on joue prend et intéresse l'amateur commodément assis dans sa stalle; où on lisait Anciens et Modernes couché sur son lit de repos comme Horace pendant la canicule, ou étendu sur son sofa comme Gray, en se disant qu'on avait mieux que les joies du Paradis ou de l'Olympe; le temps où l'on se promenait à l'ombre en lisant, comme ce respectable Hollandais qui ne concevait pas, disait-il, de plus grand bonheur ici-bas à l'âge de cinquante ans que de marcher lentement dans une belle campagne, un livre à la main, et en le fermant quelquefois, sans passion, sans désir, tout à la réflexion de la pensée; le temps où, comme *le Liseur* de Meissonier, dans sa chambre solitaire, une après-midi de dimanche, près de la fenêtre ouverte qu'encadre le chèvrefeuille, on lisait un livre unique et chéri? Heureux âge, où est-il? et que rien n'y

ressemble moins que d'être toujours sur les épines comme aujourd'hui en lisant, que de prendre garde à chaque pas, de se questionner sans cesse, de se demander si c'est le bon texte, s'il n'y a pas d'altération, si l'auteur qu'on goûte n'a pas pris cela ailleurs, s'il a copié la réalité ou s'il a inventé, s'il est bien original et comment, s'il a été fidèle à sa nature, à sa race... et mille autres questions qui gâtent le plaisir, engendrent le doute, vous font gratter votre front, vous obligent à monter à votre bibliothèque, à grimper aux plus hauts rayons, à remuer tous vos livres, à consulter, à compulser, à redevenir un travailleur et un ouvrier enfin, au lieu d'un voluptueux et d'un délicat qui respirait l'esprit des choses et n'en prenait que ce qu'il en faut pour s'y délecter et s'y complaire ! Épicurisme du goût, à jamais perdu, je le crains, interdit désormais du moins à tout critique, religion dernière de ceux même qui n'avaient plus que celle-là, dernier honneur et dernière vertu des Hamilton et des Pétrone, comme je te comprends, comme je te regrette, même en te combattant, même en t'abjurant !

(*Nouveaux Lundis*, t. IX, article sur *la Physiologie des Écrivains*, par ÉMILE DESCHANEL, 1864.)

LA MÉTHODE DE TAINE

Je me suis laissé traîner à la remorque pour parler de ce livre important[1] : c'est que, malgré le désir

1. L'*Histoire de la littérature anglaise.*

que j'avais de lui rendre toute justice, je sentais mon insuffisance pour en juger pertinemment et en pleine connaissance de cause, pour l'explorer et l'embrasser, comme il le faudrait, dans ses différentes parties. J'en dirai pourtant, après bien des sondes fréquentes et réitérées, ce que j'en ai rapporté de plus certain et de plus probable. C'est, tout compte fait, un grand livre, et qui, ne dût-il atteindre qu'un quart de son objet, avance la question et ne laissera pas les choses, après, ce qu'elles étaient auparavant. La tentative est la plus hardie qu'on ait encore faite dans cet ordre d'histoire littéraire, et l'on ne saurait s'étonner qu'elle ait soulevé tant d'objections et de résistances chez des esprits prévenus et accoutumés à des manières de voir antérieures. On ne déloge pas en un jour les vieux procédés ni les routines. L'auteur eût diminué peut-être le nombre des contradicteurs s'il avait donné au livre son vrai titre : *Histoire de la race et de la civilisation anglaises par la littérature*. Les lecteurs de bonne foi n'auraient eu alors qu'à approuver le plus souvent et à admirer la force et l'ingénieux de la démonstration. La littérature, en effet, n'est pour M. Taine qu'un appareil plus délicat et plus sensible qu'un autre pour mesurer tous les degrés et toutes les variations d'une même civilisation, pour saisir tous les caractères, toutes les qualités et les nuances de l'âme d'un peuple. Mais, en abordant directement et de front l'histoire des œuvres littéraires et des auteurs, sa méthode scientifique non ménagée a effarouché les timides et les a fait trembler. Les rhétoriciens en désarroi se sont réfugiés derrière

les philosophes ou soi-disant tels, eux-mêmes ralliés pour plus de sûreté sous le canon de l'orthodoxie; ils ont tous vu dans la méthode de l'auteur je ne sais quelle menace apportée à la morale, au libre arbitre, à la responsabilité humaine, et ils ont poussé les hauts cris.

Il n'est pas douteux pourtant que, quoi que l'homme veuille faire, penser ou *écrire* (puisqu'il s'agit ici de littérature), il dépend d'une manière plus ou moins prochaine de la *race* dont il est issu et qui lui a donné son fonds de nature; qu'il ne dépend pas moins du *milieu* de société et de civilisation où il s'est nourri et formé, et aussi du *moment* ou des circonstances et des événements fortuits qui surviennent journellement dans le cours de la vie. Cela est si vrai que l'aveu nous en échappe à nous tous involontairement en nos heures de philosophie et de raison, ou par l'effet du simple bon sens. Lamennais, le fougueux, le personnel, l'obstiné, celui qui croyait que la volonté de l'individu suffit à tout, ne pouvait s'empêcher à certain jour d'écrire : « Plus je vais, plus je m'émerveille de voir à quel point les opinions qui ont en nous les plus profondes racines dépendent du temps où nous avons vécu, de la société où nous sommes nés, et de mille circonstances également passagères. Songez seulement à ce que seraient les nôtres si nous étions venus au monde dix siècles plus tôt, ou, dans le même siècle, à Téhéran, à Bénarès, à Taïti. » C'est si évident, qu'il semblerait vraiment ridicule de dire le contraire. Hippocrate, le premier, dans son immortel *Traité des airs, des eaux et des lieux*, a touché à

grands traits cette influence du milieu et du climat sur les caractères des hommes et des nations. Montesquieu l'a imité et suivi, mais de trop haut et comme un philosophe qui n'est pas assez médecin de son métier ni assez naturaliste. Or, M. Taine n'a fait autre chose qu'essayer d'étudier méthodiquement ces différences profondes qu'apportent les races, les milieux, les moments, dans la composition des esprits, dans la forme et la direction des talents. — Mais il n'y réussit pas suffisamment, dira-t-on ; il a beau décrire à merveille la race dans ses traits généraux et ses lignes fondamentales, il a beau caractériser et mettre en relief dans ses peintures puissantes les révolutions des temps et l'atmosphère morale qui règne à de certaines saisons historiques, il a beau démêler avec adresse la complication d'événements et d'aventures particulières dans lesquelles la vie d'un individu est engagée et comme engrenée, il lui échappe encore quelque chose, il lui échappe le plus vif de l'homme, ce qui fait que de vingt hommes ou de cent, ou de mille, soumis en apparence presque aux mêmes conditions intrinsèques ou extérieures, pas un ne se ressemble [1], et qu'il en est un seul entre tous qui excelle

1. Il semble que Théophraste, l'auteur des *Caractères*, ait devancé l'objection, lorsqu'il dit tout au commencement de son livre : « J'ai admiré souvent, et j'avoue que je ne puis encore comprendre, quelque sérieuse réflexion que je fasse, pourquoi toute la Grèce étant placée sous un même ciel, et les Grecs nourris et élevés de la même manière, il se trouve néanmoins si peu de ressemblance dans leurs mœurs. » C'est cette différence d'homme à homme dans une même nation, et jusque dans une même famille, qui est le point précis de la difficulté.

avec originalité. Enfin l'étincelle même du génie en ce qu'elle a d'essentiel, il ne l'a pas atteinte, et il ne nous la montre pas dans son analyse; il n'a fait que nous étaler et nous déduire brin à brin, fibre à fibre, cellule par cellule, l'étoffe, l'organisme, le parenchyme (comme vous voudrez l'appeler) dans lequel cette âme, cette vie, cette étincelle, une fois qu'elle y est entrée, se joue, se diversifie librement (ou comme librement) et triomphe. — N'ai-je pas bien rendu l'objection, et reconnaissez-vous là l'argument des plus sages adversaires? Eh bien! qu'est-ce que cela prouve? C'est que le problème est difficile, qu'il est insoluble peut-être dans sa précision dernière. Mais n'est-ce donc rien, demanderai-je à mon tour, que de poser le problème comme le fait l'auteur, de le serrer de si près, de le cerner de toutes parts, de le réduire à sa seule expression finale la plus simple, de permettre d'en mieux peser et calculer toutes les données? Tout compte fait, toute part faite aux éléments généraux ou particuliers et aux circonstances, il reste encore assez de place et d'espace autour des hommes de talent pour qu'ils aient toute liberté de se mouvoir et de se retourner. Et d'ailleurs, le cercle tracé autour de chacun fût-il très étroit, chaque talent, chaque génie, par cela même qu'il est à quelque degré un magicien et un enchanteur, a un secret qui n'est qu'à lui pour opérer des prodiges dans ce cercle et y faire éclore des merveilles. Je ne vois pas que M. Taine, s'il a trop l'air de la négliger, conteste et nie absolument cette puissance : il la limite, et, en la limitant, il nous permet en maint cas de la mieux

définir qu'on ne faisait. Certes, quoi qu'en disent ceux qui se contenteraient volontiers de l'état vague antérieur, M. Taine aura fait avancer grandement l'analyse littéraire, et celui qui après lui étudiera un grand écrivain étranger, ne s'y prendra plus désormais de la même manière ni aussi à son aise qu'il l'aurait fait à la veille de son livre.

Il se juge lui-même admirablement et avec une modestie charmante, et je résumerai presque ses pensées autant que les miennes, en disant :

D'une génération formée par la solitude, par les livres, par les sciences, il n'a pas reçu (comme nous autres plus faibles, mais plus croisés, plus mélangés), la tradition successive. Eux, ils ont dû tout retrouver, tout recommencer pour leur compte à nouveau. Cette habitude insensible des comparaisons, des combinaisons conciliantes, des accroissements par rencontre et par relation de société, leur a manqué; les nuances, les correctifs ne sont pas entrés dans leur première manière : ils sont tranchés et crus. La pensée est sortie un jour de leur cerveau tout armée comme Minerve, et d'un coup de hache comme elle. Par M. Guizot pourtant, qu'il a eu l'avantage de voir d'assez bonne heure, par M. Dubois aussi, M. Taine a reçu quelque chose de ces informations contemporaines qui redressent ou qui abrègent; mais cela n'a pas été fréquent ni assez habituel. Il est d'une génération qui n'a pas perdu assez de temps à aller dans le monde, à vaguer çà et là et à écouter. S'il a interrogé (et il aime à le faire), ç'a été d'une manière pressée, avec suite et dans un but, pour répondre à la pensée

qu'il avait déjà. Il a causé, disserté avec des amis de son âge, avec des artistes, des médecins; il a échangé, dans de longues conversations à deux, des vues infinies sur le fond des choses, sur les problèmes qui saisissent et occupent de jeunes et hautes intelligences : il n'a pas assez vu les hommes eux-mêmes des diverses générations, des diverses écoles et des régimes contraires, et ne s'est pas rendu compte, avant tout, du rapport et de la distance des livres ou des idées aux personnes vivantes et aux auteurs tout les premiers. Cela ne se fait pas en un jour, ni en quelques séances, mais au fur et à mesure, et comme au hasard : souvent le mot décisif qui éclaire pour nous une nature d'homme, qui la juge et la définit, n'échappe qu'à la dixième ou à la vingtième rencontre. La science, la campagne et la nature solitaire ont, en revanche, agi puissamment sur lui, et il leur a dû ses sensations les plus contrastées, les plus vives. Lorsqu'au sortir de cette fournaise intellectuelle de l'École normale il retournait dans ses Ardennes en automne, quelle brusque, profonde et renouvelante impression il en recevait! quel bain d'air libre et de salubrité sauvage! Il a souvent exprimé l'âme et le génie de tels paysages naturels avec des couleurs et une saveur d'une âpreté vivifiante. Au point de vue moral complet et de l'expérience, ce qui peut sembler surtout avoir fait défaut à ces existences si méritantes, si austères, et ce qui, par son absence, a nui un peu à l'équilibre, ç'a été de toutes les sociétés la plus douce, celle qui fait perdre le plus de temps et le plus agréablement du monde, la société des femmes,

cette sorte d'idéal plus ou moins romanesque qu'on caresse avec lenteur et qui nous le rend en mille grâces insensibles : ces laborieux, ces éloquents et ces empressés dévoreurs de livres n'ont pas été à même de cultiver de bonne heure cet art de plaire et de s'insinuer qui apprend aussi plus d'un secret utile pour la pratique et la philosophie de la vie. Ils ont gagné du moins à cette abstinence de ne point s'amollir et se briser, comme d'autres, en leurs plus vertes années. Une grande et solide partie des jours ne s'est point passée pour eux, comme pour ceux des générations antérieures, dans les regrets stériles, dans les vagues désirs de l'attente, dans les mélancolies et les langueurs qui suivent le plaisir. Leur force active cérébrale est restée intègre. Ils avaient tout d'abord un grand poids à soulever; ils s'y sont mis tout entiers et y ont réussi; le poids soulevé, ils ont pu se croire vieux de cœur et se sentir lassés; le duvet de la jeunesse s'était envolé déjà; le pli était pris; c'est le pli de la force et de l'austère virilité; on l'a payé de quelques sacrifices. M. Taine, quand on a le plaisir de le connaître personnellement après l'avoir lu, a un charme à lui, particulier, qui le distingue entre ces jeunes stoïciens de l'étude et de la pensée : à toutes ses maturités précoces, il a su joindre une vraie candeur de cœur, une certaine innocence morale conservée. Il m'offre en lui l'image toute contraire à celle du poète qui parle « d'un fruit déjà mûr sur une tige toute jeune et tendre »; ici, c'est une fleur tendre et délicate sur une branche un peu rude.

II

Il me faut pourtant dire un mot de sa méthode et y revenir; je ne vise en ce moment qu'à le faire mieux connaître dans son ensemble et à discourir sur lui dans tous les sens. Une fois il lui est arrivé (car le talent prend tous les tons) de tracer un portrait d'une délicatesse infinie, un portrait de femme, celui de madame de La Fayette ou plutôt celui de la princesse de Clèves, l'héroïne du roman le plus poli du XVIIe siècle : il s'y est surpassé; il a allégé sa méthode, tout en continuant de l'appliquer. Sa pensée générale, qui est fort juste, est qu'un tel roman ne pouvait éclore et fleurir qu'au XVIIe siècle, au sein de cette société choisie, la seule capable de goûter toutes les noblesses, les finesses et les pudeurs des sentiments et du style, et que rien de tel ne saurait plus se refaire désormais.

Je l'accorde volontiers et, en général, quand je lis M. Taine, je suis si entièrement d'accord avec lui sur le fond et le principal, que je me sens vraiment embarrassé à marquer l'endroit précis où commence mon doute et ma dissidence. Je demande donc qu'il me soit permis de le faire dans ce cas particulier, qui est un des plus agréables de sa manière, et à poser avec précision ma limite, puisque je me trouve y avoir dès longtemps pensé à part moi et pour mon seul plaisir. Nous en viendrons ensuite à l'ouvrage considérable qui doit nous occuper; mais si, sur un point, je parviens à faire

sentir ce que je concède pleinement à M. Taine et aussi ce que je désire de lui en plus et ce que je lui demande de nous accorder, j'aurai abrégé le jugement à tirer, qui ne serait guère partout que le même, à varier plus ou moins selon les exemples.

Après avoir montré avec beaucoup d'art et de finesse en quoi le langage employé dans *la Princesse de Clèves* est parfaitement délicat et comment il ressemble fort peu à ce qui, chez des poètes ou des romanciers spirituels de nos jours, a été salué de la même louange; après avoir reconnu l'accord et l'harmonie des sentiments et des émotions avec la manière de les exprimer, et avoir donné plus d'un exemple des scrupules et des exquises générosités de l'héroïne jusque dans la passion, M. Taine ajoute en concluant :

Ce style et ces sentiments sont si éloignés des nôtres, que nous avons peine à les comprendre. Ils sont comme des parfums trop fins : nous ne les sentons plus; tant de délicatesse nous semble de la froideur ou de la fadeur. La société transformée a transformé l'âme. L'homme, comme toute chose vivante, change avec l'air qui le nourrit. Il en est ainsi d'un bout à l'autre de l'histoire; chaque siècle, avec des circonstances qui lui sont propres, produit des sentiments et des beautés qui lui sont propres; et à mesure que la race humaine avance, elle laisse derrière elle des formes de société et des sortes de perfection qu'elle ne rencontre plus. Aucun âge n'a le droit d'imposer sa beauté aux âges qui succèdent; aucun âge n'a le devoir d'emprunter sa beauté aux âges qui précèdent. Il ne faut ni dénigrer ni imiter, mais inventer et comprendre. Il faut que l'histoire soit respectueuse et que l'art soit original. Il faut admirer ce que nous avons et ce qui nous manque; il faut faire autrement que nos ancêtres et louer ce que nos ancêtres ont fait.

Et après quelques exemples saillants empruntés à l'art du moyen âge et à celui de la Renaissance, si originaux chacun dans son genre et si caractérisés, passant à l'art tout littéraire et spirituel du XVIIe siècle, il continue en ces termes :

Ouvrez maintenant un volume de Racine ou cette *Princesse de Clèves*, et vous y verrez la noblesse, la mesure, la délicatesse charmante, la simplicité et la perfection du style qu'une littérature naissante pouvait seule avoir et que la vie de salon, les mœurs de Cour et les sentiments aristocratiques pouvaient seuls donner. Ni l'extase du moyen âge, ni le paganisme ardent du XVIe siècle, ni la délicatesse et la langue de la Cour de Louis XIV ne peuvent renaître. L'esprit humain coule avec les événements comme un fleuve. De cent lieues en cent lieues le terrain change : ici des montagnes brisées et toute la poésie de la nature sauvage; plus loin, de longues colonnades d'arbres puissants qui enfoncent leur pied dans l'eau violente; là-bas, de grandes plaines régulières et de nobles horizons disposés comme pour le plaisir des yeux; ici la fourmilière bruyante des villes pressées, avec la beauté du travail fructueux et des arts utiles. Le voyageur qui glisse sur cette eau changeante a tort de regretter ou de mépriser les spectacles qu'il quitte, et doit s'attendre à voir disparaître en quelques heures ceux qui passent en ce moment sous ses yeux.

Admirable et agréable page! mais il y manque quelque chose. Pardon, dirai-je à l'auteur, votre conclusion est excessive, ou du moins elle ne dit pas tout; critique, vous avez raison dans ces éloges si bien déduits et motivés, tirés des circonstances générales de la société à ses divers moments; mais vous avez tort, selon moi, de ne voir absolument, dans les délicatesses que vous admirez et que vous semblez si bien goûter, qu'un résultat et un pro-

duit de ces circonstances. Il y a eu, il y aura toujours, espérons-le, des âmes délicates; et, favorisées ou non par ce qui les entoure, ces âmes sauront chercher leur monde idéal, leur expression choisie. Et si elles ont reçu le don en naissant, si elles sont douées de quelque talent d'imagination, elles sauront créer des êtres à leur image.

Je parle, bien entendu, dans la supposition, qui est la vraie, que le cadre de la civilisation ne sera pas entièrement changé, que la tradition ne sera pas brisée tout entière, et qu'il y aura lieu, même dans des sociétés assez différentes, aux mêmes formes essentielles des esprits.

Si vous nous transportez en idée dans des régimes entièrement différents, je ne sais plus que dire, bien que je croie toujours à la permanence d'une certaine délicatesse, une fois acquise, dans l'âme humaine, dans l'esprit des hommes ou des femmes.

Critique, il ne faut pas, pour un simple passage d'un siècle à l'autre, prendre si vite son parti de la perte de la délicatesse.

Ainsi vous nommez à propos de *la Princesse de Clèves*, un roman de Balzac, *le Lys dans la vallée*, et vous convenez qu'on le trouve « grossier et médical » auprès de l'autre. Mais laissez-moi vous dire que vous supposez que ces romans tout modernes, ces passages de dialogue cités par vous, sont acceptés ou l'ont été à leur naissance comme des types de délicatesse actuelle. Pour moi, j'avoue n'avoir vécu dans ma jeunesse qu'avec des gens que cela choquait, quoiqu'ils rendissent justice d'ailleurs aux auteurs en d'autres parties de leur talent. Je puis

vous assurer que ces endroits, qui ne vous semblent indélicats que par comparaison avec *la Princesse de Clèves*, paraissaient, de mon temps, à la plupart des lecteurs, tout à fait indélicats en eux-mêmes. Nos balances, même en ce XIXe siècle si différent des autres, étaient moins grossières que vous ne le supposez. Il est vrai que la bonne critique sincère et véridique ne se fait peut-être encore qu'en causant : on n'écrit que les éloges. Cela prouverait seulement qu'il faut beaucoup rabattre des écrits, et que lorsqu'on dit et qu'on répète que la littérature est l'expression de la société, il convient de ne l'entendre qu'avec bien des précautions et des réserves.

« L'esprit humain, dites-vous, coule avec les événements comme un fleuve. » Je répondrais *oui* et *non*. Mais je dirai hardiment *non* en ce sens qu'à la différence d'un fleuve l'esprit humain n'est point composé d'une quantité de gouttes *semblables*. Il y a distinction de qualité dans bien des gouttes. En un mot, il n'y avait qu'une âme au XVIIe siècle pour faire *la Princesse de Clèves* : autrement il en serait sorti des quantités.

Et en général, il n'est qu'une âme, une forme particulière d'esprit pour faire tel ou tel chef-d'œuvre. Quand il s'agit de témoins historiques, je n'en connais pas en matière de goût. Supposez un grand talent de moins, supposez le moule ou mieux le miroir magique d'un seul vrai poète brisé dans le berceau à sa naissance, il ne s'en rencontrera plus jamais un autre qui soit exactement le même ni qui en tienne lieu. Il n'y a de chaque vrai poète qu'un exemplaire.

Je prends un autre exemple de cette spécialité unique du talent. *Paul et Virginie* porte certainement des traces de son époque; mais, si *Paul et Virginie* n'avait pas été fait, on pourrait soutenir par toutes sortes de raisonnements spécieux et plausibles qu'il était impossible à un livre de cette qualité virginale de naître dans la corruption du XVIII[e] siècle : Bernardin de Saint-Pierre seul l'a pu faire. C'est qu'il n'y a rien, je le répète, de plus imprévu que le talent, et il ne serait pas le talent s'il n'était imprévu, s'il n'était un seul entre plusieurs, un seul entre tous.

Je ne sais si je m'explique bien : c'est là le poin vif que la méthode et le procédé de M. Taine n'atteint pas, quelle que soit son habileté à s'en servir. Il reste toujours en dehors, jusqu'ici, échappant à toutes les mailles du filet, si bien tissé qu'il soit, cette chose qui s'appelle l'individualité du talent, du génie. Le savant critique l'attaque et l'investit, comme ferait un ingénieur; il la cerne, la presse et la resserre, sous prétexte de l'environner de toutes les conditions extérieures indispensables : ces conditions servent, en effet, l'individualité et l'originalité personnelle, la provoquent, la sollicitent, la mettent plus ou moins à même d'agir ou de réagir, mais sans la créer. Cette parcelle qu'Horace appelle divine (*divinæ particulam auræ*), et qui l'est du moins dans le sens primitif et naturel, ne s'est pas encore rendue à la science, et elle reste inexpliquée. Ce n'est pas une raison pour que la science désarme et renonce à son entreprise courageuse. Le siège de Troie a duré dix ans; il est des problèmes qui

dureront peut-être autant que la vie de l'humanité même.

Nous tous, partisans de la méthode naturelle en littérature et qui l'appliquons chacun selon notre mesure à des degrés différents [1], nous tous, artisans et serviteurs d'une même science que nous cherchons à rendre aussi exacte que possible, sans nous payer de notions vagues et de vains mots, continuons donc d'observer sans relâche, d'étudier et de pénétrer les conditions des œuvres diversement remarquables et l'infinie variété des formes de talent; forçons-les de nous rendre raison et de nous dire comment et pourquoi elles sont de telle ou telle façon et qualité plutôt que d'une autre, dussions-nous ne jamais tout expliquer et dût-il rester, après tout notre effort, un dernier point et comme une dernière citadelle irréductible.

(*Nouveaux Lundis*, t. VIII, article sur l'*Histoire de la littérature anglaise*, 1863.)

LA MÉTHODE DE SAINTE-BEUVE

Il me prend l'idée d'exposer une fois pour toutes quelques-uns des principes, quelques-unes des habitudes de méthode qui me dirigent dans cette étude, déjà si ancienne, que je fais des personnages littéraires. J'ai souvent entendu reprocher à la critique

1. Je songe, en parlant ainsi, au livre spirituel et plein de faits que vient de publier M. Emile Deschanel, sous le titre de *Physiologie des Écrivains et des Artistes, ou Essai de Critique naturelle* (1 vol. in-18, librairie Hachette); il mérite un examen tout particulier.

moderne, à la mienne en particulier, de n'avoir point de théorie, d'être tout historique, tout individuelle. Ceux qui me traitent avec le plus de faveur ont bien voulu dire que j'étais un assez bon juge, mais qui n'avait pas de Code. J'ai une méthode pourtant, et quoiqu'elle n'ait point préexisté et ne se soit point produite d'abord à l'état de théorie, elle s'est formée chez moi de la pratique même, et une longue suite d'applications n'a fait que la confirmer à mes yeux.

Eh bien! c'est cette méthode ou plutôt cette pratique, qui m'a été de bonne heure comme naturelle et que j'ai instinctivement trouvée dès mes premiers essais de critique; que je n'ai cessé de suivre et de varier selon les sujets durant des années; dont je n'ai jamais songé, d'ailleurs, à faire un secret ni une découverte; qui se rapporte sans doute par quelques points à la méthode de M. Taine, mais qui en diffère à d'autres égards; qui a été constamment méconnue dans mes écrits par des contradicteurs qui me traitaient comme le plus sceptique et le plus indécis des critiques et en simple amuseur; que jamais ni les Génin ni les Rigault, ni aucun de ceux qui me faisaient l'honneur de me sacrifier à M. Villemain et aux autres maîtres antérieurs n'ont daigné soupçonner, c'est cet ensemble d'observations et de directions positives que je vais tâcher d'indiquer brièvement. Il vient un moment dans la vie où il faut éviter autant que possible aux autres l'embarras de tâtonner à notre sujet, et où c'est l'heure ou jamais de se développer tout entier.

La littérature, la production littéraire, n'est point pour moi distincte ou du moins séparable du reste de l'homme et de l'organisation ; je puis goûter une œuvre, mais il m'est difficile de la juger indépendamment de la connaissance de l'homme même ; et je dirais volontiers : *tel arbre*, *tel fruit*. L'étude littéraire me mène ainsi tout naturellement à l'étude morale.

Avec les Anciens, on n'a pas les moyens suffisants d'observation. Revenir à l'homme, l'œuvre à la main, est impossible dans la plupart des cas avec les véritables Anciens, avec ceux dont nous n'avons la statue qu'à demi brisée. On est donc réduit à commenter l'œuvre, à l'admirer, à rêver l'auteur et le poète à travers. On peut refaire ainsi des figures de poètes ou de philosophes, des bustes de Platon, de Sophocle ou de Virgile, avec un sentiment d'idéal élevé ; c'est tout ce que permet l'état des connaissances incomplètes, la disette des sources et le manque de moyens d'information et de retour. Un grand fleuve, et non guéable dans la plupart des cas, nous sépare des grands hommes de l'Antiquité. Saluons-les d'un rivage à l'autre.

Avec les modernes, c'est tout différent ; et la critique, qui règle sa méthode sur les moyens, a ici d'autres devoirs. Connaître, et bien connaître, un homme de plus, surtout si cet homme est un individu marquant et célèbre, c'est une grande chose et qui ne saurait être à dédaigner.

L'observation morale des caractères en est encore au détail, aux éléments, à la description des individus et tout au plus de quelques espèces : Théo-

phraste et La Bruyère ne vont pas au delà. Un jour viendra, que je crois avoir entrevu dans le cours de mes observations, un jour où la science sera constituée, où les grandes famille d'esprits et leurs principales divisions seront déterminées et connues. Alors le principal caractère d'un esprit étant donné, on pourra en déduire plusieurs autres [1]. Pour l'homme, sans doute, on ne pourra jamais faire exactement comme pour les animaux ou pour les plantes; l'homme moral est plus complexe; il a ce qu'on nomme *liberté* et qui, dans tous les cas, suppose une grande mobilité de combinaisons possibles [2]. Quoi qu'il en soit, on arrivera avec le temps, j'imagine, à constituer plus largement la science du moraliste; elle en est aujourd'hui au point où la botanique en était avant Jussieu, et l'anatomie comparée avant Cuvier, à l'état, pour ainsi dire, anecdotique. Nous faisons pour notre compte de simples monographies, nous amassons des observations de détail; mais j'entrevois des liens, des rapports, et un esprit plus étendu, plus lumineux, et resté fin dans le détail, pourra découvrir un jour les grandes divisions naturelles qui répondent aux familles d'esprits.

Mais, même quand la science des esprits serait organisée comme on peut de loin le concevoir, elle serait toujours si délicate et si mobile qu'elle

1. « Il y a dans les caractères une certaine nécessité, certains rapports qui font que tel trait principal entraîne tels traits secondaires. » — GŒTHE (*Conversations d'Eckermann*).

2. « On trouve de tout dans ce monde, et la variété des combinaisons est inépuisable. » — GRIMM (*Correspondance littéraire*).

n'existerait que pour ceux qui ont une vocation naturelle et un talent d'observer : ce serait toujours un *art* qui demanderait un artiste habile, comme la médecine exige le tact médical dans celui qui l'exerce, comme la philosophie devrait exiger le tact philosophique chez ceux qui se prétendent philosophes, comme la poésie ne veut être touchée que par un poète.

Je suppose donc quelqu'un qui ait ce genre de talent et de facilité pour entendre les groupes, les familles littéraires (puisqu'il s'agit dans ce moment de littérature); qui les distingue presque à première vue; qui en saisisse l'esprit et la vie; dont ce soit véritablement la vocation; quelqu'un de propre à être un bon naturaliste dans ce champ si vaste des esprits.

S'agit-il d'étudier un homme supérieur ou simplement distingué par ses productions, un écrivain dont on a lu les ouvrages et qui vaille la peine d'un examen approfondi? comment s'y prendre, si l'on veut ne rien omettre d'important et d'essentiel à son sujet, si l'on veut sortir des jugements de l'ancienne rhétorique, être le moins dupe possible des phrases, des mots, des beaux sentiments convenus, et atteindre au vrai comme dans une étude naturelle?

Il est très utile d'abord de commencer par le commencement, et, quand on en a les moyens, de prendre l'écrivain supérieur ou distingué dans son pays natal, dans sa race. Si l'on connaissait bien la race physiologiquement, les ascendants et ancêtres, on aurait un grand jour sur la qualité secrète et essentielle des esprits; mais le plus souvent cette

racine profonde reste obscure et se dérobe. Dans les cas où elle ne se dérobe pas tout entière, on gagne beaucoup à l'observer.

On reconnaît, on retrouve à coup sûr l'homme supérieur, au moins en partie, dans ses parents, dans sa mère surtout, cette parente la plus directe et la plus certaine; dans ses sœurs aussi, dans ses frères, dans ses enfants mêmes. Il s'y rencontre des linéaments essentiels qui sont souvent masqués, pour être trop condensés ou trop joints ensemble, dans le grand individu; le fond se retrouve, chez les autres de son sang, plus à nu et à l'état simple : la nature toute seule a fait les frais de l'analyse. Cela est très délicat et demanderait à être éclairci par des noms propres, par quantité de faits particuliers; j'en indiquerai quelques-uns.

Prenez les sœurs par exemple. Ce Chateaubriand dont nous parlions avait une sœur qui avait *de l'imagination*, disait-il lui-même, *sur un fond de bêtise*, ce qui devait approcher de l'extravagance pure; — une autre, au contraire, divine (Lucile, l'*Amélie* de *René*), qui avait la sensibilité exquise, une sorte d'imagination tendre, mélancolique, sans rien de ce qui la corrigeait ou la distrayait chez lui : elle mourut folle et se tua. Les éléments qu'il unissait et associait, au moins dans son talent, et qui gardaient une sorte d'équilibre, étaient distinctement et disproportionnément répartis entre elles.

Je n'ai point connu les sœurs de M. de Lamartine, mais je me suis toujours souvenu d'un mot échappé à M. Royer-Collard qui les avait connues, et qui parlait d'elles dans leur première jeunesse comme

de quelque chose de charmant et de mélodieux, comme d'un nid de rossignols. La sœur de Balzac, madame Surville, dont la ressemblance physique avec son frère saute aux yeux, est faite en même temps pour donner à ceux qui, comme moi, ont le tort peut-être de n'admirer qu'incomplètement le célèbre romancier, une idée plus avantageuse qui les éclaire, les rassure et les ramène. La sœur de Beaumarchais, Julie, que M. de Loménie nous a fait connaître, représente bien son frère par son tour de gaieté et de raillerie, son humeur libre et piquante, son irrésistible esprit de saillie ; elle le poussait jusqu'à l'extrême limite de la décence, quand elle n'allait pas au delà ; cette aimable et gaillarde fille mourut presque la chanson à la bouche : c'était bien la sœur de Figaro, le même jet et la même sève [1].

De même pour les frères. Despréaux le satirique avait un frère aîné, satirique également, mais un peu plat, un peu vulgaire ; un autre frère chanoine, très gai, plein de riposte, riche en belle humeur, mais un peu grotesque, un peu trop chargé et trop enluminé ; la nature avait combiné en Despréaux les traits de l'un et de l'autre, mais avec finesse, avec distinction, et avait aspergé le tout d'un sel digne d'Horace. A ceux pourtant qui voudraient douter de la fertilité et du naturel du fonds chez Despréaux, qui voudraient nier sa verve de source et ne voir en lui que la culture, il n'est pas inutile d'avoir à montrer les alentours évidents et le voisinage de la race.

1. *Beaumarchais et son Temps*, par M. Loménie. (Voir au tome Ier, p. 36-52.)

Madame de Sévigné, je l'ai dit plus d'une fois, semble s'être dédoublée dans ses deux enfants ; le chevalier léger, étourdi, ayant la grâce, et madame de Grignan, intelligente, mais un peu froide, ayant pris pour elle la raison. Leur mère avait tout ; on ne lui conteste pas la grâce, mais à ceux qui voudraient lui refuser le sérieux et la raison, il n'est pas mal d'avoir à montrer madame de Grignan, c'est-à-dire la raison toute seule sur le grand pied et dans toute sa pompe. Avec ce qu'on trouve dans les écrits, cela aide et cela guide.

Et n'est-ce pas ainsi, de nos jours, que certaines filles de poètes, morts il y a des années déjà, m'ont aidé à mieux comprendre et à mieux me représenter le poète leur père? Par moments je croyais revoir en elles l'enthousiasme, la chaleur d'âme, quelques-unes des qualités paternelles premières à l'état pur et intègre, et, pour ainsi dire, conservées dans la vertu [1].

C'est assez indiquer ma pensée, et je n'abuserai pas. Quand on s'est bien édifié autant qu'on le peut sur les origines, sur la parenté immédiate et prochaine d'un écrivain éminent, un point essentiel est à déterminer, après le chapitre de ses études et de son éducation ; c'est le premier milieu, le premier groupe d'amis et de contemporains dans lequel il s'est trouvé au moment où son talent a éclaté, a pris corps et est devenu adulte. Le talent, en effet, en demeure marqué, et quoi qu'il fasse ensuite, il s'en ressent toujours.

1. Par exemple la comtesse de Fontanes, chanoinesse, fille du poète.

Entendons-nous bien sur ce mot de *groupe* qu'il m'arrive d'employer volontiers. Je définis le groupe, non pas l'assemblage fortuit et artificiel de gens d'esprit qui se concertent dans un but, mais l'association naturelle et comme spontanée de jeunes esprits et de jeunes talents, non pas précisément semblables et de la même famille, mais de la même *volée* et du même printemps, éclos sous le même astre, et qui se sentent nés, avec des variétés de goût et de vocation, pour une œuvre commune. Ainsi la petite société de Boileau, Racine, La Fontaine et Molière vers 1664, à l'ouverture du grand siècle : voilà le groupe par excellence, — tous génies! Ainsi, en 1802, à l'ouverture du XIXe siècle, la réunion de Chateaubriand, Fontanes, Joubert... Ce groupe-là, à s'en tenir à la qualité des esprits, n'était pas trop chétif non plus ni à mépriser. Ainsi encore, pour ne pas nous borner à nos seuls exemples domestiques, ainsi à Gœttingue, en 1770, le groupe de jeunes étudiants et de jeunes poètes qui publient l'*Almanach des Muses*, Bürger, Voss, Hœlty, Stolberg, etc.; ainsi, en 1800, à Édimbourg, le cercle critique dont Jeffrey est le chef, et d'où sort la célèbre Revue à laquelle il préside. A propos d'une de ces associations dont faisait partie Thomas Moore dans sa jeunesse, à l'université de Dublin, un critique judicieux a dit : « Toutes les fois qu'une génération de jeunes gens est animée d'un généreux souffle et se sent appelée aux grandes vocations, c'est par des associations particulières qu'elle s'excite et se féconde. Le professeur, dans sa chaire, ne distribue guère que la science morte; l'esprit vivant,

celui qui va constituer la vie intellectuelle d'un peuple et d'une époque, il est plutôt dans ces jeunes enthousiastes qui se réunissent pour échanger leurs découvertes, leurs pressentiments, leurs espérances [1]. »

Je laisse les applications à faire en ce qui est de notre temps. On connaît de reste le cercle critique du *Globe* vers 1827, le groupe tout poétique de la *Muse française* en 1824, le *Cénacle* en 1828. Aucun des talents, jeunes alors, qui ont séjourné et vécu dans l'un de ces groupes, n'y a passé impunément. Je dis donc que, pour bien connaître un talent, il convient de déterminer le premier centre poétique ou critique au sein duquel il s'est formé, le groupe naturel littéraire auquel il appartient, et de l'y rapporter exactement. C'est sa vraie date originelle.

Les très grands individus se passent de groupe : ils font centre eux-mêmes, et l'on se rassemble autour d'eux. Mais c'est le groupe, l'association, l'alliance et l'échange actif des idées, une émulation perpétuelle en vue de ses égaux et de ses pairs, qui donne à l'homme de talent toute sa *mise en dehors*, tout son développement et toute sa valeur. Il y a des talents qui participent de plusieurs groupes à la fois et qui ne cessent de voyager à travers des milieux successifs, en se perfectionnant, en se transformant ou en se déformant. Il importe alors de noter, jusque dans ces variations et ces conversions lentes ou brusques, le ressort caché et toujours le même, le mobile persistant.

1. M. Forcade, *Revue des Deux Mondes* du 15 février 1853.

Chaque ouvrage d'un auteur vu, examiné de la sorte, à son point, après qu'on l'a replacé dans son cadre et entouré de toutes les circonstances qui l'ont vu naître, acquiert tout son sens, — son sens historique, son sens littéraire, — reprend son degré juste d'originalité, de nouveauté ou d'imitation, et l'on ne court pas risque, en le jugeant, d'inventer des beautés à faux et d'admirer à côté, comme cela est inévitable quand on s'en tient à la pure rhétorique.

Sous ce nom de rhétorique, qui n'implique pas dans ma pensée une défaveur absolue, je suis bien loin de blâmer d'ailleurs et d'exclure les jugements du goût, les impressions immédiates et vives; je ne renonce pas à Quintilien, je le circonscris [1]. Être en histoire littéraire et en critique un disciple de Bacon, me paraît le besoin du temps et une excellente condition première pour juger et goûter ensuite avec plus de sûreté.

Une très large part appartiendra toujours à la critique de première lecture et de première vue, à la critique mondaine, aux formes démonstratives, académiques. Qu'on ne s'alarme pas trop de cette ardeur de connaître à fond et de pénétrer : il y a lieu et moment pour l'employer, et aussi pour la suspendre. On n'ira pas appliquer les procédés du laboratoire dans les solennités et devant tous les publics. Les académies, les chaires oratoires sont plutôt destinées à montrer la société et la littérature

1. « La connaissance des esprits est le charme de la critique; le maintien des bonnes règles n'en est que le métier et la dernière utilité. » JOUBERT.

par les côtés spécieux et par l'*endroit*; il n'est pas indispensable ni peut-être même très utile que ceux qui ont pour fonction de déployer et de faire valoir éloquemment les belles tentures et les tapisseries, les regardent et les connaissent trop par le dessous et par l'*envers* : cela les gênerait.

L'analyse pourtant a son genre d'émotion aussi et pourrait revendiquer sa poésie, sinon son éloquence. Qui n'a connu un talent que tard et ne l'a apprécié que dans son plein ou dans ses œuvres dernières; qui ne l'a vu jeune, à son premier moment d'éclat et d'essor, ne s'en fera jamais une parfaite et naturelle idée, la seule vivante. Vauvenargues, voulant exprimer le charme qu'a pour le talent un premier succès et un début heureux dans la jeunesse, a dit avec bien de la grâce : « Les feux de l'aurore ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire. » De même, pour le critique qui étudie un talent, il n'est rien de tel que de le surprendre dans son premier feu, dans son premier jet, de le respirer à son heure matinale, dans sa fleur d'âme et de jeunesse. Le portrait vu dans sa première épreuve a pour l'amateur et pour l'homme de goût un prix que rien dans la suite ne peut rendre. Je ne sais pas de jouissance plus douce pour le critique que de comprendre et de décrire un talent jeune, dans sa fraîcheur, dans ce qu'il a de franc et de primitif, avant tout ce qui pourra s'y mêler d'acquis et peut-être de fabriqué.

Heure première et féconde de laquelle tout date! moment ineffable! C'est entre les hommes du même âge et de la même heure, ou à peu près, que le

talent volontiers se choisit pour le reste de sa carrière ou pour la plus longue moitié, ses compagnons, ses témoins, ses émules, ses rivaux aussi et ses adversaires. On se fait chacun son vis-à-vis et son point de mire. Il y a de ces rivalités, de ces défis et de ces *piques*, entre égaux ou presque égaux, qui durent toute la vie. Mais fussions-nous un peu primés, ne désirons jamais qu'un homme de notre génération tombe et disparaisse, même quand ce serait un rival et quand il passerait pour un ennemi : car si nous avons une vraie valeur, c'est encore lui qui, au besoin et à l'occasion, avertira les nouvelles générations ignorantes et les jeunes insolents, qu'ils ont affaire en nous à un vieil athlète qu'on ne saurait mépriser et qu'il ne faut point traiter à la légère; son amour-propre à lui-même y est intéressé : il s'est mesuré avec nous dans le bon temps, il nous a connus dans nos meilleurs jours. Je revêtirai ma pensée de noms illustres. C'est encore Cicéron qui rend le plus noble hommage à Hortensius. Un mot d'Eschine est resté le plus bel éloge de Démosthène. Et le héros grec Diomède, parlant d'Énée dans Virgile, et voulant donner de lui une haute idée : « Croyez-en, dit-il, celui qui s'est mesuré avec lui! »

Rien ne juge un esprit pour la portée et le degré d'élévation, comme de voir quel antagoniste et quel rival il s'est choisi de bonne heure. L'un est la mesure de l'autre. Calpé est égal à Abyla.

Il n'importe pas seulement de bien saisir un talent au moment d'un coup d'essai et du premier éclat, quand il apparaît tout formé et plus qu'adolescent,

quand il se fait adulte; il est un second temps non moins décisif à noter, si l'on veut l'embrasser dans son ensemble : c'est le moment où il se gâte, où il se corrompt, où il déchoit, où il dévie. Prenez les mots les moins choquants, les plus doux que vous voudrez, la chose arrive à presque tous. Je supprime les exemples; mais il est, dans la plupart des vies littéraires qui nous sont soumises, tel moment où la maturité qu'on espérait est manquée, ou bien, si elle est atteinte, est dépassée, et où l'excès même de la qualité devient le défaut; où les uns se roidissent et se dessèchent, les autres se lâchent et s'abandonnent, les autres s'endurcissent, s'alourdissent, quelques-uns s'aigrissent; où le sourire devient une ride. Après le premier moment où le talent dans sa floraison brillante s'est fait homme et jeune homme éclatant et superbe, il faut bien marquer ce second et triste moment où il se déforme et se fait autre en vieillissant.

Une des façons laudatives très ordinaires à notre temps est de dire à quelqu'un qui vieillit : « Jamais votre talent n'a été plus jeune ». Ne les écoutez pas trop, ces flatteurs; il vient toujours un moment où l'âge qu'on a au dedans se trahit au dehors. Cependant il est, à cet égard, il faut le reconnaître, de grandes diversités entre les talents et selon les genres. En poésie, au théâtre, en tout comme à la guerre, les uns n'ont qu'un jour, une heure brillante, une victoire qui reste attachée à leur nom et à quoi le reste ne répond pas : c'est comme Augereau, qui aurait mieux fait de mourir le soir de Castiglione. D'autres ont bien des succès qui se

varient et se renouvellent avec les saisons. Quinze ans d'ordinaire font une carrière; il est donné à quelques-uns de la doubler, d'en recommencer ou même d'en remplir une seconde. Il est des genres modérés auxquels la vieillesse est surtout propre, les mémoires, les souvenirs, la critique, une poésie qui côtoie la prose; si la vieillesse est sage, elle s'y tiendra. Sans prendre trop à la lettre le précepte, *Solve senescentem*..., sans mettre précisément son cheval à l'écurie, ce qu'elle ne doit faire que le plus tard possible, elle le mènera doucement par la bride à la descente : cela ne laisse pas d'avoir très bon air encore. On a vu par exception des esprits, des talents, longtemps incomplets ou épars, paraître valoir mieux dans leur vieillesse et n'avoir jamais été plus à leur avantage : ainsi cet aimable Voltaire suisse, Bonstetten, ainsi ce quart d'homme de génie, Ducis. Ces exemples ne font pas loi.

On ne saurait s'y prendre de trop de façons et par trop de bouts pour connaître un homme, c'est-à-dire autre chose qu'un pur esprit. Tant qu'on ne s'est pas adressé sur un auteur un certain nombre de questions et qu'on n'y a pas répondu, ne fût-ce que pour soi seul et tout bas, on n'est pas sûr de le tenir tout entier, quand même ces questions sembleraient le plus étrangères à la nature de ses écrits : — Que pensait-il en religion? — Comment était-il affecté du spectacle de la nature? — Comment se comportait-il sur l'article des femmes? sur l'article de l'argent? — Était-il riche, était-il pauvre? — Quel était son régime, quelle était sa manière journalière de vivre? etc. — Enfin, quel était son vice

ou son faible? Tout homme en a un. Aucune des réponses à ces questions n'est indifférente pour juger l'auteur d'un livre et le livre lui-même, si ce livre n'est pas un traité de géométrie pure, si c'est surtout un ouvrage littéraire, c'est-à-dire où il entre de tout.

Très souvent un auteur, en écrivant, se jette dans l'excès ou dans l'affectation opposée à son vice, à son penchant secret, pour le dissimuler et le couvrir; mais c'en est encore là un effet sensible et reconnaissable, quoique indirect et masqué. Il est trop aisé de prendre le contre-pied en toute chose; on ne fait que retourner son défaut. Rien ne ressemble à un creux comme une bouffissure.

Quoi de plus ordinaire en public que la profession et l'affiche de tous les sentiments nobles, généreux, élevés, désintéressés, chrétiens, philanthropiques? Est-ce à dire que je vais prendre au pied de la lettre et louer pour leur générosité, comme je vois qu'on le fait tous les jours, les plumes de cygne ou les langues dorées qui me prodiguent et me versent ces merveilles morales et sonores? J'écoute, et je ne suis pas ému. Je ne sais quel faste ou quelle froideur m'avertit; la sincérité ne se fait pas sentir. Ils ont des talents royaux, j'en conviens; mais là-dessous, au lieu de ces âmes pleines et entières comme les voudrait Montaigne, est-ce ma faute si j'entends raisonner des âmes vaines? — Vous le savez bien, vous qui, en écrivant, dites poliment le contraire; et quand nous causons d'eux entre nous, vous en pensez tout comme moi.

On n'évite pas certains mots dans une définition

exacte des esprits et des talents; on peut tourner autour, vouloir éluder, périphraser, les mots qu'on chassait et qui nomment reviennent toujours. Tel, quoi qu'il fasse d'excellent ou de spécieux en divers genres, est et restera toujours un rhéteur. Tel, quoi qu'il veuille conquérir ou peindre, gardera toujours de la chaire, de l'école et du professeur. Tel autre, poète, historien, orateur, quelque forme brillante ou enchantée qu'il revête, ne sera jamais que ce que la nature l'a fait en le créant, un improvisateur de génie. Ces appellations vraies et nécessaires, ces qualifications décisives ne sont cependant pas toujours si aisées à trouver, et bien souvent elles ne se présentent d'elles-mêmes qu'à un moment plus ou moins avancé de l'étude. Chateaubriand s'est défini un jour à mes yeux « un épicurien qui avait l'imagination catholique », et je ne crois pas m'être trompé. Tâchons de trouver ce nom caractéristique d'un chacun et qu'il porte gravé moitié au front, moitié au dedans du cœur, mais ne nous hâtons pas de le lui donner.

De même qu'on peut changer d'opinion bien des fois dans sa vie, mais qu'on garde son caractère, de même on peut changer de genre sans modifier essentiellement sa manière. La plupart des talents n'ont qu'un seul et même procédé qu'ils ne font que transposer, en changeant de sujet et même de genre. Les esprits supérieurs ont plutôt un cachet qui se marque à un coin; chez les autres, c'est tout un moule qui s'applique indifféremment et se répète.

On peut jusqu'à un certain point étudier les talents dans leur postérité morale, dans leurs disciples et

leurs admirateurs naturels. C'est un dernier moyen d'observation facile et commode. Les affinités se déclarent librement ou se trahissent. Le génie est un roi qui crée son peuple. Appliquez cela à Lamartine, à Hugo, à Michelet, à Balzac, à Musset. Les admirateurs enthousiastes sont un peu des complices : ils s'adorent eux-mêmes, qualités et défauts, dans leur grand représentant. Dis-moi qui t'admire et qui t'aime, et je te dirai qui tu es. Mais il importe de discerner pour chaque auteur célèbre son vrai public naturel, et de séparer ce noyau original qui porte la marque du maître, d'avec le public banal et la foule des admirateurs vulgaires qui vont répétant ce que dit le voisin.

Les disciples qui imitent le genre et le goût de leur modèle en écrivant sont très curieux à suivre et des plus propres, à leur tour, à jeter sur lui de la lumière. Le disciple, d'ordinaire, charge ou parodie le maître sans s'en douter : dans les écoles élégantes, il l'affaiblit; dans les écoles pittoresques et crues, il le force, il l'accuse à l'excès et l'exagère : c'est un miroir grossier. Il y a des jours, quand le disciple est chaud et sincère, où l'on s'y tromperait vraiment, et l'on serait tenté de s'écrier, en parodiant l'épigramme antique : « O Chateaubriand! O Salvandy! lequel des deux a imité l'autre? » Changez les noms, et mettez-en de plus modernes, si vous le voulez : l'épigramme est éternelle.

Quand le maître se néglige et quand le disciple se soigne et s'endimanche, ils se ressemblent; les jours où Chateaubriand fait mal, et où Marchangy fait de son mieux, ils ont un faux air l'un de l'autre;

d'un peu loin, par derrière, et au clair de lune, c'est à s'y méprendre.

Tous les disciples ne sont pas nécessairement des copies et des contrefaçons; tous ne sont pas compromettants : il y en a, au contraire, qui rassurent et qui semblent faits tout exprès pour cautionner le maître. N'est-ce pas ainsi que M. Littré a élucidé et perfectionné Auguste Comte? Je connais, même dans la pure littérature, des admirateurs et des disciples de tel ou tel talent hasardeux qui m'avertissent à son sujet, et qui m'apprennent à respecter celui que, sans eux, j'aurais peut-être traité plus à la légère.

S'il est juste de juger un talent par ses amis et ses clients naturels, il n'est pas moins légitime de le juger et *contre*-juger (car c'est bien une contre-épreuve en effet) par les ennemis qu'il soulève et qu'il s'attire sans le vouloir, par ses contraires et ses antipathiques, par ceux qui ne le peuvent instinctivement souffrir. Rien ne sert mieux à marquer les limites d'un talent, à circonscrire sa sphère et son domaine, que de savoir les points justes où la révolte contre lui commence. Cela même, dans le détail, devient piquant à observer; on se déteste quelquefois toute sa vie dans les Lettres sans s'être jamais vus. L'antagonisme des familles d'esprits achève ainsi de se dessiner. Que voulez-vous? c'est dans le sang, dans le tempérament, dans les premiers partis pris qui souvent ne dépendaient pas de vous. Quand ce n'est pas de la basse envie, ce sont des haines de race. Comment voulez-vous obliger Boileau à goûter Quinault; et Fontenelle à

estimer grandement Boileau? et Joseph de Maistre ou Montalembert à aimer Voltaire?

(*Nouveaux Lundis*, t. III, article sur CHATEAUBRIAND, 1862.)

LE CRITIQUE LITTÉRAIRE DOIT AVOIR DES OUVERTURES SUR LES ARTS

La littérature gagne à s'étendre et à ne pas s'isoler, à ne pas s'enfermer en soi. Il fut un temps où, sous prétexte que l'esprit est au premier rang et que la matière ne vient qu'après, bien après, un homme qui lisait dans les livres et qui en faisait, avait assez en dédain les *artisans*, si habiles qu'ils fussent : il se mettait sans façon au premier rang et dans une autre classe, naturellement supérieure. Ce dédain en France a dès longtemps cessé. Il n'était plus de mise chez les gens d'esprit, ni à la Renaissance ni au XVIIe siècle. En ce siècle de Louis XIV pourtant, Charles Perrault, chez nous, fit une chose considérable et neuve en réunissant dans une même publication les portraits des *Hommes illustres* dans les divers genres et en n'accordant pas plus de place dans ses notices aux grands de la terre, « aux hommes de la plus haute élévation », qu'aux gens de lettres, et à ceux-ci qu'aux *artisans* : c'est ainsi qu'on appelait encore ceux qui avaient excellé dans les beaux-arts. Il ajoutait même que, s'il s'était engagé dans une telle entreprise dont d'autres que lui auraient pu mieux s'acquitter pour la partie lit-

téraire, c'était uniquement en raison de la connaissance particulière qu'il avait de ces matières d'art, à la différence des orateurs « qui font souvent, disait-il, de grandes incongruités quand ils en parlent, et presque toujours à proportion de leur éloquence et de leur grande habileté en autre chose ». La publication de Perrault, si conforme à l'esprit moderne, ne fit pas tomber d'un seul coup et comme par enchantement les barrières; elle ne faisait que montrer la voie : si le divorce avait cessé, la séparation durait encore. Les artistes vivaient d'un côté, les lettrés d'un autre. Les grands collecteurs et amateurs du XVIIIe siècle contribuèrent à établir les communications, à généraliser le goût dans ses applications diverses : Diderot, par sa curiosité active, par sa chaleur et son éloquence sympathique, donna après Perrault le plus grand exemple, et fit faire un pas de plus à l'union des arts et des lettres. La création de l'Institut qui assemblait dans un même lieu toutes les branches de l'esprit humain, tous les ordres de savoir et de talents, consacra le fait en principe; mais qu'il restait encore à faire en pratique et dans la réalité! Aujourd'hui on est plus avancé; l'habitude est prise, la partie est gagnée, et presque au delà; depuis trente ans et plus, les nouvelles générations de lettrés et d'artistes, qui s'élèvent et se pressent à la file, se mêlent familièrement entre elles, se confondent même volontiers. Il ne s'agit pas de déplacer les genres, d'échanger les procédés, de transporter un art dans un autre, ce serait aller trop loin; mais il importait, en effet, de multiplier les points de

vue, de comprendre, d'embrasser sans acception de métier, toutes les expressions de talent et de génie, toutes les originalités de nature, tous les modes de l'imagination ou de l'observation humaine. La critique qui, par un reste de préjugé ou de routine, se priverait de toute ouverture de ce côté, se retrancherait, de gaieté de cœur, bien des lumières et beaucoup de plaisir.

(*Nouveaux Lundis*, t. VI, article sur GAVARNI, 1863.)

LES TROIS JUGEMENTS DU CRITIQUE

Notre métier de critique (je parle de ceux qui le font avec délicatesse et en honnêtes gens) a ses secrets, et il n'est que de les bien connaître. Un homme d'esprit et de tact qui avait vieilli dans le journalisme me disait un jour :

« Un critique, en restant ce qu'il doit être, peut avoir jusqu'à trois jugements, — trois expressions de jugement : — le jugement secret, intime, causé dans la chambre et entre amis, un jugement d'accord avec le type de talent qu'on porte en soi, et, par conséquent, comme tout ce qui est personnel, vif, passionné, primesautier, enthousiaste ou répulsif, un jugement qui, en bien des cas, emporte la pièce : c'est celui de la *prédilection* ou de l'*antipathie*.

« Mais on n'est pas seul au monde, on n'est pas le type et le modèle unique et universel ; il y a d'autres moules que celui que nous portons en nous, il y a d'autres formes de beauté en dehors de celle

que nous adorons comme la plus parente de notre esprit, et elles ont le droit d'exister. Au sein de cette infinie variété des talents, pour les embrasser et les critiquer, la première condition est de les comprendre, et, pour cela, de s'effacer, ou même de se contrarier et de se combattre. Il faut, si l'on veut rester juste, introduire à chaque instant dans son esprit un certain contraire. Cela constitue le second jugement, réfléchi et pondéré en vue du public : c'est celui de l'*équité* et de l'*intelligence*.

« Enfin il y a un troisième jugement, souvent commandé et dicté, au moins dans la forme, par les circonstances, les convenances extérieures ; un jugement modifié, mitigé par des raisons valables, des égards et des considérations dignes de respect : c'est ce que j'appelle le jugement de *position* ou d'*indulgence*. »

(*Nouveaux Lundis*, t. VI, article sur TH. GAUTIER, 1863.)

LES HASARDS DE LA GLOIRE

Bizarrerie de la gloire ! Dans cette mêlée injurieuse des temps, combien est-il de ces anciens poètes, Panyasis que les critiques plaçaient très haut à la suite d'Homère, Varius qu'on ne séparait pas de Virgile, Philétas que Théocrite désespérait jamais d'égaler, Euphorion avec son Gallus, combien, et des meilleurs et des plus charmants, qui ont ainsi succombé sans retour, et n'ont laissé qu'un nom que les érudits seuls remuent encore parfois aujourd'hui !

Il est facile, à présent qu'ils ont péri, de venir dire qu'ils méritaient sans doute assez peu de survivre; que les meilleurs, après tout, et les plus dignes, ont surnagé et nous en tiennent lieu; que ces poètes d'une seconde époque devaient en avoir bien des défauts qui les rendent médiocrement regrettables, le raffinement, l'obscurité, le néologisme. Ces éternelles accusations ne manquent pas. Il semble qu'une loi fatale asservisse les talents des diverses littératures aux mêmes phases. Mais de ce que Properce est érudit et quelque peu difficile à entendre par endroits jusqu'au sein de la passion, la perte de ses étincelantes élégies serait-elle moins pour l'homme de goût une calamité littéraire? On sait les défauts de Southey, de Wordsworth, de tous ces Alexandrins modernes, épiques et lyriques; se résignerait-on aisément à les retrancher tous ensemble, à les rayer d'un trait? Qu'on ose un peu essayer par la pensée, dans une littérature moderne, des effets analogues à ceux de la grande catastrophe qui a sévi sur l'antiquité et qui l'a plus que décimée, on s'arrêtera avec effroi. On ne se montre si coulant à l'égard des pertes incalculables de ce premier héritage, que parce que désormais on se croit soi-même et les siens à l'abri.

L'antiquité, telle qu'on se l'est faite par nécessité et telle qu'elle est résultée graduellement de nos pertes, ne peut être qu'une antiquité approxi mative. Le palais le plus riche et le plus magnifiquement rempli a été pillé, dévasté par l'incendie et par les barbares. Lorsqu'on y est rentré après des siècles, on a relevé celles des statues brisées qui

jonchaient encore le parvis; on a recueilli les débris reconnaissables, on a tiré parti des moindres parcelles : le palais est remeublé à l'œil; les lacunes sont, tant bien que mal, dissimulées. Là où il y avait dix statues rivales dans une même salle resplendissante, une seule debout brille encore, et, pour faire oublier les autres, elle occupe le milieu. C'est bien, c'est beau, un air de simplicité vient à propos s'ajouter à l'artifice; mais qui osera dire que c'est là exactement le premier palais?

Quelques écrits ont hérité avec bonheur de ceux que la ruine a engloutis; quelques noms glorieux, plus nettement dessinés, et répétés sans cesse, sont devenus pour nous la représentation et comme le symbole subsistant des autres à jamais perdus en eux. Pour peu qu'on regarde de près dans l'antiquité, on est frappé de tout ce qu'elle contenait de divers, de ce qu'elle cumulait déjà depuis des siècles avec une sorte d'encombrement. On sait que La Bruyère se plaint, en commençant son livre, de la difficulté qu'il y a de venir tard; Chœrilus de Samos, au début de ses *Poèmes persiques*, s'en plaignait également. Virgile, au troisième livre des *Géorgiques*, accuse aussi la même difficulté de se faire jour : *Omnia jam vulgata*..., et Tite-Live, dans la préface de son histoire, semble comme accablé d'avance sous le nombre de je ne sais quels illustres devanciers : « ... *Et, si in tanta scriptorum turba mea fama in obscuro sit, nobilitate ac magnitudine eorum, meo qui nomini officient, me consoler* ». Les érudits seuls savent peut-être aujourd'hui quelques noms de cette foule de poètes et d'historiens

célèbres, d'où se sont dégagés à grand'peine Tite-Live et Virgile.

Dans le volume de reliques dites *alexandrines*, que j'ai sous les yeux, Parthénius de Nicée y est pour sa part; ce Parthénius qui, jeune, avait été fait prisonnier dans la guerre de Mithridate, devint à Naples le maître de Virgile. On cite un vers des *Géorgiques* qui est tout entier emprunté à Parthénius par son élève reconnaissant. Il avait écrit des *Métamorphoses* qui ont peut-être inspiré Ovide. Ce qui paraît plus certain, c'est que le petit poème du *Moretum* de Virgile est traduit du grec de Parthénius. Ce *Moretum*, si l'on s'en souvient, est le nom d'une espèce de sauce ou de brouet à l'ail que faisaient les paysans; à propos de cette sauce et de sa préparation, la vie pauvre et misérable que menaient les gens de campagne se trouve décrite, dès l'aube du jour, avec un détail et une réalité qui semblerait n'appartenir qu'à la poésie d'aujourd'hui, à celle de Crabbe, par exemple, ou encore à celle de Regnier. Théocrite, dans ses idylles même les plus agrestes, n'a rien qui approche de la vérité nue et de la crudité inexorable dont ce bel esprit asiatique de Parthénius et, à son exemple, le délicat Virgile ne se firent pas faute en ce singulier échantillon. Voilà donc un genre qu'on était tenté de refuser à l'antiquité, et qui se retrouve à l'improviste entre les plus belles pages. Combien de fois, si l'on avait tant soit peu jour sur ce qui s'est perdu, ne recevrait-on pas de ces démentis!

Je ne sais si tous ces exemples, et celui d'Euphorion en particulier, le tendre et gracieux poète (car

j'aime à le croire gracieux et tendre), de ce poète tout entier enseveli, ne m'ont point un peu trop frappé l'imagination, mais je voudrais bien être le docteur *Néophobus* [1] pour oser lancer d'un air d'exagération certaines petites vérités. Que si seulement j'avais l'honneur de vivre du temps de ces élégants *humoristes*, MM. Steele et Addison [2], et de correspondre avec leur feuille excellente, dont le goût tout classique n'excluait le songe ni l'allégorie, voici comment je tournerais la difficulté. Je n'aurais qu'à supposer que le soir ayant lu, avant de m'endormir, quelques pages des *Analecta Alexandrina*, les auteurs eux-mêmes m'apparurent en songe, accompagnés de toute la foule des ombres poétiques dont le temps a dispersé les restes et nivelé les tombeaux. Et puisque c'est un rêve qui se dessine à ma pensée en ce moment, qu'on me laisse continuer d'y rêver. — C'était, je vous assure, un lamentable spectacle que celui de toutes ces ombres une fois illustres, et qui elles-mêmes en leur temps, à des époques éclairées et florissantes, avaient paru distribuer la gloire et l'immortalité — de les voir aujourd'hui découronnées de tout rayon, privées de toute parole sonore, et essayant vainement, d'un souffle grêle, d'articuler leur propre nom, pour qu'au moins le passant pût le retenir et peut-être le répéter. Leur folie de gloire semblait d'autant plus incurable et plus amère, qu'elle avait été satisfaite en son temps et qu'elle n'avait pas tou-

1. Charles Nodier usait volontiers de ce pseudonyme.
2. Voir au n° CCXXIII du *Spectateur* quelques idées d'Addison sur ces naufrages de l'antiquité.

jours été folie. Quelques-unes, qui semblaient plus impatientes et plus désespérées que les autres, s'avançaient jusque dans les flots de ce Styx d'oubli, et elles tendaient les bras vers la barque déjà lointaine, qui emmenait un petit nombre de nobles figures immobiles et sereines sous le rayon; on aurait dit que les délaissées prenaient tous les hommes et tous les Dieux à témoin d'une injustice criante qu'elles étaient seules, hélas! à ressentir.

Et je me demandais (toujours dans mon songe), par un retour sur nos époques paisibles et sûres d'elles-mêmes, si de telles vicissitudes étaient à jamais loin de nous; si, en accordant un laps suffisant d'années, les révolutions inévitables des mœurs et du goût, sans parler des autres chances plus funestes, n'infligeraient pas aux littératures modernes quelque chose au fond de plus semblable qu'on n'ose de près se l'imaginer. Il est, je le sais, des paroles de mauvais augure qu'on n'aime pas à prononcer devant ce qui est vivant, et qu'on hésite presque à murmurer en présence de soi-même, fût-ce en pur rêve. C'est chose convenue et qui se répète à satiété, que les sociétés modernes diffèrent absolument de celles d'autrefois, qu'elles en diffèrent par toutes les conditions essentielles, et sans doute aussi par celles de vie et de durée. On admet très volontiers aujourd'hui pour les sociétés le genre de progrès dont Condorcet aurait bien voulu qu'on trouvât la recette pour l'homme, on admet qu'elles ne sont plus sujettes à mourir. Je crois bien que si, à de certains moments, on avait été dire en pleine Memphis, en pleine Rome, en pleine Athènes,

à la face de ces civilisations jusqu'alors incomparables : « Vous mourrez, et d'autres, en d'autres lieux, succéderont à votre gloire, à vos plaisirs, à vos lumières », je crois bien qu'on eût été mal venu, médiocrement écouté, et sifflé, sinon lapidé d'importance. De ce qu'une telle destinée ne se peut concevoir dans l'orgueilleuse plénitude de la conscience et de la vie, est-ce une raison pour qu'elle soit tout à fait impossible avec le temps et qu'elle implique absurdité? — Mais non; il est et il demeure bien résolu que de nouvelles conditions de stabilité ont été introduites dans le monde; les ruines brusques et violentes n'appartiennent qu'à l'histoire ancienne; dupes, entraînés et turbulents jusqu'à ce jour, les hommes ont, de ce matin, cessé de l'être. Jusqu'à présent on avait vu les empires changer, périr, se transférer; ils ne feront plus que s'étendre pour se confondre graduellement, pacifiquement, en une seule et vaste unité. Les caprices, les passions de quelques-uns avaient de temps à autre dérangé les lois ou même avaient paru les faire : maladie d'enfance, convulsions du bas âge! nous avons la philosophie de l'histoire, qui a mis et mettra bon ordre à tout cela. Et pourtant de tels motifs de garantie future que j'embrassais de grand cœur, et auxquels je ne cessais de croire dans mon songe (car vous n'oubliez pas que c'en est un), ne le rendaient pas moins mélancolique et moins sombre; mon pauvre Euphorion, avec la foule innombrable et confusément plaintive de ces poètes déshérités, déchus, ensevelis, ne se laissait pas oublier, et ils faisaient tous la ronde autour de moi,

tellement que mes idées commençaient à vaciller un peu. Tout est bien, tout est mieux, me disais-je; mais à force de mieux et par la vertu même de ce progrès continu que rien désormais ne saurait enrayer, ne serait-il pas possible que l'équivalent de cette grande catastrophe et de ce grand naufrage d'oubli se retrouvât un jour pour nous aussi, pour nos âges si superbes? L'imprimerie, notre grand secours, à force de nous venir en aide, ne finira-t-elle point par produire un ensevelissement d'un genre nouveau? Les langues iront se perfectionnant à coup sûr, mais à ce point qu'on pourrait bien ne plus parler, ne plus savoir exactement la nôtre. Bref, par une cause ou par une autre, à un certain moment, il nous arrivera, à nous Modernes, comme à l'antiquité, un peu moins si vous le voulez; le temps l'a décimée, on nous triera. Dieu sait ce qu'il adviendra alors des grands écrivains de toutes langues, et ce qui sera décrété grand écrivain en ce renouvellement! Et j'en revenais à mes Euphorion, Gallus, Philétas, Parthénius, Varius; heureux encore si l'on sauve le Virgile! Ce sera à la garde de Dieu, et non plus des barbares, mais des gens de goût de ce temps-là.

Mes idées s'obscurcirent de plus en plus; je me trouvai transporté dans les galeries supérieures de la Bibliothèque royale, qui me semblaient se prolonger à l'infini; les livres y affluaient de toutes parts, surchargeaient les rayons, débordaient les combles, et s'entassaient sur le plancher à le faire plier. Moi-même j'éprouvais une espèce de cauchemar, comme si j'avais porté sur la poitrine tout

ce docte poids, et, n'y tenant plus, je m'écriai dans le délire : « Tout est ruine; c'est une illusion aux écrivains de croire qu'ils sont à l'abri désormais, et que l'imprimerie les sauve. Oui, pour deux ou trois siècles peut-être, et puis c'est tout. Et encore quelle altération rapide de la pensée et de l'œuvre dans ces reproductions fautives! Puis, à un certain moment, on ne vous réimprime plus, et alors c'est l'affaire du ver qui ronge le chiffon en plus ou moins de temps; même sans inondation et sans incendie, on périt de sécheresse ou d'humidité. L'histoire de la Bibliothèque d'Alexandrie, avec variante, est encore la nôtre; nous serons dévorés, et, quand la dernière postérité nous voudra connaître par quelque échantillon, qu'importe! un seul lui tiendra lieu de tous; le premier trouvé la dispensera des autres. »

J'étais arrivé au dernier paroxysme de mon rêve, je m'éveillai en poussant un cri. Il était jour; l'horizon me parut serein. Un Homère entr'ouvert sur ma table, et que j'avais lu la veille avant l'Euphorion, me montra qu'il y avait encore une Providence jusque dans les plus grands hasards littéraires, et me remit un peu. Et d'ailleurs, continuai-je en ouvrant ma fenêtre où entrait l'air frais du matin, le bon goût, évidemment, règne encore, et il régnera demain. Il n'y a plus de barbares possibles. On imprime de plus en plus, il est vrai, mais il ne se perdra rien de ce qu'on aura imprimé. Le pire qui nous puisse arriver, c'est que nous serons tous plus ou moins immortels, et bien loin que quelques-uns d'un peu intéressants se perdent tout entiers, dignes

et moins dignes, nous vivrons tous avec part au soleil et presque *ex æquo*. Êtes-vous contents?

(*Portraits contemporains*, t. V, EUPHORION, 1843.)

NÉCESSITÉ DU RENOUVELLEMENT EN LITTÉRATURE

Assez de Racine fils comme cela. C'est autre part qu'est la vie, c'est autre part qu'est l'encouragement et l'espérance. Quand la propriété et l'hérédité littéraires seront établies et constituées, il y aura, si tout marche à souhait, je vois cela d'ici, des races rentées de grands et petits dauphins littéraires, des Racine fils à perpétuité; mais c'est dans les terrains toujours vierges qu'il faudra chercher du neuf et que les sources imprévues se rouvriront. Je crois comprendre autant qu'un autre les douceurs de la stabilité littéraire, et je ne les contesterai pas. Il est doux en effet et commode de se dire de bonne heure : Tout ce qui est grand est fait; tous les beaux vers sont faits; tous les discours sublimes sont sortis : il n'y a plus, à qui vient trop tard et le lendemain, qu'à lire, à relire, à admirer, à goûter et déguster, à se tenir tranquille et coi en présence des modèles, à mettre sa supériorité à les trouver supérieurs à tout ce qui s'est tenté depuis, à tout ce qui se tentera désormais. On a sur ses rayons un petit nombre d'auteurs choisis; on n'en sort pas, et quand on a fini de l'un, on recommence de l'autre. On y trouve à chaque fois de nouvelles beautés, sur lesquelles l'éloge repasse et renchérit; on en cause avec quel-

ques amis du même temps que nous, avec quelque camarade de collège resté comme nous fidèle à la tradition; l'on se fait l'un à l'autre pour la centième fois les mêmes citations de certains beaux passages, les mêmes allusions fines auxquelles on répond par un coup d'œil de satisfaction et d'intelligence, en secouant la tête. On se délecte enfin et l'on se repose. Mais, après des années de ce régime, où cela mène-t-il? où arrive-t-on? A rester distingué sans doute, mais immobile, mais borné, fermé et tout à fait étranger à la vraie activité intellectuelle toujours renaissante, — à avoir divinisé sa paresse sous le nom de goût. Ces anciens, ces devanciers qu'on admire étaient des classiques en action, debout et militants : on est, soi, des classiques assis, éternellement assis. Que si l'on se risque à écrire quelque chose à grand'peine (car enfin il faut bien quelquefois employer son encre), que de scrupules, que de précautions et de craintes en présence de ces anciens qui ont tout trouvé! Malheur et honte si on allait risquer par mégarde un mot qu'ils n'auraient pas mis! Aussi ne marche-t-on qu'avec eux, en s'appuyant sur eux, sur ce qu'ils ont dit; on a dans la mémoire toutes sortes de belles ou jolies sentences, recueillies à loisir et qu'on tient à placer; on dirige tout son discours, on incline tout son raisonnement pour amener une phrase de Quintilien, pour insinuer une pensée de Cicéron, et l'on est tout content d'avoir échappé ainsi à penser par soi-même et en son propre nom. Triomphe et modestie! tout est sauvé; on a pensé avec l'esprit d'un autre et parlé avec ses paroles.

Il y a un autre système, un autre parti à prendre, celui des chercheurs de vérité et de nouveauté, des remueurs d'idées, de Staël, des Lessing, des Diderot, des Hegel comme des Voltaire : ici le mot d'ordre, c'est que le mouvement, quel qu'il soit et tant qu'on peut se le donner, est le plus grand bien de l'esprit comme du corps. L'esprit humain ne compte que sous un perpétuel aiguillon. Le plus grand danger pour lui est de devenir stagnant et de croupir. Mieux vaut s'user que se rouiller. Nous sommes des machines, d'admirables machines : ne laissons pas s'épaissir et se figer en nous les huiles des rouages. Certaines idées sont belles, mais, si vous les répétez trop, elles deviennent des lieux communs : Le premier qui les emploie avec succès est un maître, et un grand maître; mais, quand elles sont usées, celui qui les emploie encore court risque de passer pour un écolier déclamateur. » C'est Voltaire, l'excellent critique littéraire, qui a dit cela, et à propos de Racine fils. Les choses justes elles-mêmes ont besoin d'être rafraîchies de temps à autre, d'être renouvelées et retournées; c'est la loi, c'est la marche. Un souverain qui monte sur le trône n'est pas plus jaloux de refondre toute la monnaie de ses prédécesseurs et de la marquer à son effigie, que les critiques nouveaux venus, pour peu qu'ils se sentent de la valeur, ne sont portés en général à casser et à frapper à neuf les jugements littéraires émis par leurs devanciers. Il y a quelque abus peut-être, mais cela ne vaut-il pas mieux pourtant que d'avoir de ces jugements comme des monnaies usées, effacées, qui glissent entre les doigts et qu'on ne dis-

tingue plus? Art, critique, recommençons donc toujours, et ne nous endormons pas. Il est des saisons plus ou moins fécondes pour l'esprit humain, des siècles plus ou moins heureux par des conjonctions d'astres et des apparitions inespérées, mais ne proclamons jamais que le Messie est venu en littérature et qu'il n'y a plus personne à attendre; au lieu de nous asseoir pour toujours, faisons notre Pâque debout comme les Hébreux et le bâton à la main. Ce que Virgile a remarqué des semences est vrai des hommes : il faut les trier, les épurer, les agiter sans cesse; autrement tout dégénère. Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux; tous les défauts peuvent servir le talent, hormis la faiblesse. On se trompe sur les généalogies littéraires, si on les prend de trop près et comme à bout portant, dans le sens apparent et superficiel. Le vrai successeur direct d'un grand homme, c'est son égal et son pareil dans l'âge suivant. Le vrai continuateur de Louis XIV au point de vue de la France, ce n'est pas Louis XV ni le faible Louis XVI : c'est la Révolution armée et imposant à l'Europe; c'est Sieyès la représentant à Berlin, Bonaparte à Campo-Formio et ailleurs. De même, au point de vue de l'esprit humain, le digne successeur de Racine, c'est Voltaire qui adorait Racine et le proclamait poète naturel et divin, une merveille de goût. Le vrai successeur de Voltaire, ç'a été cette pléiade d'historiens et de critiques, honneur de notre temps (Thiers, Thierry, Guizot, Fauriel, etc., aujourd'hui Renan). Après le siècle du génie et du goût, on a eu le siècle de l'esprit et de la philoso-

phie; après le siècle de l'Encyclopédie, aboutissant à la plus terrible des Révolutions qui a remis les fondements de la société à nu, on a le siècle de la critique historique, du passé admirablement compris sous toutes ses formes, de l'art réfléchi et intelligent : voilà les vraies successions, les vraies suites, les grandes routes et les larges voies [1].

1. Il peut être intéressant de recueillir ici quelques fragments, restés à l'état d'ébauche, où Sainte-Beuve a noté ses pronostics sur l'avenir de notre littérature : « L'idée de progrès et l'idée de décadence sont depuis longtemps aux prises. Elles ne sauraient avoir un sens absolu, ni s'appliquer indistinctement à tout. On a, assez généralement, concédé le progrès pour les sciences, pour l'avancement de la civilisation, de l'industrie et du bien-être; on l'a nié pour les lettres, les arts, les œuvres d'imagination. Je ne pense pas que, même dans ce dernier ordre, la question soit si simple. Il n'y a pas tant lieu de déclarer la bataille perdue. Se croire vaincu, c'est l'être. Se croire vainqueur, c'est se ménager au moins des chances de victoire. Tant qu'on a en main de puissantes ressources, il y a lieu d'agir, non de désespérer. En analysant bien ce qui tient aux lettres et aux arts, on verra en quoi il est vrai de soutenir que la partie de ce côté n'est nullement perdue et que, la nature aidant (laquelle seule peut créer les talents et les génies), la matière ni le milieu social ne feront pas défaut.

Après la floraison de civilisation première où s'accomplit le mariage d'une race vierge avec la contrée avec laquelle elle entre en union étroite et en harmonie (beau temps de l'Inde, de la Grèce première, de Rome), il y a encore lieu pour les nations à des recommencements et à des inspirations nouvelles plus compliquées, plus travaillées, mais originales encore. Il est à souhaiter que nous soyons à la veille d'une telle époque, plutôt d'un recommencement que d'une traînerie et d'une fin. La volonté et le concours de tous y peut quelque chose.

Tâcher que le vieux théâtre des anciennes civilisations ne soit pas comme un sol épuisé où l'on passe au byzantinisme ou à la chinoiserie, et que le sceptre futur ne soit point transféré aux mains de ces races neuves et rudes qui habitent et peuplent les nouveaux continents, et qui seraient alors les maîtresses de l'avenir.

Ceux qui, comme Racine fils, se croient dans la continuation directe, ne sont que dans un embranchement étroit, stérile, et qui aboutit à quelque bourg sans issue, à une villa endormie.

(*Nouveaux Lundis*, t. III, article sur JEAN ET LOUIS RACINE, 1862.)

Coup d'œil sur la *littérature américaine*, très imparfaite sans doute, non encore fondue, dont une partie n'est que de la littérature anglaise transposée et appliquée autrement, mais qui a aussi depuis Franklin jusqu'à Emerson son cachet original, et qui peut l'avoir de plus en plus. — Dans toute cette littérature, comme on se passe de la tradition, des vieilles idées reçues! combien est absente l'idée monarchique, l'idée européenne séculaire des *rois pasteurs de peuples!*

Indices chez nous d'une littérature future originale. En rechercher les symptômes chez nos auteurs, George Sand, même Eugène Sue, Hugo. Celui-ci fait par moments l'effet d'un homme qui ouvre les portes, autant que d'un homme qui les ferme. *Les Misérables* ont des accents qui percent et ne ressemblent à rien du passé. Se rappeler l'admirable chapitre *Une Tempête sous un crâne*. Il y a là de quoi empoigner tout un monde et des foules, comme on ne l'avait pas fait auparavant.

Les conquêtes modernes de genres, le Roman, le Journal, le Mélodrame (*le Chiffonnier de Paris*, de Pyat), le vaudeville même dans son extension (avec des comédiens comme Bouffé), le chant et les sociétés orphéoniques dans cette proportion et cette puissance, les expositions universelles et ce qui doit en résulter un jour ou l'autre dans les imaginations, tout ce qui n'est encore qu'à l'état élémentaire peut devenir sous la main de gens de talent et de génie des éléments d'un art original, nouveau. — Qu'on se rappelle ce qu'était la Farce avant Molière et le parti qu'il en a tiré!

On ne peut prévoir comment les choses se feront, mais il y a de certains courants qui ne sauraient tromper dans leur direction générale. Ainsi, en ce qui est de la femme, y aura-t-il changement dans les droits, dans les lois, dans les rapports civils et politiques, etc.? On n'en sait rien; mais on peut assurer avec certitude que, malgré tout, et de plus en plus, il y aura entre les deux sexes un sentiment plus égal de justice, de participation, d'association aux mêmes intérêts et aux mêmes idées, et toute une habitude de société dans ce sens. (Fragments publiés à la suite du *Proudhon*, 1865.)

L'ANTIQUITÉ

LA FRANCE MANQUE DE HAUTE CULTURE LITTÉRAIRE

On a vu que les premières amours littéraires de Chênedollé, si on peut ainsi les appeler, se portaient tout entières sur des contemporains ou sur des auteurs d'hier. C'est aux contemporains, en effet, qu'il est donné surtout de provoquer ces sympathies ardentes et vives, ces prédilections passionnées que les auteurs plus anciens et révérés de plus loin sont moins propres à exciter. Toutefois il est remarquable combien chez nous, en France, ces prédilections se confinent généralement à des auteurs trop voisins et se combinent le moins possible avec l'adoration des hautes sources. Cela tient à une certaine faiblesse première des études, qui n'a point frayé de bonne heure aux jeunes esprits un accès suffisant vers les grands monuments, toujours difficiles à aborder : il en résulte un défaut sensible pour la formation des talents et pour l'agrandissement du goût. Un critique qui n'est arrivé que tard au goût sévère a dit : « Il importe

assez peu par quelle porte on entre dans le royaume du *grand et vrai Beau*, pourvu que ce soit par une porte élevée et qu'il y ait à gravir pour y atteindre. C'est ainsi qu'Homère, Sophocle, Dante ou Shakspeare y donnent entrée presque indifféremment. Mais si l'on se flatte d'y arriver par une pente trop douce et sans sortir de chez soi, comme par Racine ou tels autres auteurs de trop facile connaissance, on court risque de s'y croire toujours sans y pénétrer jamais. » Ceci s'applique à nous tous, sortis de cette éducation gallicane trop molle à la fois et trop contente d'elle-même [1]. Et que n'aurait pas gagné dans le cas présent le jeune talent qui nous occupe, si, pour fondement ou pour couronnement à Bernardin de Saint-Pierre et à Buffon, il avait eu, lui, capable du grandiose, sa mémoire remplie des strophes de Pindare ou des chœurs de Sophocle, comme cela est ordinaire aux bons écoliers de Christ's Hospital ou d'Eton, et s'il avait pu s'enchanter, à travers les prairies, d'une franche idylle de Théocrite, au lieu de s'aller prendre à une traduction de Gessner!

(*Chateaubriand et son groupe*, t. II, 1861.)

1. Le regret ici exprimé n'est pas en contradiction avec ce que j'ai dit ailleurs (voir treizième Leçon) à la louange de la critique française, alors qu'elle était moins chargée de science peut-être, mais d'un goût moyen plus sûr, d'un sentiment plus vif qu'aujourd'hui. Ce n'est pas l'érudition que j'aurais jamais voulu voir introduire dans les études, mais une instruction directe et forte.

L'ÉTUDE DES ANCIENS

M. Egger a, et il applique, une méthode très caractérisée, et par laquelle il donne tout à fait la main à l'esprit moderne : c'est la méthode historique, qu'il oppose sans hésiter à celle des anciens rhéteurs et des humanistes. Ceux-ci, en effet, admirent les Anciens d'abord et ensuite, en tout et partout, et tels qu'on les leur offre, ne s'inquiétant que de leur impression personnelle et directe, qu'ils confondent volontiers d'ailleurs avec la donnée traditionnelle. M. Egger, auparavant, s'informe de la nature et de la qualité des textes, de l'historique des écrits, de tout ce qui les a précédés, motivés, de ce qui infirme ou appuie les idées reçues. En procédant ainsi, il a mille fois raison de s'affranchir et de nous tirer du lieu commun et du convenu. L'admiration, en définitive, pour être plus éclairée et moins commandée, n'y perd pas : j'aurais trop de regret, pour mon compte, à voir disparaître cette forme de critique émue, éloquente, telle que les Cicéron, les Quintilien, les Longin, nous en ont donné des modèles, et telle que M. Villemain nous l'a si souvent rendue. L'art suprême, aujourd'hui, consisterait non à sacrifier l'une des deux critiques à l'autre, mais à savoir les combiner, s'il se peut, et, après avoir tout regardé avec l'œil de l'analyse, à réagir, à se remettre au point de vue et à retrouver l'admiration, non plus exagérée, grossie, et à tout propos, mais encore élevée et féconde. Pour avoir descendu un moment

de leur piédestal ces demi-dieux et les avoir mesurés d'aussi près que possible, leurs statues et leurs bustes ne sont pas tombés en poussière : redressons-les de nouveau, et hâtons-nous de les replacer sur leur base de marbre, à leur juste hauteur. Quelques-uns seulement y auront perdu : Aristarque, je le sais, tel que l'analyse nous l'offre, ne répond plus tout à fait à l'idée proverbiale et grandiose qu'en avaient conçue les Anciens; c'est le sort et le malheur des plus excellents critiques, dont les services se consomment en quelque sorte sur place, et travaillent à se rendre inutiles. Mais, pour avoir raisonné d'Homère tout au long avec Wolf, l'œuvre homérique n'en demeure pas moins à nos yeux le plus admirable produit de la poésie humaine; Théocrite, pour avoir eu des précurseurs dans son genre, et pour n'être pas un inventeur et un créateur, absolument parlant, n'en reste pas moins la plus charmante et la plus fraîche des flûtes pastorales.

J'en ai dit assez pour montrer que, sur ces questions de l'Antiquité comparée et mise en face de l'esprit moderne, s'il ne se livre pas de combats réguliers comme à d'autres époques, il y a toujours deux camps. L'Antiquité ne perd pas au point de vue historique; là-dessus je suis tranquille; la Grèce, ainsi considérée comme un anneau d'or dans la chaîne des temps, se classe et se coordonne de plus en plus; mais, au point de vue du goût et pour le sentiment direct, pour la familiarité véritable entretenue avec les sources, je suis moins rassuré, et je ne m'en prends de cela à personne; je considère simplement les circonstances où nous vivons.

C'est dans la jeunesse qu'il faut apprendre à lire les Anciens. Alors la page de l'esprit est toute blanche, et la mémoire boit avidement tout ce qu'on y verse. Plus tard, la place est occupée; les affaires, les soucis, les soins de chaque jour la remplissent, et il n'y a plus guère moyen qu'avec un trop grand effort de repousser la vie présente qui nous envahit de tous côtés et qui nous déborde, pour aller se reporter en idée à trois mille ans en arrière [1]. Et encore, pour y revenir, quand on sait les chemins, quelle préparation est nécessaire! que de conditions pour arriver à goûter de nouveau ce qu'on a senti une fois! Après quelques années d'interruption, essayez un peu, et vous verrez la difficulté. Il est besoin auparavant de se recueillir, de s'isoler de la vie qui fait bruit et de lui fermer la porte, de faire comme on faisait autrefois quand on voulait s'approcher des mystères, de prendre toute une semaine de retraite, de demi-ombre et de silence, de mettre son esprit au régime des ablutions et de le sevrer de la nourriture moderne. Soyez sobre, soyez à jeun; n'allez pas, à vos jours

1. Il y a (il faut bien le dire) des esprits distingués, mais essentiellement modernes et présents, qui restent et resteront à jamais fermés à l'intelligence et au vrai sentiment de l'Antiquité, et qu'il faut désespérer d'y convertir. Un moraliste à la façon de Nicole les a très bien définis en ces mots : « Ce sont des esprits trop remplis d'eux-mêmes et des images présentes qui les occupent, pour pouvoir s'ouvrir et faire place en eux à d'autres idées que les leurs, et surtout quand il s'agit d'admettre et de comprendre les choses du passé. » De ces esprits exclusivement voués au monde moderne, aux impressions actives de chaque jour, et qui ne sauraient s'en déprendre, il en est, d'ailleurs, je le sais, de bien fermes et, à tous autres égards, d'excellents.

de communion avec l'Antiquité, lire tous les journaux dès le matin...

... Oh! je le sais, dans le tourbillon accéléré qui entraîne le monde et les sociétés modernes, tout change, tout s'agrandit et se modifie incessamment. Des formes nouvelles de talents se produisent chaque jour; toutes les règles, d'après lesquelles on s'était accoutumé à juger les choses mêmes de l'esprit, sont déjouées; l'étonnement est devenu une habitude; nous marchons de monstres en monstres. Le vrai d'hier, déjà incomplet ce matin, sera demain tout à fait dépassé et laissé derrière. Les moules, fixés à peine, deviennent aussitôt trop étroits et insuffisants. Aussi, j'y ai souvent pensé : de même qu'autour d'un vaisseau menacé d'être pris par les glaces, on est occupé incessament à briser le cercle rigide qui menace de l'emprisonner, de même chacun à chaque instant devrait être occupé à briser dans son esprit le moule qui est près de prendre et de se former. Ne nous figeons pas; tenons nos esprits vivants et fluides.

Mais aussi, que le présent, que l'avenir le plus prochain, ne nous possèdent point tout entiers; que l'orgueil et l'abondance de la vie ne nous enivrent pas; que le passé, là où il a offert de parfaits modèles et exemplaires, ne cesse d'être considéré de nous et compris. C'est par les yeux, c'est par les arts encore, c'est par les débris des monuments qui ont gardé je ne sais quoi de leur fleur première et de leur éclat de nouveauté, que les Anciens, les Grecs, se sauvent le plus aisément aujourd'hui. Les marbres sont devenus comme les garants des livres. Phidias a été

inspiré par Homère; il le lui rend et le protège à son tour. Mais cela ne suffit pas; et je réclame la prééminence pour l'art des arts, la poésie.

O vous qu'un noble orgueil anime, qui avez pris à votre tour possession de la vie et des splendeurs du soleil, qui vous sentez hautement de la race et de l'étoffe de ceux qui ont droit de se dire : « Et nous aussi, soyons les premiers et excellons ! » vous qu'un sang généreux pousse aux nouvelles et incessantes conquêtes de l'art et du génie, et qu'impatiente, qu'ennuie à la fin cet éternel passé qu'on déclare inimitable, veuillez y songer un peu : les Anciens, si vantés qu'ils soient, ne doivent pas nous inspirer de jalousie; trop de choses nous séparent; la société moderne obéit à des conditions trop différentes; nous sommes trop loin les uns des autres pour nous considérer comme des rivaux et des concurrents. Les problèmes en art, en science, en industrie, en tout ce qui est de la guerre ou de la paix, se posent pour nous tout autrement : nous avons l'étendue, la multitude, l'océan, tous les océans devant nous, des nations vastes, le genre humain tout entier : nous sondons l'infini du ciel; nous avons la clef des choses, nous avons Descartes, et Newton, et Laplace; nous avons nos calculs et nos méthodes, nos instruments en tout genre, poudre à canon, lunettes, vapeur, analyse chimique, électricité : Prométhée n'a cessé de marcher et de dérober les dieux. Nous avons une morale pratique plus largement humaine, qu'on la prenne chez saint Vincent de Paul ou chez Franklin. Mais c'est une raison de plus pour que notre fond de perspective ne cesse de nous montrer

cette beauté première, cette excellence parfaite dans son cadre et en ses contours limités. Que l'admiration de nous à eux, des modernes aux vrais Anciens, à ceux qui ont le mieux connu le beau, s'entretienne de phare en phare, de colline en colline, et ne s'éteigne pas; que l'enthousiasme de ce côté n'aille pas mourir, — ce serait une diminution du génie humain lui-même; — non un enthousiasme crédule, aveugle et indigne d'eux comme de nous, mais un enthousiasme léger, clairvoyant, intelligent, divinateur et réparateur, qui n'est que l'émotion la plus délicate et la plus vive en face de tant de belles choses, accomplies une fois en leur juste cercle et à jamais disparues.

(*Nouveaux Lundis*, t. VII, articles sur l'ANTHOLOGIE GRECQUE, 1864.)

HUMANISTES D'AUTREFOIS

En me remettant à la lecture de Du Bellay et en reprenant de lui ce premier écrit par lequel il a ouvert, pour ainsi dire, l'ère de la Renaissance française, je me suis senti saisi d'un regret, et j'ai comme embrassé d'un seul regard la période tout entière, le stade littéraire où il entrait en courant, le flambeau à la main, stade glorieux, et qui, coupé, continué, accidenté et finalement développé pendant près de deux siècles et s'y déroulant avec bien de la variété et de la grandeur, n'a été véritablement clos et fermé que de nos jours.

Ce que c'était qu'être classique au sens où l'avait conçu Du Bellay, et comme on l'a été en France jusqu'au temps de notre jeunesse, nous le savons tous, nous qui y avons passé et qui en avons été témoins; mais nos neveux, je le crains, ne le sauront plus bien et auront peine à se le figurer dans la juste mesure. L'Antiquité grecque et latine avait trouvé dans tous les genres les belles formes, les moules admirables, des modèles qu'une fois ressaisis on ne perdait plus de vue et qu'on révérait sans cesse. La haute source de l'admiration était là, perpétuelle et vive, et nulle part ailleurs; et cependant l'inspiration moderne, quand elle naissait, trouvait moyen de se créer une forme à elle, une variété d'imitation qui avait son caractère et son originalité, mais qui, malgré tout, par quelque côté, devait aller se rejoindre à la grande tradition et offrir en soi des traits de ressemblance avec l'antique famille. En ce point était l'art, la merveille suprême, et c'était un charme pour le lecteur instruit de goûter le nouveau, tout en y reconnaissant d'anciennes traces. La Renaissance avait été d'abord exclusivement érudite et bornée à son objet principal d'exhumation et de restauration; on avait porté dans la découverte et la mise en lumière des anciens manuscrits une passion sans partage. Puis, quand ces grands auteurs du passé furent imprimés, quand on les posséda dans des textes suffisamment établis et convenablement élucidés, on se mit à en jouir, et l'esprit moderne, un moment étonné, réagit bientôt en tout respect et avec son amour-propre légitime : loin de se laisser décourager, il se

demanda ce qu'il fallait faire et comment il devait s'y prendre désormais, puisqu'il était en face de chefs-d'œuvre comme on n'en avait jamais eu. Il dut y songer à deux fois et se recueillir pour accommoder et accorder ses propres pensées avec ce mode d'expression fin, éclatant et poli, dont l'idée, si longtemps éclipsée, était enfin retrouvée pour ne plus se perdre, et qui rayonnait avec diversité en vingt types immortels; il fit, en présence des Grecs et des Latins, ce que les Latins avaient déjà fait en présence des Grecs : il choisit, il s'ingénia, il combina. Ce qu'il en est sorti de productions nouvelles, marquées au coin d'un nouveau grand siècle, et dignes de prendre rang dans le trésor humain à la suite et à côté des premières reliques de l'antique héritage, je n'ai pas à le rappeler, les œuvres parlent : cette tradition-là est d'hier, et la mémoire en est vivante. Mais ce qu'on ne saurait assez dire, parce que le souvenir plus fugitif est bien près d'en être effacé, c'est la douceur qu'il y avait pour l'homme instruit et lettré, pour l'homme de goût, à ce mode et à cette habitude de culture, tant qu'elle fut en vigueur, à son bon moment, avant la routine, après le labeur passé des premiers et des seconds défrichements. Qu'on veuille bien se figurer ce que pouvait être un ami de Racine ou de Fénelon, un M. de Tréville, un M. de Valincour, un de ces honnêtes gens qui ne visaient point à être auteurs, mais qui se bornaient à lire, à connaître de près les belles choses, et à s'en nourrir en exquis amateurs, en humanistes accomplis. Car on était humaniste alors, ce qui n'est presque plus permis aujourd'hui.

Être humaniste, c'était se borner à lire les Anciens, et, entre les modernes, ceux qui paraissaient dignes, par endroits, de s'appareiller aux Anciens; c'était les comprendre, s'en pénétrer, les posséder, et en être venu, dans cette familiarité de chaque heure, à y découvrir chaque fois de nouvelles délicatesses, de nouvelles beautés. Admirateur et adorateur pieux des vieux maîtres, dans un beau désespoir de les égaler et de les atteindre, on se serait dit volontiers avec ce docte allemand (Creutzer) : « Il ne nous reste, à nous autres modernes, qu'à les aimer ». On pouvait se dire encore avec Gœthe : « Négliger ces vieux modèles, Eschyle, Homère, c'est mourir ». J'ai surtout en vue nos Français attiques du bon temps, non ceux que le XVIII[e] siècle nous a livrés sur la fin, un peu gâtés ou fort affaiblis; mais ceux-ci même, dont était Fontanes, et quand ils se maintenaient dans cette noble mesure de goût, avaient leur manière d'être et de sentir heureuse et rare. On ne chicanait pas alors sur les textes : à l'humaniste proprement dit, le Virgile du Père de La Rue, l'Horace de Bond, le Cicéron de d'Olivet, suffisaient sans tant de questions, et on en avait pour la vie. On supposait les textes connus, et l'on marchait sur un terrain établi. Et, en effet, ces premiers savants de la Renaissance, ces grands preux de l'érudition, ces pionniers héroïques et généreux, dont Casaubon a comme fermé la liste parmi nous, s'étaient empressés, avec les manuscrits qu'ils avaient en main, d'établir, même aux endroits douteux ou désespérés, des sens spécieux, probables, satisfaisants; les plus modernes éditeurs avaient de plus

en plus aplani les difficultés dans la même voie. En général, on vivait là-dessus; on lisait dans des textes faciles, comme on se promène dans des allées sablées.

Aujourd'hui il n'en est plus ainsi : la critique s'est remise en marche; à y bien voir, elle n'avait jamais abdiqué; elle avait toujours eu ses studieux asiles, ses doctes laboratoires, à Oxford, à Leyde; mais le mouvement se poursuivait à l'ombre, sans éclater au dehors. Ç'a été surtout depuis soixante ans environ, ç'a été depuis Wolf, qu'un nouveau signal a été donné, et que la critique est rentrée délibérément en campagne. Tous les textes ont été soumis à revision; on a bouleversé bien des habitudes; de prétendues beautés, qui n'étaient que des fautes, ont disparu. La recherche s'est introduite à chaque pas, et avec l'examen le doute. L'oreiller de l'admiration s'est senti secoué : la douce quiétude du lecteur d'autrefois n'est plus de saison. On chemine, comme en temps de guerre, sur un terrain remué, et il y faut regarder sans cesse. Avant de s'écrier : *Que c'est beau!* il convient de se demander : *Est-ce exact?* C'est en ce sens que je dis qu'il n'est plus permis aujourd'hui d'être humaniste; il faut être soi-même du métier, être armé de la loupe et du scalpel grammatical, il faut être philologue.

Et qu'on ne croie point que je veuille, en ce moment, avoir l'air de rien blâmer de ce qu'amène le cours ou le progrès du temps, comme on l'appelle; je ne fais le procès à rien de ce qui est nécessaire et légitime; j'ai tenu seulement à bien rendre

l'idée du classique français dans cette période paisible, où, la première effervescence du XVI[e] siècle étant apaisée et calmée, une élite de gens de goût, vrais lettrés, jouissait comme d'une conquête acquise des dépouilles de l'Antiquité, en y mêlant le sentiment des beautés et qualités françaises, et sans ignorer ce qui s'y assortissait de meilleur et de plus agréable en Angleterre ou en Italie. On avait affaire à des esprits véritablement polis, et dont la conversation ou la correspondance familière s'ornait des rapprochements les plus heureux, des allusions les plus délicates. Telle de ces allusions soudaines qu'on faisait jaillir d'un texte consacré, telle de ces grandes images qu'on empruntait tout à coup pour revêtir une pensée présente, était réputée éloquence et invention. Enfin tout s'épuise et s'use, tout a son terme. Quand les chemins sont par trop battus, les curieux ont hâte d'en sortir. L'ennui engendre l'impatience et le besoin de trouver. La science de l'antiquité a eu elle-même sa révolution, et elle a dû, elle aussi, accepter son renouvellement de régime : les points de vue qui en ressortent et qui se succèdent vont changeant incessamment du tout au tout, et amènent, à chaque pas en avant, bien des renversements et des surprises. Les jugements auxquels on était le plus accoutumé se retournent; on en est venu à découvrir bien souvent dans les mêmes choses juste le contraire de ce qu'on y avait vu précédemment. Les littératures modernes, à leur tour, ont enfanté et enfantent chaque jour des œuvres d'une imagination puissante et contagieuse qui n'ont rien de commun avec la tradition, et que la critique

préconise. De toutes parts la fermentation recommence; on est rentré pour longtemps dans la fournaise.

(*Nouveaux Lundis*, t. XIII, article sur Du Bellay, 1867.)

LA CONNAISSANCE DE L'ANTIQUITÉ GRECQUE AU XVIIIe ET AU XIXe SIÈCLE

L'antiquité, on l'a dit, est chose nouvelle; depuis le jour où elle a été retrouvée et comme découverte à l'époque de la renaissance, elle n'a cessé d'être étudiée, et de l'être mieux, au moins de quelques-uns. Les points de vue et les perspectives qu'on a sur elle n'ont cessé de varier aussi et de se diversifier selon les degrés successifs que cette étude a parcourus, et selon les points du temps où le spectateur s'est trouvé placé : chaque siècle depuis le xvie a eu de ce côté son belvéder différent. A mesure que les faits s'amassaient et se discernaient sous l'œil de la critique, les couleurs dont ils se teignaient et à travers lesquelles on les envisageait n'ont pas laissé de subir des influences presque contraires. Après s'être fait d'abord tout grec et tout latin, on s'est jeté ensuite dans un excès opposé, et chez nous, par exemple, on était venu à tout *franciser*, sentiments et costume : les érudits eux-mêmes, comme l'abbé Barthélemy, trouvaient moyen de placer leur Chanteloup dans le pèlerinage d'Athènes.

Vers la fin du xviiie siècle, en France, et à ne

considérer que l'ensemble de la littérature régnante, l'étude de l'antiquité avait singulièrement baissé. D'honorables érudits protestaient sans doute çà et là par leur persévérance; mais les plus brillants d'entre les littérateurs du jour se passaient aisément d'un fonds que deux siècles déjà d'une gloire toute moderne semblaient recouvrir et suppléer. Ils commentaient Corneille, ils analysaient Racine; mais, dès qu'il s'agissait des Anciens, le temps manquait évidemment; on courait, on tranchait d'un mot. Il semblait qu'on se fût dit : A quoi donc serviraient l'esprit et le goût, sinon à dispenser du terre-à-terre de l'étude, et à deviner?

Et ici sa merveilleuse rapidité de goût trompa plus d'une fois Voltaire lui-même; les Latins et Horace, il les sentait vivement, les entendait à demi-voix, leur répondait en égal; d'Auguste à Louis XV on se donnait la main. Mais l'horizon naturel, même pour cette vue si perçante, finissait là. On ne passait guère la Sicile, on ne doublait pas le Péloponèse. Les beautés des tragiques et des lyriques, les grandeurs d'Homère se dérobaient par mille côtés, et par leurs côtés peut-être les plus sacrés : on en parlait à la légère, presque sur ouï-dire, un peu sur la foi de l'écho, et, même en les célébrant, on courait risque d'en méconnaître et d'en altérer le caractère. Marmontel, La Harpe pourtant eurent des éclairs heureux; ce dernier particulièrement, au début de son *Cours de Littérature*, institua avec noblesse, avec éloquence, la majestueuse figure d'Homère; il disserta de l'*Iliade* surtout et de son ordonnance, de son effet d'ensemble, en

des termes judicieux et sentis qu'il est bon de rappeler aujourd'hui qu'on est si aisément ingrat pour ce critique plus qu'à demi détrôné. Dans ces pages où il nous décrit l'impression causée en lui par une lecture entière de l'*Iliade*, La Harpe, sans y songer, répond d'avance, et par les arguments qui demeurent encore les plus victorieux, aux suppositions hardies de Wolf, à ses doutes ingénieux contre l'existence du poète et contre une certaine unité de l'œuvre. Un poème qui, lu sans prévention, produit sur des juges délicats, sur des amateurs éclairés et sensibles, un tel effet d'intérêt gradué, d'action successive et de magnifique accomplissement, attestera toujours, quoi qu'on puisse dire, et sauf les parties plus ou moins accessoires, la main et le génie principal d'un seul. Le gouvernement de plusieurs n'est pas bon, a dit Homère lui-même; qu'il n'y ait qu'un maître et qu'un roi! Or cela est surtout vrai pour tout poème. On n'a guère vu jusqu'à présent, a dit La Bruyère, un chef-d'œuvre d'esprit qui soit l'ouvrage de plusieurs; et il cite comme irrécusable exemple l'*Iliade*. Ces simples et vives décisions du goût ont pu être un moment obscurcies; elles reprennent rang aujourd'hui, ce me semble, et elles subsistent en se combinant avec les travaux positifs et les progrès de la philologie qui, à elle seule, n'est pas tout. Plus d'un érudit spirituel, en lisant les *Prolégomènes* de Wolf, se redira avec M. Boissonade cette fine parole du Comique ancien : « Non, tu ne me persuaderas pas, non, quand même tu me persuaderais ».

L'interruption des études causée en France par

la Révolution y ramena une sorte de renaissance; l'antiquité un moment refoulée et comme anéantie reparut avec un éclat et une autorité qu'elle n'avait pas eus à la veille de la catastrophe. Son intervention surtout au sein de la littérature du jour redevint manifeste et hautement avouée; des hommes instruits, des écrivains élégants, et un bon nombre des plus distingués dans ce journal même [1], reprirent en main la cause des maîtres au point où La Harpe l'avait laissée, et, la poussant plus avant, remirent en circulation auprès du public et du monde les noms et les exemples des Anciens dont ils s'étaient longtemps nourris. Mais nul ne fit plus alors pour ce renouvellement et, en quelque sorte, cette création moderne du sentiment antique, que l'illustre auteur du *Génie du Christianisme*; aucun de nos écrivains, depuis Fénelon, n'avait eu à ce degré l'intelligence vive du génie grec, et si Fénelon en avait goûté et rendu surtout les grâces simples et l'attique négligence, il était réservé à notre glorieux contemporain d'en exprimer plutôt les lignes grandioses et la sublimité primitive. Les nombreux passages traduits d'Homère qui ornent le *Génie du Christianisme*, et plus tard la docte reproduction poétique qu'on admira dans *les Martyrs*, relevèrent publiquement les images du Beau et indiquèrent à tous ceux qui en étaient dignes les chemins des hautes sources. Depuis ce jour les critiques ingénieux et fins, ou même éloquents, n'ont pas manqué

1. Ces articles sur Homère ont été mis dans le *Journal des Débats*.

qui, par leurs écrits ou du haut des chaires, ont maintenu en honneur et divulgué de plus en plus l'esprit véritable de l'antiquité. A un certain moment de la Restauration, le goût des littératures étrangères et de ce qu'on nomma la couleur locale vint aider collatéralement pour ainsi dire et prêter son reflet à l'entière explication des beautés classiques, en ce que celles-ci avaient gardé de singulier quelquefois et d'étrange. On peut affirmer en ce sens qu'*Ivanhoë*, par exemple, acheva d'éclairer et d'illustrer l'*Iliade*. Les belles considérations de M. de Schlegel sur les tragiques grecs eurent aussi leur effet chez nous, malgré les comparaisons peu aimables dont il les accompagnait et qui semblaient en compromettre la justesse. Rappelons toutefois que si, pour certains aspects de Sophocle et d'Eschyle, nous avons été redevables au critique allemand, nous avions pris de nous-mêmes les devants pour ce qui regarde Homère : la méthode simple de le comprendre et de le traduire était déjà trouvée ; elle l'était, je le répète, par Fénelon et par M. de Chateaubriand.

Cependant, au milieu de ces développements pleins d'éclat et de cette restitution opérée dans les dehors de la littérature, il restait beaucoup à faire au dedans pour les études positives, et chez un grand nombre d'esprits, comme il arrive si souvent en France, le sentiment allait plus vite que la connaissance et le labeur. On parlait à merveille du génie des écrivains et du caractère des œuvres, dont on eût pratiqué difficilement les textes. Ce désaccord, qui tenait à la rapidité des temps et à l'empresse-

ment honorable des premières générations, a graduellement cessé; depuis une douzaine d'années surtout, l'Université ne se lasse pas de former dans ses écoles, d'exercer dans ses concours, une jeune et forte milice qui soutiendrait le choc dans les luttes philologiques contre nos rivaux d'outre-Rhin, et qui n'a pas à rougir non plus devant les souvenirs domestiques, devant les traditions exhumées de la vieille Université d'avant Rollin. Mais en même temps que cette force intérieure s'est redoublée et que, dans les directions diverses, on poursuit des travaux curieux et profonds, le sentiment littéraire des beautés, faut-il le dire? semble avoir faibli, ou du moins il se tait volontiers pour céder le pas aux recherches de l'érudition, aux particularités de l'histoire : de sorte que l'instruction classique de nos hautes écoles et la littérature universitaire devenant de plus en plus solides n'ont pas tout leur brillant, et perdent en grande partie leur effet sur la littérature courante, laquelle devient de plus en plus légère. Une telle séparation n'a rien que de naturel dans l'ordre actuel des choses; il ne faudrait pourtant pas que cela fût poussé jusqu'au divorce, et il importe, autant qu'on le peut, de s'y opposer.

L'antiquité est bonne à tous, et elle l'est à tous les degrés. Depuis l'amateur qui l'a saluée d'un coup d'œil et qui s'en souvient avec grâce, jusqu'à celui qui s'initie lentement à ses mystères; depuis l'heureuse nature qui en a été allaitée et pétrie dès l'enfance, jusqu'à l'esprit fait qui tard y revient et tâche, comme Alfieri, comme Marie-Joseph Chénier, de se l'inoculer par réflexion, qui en épelle et qui

en reconquiert chaque beauté, tous y gagnent et trouvent de ce côté seulement la patrie première, le point fixe et lumineux pour s'orienter dans les écarts comme dans les retours. Entre tant de richesses étrangères et modernes dont on est tour à tour tenté et séduit, elle seule donne au critique la vraie loi du goût, à l'écrivain les vrais secrets du style, les procédés sûrs et sévères qui servent de garantie à l'innovation même et à l'audace. Les Shakspeare et les Dante, ces demi-dieux plus récents, n'y suppléeraient pas; ils ont leur rouille; ils ne sont maîtres à cet égard qu'incomplètement. Corneille et Racine, pour nous autres Français, sont beaucoup trop voisins; entre eux et nous il y a une lignée ininterrompue d'imitateurs qui nous empêche de les mesurer. Dans la même langue d'ailleurs on ne peut se choisir ses maîtres sans en approcher trop et s'y absorber; c'est comme dans ces mariages de famille d'où il ne sort rien de vigoureux. Il faut aller prendre plus loin ses religions et ses alliances. L'antiquité est là qui remplit cette destination à part, et qui nous offre son fonds immuable et inépuisé. Seule elle donne, en quelque sorte, la distance convenable et l'ouverture de compas pour mesurer les justes hauteurs, pour se régler aux vraies étoiles.

On a beaucoup parlé d'art dans ces derniers temps, et il faut convenir, en effet, que jamais peut-être l'art n'a été mieux compris, mieux étudié dans ses variétés brillantes, dans ses branches parallèles et ses transformations successives à travers l'histoire; et pourtant l'époque elle-même, malgré l'éclat

de ses débuts, ne paraît pas destinée à prendre rang dans ces grands moments et *siècles*, comme on les appelle, qui comptent entre tous, qu'on vénère de loin, et qui se résument d'un nom. Elle se disperse, elle court toutes les voies, et, moins ornée souvent qu'encombrée de talents nombreux qu'elle possède, elle en est à chercher encore son ordonnance et son unité. Il y a plus : ces talents eux-mêmes qui l'honorent, arrivés à une certaine élévation, subissent chacun cette espèce de vent de dispersion qui circule; ils versent d'un côté ou d'un autre; ils manquent à la loi de leur propre développement et à leur unité particulière.

On trouverait à ce fait incontestable bien des causes; mais une des principales est assurément dans la manière dont on s'est accoutumé, durant la marche rapide, à se passer presque absolument des horizons de l'antiquité et de ces temples harmonieux qui en couronnent à jamais le fond. Tout occupé des études présentes et de saisir au passage ce qu'une curiosité insatiable apportait de tous bords, on a perdu de vue, dans ce tumulte de l'avant-scène, les lignes essentielles et pures du cadre, les proportions discrètes et décentes où l'œil et l'âme ont besoin de se reposer. Le vrai Beau pourtant a en soi quelque chose de fixe et de calme qui ne saurait s'accommoder en définitive de toutes ces inquiétudes. Au point de vue de l'art il convient de choisir, il importe peu de tout embrasser. Quel est encore pour l'artiste, pour l'amateur pénétré, l'idéal le plus enviable? Lorsque dans deux ou trois littératures, dans deux ou trois poésies qui sont sous la main, on a su dé-

couvrir les fruits d'or et se ménager ses sentiers, c'est assez : l'horizon est trouvé; tout s'y compose; chaque pensée nouvelle a son libre jeu, en vue des collines sereines. Aux heures oisives, on peut se promener pas à pas désormais, jouir de l'ombre ou du soleil, s'asseoir près de sa fontaine, entre son urne et son palmier.

Mais on ne comprend plus cela depuis déjà longtemps; on est dans un changement à vue perpétuel; on s'use dans des voyages sans fin; l'esprit poétique a été comme le Juif-Errant. Ce que nous voudrions ici, c'est de rappeler parfois les regards et de reporter les nôtres particulièrement vers ce fond de majesté et de grâce que le Parthénon couronne, et plus loin aux rivages d'Ionie, là où de siècle en siècle s'est montré le tombeau d'Achille.

Nul n'est plus propre qu'Homère à remplir cet objet grandiose que j'invoque et que j'aimerais à voir de loin planer sur toute étude, même diverse, comme on voit au fond de l'atelier du sculpteur régner le front du Jupiter olympien. Homère est naturellement la limite littéraire extrême à laquelle notre vue remonte dès l'enfance, et il occupe les sommets de toute cette pente graduée d'où le Beau nous est venu. Facile jusqu'à un certain point, plus facile assurément que presque tout ce qui est dans l'intervalle, complet en lui-même, ayant sa langue à lui, son vocabulaire et ses formes d'expression, comme il a son Olympe et son monde, il promet d'entières et sûres jouissances à quiconque aura la volonté de l'aborder et de le posséder. Il n'est pas jusqu'à son rythme épique qui ne devienne une

facilité de plus, pour peu qu'on ait manié soi-même l'hexamètre latin. La structure des vers lyriques, la cadence des vers dramatiques, échappent volontiers, et je n'oserais répondre qu'à force d'application l'oreille des érudits l'ait en effet reconquise; le vers d'Homère, large et régulier, est d'une mesure aussitôt intelligible et sensible à tous; l'harmonie, cette portion si essentielle du poète, ne reste pas un seul moment absente avec lui : en le lisant, nous l'entendons chanter.

(*Portraits contemporains*, t. V, article sur HOMÈRE, 1845.)

LE « SENTIMENT GREC » DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

(A propos du *Centaure* de Maurice de Guérin).

Cette ébauche du *Centaure* me frappe surtout comme exprimant le sentiment grec grandiose, primitif, retrouvé et un peu *refait* à distance par une sorte de réflexion poétique et philosophique. Ce sentiment-là, par rapport à la Grèce, ne se retrouve dans la littérature française que depuis l'école moderne. Avant l'*Homère* d'André Chénier, les *Martyrs* de Chateaubriand, l'*Orphée* et l'*Antigone* de Ballanche, quelques pages de Quinet (*Voyage en Grèce* et *Prométhée*), on en chercherait les traces et l'on n'en trouverait qu'à peine dans notre littérature classique.

1° Il n'y a eu de contact direct entre l'ancienne

Gaule et la Grèce que par la colonie grecque de Marseille. Ces influences grecques dans le midi de la Gaule n'ont pas été vaines. Il y eut toute une culture, et dans le chapitre v de son *Histoire littéraire*, M. Ampère a très bien suivi cette veine grecque légère, comme une petite veine d'argent, dans notre littérature. Encore aujourd'hui, il y a quelques mots grecs restés dans le provençal actuel, il y a des tours grammaticaux qui ont pu venir de là; mais ce sont de minces détails. Au moyen âge, toute trace fut interrompue. A la renaissance du XVIe siècle, la langue et la littérature grecques rentrèrent presque violemment et à torrent dans la littérature française : il y eut comme engorgement au confluent. L'école de Ronsard et de Baïf se fit grecque en français par le calque des compositions et même la fabrique des mots; il y eut excès. Pourtant des parties belles, délicates ou grandes, furent senties par eux et reproduites. Henri Estienne, l'un des meilleurs prosateurs du XVIe siècle et des plus grands érudits, a fait un petit traité de la *conformité* de la langue française et de la langue grecque : il a relevé une grande quantité de locutions, de tours de phrase, d'idiotismes communs aux deux langues, et qui semblent indiquer bien moins une communication directe qu'une certaine ressemblance de génie. M. de Maistre, dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, est de l'avis de Henri Estienne, et croit à la ressemblance du génie des deux langues. Pourtant, il faut le dire, toute cette renaissance grecque du XVIe siècle, en France, fut érudite, pédantesque, pénible; le seul Amyot, par l'élégance facile de sa

traduction de Plutarque, semble préluder à La Fontaine et à Fénelon.

2° Avec l'école de Malherbe et de ses successeurs classiques, la littérature française se rapprocha davantage du caractère latin, quelque chose de clair, de précis, de concis, une langue d'affaires, de politique, de prose; Corneille, Malherbe, Boileau n'avaient que très peu ou pas du tout le sentiment *grec*. Corneille adorait Lucain et ce genre latin, Boileau s'attache à Juvénal. Racine sent bien plus les Grecs; mais, en bel esprit tendre, il sent et suit surtout ceux du second et du troisième âge, non pas Eschyle, non pas même Sophocle, mais plutôt Euripide; ses Grecs, à lui, ont monté l'escalier de Versailles et ont fait antichambre à l'Œil-de-Bœuf. On voit dans la querelle des Anciens et des Modernes, où Racine et Boileau défendent Homère contre Perrault, combien il y avait peu, de part et d'autre, de sentiment vrai de l'antique. Mais La Fontaine, sans y songer, était alors bien plus grec que tous de sentiment et de génie : dans *Philémon et Baucis*, par exemple, dans certains passages de *la Mort d'Adonis* ou de *Psyché*. Surtout Fénelon l'est par le goût, le délicat, le fin, le négligent d'un tour simple et divin; il l'est dans son *Télémaque*, dans ses essais de traduction d'Homère, ses *Aventures d'Aristonoüs*; il l'est partout par une sorte de subtilité facile et insinuante qui pénètre et charme : c'est comme une brise de ces belles contrées qui court sur ses pages. Massillon aussi, né à Hyères, a reçu un souffle de l'antique Massilie, et sa phrase abondante et fleurie rappelle Isocrate.

3° Au XVIIIe siècle, en France, on est moins près du sentiment grec que jamais. Les littérateurs ne savent plus même le grec pour la plupart. Quelques critiques, comme l'abbé Arnaud, qui semblent se vouer à ce genre d'érudition avec enthousiasme, donnent plutôt une idée fausse. Bernardin de Saint-Pierre, sans tant d'étude, y atteint mieux par simple génie; héritier en partie de Fénelon, il a, dans *Paul et Virginie*, dans bien des pages de ses *Études*, dans cette page (par exemple) où il fait gémir Ariane abandonnée à Naxos et consolée par Bacchus, des retours de l'inspiration grecque et de cette muse heureuse; mais c'est le doux et le délicat plutôt que le grand qu'il en retrouve et en exprime. L'abbé Barthélemy, dans le *Voyage d'Anacharsis* (si agréable et si utile d'ailleurs), accrédita un sentiment grec un peu maniéré et très parisien, qui ne remontait pas au grand et ne rendait pas même le simple et le pur. Heureusement André Chénier était né, et par lui la veine grecque est retrouvée.

4° Au moment où l'école de David essaie, un peu en tâtonnant et en se guindant, de revenir à l'art grec, André Chénier y atteint en poésie. Dans son *Homère*, l'idée du grand et du primitif se retrouve et se découvre même pour la première fois. Dans l'étude de la statuaire grecque, on en resta ainsi longtemps au pur gracieux, à l'art joli et léché des derniers âges : ce n'est que tard qu'on a découvert la majesté reculée des marbres d'Égine, les bas-reliefs de Phidias, la Vénus de Milo.

Peu après André Chénier, et, avant qu'on eût publié ses poèmes, M. de Chateaubriand, dans *les*

Martyrs, retrouvait de grands traits de la beauté grecque antique; dans son *Itinéraire*, il a surtout peint admirablement le rivage de l'Attique. Il sent à merveille le Sophocle et le Périclès.

Un homme qui ne sentait pas moins la Grèce dès la fin du XVIIIe siècle, est M. Joubert... quelques pensées de lui sont ce qu'on a écrit de mieux en fait de critique littéraire des Grecs. Il aurait aimé le *Centaure*.

Vous connaissez l'*Orphée*, et je n'ai point à vous en parler; mais à Ballanche, à Quinet (dans son *Voyage en Grèce*), il manque un peu trop, pour correctif de leur philosophie concevant et refaisant la Grèce, quelque chose de cette qualité grecque fine, simple et subtile, négligée et élégante, railleuse et réelle, de Paul-Louis Courier, ce vrai Grec, dont la figure, la bouche surtout, fendue jusqu'aux oreilles, ressemblait un peu à celle d'un faune.

(*Premiers Lundis*, t. III, 1840.)

CE QUE POURRAIT ÊTRE L'INFLUENCE DE LA LITTÉRATURE GRECQUE EN FRANCE

L'antiquité est mieux étudiée de nos jours en France, au sein des écoles, qu'elle ne l'était et vers la fin du XVIIIe siècle et à aucun moment depuis; le nombre est grand des jeunes esprits qui à un talent suffisant d'écrire unissent beaucoup de savoir et d'érudition; les thèses seules soutenues à la Faculté des lettres feraient foi de ce progrès continu, et

attesteraient à quel degré le niveau monte. Et pourtant il est vrai de dire que, hors de l'enceinte des Facultés, et dans ce qu'on peut appeler le grand milieu de la littérature courante, ce progrès des lettres anciennes se marque assez peu et ne se produit par aucun représentant notable, par aucune œuvre lue de tous. La philosophie fait exception, et elle a sa jeune milice déjà brillante : le feu sacré n'a cessé d'être entretenu, d'être attisé de ce côté par la main et par le souffle d'un maître qui ne s'endort pas; mais je parle de la littérature proprement dite, de la poésie des Anciens, de ces œuvres sans cesse invoquées de tous et trop peu ressaisies à leur source même. La littérature des Latins se répand, se divulgue; des entreprises utiles en rendent les accès de plus en plus faciles et patents; la difficulté n'est pas là; elle est encore où elle s'est presque toujours rencontrée en France, dans l'étude, la connaissance, le goût senti de la littérature grecque que tout le monde s'accorde si bien à louer et que si peu savent aborder comme il faut. Depuis vingt-cinq ans, on a exploré et importé les littératures de tous les pays; on en a comme versé les richesses dans le domaine commun : eh bien! la traduction de Platon à part, et en n'oubliant pas non plus l'exquise tentative de Courier, en y ajoutant les récentes *Études sur les Tragiques* de M. Patin (l'*Hippocrate* de M. Littré ne rentre pas dans l'ordre d'idées plus expressément littéraires que nous recherchons), on peut se demander quelle œuvre s'est produite en France qui mette l'antiquité grecque de pair avec le mouvement moderne et qui la fasse circuler. Je

n'exagère rien : des voix éloquentes dans les chaires ont proclamé depuis longtemps la nécessité, l'à-propos de cette connaissance heureuse, et cherchent à en propager l'esprit; mais en France rien n'est fait tant que le grand public n'est pas saisi des questions et mis à portée des résultats, tant qu'il n'y a pas un pont jeté entre la science de quelques-uns et l'instruction de tous [1].

A mon sens, il y aurait pourtant à gagner beaucoup, même pour des points actuels et toujours pendants d'art et de langage poétique, à cette appréciation exacte, à cette divulgation fidèle de la poésie ancienne originale, et il n'y a que la poésie grecque qui ait en elle cette première originalité. Dans les manières de la sentir, et surtout d'oser la rendre depuis le XVI[e] siècle en France, on compterait différents temps et comme divers degrés d'initiation avant d'arriver à son expression toute nue et toute simple, à laquelle on n'est pas encore venu. Racine, certes, la sentait tout entière, mais il ne la rendait pas également, et il l'accommodait plus ou moins à l'usage de son temps, selon ce qu'on en pouvait porter autour de lui. Fénelon eût osé davantage, au moins dans les portions de naïveté et de grâce simple : La Fontaine cheminait, mais d'instinct seulement, dans le même sens. Plus tard, l'abbé Barthélemy ne s'aperçut pas qu'il se souvenait beaucoup trop du cercle de Chanteloup, en nous reconduisant

1. La Collection des auteurs grecs publiée par MM. Didot et dirigée par d'habiles philologues offrira, quand elle sera complète, les secours les plus commodes pour l'exécution du vœu que nous formons.

jusque dans Athènes. Ceux qui ont le mieux critiqué Barthélemy et fait ressortir ses infidélités, ses enjolivements de ton, n'auraient peut-être osé eux-mêmes tout aborder, tout rendre de cette poésie qu'ils admiraient si bien, et ils avaient à leur tour des adoucissements qui l'auraient par endroits voilée. Loin de nous pourtant la pensée (pensée grossière!) qu'en allant au fond de l'art et de la poésie grecque, on arrive à je ne sais quel mélange de laideur et de beauté, et qu'on rejoigne le caractère sauvage, souvent rude et, en tout cas, plus compliqué, de la poésie du Nord, de la poésie shakspearienne! Si, par quelques traits profonds, naturels, par quelques élancements de passion, ces deux grandes poésies se peuvent rapprocher comme dans un éclair, elles sont séparées par toutes les différences de race, de civilisation, par un abîme : elles n'ont pu être violemment rapprochées et confondues que par des esprits inexpérimentés et sans goût, qui n'avaient pénétré le génie de l'une ni de l'autre. Il n'en reste pas moins vrai qu'à se tenir dans les limites de l'art grec et de cette incomparable poésie proclamée si unanimement un modèle de grandeur et de grâce, on peut aller très loin, beaucoup plus loin qu'on ne le suppose d'ordinaire; des traductions senties, fidèles, fidèles à l'esprit non moins qu'à la lettre des textes, et légèrement combinées avec les nécessités comme aussi avec les ressources de notre propre langue, feraient faire à celle-ci des pas très hardis, très heureux et, ce me semble, très légitimement autorisés. Traduire fidèlement, avec goût, c'est-à-dire avec une sincérité habile, les tra-

giques, Pindare, Homère, même Théocrite, ce serait, je le crois, innover en français, et innover de la manière la mieux fondée, la plus prudente et la plus exemplaire. Tout le monde innove aujourd'hui; c'est un lieu commun et une vérité banale de remarquer qu'il n'y a plus de langue circonscrite, limitée et strictement régulière, telle qu'il en existait une à la fin du XVIII[e] siècle. C'est dans un tel état de choses, anarchique tant qu'on le voudra, mais riche d'éléments, fécond de germes, et qui a peut-être encore son avenir, si, comme nous l'espérons, la France a le sien, — c'est dans un tel moment ou jamais que de telles œuvres peuvent avoir à la fois toute leur liberté d'exécution et leur part d'efficacité. On sait combien de belles traductions ont exercé souvent d'influence aux origines et aux époques de fermentation première des littératures. La Bible de Luther et ses puissants effets en Allemagne sont connus, mais débordent notre sujet; il suffit de se rappeler le Plutarque d'Amyot en France. Sans même tant prétendre désormais, sans tant demander à nos curiosités depuis trop longtemps sorties d'enfance, il est bien certain pour moi qu'une traduction d'Homère, par exemple, qui serait ce qu'elle n'a pu être jusqu'à ce jour, et telle qu'on peut l'oser avec goût aujourd'hui, aurait son action encore et sa nouveauté vive. La poésie française, qui fait, à travers tout, l'objet favori de mes pensées, et dont la régénération n'a cessé, à aucun instant, de m'être présente, y gagnerait peut-être plus qu'il ne semble. Tout ce qui tend à élargir, à aiguiser du même coup et à simplifier le goût public, est favo-

rable à cette régénération poétique dans laquelle il s'agit d'introduire, de combiner le plus de naturel et de vérité avec le plus de beauté. Et quoi de plus propre à cet effet, non seulement que la reproduction fidèle des modèles grecs, mais aussi que la multitude d'efforts, de souplesses de tour et de grâces de langue qu'il faudrait retrouver ou acquérir en les rendant! Arroser le langage et le vivifier avec fraîcheur, cela demande des sources perpétuelles et pures; ces sources, je le sais, on doit les chercher surtout en soi, dans son propre passé aux divers âges; mais, du moment qu'on en demande au dehors, de quel côté se tourner de préférence à celui-là? L'Ida était dit, par excellence, *fertile en sources.*

La poésie française, qu'on veuille bien le noter, a eu à combattre dès l'abord deux sortes d'ennemis : les pédants de cabinet, faiseurs de rhétorique, idolâtres de la régularité, et les mondains frivoles, incapables de sentir une certaine simplicité naturelle. Pour prendre des noms significatifs, elle a dû cheminer, comme entre deux feux, entre les Scaliger et les Fontenelle.

Que fait Scaliger en sa *Poétique*? il préfère, par toutes sortes de raisons de cabinet, Virgile à Homère; on s'est cru très loin de Scaliger, et on a fait longtemps comme lui; on a toujours été, chez nous, très tenté de préférer des maîtres élaborés et polis [1], accomplis en leur genre, des maîtres de

1. C'était bien là, en effet, le souci principal de Scaliger; il met au-dessus de tout ce qu'il appelle *virgilianam diligentiam*, et, après avoir soupçonné les nombreux larcins lyriques

seconde venue, et qui prêtaient davantage aux poétiques. Il y a eu, en ce sens-là, bien du Scaliger jusque dans la postérité de Rollin. Quant au Fontenelle, c'est-à-dire à ce tour d'esprit volontiers moqueur d'un certain goût simple, il était aisément partout dans les salons, dès qu'il s'agissait de poésie, et on en découvrirait plus d'une dose jusque dans Voltaire.

Il est arrivé ainsi, au grand regret et déplaisir déjà de Fénelon en son temps, que la langue française poétique s'est vue graduellement *appauvrir*, *dessécher* et *gêner* à l'excès, qu'elle n'a *jamais osé procéder que suivant la méthode la plus scrupuleuse et la plus uniforme de la grammaire* [1], que tout ce qui est droit, licence et gaieté concédée aux autres poésies, a été interdit à la nôtre, et qu'on n'a fait presque nul usage, en cette voie, des conformités naturelles premières qu'on se trouvait avoir par un singulier bonheur avec la plus belle et plus riche des langues, conformités que, deux siècles et demi après Henri Estienne, Joseph de Maistre retrouvait, proclamait hautement à son tour [2], et qui tiennent en bien des points à la conformité même du caractère et du génie social des deux nations. Or ces analogies heureuses n'avaient guère servi de rien à notre langue

d'Horace, il conclut en disant : « Puto tamen eum fuisse Græcis omnibus *cultiorem* ». — Comparant la description de la nuit dans Apollonius à celle de Virgile, lequel en a omis pourtant certains traits énergiques, il juge le ton d'Apollonius vulgaire et presque bas (*vulgaria, inquam, hæc, et plebeia oratione*), tandis que Virgile en cet endroit lui paraît plutôt *héroïque*; déjà le noble avant tout.

1. Voir la *Lettre à l'Académie, sur l'Éloquence*.

2. *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Deuxième Entretien.

en poésie, jusqu'à ce qu'André Chénier fût venu montrer qu'il n'était pas impossible d'y revenir.

Quelques critiques insistent avant tout et préférablement sur l'aspect idéal et pur de l'art grec, sur la beauté dont il donne le suprême exemple; il est permis de ne pas moins insister sur la simplicité inséparable et la vérité qui en sont le fond et l'accompagnement, sur cette naïveté dans le sentiment et dans l'expression, qui se joint si bien à la grâce et qui ajoute aussi au pathétique et à la grandeur. Pour moi, je ne serai content que lorsqu'on aura osé traduire et rendre au vif en français, autant qu'il se peut, ces naïvetés mêmes, ces négligences aimables, ce désordre apparent, né d'un art caché, par où se révèle la passion, et qui insinue la persuasion dans les cœurs, ces hardiesses naturelles qui n'offensent jamais la beauté, mais qui pourtant ne s'y voilent pas, ne s'y confondent pas toujours. Combien de fois, dans Homère, une comparaison empruntée aux appétits physiques et matériels est là pour mieux exprimer ce qu'il y a de plus touchant dans l'affection morale! Au chant XIII[e] de l'*Odyssée*, Ulysse, trop longtemps retenu à son gré chez les Phéaciens, a obtenu un vaisseau; il doit partir le soir même, il assiste au dernier festin que lui donnent ses hôtes; mais, impatient qu'il est de s'embarquer pour son Ithaque, il n'entend qu'avec distraction, cette fois, le chantre divin Démodocus, et il tourne souvent la tête vers le soleil comme pour le presser de se coucher :

« Comme lorsque le besoin du repas se fait sentir à l'homme qui, tout le jour, a conduit à travers son

champ les bœufs noirs tirant l'épaisse charrue : il voit joyeusement se coucher la lumière du soleil, pressé qu'il est d'aller prendre son souper, et les genoux lui font mal en marchant; c'est avec une pareille joie qu'Ulysse vit se coucher la lumière du soleil. »

La passion de l'exilé sur le point de revoir sa patrie, comparée à celle du pauvre journalier pour son souper et son gîte à la dernière heure d'une journée laborieuse, ne se trouve point rabaissée en cela; elle n'en paraît que plongeant plus à fond, enracinée plus avant dans la nature humaine; mais rien n'est compris si cette circonstance naïve des *genoux qui font mal en marchant* est atténuée ou dissimulée; car c'est justement cette peine qui est expressive, et qui aide à mesurer l'impatience même, la joie de ce simple cœur. De tous nos poètes, il n'est certes que La Fontaine qui l'aurait osé traduire.

Au sujet de la mort d'Agamemnon, dans le récit que fait l'Ombre de ce grand roi à Ulysse qui l'interroge dans les Enfers, il est dit : « Noble fils de Laërte, ingénieux Ulysse, ce n'est ni Neptune qui m'a dompté sur mes vaisseaux en déchaînant le vaste souffle des vents funestes, ni quelque peuplade ennemie qui m'a détruit sur terre; mais Ægisthe, tramant contre moi la mort et le mauvais destin, m'a tué d'accord avec ma perverse épouse, après m'avoir invité dans son palais; pendant le festin même, il m'a tué, comme on tue un bœuf sur la crèche. C'est ainsi que j'ai péri par la plus lamentable mort... »

Ce dernier trait si vrai, si vrai à la fois quant à

l'image physique et quant au contraste moral qui en ressort (le Roi des rois tué, assommé comme le bœuf qui mange!), s'est transformé et ennobli chez Sophocle, lorsque Électre, invoquant la venue d'Oreste, s'écrie dès l'aurore : « O chaste Lumière, et toi, Air divin, enveloppe égale de la terre, que de chants lugubres vous avez ouïs de moi, que de coups retentissants contre ma poitrine sanglante, sitôt que la sombre nuit s'en est allée! Et tant que la nuit dure, ma couche odieuse en ces tristes palais sait déjà tout ce que j'exhale de lamentations sur mon malheureux père, lui que le meurtrier Mars n'a point laissé en chemin dans la terre barbare, car c'est ma mère à moi, c'est son compagnon de lit Ægisthe, qui, comme un bûcheron qui fend le chêne, lui ont fendu la tête d'une hache sanglante. »

Quand je dis que Sophocle a ennobli le trait d'Homère, je ne parle pas exactement; il a moins songé à cela sans doute qu'à rendre à sa manière le même acte impie. L'idéal, en cette période de Sophocle, peut sensiblement revêtir et comme modeler les groupes tragiques, mais c'est un idéal encore qui n'altère en rien le naturel simple et vif, et qui respecte la douleur humaine prête à se faire jour par des cris au besoin et par tout ce qu'il y a de plus vrai dans le langage.

Jusqu'à l'autre extrémité des beaux âges de la littérature grecque, au lendemain même de Théocrite, on retrouverait des accents de cette simplicité touchante, ce naïf et ce fin qui pénètre comme en chaque veine de cette poésie au sortir d'Homère, et qui survécut longtemps, même après que le grand

s'en fût retiré. Moschus a-t-il à déplorer la perte du célèbre bucolique Bion, et veut-il opposer à la fragilité mortelle cette immortalité de la nature si souvent mise en contraste depuis par des voix de poètes : dans l'un des couplets de sa complainte, il s'écrie : « Hélas! hélas! les petites mauves, lorsqu'elles ont comme péri dans le jardin, et le vert persil, et le frais fenouil tout velu, revivent par la suite et repoussent à l'autre année; mais nous autres hommes, les grands, les puissants ou les génies, une fois que nous sommes morts, insensibles dans le creux de la terre, nous dormons à jamais le long, l'interminable, l'inéveillable sommeil. » — Ce passage fait souvenir de l'ode d'Horace : *Diffugere nives*, dans laquelle le poète exprime la mobilité des saisons, le printemps qui renaît et qui sollicite à jouir de l'heure rapide, car l'hiver n'est jamais loin : « Mais, ajoute-t-il en s'attristant également de la supériorité de la nature sur l'homme, les lunes légères ne tardent guère à réparer leurs pertes dans le ciel, tandis que nous, une fois descendus là où l'on rejoint le pieux Énée, le puissant Tullus et Ancus, nous ne sommes que poussière et ombre ». La pensée d'Horace est belle, elle est philosophique et d'une mélancolie réfléchie; mais je ne sais quoi de plus vif et de plus pénétrant respire dans la plainte de Moschus. Les Latins, et je parle des meilleurs, n'atteignirent jamais à de certains accents de cette muse première, même lorsqu'elle fut sur le déclin : nous l'avons vu une fois de Virgile par rapport à Apollonius; nous l'entrevoyons ici d'Horace à l'égard de Moschus bien moindre. Le *spiritus graiæ*

tenuis camenæ fut merveilleusement senti des excellents poètes de Rome, mais ne put être toujours et tout entier ressaisi par eux. Il est une fraîcheur qui tient à la source; il est des images vives et légères qui tiennent aux impressions du berceau, et dont la trace se perpétue à travers les âges. La poésie des Latins, au contraire, était née tard et d'une étude savante; elle n'avait pas eu d'enfance.

En soumettant ces idées à ceux qui en sont juges, en ne les jetant ici que comme de simples aperçus, et parce qu'il y a disette, en ce moment, de ce genre d'études au sein de la presse périodique et, comme on disait autrefois, de la littérature vulgaire, notre dessein est surtout de stimuler de jeunes et doctes esprits tels qu'il en est encore beaucoup, de les inviter à tenter une voie qui est demeurée antique et neuve, et à ne pas tant négliger les points par où une science ingénieuse se saurait greffer sur la littérature nationale : à ce prix seul est la circulation et la vie [1].

(*Portraits contemporains*, t. V, articles sur MÉLÉAGRE, 1845.)

LA RÉPUTATION D'HOMÈRE ET DE VIRGILE EN FRANCE

La leçon de goût qu'on peut tirer d'une comparaison d'Homère et de Virgile, ce n'est pas de moins admirer l'un ni l'autre, mais de les mieux admirer

1. « Plus on fait provision de richesses de l'antiquité, et plus on est dans l'obligation de les transporter dans son pays. » (Voltaire, Lettre à M. Favières, 4 mars 1731.)

chacun dans son ordre et à son âge de civilisation. En France, on n'a pas toujours été juste; issus en grande partie des Latins, nous avons hérité de leur manière de sentir comme de leur manière de faire, de leurs préférences comme de quelques-uns de leurs mérites et de leurs qualités. En un mot, on s'est donné aisément la préférence à soi-même dans la personne des Latins. Il ne sera pas indifférent de suivre d'un coup d'œil rapide la fortune d'Homère et celle de Virgile dans nos écoles et dans notre monde, de se rendre compte des jugements inégaux qu'on en a portés et du degré de commerce qu'on a entretenu avec eux : ce qui a manqué et ce qui est à faire désormais s'en trouvera mieux expliqué.

Et d'abord représentons-nous l'état des études grecques et ce qu'elles étaient chez les Latins après les premiers siècles de l'Empire, à l'origine de la décadence. Ces études devaient être bien moins complètes qu'on ne le croirait, à en juger uniquement d'après les Romains riches et lettrés du temps de Cicéron ou de l'époque de Virgile et d'Horace. Dans ce beau temps, que signale le mouvement et l'essor des esprits, l'élite de la jeunesse, avide d'apprendre la littérature grecque, allait à Athènes, à Rhodes, ou dans quelque autre cité célèbre, et y puisait la connaissance vivante de la langue à sa source; au retour, on avait chez soi, pour s'y entretenir, des Grecs à domicile, des secrétaires esclaves ou affranchis, ou de ces spirituels parasites comme il s'en voyait à Rome à foison. Cependant, lorsqu'il y eut une littérature romaine, déjà très ancienne, très riche à son tour, abondante dans tous les genres,

naturellement fière d'elle-même, et des écoles de grammairiens romains, ce fut dans celles-ci que la plupart des enfants de moyenne fortune durent aller faire leurs études : et, bien que ces grammairiens sussent le grec, ils ne l'enseignèrent plus que lentement, par principes et non plus par l'usage, enfin un peu comme on nous l'apprend aujourd'hui. Servius lui-même, en certains passages, me paraît commenter Virgile comme un homme qui ne sait pas puiser son explication la plus naturelle dans les auteurs grecs que le poète latin a imités. Saint Augustin, en un endroit de ses *Confessions*, se demande avec beaucoup d'insistance pourquoi, enfant, il haïssait la langue grecque tandis qu'il était passionné pour la latine : « Pourquoi donc haïssais-je ainsi l'étude du grec, qui pourtant conduit à de si jolies fables? Car Homère excelle à ces trames fabuleuses, et il est le plus agréable menteur : et toutefois il m'était bien amer dans mon enfance. Je crois qu'il en est ainsi de Virgile pour les enfants grecs, lorsqu'ils sont forcés de l'apprendre comme je faisais pour Homère, c'est-à-dire péniblement. » Lorsqu'en effet on voulait apprendre le grec auprès de grammairiens qui ne le savaient eux-mêmes que de seconde main, l'étude devait être longue et ingrate dans un temps où les méthodes et les secours de toute sorte, les vocabulaires, étaient incomplets et rares. Il arriva donc un moment où, pour tous ceux qui n'allaient point en Grèce, ou qui ne recevaient pas l'enseignement de la bouche des rhéteurs ou grammairiens grecs, la facilité de commerce et la familiarité avec la belle

langue d'Homère n'exista plus. Cela eut lieu plus tôt ou plus tard et en Italie, et à plus forte raison dans les Gaules et en Espagne [1].

En revanche, le latin, le vrai latin dans son naturel, avec son génie propre et domestique, s'y implanta; il pénétra jusque dans les populations illettrées; il résista à la décomposition même de la langue classique, et se prêta à la formation des idiomes nouveaux; il entra dans l'organisation, pour ainsi dire, de la race, et laissa des traces héréditaires dans les cervaux. Dès que les études reparurent, il eut toujours facilité à renaître, à y être aisément appris et bien parlé, comme la leçon du soir retrouvée plus nette après un profond sommeil. En Italie, en Espagne, en France, on est presque naturellement bon latiniste : les hellénistes y sont rares.

On voit déjà tout ce qu'y gagna Virgile : le pre-

1. Je ne fais là qu'exprimer le fait dans sa plus grande généralité; il y aurait à distinguer, en effet, bien des degrés dans cette décroissance des études helléniques, bien des flux et reflux dans ce décours durant des siècles, et de notables exceptions sur quelques points. Le midi de l'Italie resta longtemps à demi grec, ainsi que la Sicile; de même Marseille dans la Gaule. Il y eut dans la haute Italie des temps d'arrêt et des essais de réveil, par exemple à l'époque de Boëce. Toute cette question, *Des Études grecques à la décadence et au moyen âge* (*De græcis Medii Ævi Studiis*), a été traitée dans une Dissertation de Cramer (1849), et dans un ravail, encore inédit, de M. Ernest Renan, qui a été couronné, il y a quelques années, par l'Académie des Inscriptions. Mais il y aurait en outre cette distinction à faire de ce qui est particulier à Homère; car il a pu y avoir, avant la vraie renaissance, des retours et des reprises partielles d'études grecques dans le sens ecclésiastique, et sans qu'Homère y entrât pour rien.

mier des poètes de son pays et de sa langue, il devint peu à peu dans l'opinion générale le premier de tous les poètes. L'admiration qu'il inspira fut comme un culte, et il n'avait pas même besoin, pour l'obtenir, de ce faux air de demi-christianisme et de prophétie que lui prêta la crédulité du moyen âge : il suffisait qu'il fût le prince des poètes latins. Ne le prenons, dans cet aperçu rapide de sa renommée, qu'en France et à dater de la renaissance des Lettres au XVIe siècle. Jules-César Scaliger commence : dans sa *Poétique* (1561), il dresse en propres termes des autels à Virgile, à la divinité de Virgile *(virgiliana divinitas)*, et il lui immole Homère. Je ne sais pas d'exemple d'un plus mauvais goût joint à plus de savoir. Virgile, comme on sait, a placé dans son Élysée, pour présider au groupe des poètes, non pas Homère, mais Musée, un antique Musée dont il n'est resté que le nom purement mythologique. Scaliger là-dessus va s'imaginer, sans aucune critique, que le Musée dont on a en grec le joli et galant poème de *Héro et Léandre*, et qui est postérieur à Ovide dans le même genre, n'est autre que cet antique Musée ainsi magnifiquement couronné par Virgile, et il s'applique en conséquence à prouver qu'il est bien préférable à Homère. Il donne tête baissée dans sa bévue, avec armes et bagages. Rapprochant et conférant quelques endroits des deux poètes, il arrive jusqu'à dire : « Si Musée (l'auteur de *Héro et Léandre*) eût écrit ce qu'a écrit Homère, concluons qu'il eût fait beaucoup mieux ». Homère ne lui paraît point précisément méprisable ; mais Musée, à ses yeux, a fait quelque chose de plus

châtié, de plus gracieux, de plus poli. Il n'a pas assez de termes pour louer son tour et sa facture. *(Quid rotundius, elegantius, ornatius, numerosius?)*

Ne rions pas trop de Scaliger; La Motte et Fontenelle, soyez sur vos gardes, n'en souriez pas! Ce grand preux de pédanterie, et vous les beaux esprits du salon de Madame de Lambert et du monde de Madame du Maine, vous êtes exactement d'accord et à l'unisson sur un point essentiel, sur un même point faux. Vous préférez le doux et le joli au grand, le léché au naturel, ce qui est bien fait et bien tourné à ce qui est largement traité et au sublime.

En ce qui est de l'estime comparative d'Homère et de Virgile, l'inégalité admise et proclamée par Scaliger, bien que contestée par quelques-uns, est restée plus ou moins, pendant plus de deux siècles, au fond des jugements de la nation, et on la retrouve exprimée en termes plus adoucis chez les critiques même les plus répandus, qui, sachant moins de grec que Scaliger, portaient comme lui, et par des raisons analogues, toute leur préférence du côté du poète latin. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire le Père Rapin ou même Voltaire.

Un jour, le premier élève littéraire de Voltaire, le plus français des écrivains allemands, le grand Frédéric, eut un entretien avec l'estimable littérateur saxon Gellert : « Lequel préférez-vous d'Homère ou de Virgile? lui dit le roi. — Homère est original », répondit Gellert. Le roi reprit aussitôt : « Mais Virgile est plus poli ». — Voilà l'opinion française, et qui date de Scaliger, dans la bouche de Frédéric.

Quel dommage que, dès le XVIe siècle, un grand

écrivain ne nous ait pas donné une traduction naïve et originale des poèmes d'Homère! Pourquoi un Rabelais ne l'a-t-il point tenté? lui seul, et sa langue seule, en étaient capables : on aurait eu le feu du modèle et sa grandeur. Ou du moins pourquoi, à un degré moindre, un Amyot ne nous a-t-il pas laissé une copie adoucie de ces admirables tableaux primitifs? Rabelais eût triomphé dans l'*Iliade*, et Amyot eût réussi dans l'*Odyssée*. Quand on songe à l'influence qu'a eue la traduction de Plutarque, on se laisse aller à penser qu'un tel monument de la langue aurait été pour l'imagination publique d'un puissant exemple, d'un continuel appui, et que la direction du goût dans les deux siècles suivants aurait pu s'en ressentir. On en aurait recueilli ce grand avantage de lire avec plaisir, avec charme, les poèmes homériques, et c'est surtout cette facilité et cet agrément de commerce qui ont manqué. Posséder son Virgile, cela est ordinaire en France aux littérateurs et à ceux mêmes qui ne le sont pas : posséder son Homère a été donné à très peu. Dans la comparaison qui s'est faite, bien rarement l'un des termes a été aussi présent que l'autre à l'esprit de ceux qui croyaient tenir la juste balance.

Montaigne, qui a admirablement parlé d'Homère et de Virgile, convient qu'il ne connaissait que ce dernier. Il se bornait à bien deviner sur l'autre.

Au XVIIe siècle, la prépondance de Virgile devient de plus en plus manifeste, et la connaissance d'Homère baisse avec l'étude du grec, même parmi les gens instruits. L'importance du monde proprement dit se marque davantage dans la littérature et

dans l'éducation; l'idée du goût, trop souvent voisin de la mode, préoccupe et prédomine. La société polie et les auteurs en vogue se portent avec prédilection du côté de l'Espagne et de l'Italie. En fait de longues histoires poétiques et touchantes, c'est le règne de *l'Astrée* et de *la Jérusalem*. Virgile ne s'accommode qu'à demi de ces dispositions pour le galant et le romanesque; Homère ne s'en accommode pas du tout. Le Collège des Jésuites de la rue Saint-Jacques, très en honneur, et où la jeune noblesse allait volontiers étudier, proportionna petit à petit son enseignement au nouveau train du monde, et l'étude du grec en souffrit. Saint-Évremond, élève des Jésuites, connaissait certainement mieux Virgile qu'Homère, et le lisait plus directement. Cependant, s'il a critiqué un peu vivement l'un, il ne s'est pas mépris sur la portée et la vérité de l'autre. Il est un de ceux qui ont le mieux senti que l'épopée homérique se rapportait tout entière aux mœurs d'un âge héroïque infiniment différent du nôtre, qu'elle ne doit pas servir de patron, et qu'elle est plus à contempler qu'à imiter. Mais il ne veut pas que ce qui choque nos mœurs modernes soit imputable au poète :

Cependant, dit-il, les vices du héros (Achille) ne retomberont pas sur le poète. Homère a plus songé à peindre la nature telle qu'il la voyait qu'à faire des héros accomplis, il les a dépeints avec plus de passions que de vertus... Tout est changé : les dieux, la nature, la politique, les mœurs, le goût, les manières. Tant de changements n'en produiront-ils point dans nos ouvrages? Si Homère vivait présentement, il ferait des poèmes admirables, accommodés au siècle où il écrirait. Nos poètes

en font de mauvais, ajustés à ceux des anciens... Concluons que les poèmes d'Homère seront toujours des chefs-d'œuvre, non pas en tout des modèles.

A de nouvelles mœurs et à une autre société il veut d'autres sources d'intérêt, d'autres machines poétiques; il paraît les demander à une poésie philosophique qu'on attend encore. Du moins tout ce qu'il dit est d'un homme d'esprit et d'un sens supérieur.

Un autre homme d'esprit, mais pas du tout du même ordre, et qui pensait peu par lui-même, le Père Rapin, dans sa *Comparaison d'Homère et de Virgile*, dédiée au premier président de Lamoignon (1668), ne fait guère que rédiger l'opinion française générale qui tendait à s'établir, et qui prévaudra jusqu'à notre siècle. Dès l'abord, il se met en garde contre une trop grande admiration du plus divin des chantres, et il en appelle au goût contre l'érudition :

La préoccupation pour Homère a ébloui, dit-il, tous ceux qui ont prétendu à la gloire de paraître savants. Car on sait que ceux qui affectent la réputation de doctes croient s'attirer de la considération et se faire honneur en prenant le parti d'Homère et en lui donnant l'avantage sur Virgile, parce que cela a un air plus capable. Comme il faut une plus profonde érudition pour juger d'Homère que pour juger de Virgile, on pense se distinguer fort du commun en préférant le premier au second. C'est un préjugé dont il est bon de se défaire.

Les érudits en effet, sauf un Scaliger, tenaient en général pour Homère, et par la raison d'amour-propre qu'en donne Rapin, et parce qu'en voyant de près la somme des emprunts qui avaient été faits

à ce père de la poésie, il leur paraissait le grand original et la source : Rapin, homme du monde, et qui, étant du collège, aimait à en sortir, allait parler pour les gens instruits qui remontent moins haut, pour les honnêtes gens, qui jugent d'après leurs habitudes de société. Perpétuellement, dans son Parallèle, tout en saluant Homère avec respect et en voulant bien l'excuser de ses *fautes*, il donne l'avantage à Virgile pour la *conduite*, le *choix*, l'*arrangement*, la *proportion*, la *régularité*, l'observation des *bienséances* : enfin, dit-il sur ce dernier point, « il faut pardonner ce faible à Homère ; il écrivait en un temps où les mœurs n'étaient pas encore formées ; le monde était alors encore trop jeune pour avoir des principes d'honnêteté ». Et quant à l'expression, à l'éclat des images et à la beauté du discours, à cette gloire de verve incomparable que tous ont reconnue unanimement chez Homère, le Père Rapin, y rendant hommage en gros plutôt que justice, s'efforçait encore d'en diminuer la louange dans le détail par toute sorte de restrictions : « Les comparaisons, disait-il, sont froides (les comparaisons de l'*Iliade* froides !), contraintes, quelquefois peu naturelles, jamais fort excellentes, quoique dans un si grand nombre il ne se puisse faire qu'il n'y en ait quelques-unes d'assez justes ». Virgile est loué, dans cette partie, comme « le plus sage, le plus discret et le plus judicieux de tous ceux qui aient jamais écrit ». Il est préconisé pour son silence même : « Il faut s'appliquer à le suivre de près, pour connaître que son silence, dans de certains endroits, en dit plus qu'on ne pense, et qu'il est

d'une discrétion exquise ». Oui, Virgile mérite une bonne part de ces louanges; mais évidemment, dans le Parallèle, il y a un des termes qui échappe au Père Rapin[1]. Il nous a parlé de la préoccupation des érudits et des doctes : lui, il nous représente le préjugé des gens simplement instruits et des mondains; et ce préjugé aura cours désormais.

L'élégante préface de la traduction en vers de l'*Énéide*, par Segrais, du même temps environ que l'ouvrage de Rapin, appartient à la même littérature, favorise et prépare les mêmes sentiments. — Le *Traité du Poème épique*, par le Père Le Bossu, ouvrage estimable d'un homme bien autrement savant, était trop aristotélique de forme pour agir sur l'opinion du monde; il semblait que ce révérend Père eût oublié de l'écrire en latin.

Les érudits purent répondre au Père Rapin et le réfuter comme superficiel : on fit peu d'attention à leurs réponses. On s'accoutuma, selon une expression de Baillet qui parut d'abord emphatique, mais qui n'est qu'exacte, à considérer Virgile « comme étant une époque fixe en poésie, et comme le centre universel de tous les poètes qui ont paru avant et

1. Boivin le cadet dans un Mémoire lu à l'Académie des Inscriptions en 1707, et dont on n'a publié qu'un extrait, faisant l'histoire de cette espèce de guerre civile ou de lutte entre les partisans d'Homère et ceux de Virgile, réfutait Scaliger et Rapin, et il disait, en relevant les légèretés de ce dernier : « Si le Père Rapin avait autant feuilleté l'*Iliade* que l'*Énéide*, il n'aurait pas dit que l'action de l'*Iliade*, qui n'est que de cinquante jours, est de huit ou neuf mois; et, s'il avait bien lu Quintilien, il n'aurait pas avancé que ce judicieux critique donne à Virgile de plus grands éloges qu'à Homère. »

après lui ». L'édition dite *ad usum Delphini* qu'en donna vers ce temps le Père de la Rue, et qui fait honneur à cette moyenne érudition française, saine, sensée et pas trop curieuse, contribua à rendre facile et agréable la lecture de Virgile à tous ceux à qui le texte n'était pas étranger. Dans la fameuse question des Anciens et des Modernes qui passionna si fort les lettrés et amusa les gens du monde, Homère porta le fort de l'attaque; il fut assez mal défendu, et Virgile, non engagé dans la querelle, gagna en considération tout ce que le vieux poète perdit. Madame Dacier, à qui l'on devait la meilleure traduction d'Homère en français, celle qui permettait le mieux d'en juger approximativement, resta marquée d'une légère teinte de ridicule; on ne parlera plus d'elle désormais qu'en souriant. La rigueur d'analyse que le XVIIIe siècle allait exiger en toute matière était peu propice à l'intelligence des épopées primitives : ce siècle philosophe voulait qu'en jugeant de la poésie on ne s'en tînt pas au sentiment :

Il faut, disait l'abbé Terrasson, homme instruit et esprit rigide, répondant à madame Dacier dans la question précisément qui nous occupe, il faut rectifier par la règle le sentiment même, qui nous a si souvent trompés, comme on peut s'en convaincre en comparant les goûts de sa première jeunesse avec ceux que l'on s'est faits par les réflexions et par l'étude. Mais, d'ailleurs, comment arrive-t-il que le sentiment et la raison s'accordent si bien dans la lecture de Virgile par exemple, et de Racine, et que la distinction de ces deux facultés de l'âme soit si nécessaire dans la lecture d'Homère? Je sais les différentes impressions que les personnes même de bon esprit reçoivent des différentes parties de la poésie ou de la peinture : les uns sont plus sensibles, par exemple, à la

convenance des discours dans une pièce, ou au contour des figures dans un tableau, et les autres le sont davantage à l'élégance des vers dans l'un, ou au coloris dans l'autre. Mais, de quelque manière que le sentiment soit frappé, j'exige au moins que la raison mette ces différentes parties dans leur véritable rang, et qu'on estime les poètes et les peintres à proportion qu'ils ont excellé dans les parties les plus importantes. Mais enfin, à l'égard de quelque ouvrage de poésie ou de peinture que ce soit, on ne doit pas prétendre que la perfection d'une partie subalterne couvre des défauts énormes contre une partie supérieure. Quel coloris réparerait des bras ou plus courts que la tête, ou plus longs que le reste du corps? Quelle prétendue élégance de style peut réparer, dans un poème, ou la confusion perpétuelle des caractères des dieux et des héros, ou l'indécence grossière de leurs discours et de leurs actions? Avouons donc que ce sentiment agréable, qu'on prétend éprouver dans la lecture d'Homère, n'est qu'un faux-fuyant de l'admiration opiniâtre, et qu'en tout homme sensé, goût, sentiment et raison ne sont que la raison même plus ou moins développée [1].

Cette opinion d'un helléniste-géomètre, du seul helléniste qui fût du parti de Fontenelle, est, je le sais, un excès de logique et un extrême de rigueur que tous ne suivaient pas; mais ce n'était pourtant que l'extrémité de l'opinion française générale.

1. Marie-Joseph Chénier a résumé cette poétique essentiellement raisonnable, dont on voit le principe chez Terrasson, dans les vers les plus élégants et les plus concis qu'on puisse désirer :

> C'est le bon sens, la raison qui fait tout,
> Vertu, génie, esprit, talent et goût.
> Qu'est-ce vertu? raison mise en pratique;
> Talent? raison produite avec éclat;
> Esprit? raison qui finement s'exprime;
> Le goût n'est rien qu'un bon sens délicat;
> Et le génie est la raison sublime.

Gardons-nous d'oublier qu'en obéissant à ce sentiment vif qui, pour ceux qui en sont doués, est le guide le plus sûr en matière de poésie, La Fontaine, Bossuet, Fénelon, Racine, Boileau, et, à leur suite, le bon Rollin, avaient parfaitement senti et jugé, sans rien déprécier ni sacrifier de l'un ni de l'autre, la grandeur d'Homère et les beautés de Virgile. — Quand parut le *Télémaque*, Boileau, dans une lettre à Brossette, écrivait : « Il y a de l'agrément dans ce livre, et une imitation de l'*Odyssée* que j'approuve fort. L'avidité avec laquelle on le lit fait bien voir que, si on traduisait Homère en beaux mots, il ferait l'effet qu'il doit faire et qu'il a toujours fait. » Fénelon (qui en douterait?) eût excellé, comme Amyot, à traduire Homère aux endroits surtout reposés et pacifiques, Homère moins le feu et le torrent. Quoi qu'il en soit, au XVIIe siècle, même en plein Louis XIV, Homère avait été senti autant que Virgile par tous ceux de nos grands écrivains qui avaient l'âme poétique, et qui savaient ce que c'est que l'imagination dans le style.

Voltaire eût été digne de faire comme eux, et il n'a manqué sans doute au brillant élève du Père Porée que d'avoir plus de loisir et d'avoir mieux appris le grec, pour rendre à Homère la justice qui lui était due en regard et à côté de son admirable imitateur. Dans une lettre à Thieriot de 1718, écrite du château de Villars (Vaux-Praslin), Voltaire disait : « Je vous demande instamment un Virgile et un Homère, non pas celui de La Motte... Ces deux auteurs sont mes dieux domestiques sans lesquels je ne devrais point voyager. » Dans l'*Essai sur la*

Poésie épique, qu'il composa à Londres en 1726, et qui fut imprimé à la suite de la *Henriade*, Voltaire n'a pas trop mal parlé d'Homère : « Le grand mérite d'Homère, y disait-il, est d'avoir été un peintre sublime ; inférieur de beaucoup à Virgile dans tout le reste, il lui est supérieur en cette partie ». Toutefois, à mesure qu'il s'éloigna de la lecture d'Homère qu'il avait dû faire à cette occasion, il redevint plus léger et fut repris d'irrévérence ; au cent vingt et unième chapitre de l'*Essai sur les Mœurs*, il a dit :

Si l'on veut mettre sans préjugé dans la balance l'*Odyssée* d'Homère avec le *Roland* de l'Arioste, l'Italien l'emporte à tous égards ; tous deux ayant le même défaut, l'intempérance de l'imagination et le romanesque incroyable, l'Arioste a racheté ce défaut par des allégories si vraies, par des satires si fines, etc., etc.

A l'égard de l'*Iliade*, que chaque lecteur se demande à lui-même ce qu'il penserait s'il lisait pour la première fois ce poème et celui du Tasse, en ignorant les noms des auteurs, et les temps où ces ouvrages furent composés, en ne prenant enfin pour juge que son plaisir. Pourrait-il ne pas donner en tout sens la préférence au Tasse? Ne trouverait-il pas dans l'Italien plus de conduite, d'intérêt, de variété, de justesse, de grâces, et de cette mollesse qui relève le sublime? Encore quelques siècles, et on n'en fera peut-être pas de comparaison.

Quoi! Voltaire aussi est homme à préférer certaines peintures du Tasse, c'est-à-dire la grâce de Musée (Musée agrandi et devenu épique), à la touche d'Homère !

Grimm le lui a reproché; Grimm avait pour lui d'avoir étudié en Allemagne sous Ernesti, et l'Allemagne et l'Angleterre, en maintenant la force et la

solidité des études anciennes, et en étant moins imbues d'une prévention particulière de latinisme, surent conserver au goût public plus de vigueur et de hardiesse et une habitude moins exclusive. Grimm ne put donc supporter ce jugement de Voltaire, qui passa en France tout couramment :

Comment est-il possible, se demande-t-il, que cet illustre écrivain ait si mal parlé d'Homère dans le volume où il traite de la renaissance des Lettres en Italie? Il donne presque en tout la préférence aux modernes. Il ne se fait nulle peine à mettre l'*Orlando furioso* de l'Arioste au-dessus de l'*Odyssée*, et ce qui est incroyable, la *Jérusalem* du Tasse au-dessus de l'*Iliade*. Si cet arrêt eût été prononcé par M. de Fontenelle, on n'en parlerait point; il aurait été sans conséquence. Mais que ce soit M. de Voltaire qui porte ce jugement, c'est une chose réellement inconcevable. Je crois avoir eu l'honneur (il écrit à ses princes d'Allemagne) de vous faire observer quelque part que les modernes n'avaient pas seulement encore trouvé la machine de leur poème épique, et que, dans la misère où ils sont à cet égard, ils ne se font pas faute d'emprunter celle d'Homère, qui cependant ne saurait leur convenir. Quand ils auraient son génie, il leur sera toujours supérieur par le sublime et la simplicité des mœurs, qui donnent à ses poèmes des charmes si touchants. Hélas! si ce père de la poésie voulait reprendre sur ses descendants tout ce qu'ils lui ont emprunté, que nous resterait-il de l'*Énéide*, de la *Jérusalem*, du *Roland*, de la *Lusiade*, de la *Henriade* et de tout ce qu'on ose nommer en ce genre?

On ne saurait dire, quelque estime qu'on ait pour Grimm, qu'il eût naturellement plus de goût que Voltaire; mais la solide éducation que son goût avait reçue le rend ici supérieur comme critique, et plus judicieux.

C'est ainsi que Pope, un poète poli qui avait de

l'esprit et de l'humeur dans le genre de Voltaire, et qui était fait pour sentir les siècles d'Auguste mieux que les âges primitifs, a dû à sa première éducation classique, égale dans les deux langues, de porter sur Virgile et Homère un excellent jugement, et de la plus équitable proportion, dans la Préface de sa traduction d'Homère.

Quand la traduction de l'*Iliade* par Bitaubé parut (1764), il y eut partage et schisme dans le petit cercle des philosophes. D'Alembert, lors de son voyage de Prusse, était revenu de Berlin avec Bitaubé et l'appuyait de son mieux à Paris. Grimm et Diderot trouvaient que la traduction de Madame Dacier, avec ses défauts, était préférable à celle de Bitaubé, — « M. Bitaubé, à qui aucun de nous, ajoutait Grimm, ne conseillera jamais de traduire un poète, parce qu'il a un secret merveilleux pour tuer ce qui est poésie et image. Quand nous faisons de ces remontrances à M. d'Alembert, il se fâche, il nous accuse de superstition; il ne sent pas le génie d'Homère. » En fait de poésie, d'Alembert était de la religion de l'abbé Terrasson.

Marmontel et La Harpe, qui sentaient Virgile, ont très convenablement parlé d'Homère; mais ils en parlent plutôt comme des gens d'esprit avertis de ce qu'il faut dire de respectueux, que comme des lecteurs assidus et passionnément informés. Ils ne hantaient guère dans ces cantons de la Grèce : l'habitude était tout entière pour Virgile.

Un écrivain, qui n'était pas un critique mais un grand peintre, a parlé de l'un et de l'autre poète admirablement, et aussi bien qu'aucun parmi les

plus doctes. Dans une note des *Études de la Nature*, Bernardin de Saint-Pierre apprécie, avec ce charme pénétrant qu'il met jusque dans ses analyses, le caractère de l'*Iliade* et du poète :

De tous les écrivains, je ne connais qu'Homère qui ait peint l'homme en entier : les autres (et je parle des meilleurs) n'en présentent que des squelettes. L'*Iliade* d'Homère est, à mon avis, la peinture de tout homme, comme elle est celle de toute la nature. Toutes les passions y sont avec leurs contrastes et leurs nuances les plus intellectuelles et les plus grossières. Achille chante les dieux sur sa lyre, et fait cuire un gigot de mouton dans une marmite. Ce dernier trait a fort scandalisé nos écrivains de théâtre, qui se composent des héros artificiels qui se dissimulent leurs premiers besoins, comme leurs auteurs eux-mêmes dissimulent les leurs à la société. On trouve toutes les passions de l'homme dans l'*Iliade* : la colère furieuse dans Achille; l'ambition superbe dans Agamemnon; la valeur patriotique dans Hector; dans Nestor, la froide sagesse; dans Ulysse, la prudence rusée, etc., puis des oppositions de site et de fortune qui détachent ces caractères, comme des noces et des fêtes champêtres sur le terrible bouclier d'Achille; les remords dans Hélène, et l'inquiétude dans Andromaque ; la fuite d'Hector près de périr au pied des murs de sa ville, à la vue de son peuple, dont il est l'unique défenseur, et les objets paisibles qu'elle lui présente dans ces terribles moments, tels que ce bosquet d'arbres, et cette fontaine où les filles de Troie allaient laver leurs robes et aimaient à se rassembler dans des temps plus heureux.

Ce divin génie, ayant réparti à chacun de ces héros une passion principale du cœur humain, et l'ayant mise en action dans les phases les plus remarquables de la vie, a distribué de même les attributs de Dieu à plusieurs divinités, et leur a assigné les différents règnes de la Nature : à Neptune, la mer; à Pluton, les enfers; à Junon, l'air; à Vulcain, le feu, etc. C'est ainsi qu'il a rendu l'habitation de l'homme céleste; son ouvrage est la plus sublime des encyclopédies... Joignez à la majesté de ses

plans une vérité d'expression qui ne vient pas uniquement de la beauté de sa langue, comme le prétendent les grammairiens, mais de l'étendue de ses observations naturelles. C'est ainsi, par exemple, qu'il appelle la mer *pourprée* au moment où le soleil se couche, parce qu'alors les reflets du soleil à l'horizon la rendent de cette couleur, ainsi que je l'ai moi-même remarqué. Virgile, qui l'a imité en tout, est plein de ces beautés d'observation, dont nos commentateurs ne s'occupent guère...

Pieux et touchant hommage rendu au vieil Homère par le plus virgilien des génies! Comme cela console d'une page de Terrasson!

Chateaubriand mérite de grands éloges : lui qui sentait délicieusement Virgile, il eut le courage de revenir à Homère et de gravir comme il put les pentes de l'Ida. Je dis *gravir*, car ses études avaient été de ce côté fort incomplètes, et ce fut à force de veilles que dans sa première vie de Paris ou dans son exil d'Angleterre, il dut les réparer. Il s'y appliqua de nouveau et de plus près en composant ses *Martyrs* et en vue de son *Itinéraire*. Bien vieux, et dans le salon de Madame Récamier, je me souviens qu'une allusion à je ne sais quel passage de l'*Iliade* s'étant faite devant lui dans la conversation, il se mit à murmurer tout bas, en grec, le vers d'Homère qui s'y rapportait. Il n'en savait plus que ces lambeaux; mais il en avait respiré et il en conservait en idée l'antique esprit. En littérature, du moins, il n'a rien sacrifié; il sut renouveler sans abattre ni détruire; il maintint les hauteurs respectives, la distance et la proportion des collines vénérables, les temples à chaque sommet.

Son grand émule, Madame de Staël, dans les

perspectives de tout genre qu'elle s'empressait d'ouvrir, ne s'avança que peu et fit quelques pas à peine vers ces régions consacrées. Elle aimait plus les politiques et les historiens que les poètes; elle goûtait seulement les Latins, et n'entendait rien (pour plus d'une cause, et surtout parce qu'elle n'était pas un peintre) aux anciens et très anciens.

André Chénier, par quelques pastiches inspirés, a plus fait pour rendre aux amateurs exclusifs de Virgile l'intelligence et la saveur d'Homère que ne l'eussent pu faire toutes les théories. — Marie-Joseph Chénier, par trois beaux vers frappés en l'honneur du vieil immortel, et qui se sont logés en toutes les mémoires, a appris à en bien parler, même à ceux qui ne sont qu'un écho.

Napoléon, qu'on s'étonne de rencontrer en cette matière, y a porté le coup d'œil de son haut bon sens et la brusque vigueur de sa décision. Dans son exil, s'étant fait lire l'*Iliade* et le second livre de l'*Énéide*, n'en jugeant qu'à travers des traductions, il a d'emblée saisi le point de départ et le procédé différent des deux poésies. Dans la Note qu'il a dictée à ce sujet, il a pu excéder en plus d'un détail; mais là comme ailleurs, il a vu du premier coup le nœud de la question, et l'a tranché (et peut-être un peu haché) de l'épée.

Depuis plus de trente ans, une nouvelle critique est née, elle est à l'œuvre; elle a multiplié ses explorations dans tous les sens; le goût public a été émancipé, et on l'a promené tant qu'on a pu hors des frontières; loin de l'enfermer dans les jardins régulièrement tracés, on a tâché de lui faire aimer

jusqu'aux moindres fleurs sauvages, parfois même des ronces. Le danger n'est plus aujourd'hui qu'on penche trop du côté de Virgile. On est loin du temps où un traducteur de Macrobe ne croyait pouvoir publier son travail sans demander en quelque sorte pardon aux mânes du chantre vénéré, et où il s'excusait auprès de l'annotateur de l'*Énéide*, M. Michaud [1]. Macrobe « avait à se purger du crime d'avoir attenté à la gloire du prince des poètes latins »; et cela uniquement parce que, dans les discours qu'il prête à ces interlocuteurs dans les *Saturnales*, il n'avait pas sacrifié Homère à Virgile. On est bien revenu de là, quoique peut-être, parmi ceux qui secouent dans l'autre sens la balance, il n'y en ait pas beaucoup qui lisent sincèrement et relisent Homère.

Ce que je voudrais, c'est qu'Homère regagnant ce qui lui est dû, non par une sorte de parti pris et de revirement théorique, mais par la familiarité et l'accès que des studieux fidèles ne cesseraient d'entretenir vers ses hautes et larges sources, Virgile ne perdît rien et gardât tout son légitime domaine, tous ses beaux royaumes, et du côté de Mantoue et dans son antique et immuable Latium. Je voudrais qu'avec cette facilité qu'a de nos jours l'esprit critique à se déplacer et à se mettre à chaque point de vue pour les maîtresses œuvres, on continuât de l'aimer et de le goûter presque comme du temps de nos pères, lorsqu'on reprochait à Delille de ne point

1. Préface des *Œuvres de Macrobe*, traduites par Ch. de Rosoy (1827).

mettre à traduire l'*Énéide* les soins qu'il avait donnés aux *Géorgiques*, lorsque la peinture s'inspirait à l'envi des souvenirs de ce grand poème, et que Guérin, Gérard et Girodet composaient des tableaux ou des suites de dessins qui en rappelaient à l'homme instruit et à l'homme sensible les plus mémorables passages [1]. Je voudrais qu'on ne rompît point avec toute cette tradition si conforme avec les qualités naturelles et acquises de notre France, et qu'on ne fît qu'y ajouter une intelligence plus vive encore, plus approfondie et plus expressive dans des limites mieux définies. Le profit comme le charme d'une telle Étude serait grand; je n'ai pu qu'en ébaucher l'idée et en indiquer le sens (*Virgilium vidi tantum*). On a du moins une première application de la méthode. Virgile est un poète que nous mesurons; je dirai même, c'est le premier en génie et le plus parfait des poètes que nous mesurons : car on ne mesure pas Homère. J'appelle *mesurer*, faire la part exacte de l'homme, du talent individuel, du temps, des sources où l'auteur a puisé; démêler et savoir ce qui était dans l'air lors de la création nouvelle, et ce qui a précédé; voir

1. Un des plus éloquents (éloquents dans le mode antique) des orateurs de la Restauration, M. Lainé, avait coutume, avant d'aller à la Chambre, et quand il devait y parler, de faire quelque lecture qui lui illustrât l'esprit et lui donnât la noble émotion du beau. Un jour qu'il avait lu le second livre de l'*Énéide*, il lui arriva d'être interrompu par la droite, qu'il était obligé de combattre parce qu'elle votait comme la gauche : « Est-ce ma faute à moi, dit-il tout d'un coup, en désignant du geste les interrupteurs, si je rencontre des Troyens sous l'habit des Grecs? » Il avait lu le matin l'épisode de Corèbe et d'Androgée.

clair alentour. D'Homère nous ignorons toutes ces choses, au lieu qu'avec Virgile elles nous sont connues; tout nous en est visible et manifeste, ou facile à surprendre; et, pour peu qu'on y veuille regarder, on le voit en quelque sorte lui-même à l'œuvre, comme le pasteur Aristée ou mieux encore Huber, à travers la ruche transparente, pouvait voir travailler ses abeilles [1].

(*Étude sur Virgile*, 1857.)

VIRGILE CHEZ LES MODERNES

Ce que je disais il y a quelque temps d'Horace [2] n'est pas moins vrai de Virgile : c'est un poète qui, en France, n'a pas cessé d'être dans l'usage et dans l'affection de tous. Mais que dis-je, en France? Virgile, depuis l'heure où il parut, a été le poète de la Latinité tout entière. Il a donné une nouvelle forme au goût, aux passions, à la sensibilité; il a deviné, à une heure décisive du monde, ce qu'aimerait l'avenir. S'il a trop dispensé, et les modernes et les Romains déjà, de l'antique et divin Homère, c'est qu'il y a dans les choses une nécessité fatale et une loi de succession et de renouvellement; c'est qu'on ne remonte pas avec une égale facilité le cours des âges et des fleuves nés de sommets trop différents;

1. Je dis que le grand observateur Huber, à qui l'on doit l'histoire naturelle des abeilles, les voyait, bien qu'en réalité il fût aveugle; mais lui-même il disait qu'il *voyait*, tant il usait bien des yeux de son fidèle secrétaire, et de ceux de sa femme ou de son fils.

2. Voir plus loin le morceau sur Horace.

c'est que l'Ida aux mille sources est bien loin, et qu'Ithaque est bien petite; c'est que Rome est Rome, et que tous les peuples issus d'elle en ont gardé toujours à leur horizon une vue présente, et ont un reste de sang latin jusque dans leurs veines. Virgile a été le poète du Capitole. Il n'a pas cessé, dans les âges les plus dévastés et les plus durs, d'apparaître comme une puissante et magique personnification de je ne sais quel charme regretté et non tout à fait perdu; il n'a pas cessé d'être l'enchanteur Virgile. L'hiver de la barbarie passé, il a présidé aussitôt aux nouvelles aurores. Il avait donné les dernières leçons de tendresse profonde, de suave et noble langage, il a réveillé les premiers échos dans les âmes de génie, et a rouvert le large fleuve de la belle parole. Ceux mêmes qui n'étaient point de sa famille ont d'abord relevé de lui, se sont crus ses fils et l'ont appelé leur père. A mesure que les mœurs de la société se sont adoucies et que la culture moyenne s'est étendue, il a retrouvé son vrai climat éclairé; il a été de plus en plus compris, de mieux en mieux admiré dans la sérénité de sa lumière et le composé savant de ses nuances. Ses peintures de la passion surtout, ses accents de pieuse et humaine pitié, l'ont fait chérir. Aujourd'hui, il est avec Horace de ceux dont on ne se sépare plus, de ceux qu'on emporterait comme des Pénates, s'il fallait absolument quitter le reste de la cité latine et de l'antique patrie. Horace, c'est l'ami; Virgile, c'est le maître et l'ami encore.

(*Étude sur Virgile.*)

DE QUOI SE COMPOSE LE GÉNIE ET L'ART D'UN VIRGILE; ET QU'IL EST BON DE S'EN PROPOSER L'IDÉE EN CE TEMPS-CI

Avant d'entrer dans l'analyse du poème et d'en être à cette lecture de l'*Énéide*, à laquelle je ne puis convier chacun en particulier que de loin, il y a besoin encore pour moi de bien établir et de rappeler à l'avance ce que cette lecture justifierait à chaque page, et ce que les souvenirs de tous m'autorisent dès à présent à résumer, les principales et différentes qualités et comme les éléments constitutifs du génie même de Virgile, plusieurs des parties du moins qu'il a su réunir dans une harmonie et une proportion qui est une dernière qualité suprême et le cachet achevé de ce génie. Son originalité relative et sa perfection, en regard d'Homère et des poètes primitifs plus grandioses, plus naturellement sublimes et animés de plus de feu, va résulter de cet ensemble de qualités qui se joignent si bien et s'assortissent savamment sous un doux maître.

J'énumère donc quelques-uns des talents et des mérites principaux de Virgile, comme je les conçois et à mesure qu'ils me viennent à l'esprit, sans chercher à y mettre un ordre systématique. Virgile, relu de près, livre en main, pourrait seul se présenter à nous et se démontrer lui-même avec le développement et le charme désirables; pour le moment, il me suffit du Virgile que nous avons tous présent dès l'enfance.

1° Il a l'amour de la nature, de la campagne. Qui en douterait? Il y a été nourri, il y a puisé ses premières impressions, ses premiers plaisirs; il a consacré aux jeux ou aux travaux rustiques ses premières études, comme ensuite il leur a voué ses plus parfaits tableaux. Il est né l'homme des champs; il en a la science, la connaissance pratique, comme aussi la joie et le doux rêve. Il y a mis son coloris poétique et délicieux, ce qu'Horace, parlant de la première manière de Virgile, a si bien défini par le *molle atque facetum*. « Je n'appelle pas *gaieté* ce qui excite le rire, a dit quelque part La Fontaine, mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toute sorte de sujets. » Voilà bien le *facetum* d'Horace en tant qu'il s'applique à Virgile, cette fraîcheur d'agrément, ce doux charme sans fadeur qui attache aux images de la vie rurale et que nous retrouvons en maint endroit chez le même La Fontaine; mais chez Virgile il y a de la beauté en plus et de la pureté de dessin et de lumière : — la campagne lombarde ou romaine, au lieu des horizons champenois. Virgile a conservé cette première religion et ce pieux amour des champs, dans le même temps qu'il rassemble et exprime les préceptes positifs et techniques de la culture en agriculteur consommé, et comme le ferait, à l'élégance près, un vieux Romain, un Varron ou un Caton. C'est cet amour, cette pratique de la nature champêtre qui a un peu manqué à notre Racine, dont le goût et le talent de peintre ont été presque uniquement tournés du côté de la nature morale.

Mais, avec ce talent et cette science de décrire les choses de la nature, avez-vous remarqué comme Virgile, dans l'*Énéide*, en use et n'en abuse pas, et ne s'y abandonne jamais? Quelle sobriété dans les peintures naturelles! rien que le nécessaire. Tant qu'Énée voyage et raconte ses navigations, on n'a que le profil des rivages, ce qu'il faut pour donner aux horizons la réalité, et la solidité aux fonds des tableaux. Dans cette Sicile que Virgile avait vue et où il avait habité, il ne prend aussi du paysage que l'essentiel, ce qui se rapporte à l'action; et même alors le moral domine, comme en ce bel endroit où les femmes troyennes, assises toutes ensemble sur la grève déserte, découragées et lassées, regardent en pleurant la grande mer immense. Et dans la peinture du Latium et du royaume pastoral d'Évandre, là où la description sortait de toutes parts, était comme sollicitée par tant de souvenirs, et où les Romains l'auraient certainement acceptée jusque dans son luxe, c'est en deux ou trois vers à jamais mémorables et éternels comme son sujet que Virgile a exprimé le contraste des anciens lieux et des lieux nouveaux, ce Forum, alors un pâturage où les bœufs mugissent, ce Capitole qui sera de marbre et d'or un jour, mais hérissé alors de son bois sauvage. Toujours ami et peintre de la nature, Virgile, dans l'*Énéide*, l'est chaque fois qu'il le faut, mais il ne l'est jamais que dans les limites de l'action. A la grâce suave et bucolique des impressions de jeunesse a succédé le paysage historique dans sa plus forte et mûre beauté.

2° En même temps que Virgile aime directement

la nature et les paysages, il y joint ce que n'ont pas toujours ceux qui les sentent si vivement, il aime les livres; il tient de son éducation première une admiration passionnée des anciens auteurs et des grands poètes : trait distinctif de ces poètes cultivés et studieux du second âge. Il a le culte de tout grand homme, de tout grand écrivain qui a précédé, comme l'avait et comme l'a souvent rendu avec tant de fermeté Cicéron. Toutes les peintures, toutes les beautés des poètes ses devanciers et ses maîtres, qu'il a lus et relus dès l'enfance et qu'il brûle d'atteindre à son tour et d'égaler, le poursuivent dans ses rêves; il les a retenues, et il n'aura de contentement que lorsqu'il les aura à son tour reproduites et imitées. Surtout s'il s'agit des Grecs, si c'est dans leur langue et leur littérature qu'il puise pour enrichir la sienne, il a hâte de montrer son butin. Sa première Églogue, je veux dire la première en date, est toute parsemée des plus gracieuses images de Théocrite, de même que son premier livre de l'*Énéide* se décore des plus célèbres et des plus manifestes comparaisons d'Homère; c'est tout d'abord et aux endroits les plus en vue qu'il les présente et qu'il les place. Loin d'en être embarrassé, il y met son honneur, il se pare de ses imitations avec orgueil, avec reconnaissance. C'est, à un degré de parenté encore plus rapproché, le même sentiment qui fait que Racine est heureux de marquer dans sa poésie un souvenir d'Euripide et de Sophocle. Cette imitation des livres et des auteurs, à ce degré de sentiment et avec une si vive réflexion des beautés, est encore une manière de naturel;

c'est le sang qui parle; ce ne sont pas des auteurs qui se copient, ce sont des parents qui se reconnaissent et se retrouvent. Et à leur tour les gens instruits sont heureux de retrouver dans une seule lecture le souvenir et le résumé de toutes leurs belles lectures.

En vain, du temps de Virgile et depuis, des critiques ont-ils essayé de réclamer sur ce grand nombre d'imitations, et d'introduire à ce sujet l'accusation odieuse de plagiat. On a fait des volumes tout composés de ces passages empruntés aux Grecs par Virgile; il y en a eu des recueils qui ont paru chez les Romains peu après la publication de l'*Énéide*, et dans une pensée de dénigrement; on a refait de tels recueils à l'usage des modernes depuis la renaissance, et dans une simple vue d'érudition. Dès longtemps la question est jugée, et le sentiment qui a prévalu est celui que je voyais hier encore exprimé dans une correspondance familière par un homme de grand goût (l'illustre Fox) : « J'admire Virgile plus que jamais pour cette faculté qu'il a de donner l'originalité à ses plus exactes imitations ». Plus on examine, plus on en revient à cette conclusion, qui concilie les droits du talent à tous les degrés et aux divers âges.

Cependant, il faut tout dire : s'il s'agit des Latins, et en exceptant Lucrèce, qu'il semble avoir honoré comme un véritable ancien, Virgile en use un peu plus librement et certes avec un moindre sentiment de respect : c'est ainsi qu'en même temps qu'il prend à Nævius pour le fond, il dérobe à Ennius surtout, à Attius et sans doute à d'autres encore, le petit

nombre de bons vers et de beaux mots qui méritent d'être sauvés du naufrage et de l'oubli. Il fait comme Molière, il prend son bien où il le trouve. Comme on lui demandait ce qu'il faisait d'un Ennius qu'il avait entre les mains : « Je tire de l'or, répondait-il, du fumier d'Ennius ». Ici, on sent moins le disciple pieux et l'admirateur que le poète souverain à son tour, qui use de son droit avec licence. Il sait bien qu'il fait honneur à ces vieux poètes italiotes et tout pleins de rusticité en leur prenant ce qu'ils ont de bon et en y donnant asile. S'il y a un beau vers perdu quelque part chez eux et comme tombé de leurs œuvres ou errant, il le place chez lui et le loge dans son palais de marbre, en un lieu éclairé. Voilà leur vers devenu immortel! ils n'ont qu'à le remercier et non à se plaindre.

Quelquefois aussi pourtant, même avec les Latins, s'il prend un vers connu et qui est dans toutes les mémoires, c'est pour rendre hommage et faire une politesse à celui de qui il l'emprunte notoirement et à qui chacun le rapporte. Ainsi fait-il, au moins en un endroit, pour son ami et son contemporain un peu plus ancien d'âge, Varius. Il a mis deux vers de lui presque en entier dans son sixième livre. C'était une manière publique de lui dire : « Je ne saurais rien trouver de mieux ». Mais, en fait d'emprunts purement latins et domestiques, ce dernier sentiment de déférence chez Virgile est moins habituel que le sentiment opposé.

Ainsi, double procédé : avec les grands auteurs et poètes grecs, une imitation, une transplantation pleine d'art et de respect, avouée, assortie, en-

châssée ou greffée avec une habileté neuve et qui honore; avec les vieux Latins, un butin de bonne prise, qu'on trouve dans le tiroir de la maison, un bien de famille dont on s'accommode à son gré, sans façon et sans gêne; mais, dans l'un et l'autre cas, grande attention aux écrits des devanciers et à tout ce qu'on a de poètes dans sa bibliothèque.

3° Virgile a l'érudition. Ce ne sont pas seulement les poètes dans leurs beautés qu'il lit et relit, et qu'il sait par cœur, ce sont les auteurs plus spéciaux, les vieux historiens, ceux qui ont écrit sur les antiquités et les origines romaines obscures, qu'il consulte et qu'il possède essentiellement. On peut lui appliquer ce qu'Énée dit quelque part de son père Anchise, compulsant en idée les dires et les traditions des ancêtres :

Tum genitor veterum volvens monumenta virorum.

Il a fouillé dans les vieux titres et les monuments de l'antiquité romaine, et son poème présente tout un fonds d'archéologie historique qui le rend des plus respectables à ceux mêmes qui y cherchent autre chose encore que le charme des tableaux et de la couleur, aux savants qui s'étudient à retrouver l'Italie d'avant les Romains. Il est, dit-on, dans les derniers livres de son *Énéide* le guide le plus sûr encore pour tout ce qui est des anciens peuples latins. On voit de plus par Macrobe combien les critiques latins érudits admiraient Virgile et y trouvaient quantité de choses qu'ils s'exagéraient peut-être, sur ce qui était relatif au droit des pontifes, au droit augural; ils le trouvaient si exact et si

scrupuleux dans le choix des termes, dans le rituel des sacrifices, dans l'ordre et le détail des cérémonies, qu'ils disaient de lui qu'il aurait mérité d'être *grand pontife*.

S'il savait l'agriculture comme le vieux Caton, il paraissait savoir les augures comme un Lélius. Virgile en son temps méritait ainsi à sa manière qu'on le louât comme Dante, duquel on disait qu'il était *théologien* et qu'aucun dogme ne lui échappait.

Ce sont toutes ces études, auxquelles il faut joindre les notions astronomiques, les doctrines philosophiques, pythagoriciennes et autres, qu'il appelait à son aide pour faire de son *Énéide* un monument complet qui satisfît et représentât les goûts de son époque, et qui rachetât par la diversité et la richesse des accessoires ce qu'il sentait bien y manquer pour une certaine verve et un certain feu continu, réservé peut-être aux seules épopées premières.

4° Virgile a pourtant, comme inspiration générale de son poème (je l'ai déjà montré), une veine habituelle ardente ou du moins très fière, et qui revient à tout instant, le patriotisme romain, l'orgueil légitime d'être citoyen de ce peuple-roi, de ce peuple politique et sensé, de qui l'ancien Caton se flattait en son temps d'avoir laissé une si haute idée aux Athéniens, jusqu'à leur faire dire « qu'aux Grecs la parole sortait des lèvres, et aux Romains du cœur et de la pensée ». Virgile savait mieux que personne ce qu'une telle parole avait d'injuste; mais, tout Grec qu'il était par ses admirations et par sa finesse de talent, il sentait néanmoins et tenait à marquer

ce coin solide et sensé qui était, à cette date, la supériorité de la nation romaine.

5° Il tempérait ce que le patriotisme chez les Romains de vieille roche avait de trop dur et d'exclusif, par un esprit déjà moderne d'humanité universelle. Ce côté du génie de Virgile est présent à tous et lui est particulier entre les poètes anciens, dont il est à notre égard le plus rapproché par l'esprit et par le cœur. Je sais qu'on trouverait chez les Grecs mêmes, et dans Homère, et dans Ménandre, et en beaucoup d'autres, des traces originales de bien des vers miséricordieux et humains qui nous sont surtout connus et qui ont été mis en circulation par Virgile. En accordant ce qui est dû à l'un, n'allons pas oublier ce qui est dû bien antérieurement aux autres. Où ai-je donc vu récemment « que la poésie dans Homère brille surtout des couleurs du monde matériel, et qu'elle ne commence que dans Virgile à toucher le cœur par l'expression du sentiment »? O hérésie et blasphème! Ceux qui disent cela n'ont pas lu ou n'avaient plus présent Homère, si plein des grandes sources de la sensibilité naturelle. Mais la sensibilité sous sa forme déjà moderne, plus sobre, plus discrète d'expression et encore profonde, telle que nous aimons à nous l'exprimer à nous-mêmes dans une civilisation perfectionnée, elle est surtout chez Virgile. Cette veine intérieure est trop habituelle en lui et trop constante, elle pénètre trop avant dans toutes les parties de sa composition pour ne pas être distinguée comme un signe personnel de son génie. Virgile, comme son héros, a la piété et la pitié, parfois une teinte de

tristesse, de mélancolie presque, quoiqu'il faille prendre garde en cela de ne pas trop tirer Virgile à nous; la mélancolie, en effet, c'est déjà la *maladie* de la sensibilité : Virgile n'a encore cette sensibilité qu'à l'état naturel et sain, bien qu'avec une grande délicatesse. Il a, dans la peinture de sa touchante victime, de sa Didon immortelle, toutes les tendresses et les secrets féminins de la passion. Il a (et je me plais à rassembler ici toutes les qualités qui se touchent), il a même la chasteté, malgré de certains endroits de ses écrits et malgré de certains accents; mais j'appelle ainsi, pour un talent poétique, le sérieux dans la manière de sentir, la réserve et la pudeur de l'expression observées jusqu'au milieu de ce qui peut sembler de l'égarement. Et cela est si vrai, que Dante, le poète austère et l'adorateur de l'amour pur, a été naturellement amené par instinct à se choisir Virgile pour maître et pour guide; et il le conserve avec lui durant ce voyage mystique, non seulement dans les cercles de l'Enfer, mais jusqu'aux dernières limites du Purgatoire. Ce n'est que lorsque Béatrix descend du Ciel et lui apparaît, ce n'est que lorsqu'à cette vue il se retourne vers Virgile comme vers un père ou vers une mère pour lui dire, en lui empruntant une de ses paroles : « Je reconnais en moi les signes de l'ancienne flamme... » *Agnosco veteris vestigia flammæ...*, parole de Didon qui lui sert à exprimer sa pensée pour Béatrix! — ce n'est qu'alors qu'il s'aperçoit que Virgile a disparu et l'a abandonné. De la flamme d'Élise à l'ardeur pure de Béatrix, il y a tout un rapprochement, et comme un moment

où l'on dirait qu'elles vont se joindre et se confondre. Saint Augustin, on le sait, a mêlé aussi Virgile à ses *Confessions*; on voit qu'il l'avait goûté et aimé, qu'il avait pleuré sur Didon, quoique ce soit plus agréable à citer de loin qu'à lire de près, saint Augustin étant beaucoup moins tendre et moins touchant en cela qu'on ne se plaît à l'imaginer. Mais Dante nous suffit, et l'on a droit de dire : Tout chrétien dans son pèlerinage aime à cheminer avec Virgile le plus longtemps qu'il peut, et ne se détache de lui, si tant est qu'il doive à un moment s'en détacher, qu'à la dernière extrémité et en pleurant.

Bornons ici l'énumération. J'ai parcouru les principaux points qu'assemble sous son astre et qu'anime de son doux rayon cette beauté, cette puissance d'un ordre unique, cette chose parfaite et charmante qu'on appelle le génie virgilien : amour de la nature; — culte de la poésie, respect déjà classique des maîtres, imitation savante; — érudition et science d'antiquaire; — patriotisme; — humanité, piété, sensibilité et tendresse; c'est là une première esquisse par laquelle il était juste de commencer. Mais je n'aurais pas dit ce qui est surtout à remarquer et ce qui donne à ce génie de Virgile, comme à un degré un peu moindre, je le crois, à celui de Racine, — comme, dans un autre ordre de productions, au génie de Raphaël, — son principal caractère et sa perfection, si je n'insistais dès à présent sur cette qualité souveraine qui embrasse en elle et unit toutes les autres, et que de nos jours on est trop tenté d'oublier et de méconnaître : je veux parler de l'unité de ton et de couleur, de

l'harmonie et de la convenance des parties entre elles, de la proportion, de ce goût soutenu, qui est ici un des signes du génie, parce qu'il tient au fond comme à la fleur de l'âme, et qu'on me laissera appeler une suprême délicatesse; je multiplie tous les noms pour rendre ce que je sens, ce que les autres sentent comme moi, et ce qui n'a son entière définition que dans le sentiment même. Mais, s'il est malaisé de définir en soi cette qualité essentiellement virgilienne, qui consiste souvent, comme tout ce qui est d'un art exquis et d'un art moral, à n'agir qu'à l'intérieur et à se dérober, combien il nous serait facile de la mieux faire comprendre et de la montrer par ses contraires!

Les contraires, hélas! ce sont bien des choses qui nous entourent et qui sont les marques et les symptômes des littératures vieillies, riches encore et fécondes, mais curieuses à la fois et blasées à l'excès; c'est tout ce qui force le ton, tout ce qui jure et crie dans la couleur, dans le style, dans la pensée, dans l'observation et la description des objets extérieurs, dans les découvertes et les analyses à perte de vue qu'on prétend donner de la nature humaine, et qui en déplacent violemment le centre, qui en bouleversent l'équilibre. De grands talents sont compatibles avec ces défauts : que dis-je! ils en vivent, ils s'en glorifient et s'en parent, ils en triomphent comme de beautés nouvelles et de conquêtes. J'aime peu à parler, dès que je n'y suis plus obligé, des productions de nos jours : non que je ne les apprécie et que je n'admire bien souvent tout ce qu'il faut de verve, de jet vif et abon-

dant, de récidive féconde, de main-d'œuvre habile et rapide pour occuper et amuser en courant, pour arrêter, ne fût-ce qu'un instant au passage, une société de plus en plus exigeante et affairée. A ces productions modernes, dès qu'une heureuse qualité, un signe d'invention s'y marque, il est juste de leur savoir gré de tout, de leur tenir compte des difficultés sans nombre, et de leur laisser, fussent-elles destinées à périr jeunes, le peu de vie et le succès d'une saison qui leur est accordé. Mais pourtant une étude de la poésie latine et de cette moyenne antiquité à laquelle nous atteignons si aisément, et dont le commerce n'a pas cessé de nous être facile, serait trop incomplète, serait trop inactive et trop morte si l'on n'en tirait à l'occasion les conséquences naturelles et les leçons qui peuvent nous convenir et nous éclairer. Or, quelle leçon nous donne avant tout le génie, l'art de Virgile, lorsqu'on en a parcouru en idée les principaux mérites et qu'on le considère un moment dans son ensemble?

Une leçon de goût, d'harmonie, de beauté humaine soutenue et modérée. Essayons un peu d'opposer à cette impression que l'on doit au noble poète quelques-uns de nos défauts habituels; et, pour ne rien choquer, qu'on me laisse un moment métamorphoser les choses, leur donner un air de mythologie, en les revêtant de quelques-unes des images et des figures que la lecture même de Virgile et des anciens nous suggère.

Je me suis quelquefois demandé ce qu'un de ces personnages extraordinaires, fabuleux et monstrueux en partie, qui ont du divin et de la bête, un

de ces Titans qui voulurent escalader le Ciel et que Jupiter foudroya; ou cet Encelade qui faisait bouillonner l'Etna et trembler toute la Sicile toutes les fois qu'il se remuait; ou bien ce Cyclope cousin des Titans et géant lui-même, ce Polyphème qui dans sa jeunesse pourtant jouait si habilement de la flûte; ou bien un de ces Sphinx de mystère, une de ces magiciennes dont il nous est fait de si terribles peintures, mais qui avaient aussi quelques parties supérieures et spécieuses, et le don de divination et de prophétie; une de ces nymphes, de ces déesses secondaires qui ont quelque chose en elles de la chimère ou de la sirène; ou quelqu'un encore de ces demi-dieux champêtres qui bondissaient à la suite du dieu Pan; un de ces êtres, en un mot, qui sont à la fois au-dessus et au-dessous de l'homme (et, prenons garde! cet être-là, c'est bien aisément nous-mêmes si nous n'avons reçu du Ciel le plus heureux mélange, et pour peu que nous nous abandonnions), — je me suis donc demandé ce qu'il en serait si quelqu'un de ces êtres, démons ou génies, se civilisant en apparence, était supposé tout d'un coup doué de talent, du talent d'écrire, de composer des livres, des poèmes, des romans, etc.; s'il avait appris enfin tout l'usage qu'on peut tirer de ce petit instrument qu'on tient à la main, une plume. Bon Dieu! que d'étonnantes choses on verrait! que de prodiges à première vue! que de coups de force! que de tours d'adresse! que de pénétration! ce serait, par moments, à donner le vertige. Mais on le voit trop aussi, et l'on a déjà achevé ma pensée; à côté de ces prouesses gigantesques du talent, ou

de ces merveilles et de ces splendeurs de peinture et de ces magnificences de tissu, ou de ces projections infinies et subtiles dans les sentiments raffinés, ou de ces mouvantes et soudaines constructions de récits, que de chutes, que de catastrophes, et, pour tout dire, que d'éclaboussures! car, faute du goût humain, il n'y a aucune garantie : à côté d'une apparence de beauté, d'un commencement de beauté, ou de grandeur, ou d'émotion, tout d'un coup une énormité, un quartier de rocher qui vous tombe sur la tête, une crudité qui vous révolte, en un mot, une offense à la délicatesse. Oh! jamais avec Virgile, jamais avec un génie de cette famille si bien née, avec un talent nourri de cette lecture et qui la sent profondément, jamais vous n'avez à craindre de telles rencontres, de telles subites avanies, qui (je parle du moins pour moi) corrompent tout plaisir, et qui glacent dans sa source le bonheur de l'admiration.

Le génie de Virgile a naturellement contre lui les monstres. Caligula ordonna un jour que toutes les images ou statues de Virgile, comme celles de Tite-Live, seraient enlevées des bibliothèques publiques, et les exemplaires de leurs ouvrages détruits. Le caractère d'un talent se juge d'après ceux qui le haïssent non moins sûrement que d'après ceux qui l'admirent.

On a compris à l'avance l'utilité dont pourrait être une lecture bien faite et bien sentie de Virgile, un commerce salutaire ainsi doucement renoué. Il m'arrive à tout instant de parler d'Homère, de cet Homère qui mériterait d'avoir, comme Dante, un

prêtre à part pour l'expliquer, pour le lire et le développer, pour le recommencer sans cesse en public quand on l'aurait fini, et duquel je ne parle ici qu'en balbutiant. Cette admiration que j'ai pour Homère, on la devine sans peine très supérieure (ce n'est plus une hardiesse de le dire) à celle même que j'ai pour Virgile. Mais, le dirai-je aussi? les qualités et les vertus poétiques d'Homère et de l'épopée homérique, on est assez en veine et en disposition de les goûter, de les célébrer aujourd'hui. Je craindrais plutôt, si on livrait sans préparation Homère à ceux qui s'attachent en tout à la forme plutôt qu'à l'esprit, qu'on n'en prît occasion d'un faux sublime, d'une naïveté prétentieuse de couleur, d'un naturel excessif, et qui n'est vrai qu'à sa place et à son âge du monde. On est trop porté de nos jours à outrer le caractère extérieur, sauf à ne pas être fidèle à l'esprit ; tandis qu'avec Virgile, dans la disposition littéraire présente, il n'y a nul danger et il n'y aurait que profit à s'en approcher et à y puiser les leçons indirectes et intimes qu'il nous donne. Oh ! qu'en ce moment nous irait bien le génie ou tout au moins le tempérament virgilien ! Ne rien outrer, ne rien affecter, plutôt rester un peu en deçà, ne point trop accuser la ligne ni le ton, voilà de quoi nous avons besoin d'être avertis. Jamais la littérature latine, étudiée dans sa période classique, dans sa nuance d'Auguste, avec ce qu'elle offre de digne, de grave, de précis, de noble et de sensé, n'a été plus nécessaire qu'aujourd'hui. Encore une fois, je ne veux pas médire de notre temps : il a de grands mérites, notamment

une intelligence historique et critique plus étendue qu'on n'en a jamais eu, le sentiment des styles à toutes les époques, et des différentes manières; mais la manière qui repose et qui ennoblit est celle encore à laquelle on devrait aimer, ce semble, à revenir après les courses en tous sens et les excès ou les fatigues. Rien n'est perdu de la délicatesse d'une âme si, quoi qu'elle ait fait et vu et cherché, elle se retrouve sensible en présence de Virgile, et s'il fait naître une larme, — une de ces larmes d'émotion comme j'en ai vu rouler un jour dans les yeux d'un noble statuaire devant qui un étranger osait, dans la galerie du Vatican, critiquer l'Apollon du Belvédère : l'artiste offensé ne répondit que par cette larme.

J'aime à marier ces deux ordres de beauté, à rapprocher ces chefs-d'œuvre de l'art noble, contenu, poli, civilisé, qui enferment et disent plus de choses qu'ils n'en accusent. Je sais que l'Apollon, si admiré et presque adoré de nos pères, est moins en faveur aujourd'hui qu'autrefois; une sculpture plus énergique a prévalu ; mais, de son piédestal harmonieux, il continue de régner toujours, et son calme fier n'a pas cessé d'être l'image du plus décent des poètes. Car notez le rapport merveilleux et la parenté : de même que le Jupiter de Phidias, s'il s'était mêlé de peindre, aurait remonté à sa source et aurait peint comme Homère, de même l'Apollon du Belvédère, s'il se mêlait d'écrire, écrirait comme Virgile.

(*Étude sur Virgile.*)

HORACE EN FRANCE

Horace, si goûté du premier jour, a dû hériter, avec les années et avec les siècles, de tout ce qui a péri autour de lui ou d'antérieur à lui, et dont il nous dédommage. Ses Odes, par exemple, sont pour nous un résumé de toute la fleur lyrique perdue de l'Antiquité. Chez les peuples modernes, et particulièrement en France, Horace est devenu comme un bréviaire de goût, de poésie, de sagesse pratique et mondaine. Les hommes ont besoin d'un livre. Le chrétien a la Bible. Tel érudit jadis s'enfermait dans Homère et y rapportait tout; à chacun des actes les plus familiers de la vie, au lever, au manger, au dormir, il avait à la bouche un vers du poète auquel il s'était consacré. Il est tel homme de Port-Royal, Saci, par exemple, qui à chaque propos de la conversation, avait une parole de saint Augustin à citer, à appliquer avec une allusion ingénieuse. Pour d'autres, c'est Montaigne; pour d'autres, La Fontaine; leur esprit s'y est logé tout entier. Mais, en fait de livres anciens, il n'en est pas qui soit plus à la portée de nous tous qu'Horace : par lui on ne s'écarte en rien de nos habitudes, et pourtant on tient par bien des endroits à l'Antiquité. Je ne connais rien de plus doux, quand on vieillit et quand l'esprit, resté délicat, devient un peu paresseux, que de penser ainsi à l'aide d'un livre familier et mainte fois relu; c'est une manière de marcher en s'appuyant, en prenant un bras pour faire un

tour de promenade au soleil. C'est le cas de beaucoup avec Horace; on revient à lui en vieillissant et en redevenant soi-même plus faible et aussi plus sensible.

De bonne heure Horace a joui en France de ce privilège et de cette faveur d'être le poète et l'Ancien de ceux qui, bien souvent, n'en avaient pas d'autre que lui. Au début de notre renaissance, on a, à son sujet, l'opinion de ce docte et fougueux Scaliger, qui le loue, qui le blâme, qui lui préfère Juvénal dans la satire, et qui s'écrie tout à coup, à propos de l'ode *Qum tu Melpomene semel*, et de celle *Donec gratus eram tibi*, qu'il aimerait mieux en avoir fait de pareilles que d'être *roi de toute la Tarraconaise*, ce qui veut dire plus que de tout l'Aragon. Un vrai lecteur d'Horace, et qui le savoure selon l'esprit, n'a pas même à renoncer à cette idée d'être roi. Tant que régna la Pléiade poétique de Ronsard, Horace était primé par les Grecs : avec l'école de Malherbe, de Racan, de Maynard, il se trouve naturellement amené à régler l'inspiration lyrique de nos poètes que désormais le feu de Pindare dépasse et qui s'en méfient :

> Autrefois à Racan Malherbe l'a conté :
> Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre...,

a pu dire La Fontaine. Depuis la réforme de Malherbe, le lyrisme d'Horace est à notre mesure; c'est un lyrisme composé, qui va à nos mœurs, à nos élancements qui durent peu, à toute notre manière de sentir. On est même porté, en le goûtant si bien, à devenir injuste envers les lyriques des époques

plus franches; et Godeau, dans sa préface des Œuvres de Malherbe, ayant nommé Sapho, Anacréon et Pindare, s'échappe jusqu'à dire, exprimant déjà en cela le préjugé français : « Mais, quelque vanité qui les flatte, il est certain qu'Horace vaut mieux tout seul que ces trois ensemble, car il n'y a point de sujets qu'il n'ait traités avec une délicatesse incomparable; et, quand il confessa Pindare au-dessus de l'imitation, ou il commençait à faire des vers, ou il suivait l'opinion commune, et tâchait de gagner l'esprit de ses lecteurs par un si célèbre témoignage d'humilité. Il a pu l'avoir pour maître, mais il est devenu plus habile que lui; et quiconque fera la comparaison de leurs ouvrages trouvera sans doute son style beaucoup plus poli, la structure de ses vers plus belle, et ses pensées plus raisonnables. »

Godeau parlait de Pindare bien à son aise. C'est cette qualité raisonnable toutefois, ce bon sens, qui fait d'Horace, en effet, un lyrique d'un ordre à part et sur qui ne tomberont jamais les dédains que quelques esprits supérieurs ont marqués pour les lyriques en général. Cicéron disait que, « même quand on lui doublerait l'espace de la vie, il ne trouverait pas encore de temps pour lire les lyriques ». Certes il n'eût pas dit cela d'Horace. Et Montesquieu, faisant parler le bibliothécaire dans les *Lettres Persanes* et lui faisant dire : « Voici les lyriques que je méprise autant que j'estime les autres (les dramatiques), et qui font de leur art une harmonieuse extravagance », a manqué en oubliant d'ajouter qu'Horace est excepté de l'anathème.

Au XVIIe siècle, Horace, comme Montaigne, est entré dans l'entretien des honnêtes gens. Saint-Évremond, qui l'appréciait pour ses Satires, ses Épîtres et Poésies familières, le trouvait, dans les Odes, encore trop lyrique à son gré ; mais déjà on n'allait plus distinguer entre ses mérites divers, on l'aimait, on le voulait tout entier. Les Vivonne, les d'Estrées l'emportaient à bord dans leurs navigations, et ne s'ennuyaient pas quand ils avaient leur Horace. Boileau passa sa vie à lutter avec lui et à en donner en français d'agréables et solides équivalents. Les Chaulieu, les La Fare le traduisaient avec faiblesse, mais l'imitaient quelquefois avec bonheur, avec une mélancolie voluptueuse. Fénelon l'a loué dans un Dialogue pétillant d'esprit, et où il fait dire à Horace par la bouche de Virgile : « Jamais homme n'a donné un tour plus heureux que vous à la parole pour lui faire signifier un beau sens avec brièveté et délicatesse ; les mots deviennent tout nouveaux par l'usage que vous en faites. Mais tout n'est pas également coulant ; il y a des choses que je croirais un peu trop tournées. » Ainsi devait penser, sinon Virgile, du moins Fénelon.

Dans une Correspondance, assez récemment publiée, qu'il eut avec un militaire de ses amis, le chevalier Destouches, on voit Fénelon tenir en quelque sorte une gageure; et comme ce Destouches était grand lecteur de Virgile et un peu moins d'Horace, sous prétexte de le prendre par son côté le moins bien muni, il l'attaque perpétuellement avec des vers de ce dernier, et lui insinue, sous son nom, la meilleure morale ; Horace revient

à tout propos ; chaque lettre porte avec elle sa citation enjouée ; tous les vers maximes et proverbes y sont en circulation déjà.

Il y eut un moment, dans la première moitié du XVIII[e] siècle, et probablement vers les années de la Régence, où il se fit un ralentissement dans le goût et la connaissance d'Horace. On lit dans les Opuscules de l'abbé Gédoyn un *Entretien sur Horace* qui commence par cette plainte : « L'aimable poète qu'Horace, et quel dommage qu'il soit si peu lu ! J'ai vu un temps où il faisait les délices des courtisans qui avaient quelque teinture de lettres ; ils le savaient par cœur, ils se piquaient de l'entendre, ils le citaient à propos. » Ce petit traité de l'abbé Gédoyn renferme tout un bouquet des meilleurs et des plus agréables passages d'Horace. Bientôt cependant Horace redevint ce qu'il ne pouvait plus cesser d'être en France, un ami, un conseiller, un génie domestique et l'hôte de la maison. Voltaire, qui laissa bien échapper sur son compte quelques-unes de ces légèretés dont il n'était pas maître, l'a loué dans une Épître du plus agréable ton et en des vers que chacun a retenus :

Jouissons, écrivons, vivons, mon cher Horace !
. . . .
J'ai vécu plus que toi ; mes vers dureront moins.
Mais au bord du tombeau je mettrai tous mes soins
A suivre les leçons de ta philosophie,
A mépriser la mort en savourant la vie,
A lire tes écrits pleins de grâce et de sens,
Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens...

Et ce qui suit. — Voltaire semble même lui avoir dérobé le plus vif de son esprit et de son souffle

dans ses Stances émues et qui vivront : *Si vous voulez que j'aime encore, etc.*

Horace, sur la fin du siècle, au moment du naufrage de la société, fut le compagnon fidèle et le consolateur de bien des esprits lettrés qui n'emportaient que lui dans les prisons, dans l'exil ou dans les camps. Si quelqu'un des Anciens, par son influence, aida à cette renaissance des lettres qui se fit sentir dès le Directoire et qui se décida sous le Consulat, c'est Horace. Les circonstances rendaient de l'à-propos et tout leur sens à quantité de ces pièces lyriques nées au lendemain des discordes civiles. Son *Carmen seculare* se chantait de nouveau. Les Daru, les Vanderbourg et bien d'autres firent de ses poésies l'objet de leurs travaux ou de leurs délassements; Andrieux faisait de lui l'oracle familier de sa critique. Bientôt on eut en France un roi qui ne s'exprimait jamais avec plus de contentement que quand il citait un vers d'Horace.

Traduire Horace, et surtout le traduire en vers, est même devenu, depuis soixante ou quatre-vingts ans, et chez nous et en d'autres pays, une sorte de légère infirmité morale et de douce maladie qui prend régulièrement un certain nombre d'hommes instruits au retour d'âge; c'est une envie de redevenir enfant, adolescent, de se reporter au temps des études qui nous étaient chères. Les noms les plus divers, si l'on en fait une liste, se rencontreraient dans cette concurrence dernière et tranquille : Hastings (le Hastings des Indes), tel vieux général de l'Empire, ou un receveur général des finances, ou un ancien agent de change. On pour-

rait compter, on l'a dit [1], *bon an mal an*, combien il se fait de traductions en vers d'Horace : c'est un chiffre. J'aime à y voir une preuve d'un fonds commun d'études classiques, d'un goût littéraire persistant et disséminé dans les professions les plus diverses. Le jour où il n'y aura plus de ces traductions perdues d'Horace, j'ai peur que ce ne soit un signe que bien moins de gens l'ont lu et le liront.

Béranger (toute proportion gardée entre l'époque où il parut et le siècle d'Auguste) a présenté dans sa poésie quelques-unes des vives qualités combinées et aussi des procédés d'Horace : s'il en avait été besoin, il nous en aurait rajeuni l'idée. L'école lyrique moderne en France ne s'est guère, d'ailleurs, rattachée directement au lyrique latin. Il y a même eu de la part du plus éminent poète de cette génération, de la part de M. de Lamartine, quelques traits dédaigneux lancés à la rencontre sur Horace, comme il en a laissé tomber quelques autres sur La Fontaine. Qui n'aime pas La Fontaine, en effet, doit trouver à redire dans Horace. Le fond de ce dédain, je le sais bien, c'est qu'on reproche à Horace de n'être pas assez élevé ; on lui reproche d'avoir des sens, des passions, et, s'il est généreux en quelques endroits, de pousser à une indulgence facile en quelques autres. Que voulez-vous ! Horace est un homme. La gloire et le malheur de cette belle poésie moderne dont nous apprécions le grand souffle autant que personne, est d'avoir songé quelque temps à faire de l'homme ou de la

1. M. H. Rigault.

femme un ange, une âme, et d'en avoir parlé en vers comme étant de purs esprits : il en est résulté de beaux élans, et des mélodies sortant des nuages, mais des chutes.

D'autres poètes de nos jours, plus fidèles à la mesure humaine et à notre limite d'horizon, se sont moins éloignés d'Horace, et quelques-uns même ont essayé de traduire en vers, ou, qui plus est, de produire à la scène, telle de ses odes gracieuses, étincelantes.

La moitié du siècle est déjà écoulée, et il semble qu'une ère nouvelle commence : une ère où l'érudition (là où elle existe) prétend à être plus forte, plus approfondie, et où l'instruction, au contraire, a fort à faire pour se soutenir à un niveau moyen. Le monde, pressé de vivre, est de plus en plus lancé dans des directions toutes actuelles, toutes positives. La plupart n'ont le temps de sauver de l'Antiquité que ce qui s'apprend vite et ce qui s'emporte commodément. La barque d'Horace, en passant par ce nouveau détroit pour entrer dans un autre bassin de civilisation, a-t-elle à craindre le moindre risque? Je craindrais pour tous, que j'espérerais encore pour lui seul. Il me semble qu'Horace réunit toutes les conditions pour rester le plus longtemps possible le dernier des Anciens auprès de ceux qui n'auront guère familiarité ni liaison étroite avec d'autres. Je le souhaite du moins pour l'honneur de cette civilisation qui s'étend dans tous les sens et se transforme. Que ceux à qui la connaissance suivie de l'Antiquité est refusée en acquièrent, en conservent par lui encore le sentiment et la saveur! Quels que

soient les distractions et les accablements de la vie moderne, il n'aura pas renoncé à la culture délicate de l'esprit ni au commerce honorable avec les Grâces, celui qui aura encore un quart d'heure dans une traversée, dans un ennui d'auberge, dans un quartier d'hiver, n'importe où, si un Horace lui tombe sous la main, pour se relire à lui-même l'ode à Pyrrha, celle au vaisseau de Virgile, l'ode de Posthumus, à Grosphus, à Dellius, le Dialogue d'Horace et de Lydie et le *Hoc erat in votis*... Je sais trop bien que le très grand nombre ne peut être ainsi; l'essentiel est qu'il y en ait toujours quelques-uns, et que la race n'en périsse pas.

(Article sur Horace, publié à la suite de l'*Étude sur Virgile.*)

LES TRADUCTIONS EN VERS

Comme les goûts changent! comme le flot se déplace! comme il y a des branches tout entières de littérature qui défleurissent et se dessèchent! comme ce qu'on aimait et ce qu'on recherchait le plus la veille court risque d'être négligé ou dédaigné le lendemain! Lorsque, il y a cent ans environ, tout le public lettré, à l'annonce de la traduction des *Géorgiques* par l'abbé Delille, se prononçait si vivement en faveur des traductions en vers des poètes anciens, qui eût dit qu'à un siècle de là le point de vue serait retourné et renversé, que l'on nierait l'avantage qu'il peut y avoir à posséder chez soi les tableaux anciens dans des copies harmonieuses,

élégantes, suffisamment ressemblantes et fidèles, et qu'on ne priserait plus guère, en fait de traductions, qu'un calqué rude, sec, inélégant, heurté? Je suis moins étonné de ce changement de goût que je n'en ai l'air; il s'explique très bien et se justifie même en grande partie. Dans cette incessante variabilité des modes et des vogues littéraires, les traductions, notamment, sont chose essentiellement relative et provisoire; elles servent à l'éducation des esprits, elles en sont la mesure, et il n'y a rien d'étonnant qu'à un moment venu, ils s'en passent ou en veuillent d'une autre sorte et d'une autre marque. Traduire en vers surtout est une entreprise qui suppose entre l'auteur et les lecteurs certaines conditions convenues, qui doivent changer d'un âge à l'autre. Quoi qu'il en soit, Delille ouvrit la marche dans notre littérature et commença par Virgile; chacun le suivit dans cette voie : Daru un peu lentement et pédestrement pour Horace; Saint-Ange, avec une obstination parfois couronnée de talent, pour Ovide; Aignan sans assez de feu et trop médiocrement pour Homère; Saint-Victor, le père du nôtre, par une vive, légère et encore agréable traduction d'Anacréon. On eut le *Tibulle* de Mollevaut, les *Bucoliques* par Tissot. Delille, en traduisant le *Paradis perdu*, avait également ouvert la voie et donné le signal du côté des modernes; Baour-Lormian, assez heureux avec Ossian et les poésies galliques, s'attaquait imprudemment à la *Jérusalem delivrée*. C'était à qui, dans les littératures anciennes ou modernes, trouverait un poète non traduit encore et y planterait le premier son drapeau, en disant :

Il est à moi [1]. Pour la littérature ancienne, et latine particulièrement, une traduction en vers, faite avec soin et élégance, était jugée une conquête définitive, une œuvre considérable et de toute une vie, qui, menée à bonne fin et imprimée, conduisait tout droit son homme à l'Académie française. Ainsi en pensaient les Daru, les Raynouard, les Laplace eux-mêmes, et le traducteur harmonieux de Lucrèce, notre cher confrère M. de Pongerville, le représentant le plus accrédité du genre sur la fin de la Restauration, était appuyé et porté par eux d'un vœu unanime à l'Institut.

Je ne pèse pas les mérites, je note les moments. M. Bignan, qui, voué de bonne heure au culte d'Homère, s'adonna toute sa vie à une traduction en vers de l'œuvre homérique et ne cessa de l'améliorer, homme instruit, versificateur élégant, n'eut jamais le prix de son travail : il était né quinze ans trop tard.

J'ai vécu de bien des vies littéraires, et j'ai passé de douces heures d'entretien avec des hommes instruits de plus d'une école : il me semblait que j'étais de la leur, tant que je causais avec eux. Dans ces passe-temps et ces aménités oisives de plus d'une après-midi, je n'ai pas été sans reconnaître qu'il y avait bien quelques avantages, pour une culture

1. Cet article des *traductions en vers* est traité fort au complet, sans beaucoup de distinction, il est vrai, et sans finesse de goût, mais avec exactitude, dans l'*Histoire de la Poésie française à l'Époque impériale*, par M. Bernard Jullien. Ce genre, en effet, est l'un des plus beaux fleurons de la poésie dite de l'Empire. Marie-Joseph Chénier, dans son *Tableau de la Littérature*, avait donné les vrais jugements dans les termes mesurés.

perfectionnée de l'esprit, à ce régime des traductions en vers : un de ces avantages, c'était de remettre sans cesse la traduction elle-même en question, de comparer et de confronter les textes, la copie avec l'original, et, s'il y avait plusieurs traductions rivales, comme c'était le cas pour Virgile, de mettre aux prises ces traductions entre elles. Dans ces jeux de l'érudition et du goût, l'original sans cesse relu, manié et remanié à plaisir, devenait chose familière, facile, non apprise, mais sue de tout temps et comme passée en nous; on ne l'oubliait plus. On sortait de là, la mémoire involontairement remplie de mille semences poétiques, de mille charmantes réminiscences qui avaient leur réveil à toute heure. Et ce n'est qu'ainsi qu'on peut bien goûter les poètes anciens; il ne suffit pas de les comprendre, de les lire purement et simplement comme on consulterait un texte, et de passer outre; il faut avoir vécu avec eux d'un commerce aisé, continuel et de tous les instants : *Nocturna versate manu*... Or les traductions en vers qui, pour les ignorants et les *non doctes*, étaient une dispense de remonter au delà, devenaient un prétexte, au contraire, et une occasion perpétuelle pour les gens instruits, un peu paresseux (comme il s'en rencontre), de revenir à la source, et d'y revenir tout portés sur un bateau.

Enfin, il en faut prendre son parti. La critique littéraire, par ses progrès mêmes et en marquant de traits de plus en plus distincts et individuels le caractère des talents originaux, a dégoûté des copies ambitieuses et a découragé les émules. Il n'est pas

invitant de s'aller engager dans un long combat, dans une joute inégale, non seulement avec la certitude d'être finalement vaincu, mais de plus avec l'assurance qu'on sera déclaré inférieur à tous les moments du duel. C'est un rôle par trop ingrat, un vrai rôle de dupe que celui où l'on ne peut qu'avoir le dessous. La galerie, en effet, n'est pas indulgente. Cette partie honnête et nombreuse de l'ancien public, qui vous était bonnement reconnaissante de lui montrer ou de lui faire entrevoir ce qu'elle n'eût fait que soupçonner sans vous, existe peu ou n'existe plus. Parmi ceux qui ne sont pas purement indifférents, chacun aujourd'hui prétend s'y connaître : pour peu qu'on ait fait un brin d'études classiques, on ne consent pas à passer pour un homme qui en sait moins que le traducteur et qui se laisse guider par lui ; on l'arrête à chaque pas, on juge, on tranche. Il est si aisé désormais de savoir en une matinée — de paraître savoir — ce qu'hier encore on ne savait pas. En fait d'érudition comme de tout, il n'y a plus de distance. Or, les traducteurs en vers des Anciens supposent qu'il y a une distance, qu'il y a même une station permanente que quelques-uns ne franchiront pas. « J'écris, je traduis, semblent-ils vous dire, pour ceux qui n'iront jamais à Rome ni à Athènes, et j'ambitionne de leur donner, de leur rendre, par un équivalent habile, le sentiment de ce qu'ils ne verront jamais face à face, *facie ad faciem.* » Mais, sans être allé à Rome et à Athènes, chacun prétend sentir de soi-même, comme s'il y avait été. On a tant de dessins, de fac-simile, de photographies soi-disant fidèles !

Tout cela revient à dire que la disposition particulière des esprits et le moment précis de culture littéraire qui favorisaient et réclamaient les traductions en vers sont passés et ont fait place à une autre manière de voir, à un autre âge; et ici, comme dans des ordres d'idées bien plus considérables et bien autrement importants, il n'est que vrai d'appliquer ce mot d'un ancien sage que je trouve heureusement cité, à savoir qu'on ne retourne jamais au même point, et que le cours universel du monde ressemble à « un fleuve immense où il n'est pas donné à l'homme d'entrer deux fois ».

(*Nouveaux Lundis*, t. V, articles sur Térence, 1863.)

DIX-SEPTIÈME ET DIX-HUITIÈME SIÈCLES

LES LIMITES DE BOILEAU

Boileau est l'homme du goût littéraire et classique, le satirique judicieux qui s'attaque surtout aux livres et aux formes en usage au moment où il paraît, et qui se rattache à la tradition délicate et saine de la belle Antiquité. Il est excellent dans son ordre et d'un singulier à-propos ; il vient heureusement en aide à ce sentiment de justesse et de perfection qui caractérise la belle heure de Louis XIV ; il en est le plus puissant organe, le plus direct et le plus accrédité en son genre ; il est, on peut le dire, conseiller d'État dans l'ordre poétique, tant il contribue efficacement et avec suite à la beauté solide et sensée du grand siècle. Il y tint constamment la main et se fit craindre de quiconque était tenté de s'en écarter. Il faisait la police des livres et des œuvres de l'esprit. Les plus grands y gagnèrent. Par lui, Racine certainement, Molière lui-même, je n'ose ajouter La Fontaine, ont été et sont devenus plus corrects, plus châtiés, plus

soucieux de cette sorte de gloire où il entre de l'estime. Mais quand on a rendu à Boileau tous ces hommages et toute cette justice, il faut s'arrêter : il n'entendait bien et n'aimait que les vers ou une certaine prose régulière, ferme, élevée, dont Pascal, dans ses *Provinciales*, offrait le modèle. C'est beaucoup ; c'est peu pourtant, si l'on considère la diversité des génies et l'infinité des formes que peut revêtir la nature des talents. Boileau n'aimait et n'estimait guère rien en dehors des livres ; il n'avait nul goût pour les sciences, pas même la curiosité de se tenir au courant de leurs résultats généraux ; le tour précieux et maniéré que Fontenelle donna à son livre de la *Pluralité des Mondes*, l'empêcha toujours d'en reconnaître la vérité et la supériorité philosophique. S'il ne s'intéressait ni à la physique, ni à l'anatomie, il ne s'intéressait pas plus vivement aux beaux-arts ; peinture, sculpture ne l'attiraient pas ; il n'était pas homme, comme Molière ou comme Fénelon, à causer fresque et tableaux avec Mignard, ni à juger d'une statue avec La Bruyère. La musique ne le touchait pas; il semble même qu'elle l'ait irrité (témoin ses colères contre Lulli et contre Quinault), et tout se qui se chantait lui paraissait aisément fade, lubrique ou extravagant. Voilà bien des bornes, et je ne les ai pas toutes indiquées encore : l'industrie, les arts mécaniques et leurs progrès, lui semblaient chose tout à fait étrangère à la culture de l'homme, parce qu'elles ne tiennent pas de près à la culture de l'esprit; il était très capable de faire des vers sur les manufactures, parce que c'étaient des vers ; mais il n'aurait

pas visité une manufacture. Boileau (autre infirmité), enfin, ne sentait pas la famille, ni le rôle que tient la femme dans la société, ni celui qu'elle remplit en mère au foyer domestique et autour d'un berceau; sa sensibilité et son imagination n'avaient jamais été éveillées de ce côté. De toutes ces négations et de ces mérites, on a déjà conclu que Boileau, si bon esprit, si juste, si sensé, si agréable, si considérable, si oracle à bon droit dans sa sphère, ne prévalait et ne régnait que dans une sphère circonscrite et fermée. Très maître et sûr de lui au centre, il devait être immanquablement débordé de toutes parts.

(*Nouveaux Lundis*, t. I, PERRAULT.)

BOSSUET

Ne nous lassons pas de le revoir de près, cet homme le plus puissant par la parole, le plus véritablement éloquent que nous ayons eu dans notre langue; ne cessons de lui accorder tout ce qui lui est dû, et cependant ne lui accordons pas toute chose.

Ne lui accordons pas d'être un historien accompli, ni même un historien équitable, ni un philosophe et un arbitre impartial des questions philosophiques, ni un ami, à aucun degré, de l'examen et de la critique. Bossuet n'avait pas besoin d'être tout cela pour devenir et rester le plus grand orateur sacré et même un *Père de l'Église*, comme l'appelait La Bruyère : il avait plutôt besoin de n'être rien

de cela et de n'admettre aucun doute, de ne tolérer aucune inquiétude d'opinion, aucune recherche de vérité nouvelle : il entrait en impatience dès qu'on remuait autour de lui, et tout son raisonnement, aussitôt, toute sa doctrine se levait en masse et en bon ordre comme une armée rangée en bataille.

Il y avait maintes choses qu'il n'aimait pas, qu'il n'entendait pas ou (ce qui revient au même) auxquelles il ne voulait pas entendre. Les esprits curieux et libres, les esprits délicats et fins, sont enclins à ne pas goûter Bossuet, et ils ont leurs raisons pour cette antipathie. Je sais de nos jours un bien spirituel adversaire de Bossuet, qui n'a cessé depuis des années de trouver et de semer sur lui des mots piquants et justes. Parlant de l'évêque politique en Bossuet, et des considérations de cabinet qui influèrent si fort sur sa conduite, sur ses discours officiels en toute circonstance, cet homme d'esprit disait il y a plus de trente ans : « Après tout, c'est un conseiller d'État ». Tout récemment, et se reportant à ce trésor de beaux lieux communs qui sont le fonds inépuisable de son éloquence, il l'appelait encore « le sublime orateur des idées communes ». Et montrant de plus, au sujet de la controverse avec Leibnitz, que Bossuet n'était entré, à aucun moment, dans l'esprit même de cet essai de conciliation chrétienne supérieure, et avait prolongé, sans paraître s'en douter, un malentendu perpétuel, il se risquait à dire que cela donnait quasi raison à certains critiques délicats « qui trouvent à Bossuet l'imagination d'Homère et

point d'esprit ». Le mot est lâché, et c'est M. de Rémusat qui l'a dit.

Le fait est que Bossuet, avec son air de grandeur et de bonhomie autoritaire, est impatientant et irritant pour tous ceux de la postérité de Leibnitz, pour les Lessing présents et futurs, pour tous ceux qui préfèrent à la vérité même possédée, et dès lors étroite, la recherche éternelle de la vérité.

Du temps de Bossuet, un esprit des plus fins, M. de Tréville, jugeait assez sévèrement son caractère. Un jour que Bossuet, le trouvant trop roide, trop dédaigneux, avait dit de lui : « Il n'a pas de jointures », Tréville, à qui on rapporta le propos, répondit : « Et lui, il n'a pas d'os ». Bossuet, en effet, était pliant et un peu faible devant les puissances, et il avait bien des égards au monde [1]...

... Les philosophes, de leur côté, les amateurs des idées neuves et les chercheurs de vérité, ne pardonnent pas à Bossuet son immobilité stable et impérieuse, son *véto* contre tout ce qui se tentait pour faire faire, soit au christianisme, soit à l'esprit philosophique, un pas de plus, une évolution, et ils se raillent de la vanité de son effort. Bossuet meurt en combattant, en écrasant Richard Simon, c'est-à-dire en repoussant la critique exacte, consciencieuse, qui se présentait sous la forme théologique,

1. Il était le premier à sentir ce faible de son caractère; et un jour qu'en quittant la supérieure d'une communauté de Meaux, il lui disait l'adieu d'usage : *Priez Dieu pour moi*, comme cette supérieure lui répondit : Que lui demanderai-je? il répliqua : « Que je n'aie point de complaisance pour le monde ».

et il se flatte d'avoir fermé la porte à l'ennemi : la critique élude la difficulté, elle tourne la position ; elle s'élance à la légère, à la française, à la zouave, sous forme persane et voltairienne, et elle couronne du premier jour les hauteurs du XVIIIe siècle. Voilà l'Ombre de Bossuet bien étonnée.

L'éducation, le tour d'esprit, la forme de talent de Bossuet, expliquent suffisamment cette manière de penser et d'agir. Je ne sais qui a dit : L'esprit d'un homme, en définitive, ne fait jamais que ce qu'il est obligé et mis en demeure de faire. Bossuet, doué par la nature d'une parole puissante, abondante, qui se verse d'elle-même et tombe comme les fleuves « du sein de Jupiter », n'a pas besoin de chercher des idées si loin ni d'inventer un ordre de choses autre que celui qu'il trouve tout fait autour de lui. Quand on a une si belle sonnerie, on n'a pas besoin de chercher midi à quatorze heures. Ce soin de chercher, de s'ingénier, de creuser sans cesse, de prétendre reconstruire l'entendement humain de fond en comble, appartient surtout aux esprits tournés en dedans, à parole rentrée et difficile comme Hegel, à parole rare et dense comme Sieyès ou Spinoza. Bossuet n'est que le plus magnifique des vaisseaux de haut bord, voguant à toutes voiles, naviguant à fleur d'eau; et les tempêtes elles-mêmes, en le précipitant jusqu'aux abîmes, ou en le portant tout d'un coup jusqu'au ciel, ne le lanceront dans aucun Océan inconnu, ne lui feront découvrir aucune nouvelle terre.

Tout lui fut facile dès l'enfance, tout lui réussit.

Né en Bourgogne, d'une famille parlementaire (1627), il s'annonça de bonne heure par les plus brillantes dispositions; son feu, sa vivacité étaient modérés par une douceur et une sagesse qui se retrouvent dans toute sa vie; sa parole était de feu, mais son esprit, sa conduite furent toujours sages. Pendant que son père va s'établir à Metz en qualité de conseiller au Parlement, le jeune Bénigne reste à Dijon, ainsi qu'un frère aîné, confié aux soins d'un oncle, conseiller au Parlement de Bourgogne. Il fait ses classes au collège des Jésuites. Ses nom et prénom de *Bossuet* et de *Bénigne* prêtent aux jeux scolaires. *Bos suetus aratro*, disait-on de lui, car il était des plus assidus; *Bénigne* en effet, car il était remarquablement doux. Mais son ardeur naturelle était égale au moins à son assiduité et à sa bénignité.

Un jour, dans le cabinet de son père, qui venait de temps en temps à Dijon, le jeune Bossuet ouvre une Bible latine; il en reçoit une impression profonde. Le fleuve naissant avait reconnu comme son haut réservoir natal et son berceau. Il s'y plongea, il en découla, il y remonta sans cesse, il n'en sortit plus. Il ne s'y arrêta dans aucun temps aux difficultés particulières qu'il rencontrait, il en respirait l'esprit général, il en suivait les nombreux courants et les torrents. Bossuet, ai-je dit ailleurs, c'est le génie hébreu, étendu, fécondé par le christianisme, ouvert à toutes les acquisitions de l'intelligence, à toutes celles du moins que le catholicisme gallican enferme et consacre, mais retenant quelque chose aussi de l'interdiction antique et souveraine, qui

sent le commerce direct avec Jéhovah. De geste et de ton, et pour les cornes de lumière, il tient d'un Moïse; il a d'un David pour la poétique ivresse. Bossuet, c'est un esprit hiérarchique, c'est le prêtre et le grand prêtre éloquent, prophétique, mais un prophète du présent.

Fait chanoine de Metz à l'âge de treize ans, il vient pour la première fois à Paris en 1642. Il y arrive à temps pour voir Richelieu mourant, au retour du voyage du Midi, y faire son entrée en litière, avec une pompe voisine des funérailles. La première oraison funèbre se dessine dans son esprit.

Il suit son cours de philosophie à la maison de Navarre, que dirigeait alors Nicolas Cornet, maître ferme et prudent; il y achève toutes ses études ecclésiastiques. Il est la fleur de l'école, un prince de la docte jeunesse. On le distingue entre tous pour bien des qualités et des dons, et pour sa vaste mémoire, ce premier trésor de l'orateur. Malgré tout ce que dit l'abbé Ledieu, il est moins nourri alors des auteurs profanes que des sacrés. Ledieu fait des phrases sur Homère et Démosthène; pour couper court à ces assertions vagues qui tendraient à faire du lévite et du prêtre par vocation un nourrisson des neuf Muses, on peut recourir à Bossuet lui-même dans une note qu'il a tracée de ses études jusqu'à l'âge de quarante-deux ans environ : à cette première époque, et avant d'entrer dans cette seconde carrière de précepteur du Dauphin qui le ramena heureusement par devoir aux lettres et aux lectures profanes, il était sobre dans ses choix de

ce côté, sobre et même exclusif : Virgile, Cicéron, un peu Homère, un peu Démosthène,... mais les *choses* avant tout, c'est-à-dire les saintes Écritures anciennes et nouvelles, l'Ancien et le Nouveau Testament, médité, remédité sans cesse dans toutes ses parties ; ce fut du premier jour sa principale, sa perpétuelle lecture, celle sur laquelle il aspirera à vieillir et à mourir : *Certe in his consenescere*, *his immori*, *summa votorum est*, disait-il. Chacun a son idéal de vie heureuse, sa maison d'Horace en perspective : pour le profond et grand chrétien, jeune ou vieillissant, il n'y avait d'autre maison que celle de *mon Père*.

Tenons-nous pour le moment à la jeunesse. Au milieu de tant d'études où il se plongeait sans cesser d'être sociable, aimable et doux, on a remarqué qu'il ne donna jamais « dans la curiosité des mathématiques » ; on les considérait en effet, alors, comme une curiosité. On ajoute qu'il aimait pourtant à en entendre discourir ; j'en doute.

Son esprit est d'une autre sphère et d'un autre monde ; c'était avant tout un esprit de doctrine, d'ordonnance et d'exposition logique et oratoire.

Les thèses qu'il soutint à la fin de sa première année de philosophie et qu'il dédia à l'évêque de Lisieux, Cospéan, furent célèbres ; il était cité comme l'une des merveilles de l'Université, une des gloires de Navarre.

Produit dans le monde, à l'hôtel Guénégaud, même à l'hôtel Rambouillet, il avait prêché dans ce dernier salon un jour, un soir, vers onze heures ; ce qui provoqua le mot connu de Voiture : « Je n'ai

jamais entendu prêcher ni si tôt ni si tard ». C'était un sermon improvisé. Il en improvisa un autre, des années après, à Metz, au dessert, chez la maréchale de Schomberg, où il avait dîné. Il prit pour texte le changement de l'eau en vin. Mais en général il n'aimait pas, nous dit-on, les sermons *in promptu*. Il était pour les miracles plutôt que pour les merveilles.

Il fit encore dans l'école, pour les divers exercices et les épreuves qui solennisaient la fin des études, d'autres *actions* célèbres dont la Faculté garda le souvenir. Un jour, à l'une de ces thèses dite la *tentative*, le prince de Condé, ami et protecteur de sa famille, à qui il l'avait dédiée et qui y assistait, voyant le répondant assailli de toutes parts et faisant face à tous, eut la tentation lui-même de faire comme sur le champ de bataille, de courir à son secours et d'entrer dans la mêlée : instinct de héros, qui ne peut voir un ami, un brave, dans le péril, sans s'y jeter et sans prendre sa part de la fête. — Ou bien encore (car ces sortes de légendes sont flottantes) ce fut contre le brillant bachelier en personne qu'il se sentit, dit-on, l'envie de disputer, le voyant si redoutable et si vainqueur : autre instinct de héros et d'Alexandre, jaloux de toutes les palmes, avide et amoureux de toutes les gloires.

Au sortir de ces triomphes scolastiques, Bossuet s'en allait à Metz dans son canonicat, et là, livré à la prière et à l'étude, il se recueillait et acquérait dans la méditation des forces nouvelles. Vie chaste, vie sobre, vie tour à tour de mouvement et d'un certain éclat à Paris, et de retraite à Metz; —

c'est à ce régime qu'il dut le perfectionnement, la forte et entière nourriture de son génie.

Il a la jeunesse la plus réglée, mais aussi la plus brillante et la plus facile : la route royale est tout ouverte devant lui.

Visiblement destiné à l'éloquence de la chaire et à l'*action* de l'orateur, on ne lui laissa pas complètement ignorer l'*action* même du théâtre : il vit donc des spectacles dans sa jeunesse, mais sans s'y attacher : et après en avoir profité pour ce qui le concernait il n'en fut que plus sévère ensuite contre la Comédie, jusqu'à nous sembler violent même et cruellement injuste : son jugement sur Molière restera une des taches, une des inintelligences comme des duretés de Bossuet.

Jeune, et quand il n'était encore qu'Éliacin, on n'a pas de portrait de lui, j'entends aussi de portrait au moral; on ne songeait pas à en faire; mais on a dans l'abbé Vaillant, dans M. Floquet, dans l'abbé Ledieu, tous les éléments nécessaires et tous les traits pour recomposer cette grave et douce figure déjà pleine de rayonnement et de puissance. L'auteur de *Jocelyn*, dans ce Cours familier de littérature qui contient tant de parties supérieures et toujours aimables, a tenté autrefois ce portrait; idée heureuse! mais il l'a exécutée trop capricieusement et trop dans les tons du peintre anglais Lawrence. Il faudrait, pour montrer ce Bossuet de treize ans parmi les docteurs et déjà lui-même chanoine de Metz, un pinceau pur, fin et chaste, qui ne se trouvera plus. Philippe de Champagne aurait été ce pinceau-là.

Tout hébraïque qu'il était d'esprit et de vocation précoce pour le Temple, Bossuet ne savait pas et ne sut jamais l'hébreu; il en devinait le génie : quelquefois même il en admirait les contresens. Il savait du grec; mais ce qu'il savait à fond, admirablement, ce qu'il savait comme une langue naturelle, c'était le latin, toutes les sortes de latin, celui de Cicéron comme celui des Pères, de Tertullien et de saint Augustin. Il en avait l'usage très familier; il le parlait; il disputait en latin dans l'école; il écrivait couramment des lettres latines aux prélats étrangers avec qui il correspondait; les notes dont il chargeait les marges de ses livres étaient le plus souvent en latin. C'est de cette connaissance approfondie du latin et de l'usage excellent qu'il en sut faire que découle chez Bossuet ce français neuf, plein, substantiel, dans le sens de la racine, et original : et ce n'est pas seulement dans le détail de l'expression, de la locution et du mot, que cette sève de littérature latine se fait sentir, c'est dans l'ampleur des tours, dans la forme des mouvements et des liaisons, dans le joint des phrases, et comme dans le geste. Veut-il faire un vœu sur la fin de l'Oraison funèbre du grand Condé, il s'écriera : « Ainsi puisse-t-il toujours vous être un cher entretien! ainsi puissiez-vous..., etc. » On a reconnu la forme latine du vœu : *Sic te Diva potens Cypri, sic fratres Helenæ!...* Et dans l'Oraison funèbre de Michel Le Tellier : « Sache la postérité!... » toutes vivacités et brusqueries grandioses, familières à l'orateur romain et à la nation qui porte la toge.

Ce *latinisme* intime et si sensible de Bossuet dans sa parole française me paraît plus qu'un accident, qu'un trait curieux à noter; c'est fondamental chez lui, c'est un caractère constant; il nous en a avertis quand il a dit, dans ses Conseils pour former un orateur sacré : « On prend dans les écrits de toutes les langues le tour qui en est l'esprit — surtout dans la *latine* dont le génie n'est pas éloigné de celui de la nôtre, ou plutôt qui est tout le même ». Il réintègre ainsi, par l'acception qu'il leur donne, quantité de mots dans leur pleine et première propriété et sincérité romaine; il en renouvelle ainsi la saveur, la verdeur. Il a, même dans les moments où il n'est point particulièrement éloquent, une langue dont on peut dire comme de celle de Caton et de Lucrèce qu'elle est *docta et cordata*; rien en lui de cet *amollissant* dont parlait Massillon et dont il se ressentait. Ceci, je le crois, est plus essentiel qu'on ne l'a remarqué ordinairement chez Bossuet : c'est ce qui fait qu'on est frappé si fort à tout moment de son éloquence, de son élocution, même quand on est étranger ou contraire à ses doctrines.

Bossuet dit en français tout ce qu'il veut dire, et il invente au besoin l'expression, mais en la tenant toujours dans le sens de l'analogie et de la racine dont il est maître. Quand on le lit, que de choses on remarque, dites *une fois* ou du moins qui ne sont que chez lui, de choses osées et non risquées! Il les déduit et les conclut d'autorité, il les installe et les institue dans notre langue en vertu de l'hérédité latine.

Dans toutes ces études que Bossuet embrassa dès

son jeune âge, au lieu de tout accorder comme font les panégyristes, je crois qu'il est bon de mesurer d'abord l'étendue et les limites, la capacité qui lui est propre et les bornes qu'elle s'était imposées à elle-même. L'important, avec Bossuet, est de bien saisir la forme particulière à son esprit, à cette intelligence si vaste d'ailleurs et si complète pour l'ordonnance et pour l'expression; je voudrais me la représenter mieux que par des aperçus, et la réfléchir dans son plein.

Bossuet, dirai-je donc, c'est l'esprit qui embrasse le mieux, le plus lumineusement, le plus souverainement, un corps, un ensemble de doctrines morales, politiques, civiles, religieuses, qui excelle à l'exposer avec clarté et avec éclat, avec magnificence, en se plaçant au point de vue le plus élevé ou au centre, à une égale distance de toutes les extrémités; qui, maître et roi d'un système, se joue dans sa gravité à en réunir, à en étendre et en développer tous les ressorts, à en faire marcher tous les mouvements, à en faire bruire et résonner l'harmonie, comme sous la voûte d'une nef les tonnerres d'un orgue immense; — mais en même temps, c'est un esprit qui n'en sort pas, de cette nef, de cette sphère si bien remplie, qui ne sent pas le besoin d'en sortir, qui n'*invente* rien au fond, qui n'innove jamais : il hait la nouveauté, l'inquiétude et le changement; en un mot, c'est le plus magnifique et le plus souverain organe et interprète de ce qui est institué primordialement et établi. Toute sa science morale, qui est si grande et si consommée, trouvera en effet à s'y loger et à s'y verser.

Bossuet, dirai-je encore, c'est l'esprit le plus naturellement religieux et sacré, le plus naturellement sacerdotal, le moins combattu. Il a cru, depuis le premier jusqu'au dernier jour, d'une manière stable, sans tentation, sans lutte comme Pascal et d'autres. Fénelon lui-même a eu ses doutes, ou du moins ses luttes secrètes de sensibilité, ses alarmes ou ses tendresses : jeune, il a voulu aller au Canada ou en Grèce, et se faire missionnaire; plus tard il a été mystique, et ne trouvant pas dans la lettre orthodoxe commune de quoi se satisfaire et se nourrir, il a raffiné. Malebranche aussi, tout chrétien qu'il était d'habitude et de pratique, s'est posé les grands problèmes, et a cherché à élargir l'idée un peu étroite, et trop matérielle selon lui, de la vieille métaphysique chrétienne. Bossuet, lui, n'eut jamais de ces ambitions ni de ces fièvres; dans sa stalle ou dans sa chaire, assis, debout, il a cru et raisonné, jusque dans ses orages de parole, d'une manière tranquille, auguste, et en commandant à tous l'obéissance et la foi. Ce n'est pas là de la force autant qu'on se l'imaginerait : cela suppose bien des limites. Mais quelle rareté cependant, quelle bonne fortune unique de rencontrer un talent à la fois si élevé, si audacieux de jet, si sublime et si sûr; tant d'essor et d'aventure même (pour peu qu'il l'eût voulu) dans la parole, tant de sagesse et de régularité dans le conseil et dans la conduite! Aussi, dès que Louis XIV et lui se furent trouvés en présence et reconnus, ils sentirent, l'un qu'il avait trouvé son monarque, le roi selon son cœur; l'autre son évêque, son prélat à la fois pieux et politique,

non pas seulement son orateur sacré, solennel et autorisé, mais son conseiller d'État ecclésiastique.

(*Nouveaux Lundis*, t. XI, 1862, Bossuet.)

AIMER MOLIÈRE

Aimer Molière, j'entends l'aimer sincèrement et de tout son cœur, c'est, savez-vous? avoir une garantie en soi contre bien des défauts, bien des travers et des vices d'esprit. C'est ne pas aimer d'abord tout ce qui est incompatible avec Molière, tout ce qui lui était contraire en son temps, ce qui lui eût été insupportable du nôtre.

Aimer Molière, c'est être guéri à jamais, je ne parle pas de la basse et infâme hypocrisie, mais du fanatisme, de l'intolérance et de la dureté en ce genre, de ce qui fait anathématiser et maudire; c'est apporter un correctif à l'admiration même pour Bossuet et pour tous ceux qui, à son image, triomphent, ne fût-ce qu'en paroles, de leur ennemi mort ou mourant; qui usurpent je ne ne sais quel langage sacré et se supposent involontairement, le tonnerre en main, au lieu et place du Très-Haut. Gens éloquents et sublimes, vous l'êtes beaucoup trop pour moi!

Aimer Molière, c'est être également à l'abri et à mille lieues de cet autre fanatisme politique, froid, sec et cruel, qui ne rit pas, qui sent son sectaire, qui, sous prétexte de puritanisme, trouve moyen de pétrir et de combiner tous les fiels, et d'unir dans

une doctrine amère les haines, les rancunes et les jacobinismes de tous les temps. C'est ne pas être moins éloigné, d'autre part, de ces âmes fades et molles, qui, en présence du mal, ne savent ni s'indigner, ni haïr.

Aimer Molière, c'est être assuré de ne pas aller donner dans l'admiration béate et sans limite pour une Humanité qui s'idolâtre et qui oublie de quelle étoffe elle est faite et qu'elle n'est toujours, quoi qu'elle fasse, que l'humaine et chétive nature. C'est ne pas la mépriser trop pourtant, cette commune humanité dont on rit, dont on est, et dans laquelle on se replonge chaque fois avec lui par une hilarité bienfaisante.

Aimer et chérir Molière, c'est être antipathique à toute *manière* dans le langage et dans l'expression; c'est ne pas s'amuser et s'attarder aux grâces mignardes, aux finesses cherchées, aux coups de pinceau léchés, au marivaudage en aucun genre, au style miroitant et artificiel.

Aimer Molière, c'est n'être disposé à aimer ni le faux bel esprit ni la science pédante; c'est savoir reconnaître à première vue nos Trissotins et nos Vadius jusque sous leurs airs galants et rajeunis, c'est ne pas se laisser prendre aujourd'hui plus qu'autrefois à l'éternelle Philaminte, cette précieuse de tous les temps, dont la forme seulement change et dont le plumage se renouvelle sans cesse; c'est aimer la santé et le droit sens de l'esprit chez les autres comme pour soi. — Je ne fais que donner la note et le motif: on peut continuer et varier sur ce ton.

Aimer et préférer ouvertement Corneille, comme le font certains esprits que je connais, c'est sans doute une belle chose et, en un sens, bien légitime; c'est vouloir habiter et marquer son rang dans le monde des grandes âmes : et pourtant n'est-ce pas risquer, avec la grandeur et le sublime, d'aimer un peu la fausse gloire, d'aller jusqu'à ne pas détester l'enflure et l'emphase, un air d'héroïsme à tout propos? Celui qui aime passionnément Corneille peut n'être pas ennemi d'un peu de jactance.

Aimer, au contraire, et préférer Racine, ah! c'est sans doute aimer avant tout l'élégance, la grâce, le naturel et la vérité (au moins relativement), la sensibilité, une passion touchante et charmante; mais n'est-ce pas cependant aussi, sous ce type unique de perfection, laisser s'introduire dans son goût et dans son esprit de certaines beautés convenues et trop adoucies, de certaines mollesses et langueurs trop chères, de certaines délicatesses excessives, exclusives? Enfin, tant aimer Racine, c'est risquer d'avoir trop de ce qu'on appelle en France le goût et qui rend si dégoûtés.

Aimer Boileau... mais non, on n'aime pas Boileau : on l'estime, on le respecte, on admire sa probité, sa raison, par instants sa verve, et, si l'on est tenté de l'aimer, c'est uniquement pour cette équité souveraine qui lui a fait rendre une si ferme justice aux grands poètes ses contemporains, et en particulier à celui qu'il proclame le premier de tous, à Molière.

Aimer La Fontaine, c'est presque la même chose qu'aimer Molière; c'est aimer la nature, toute

la nature, la peinture naïve de l'humanité, une représentation de la grande comédie « aux cent actes divers », se déroulant, se découpant à nos yeux en mille petites scènes avec des grâces et des nonchalances qui vont si bien au bonhomme, avec des faiblesses aussi et des laisser aller qui ne se rencontrent jamais dans le simple et mâle génie, le maître des maîtres. Mais pourquoi irais-je les diviser? La Fontaine et Molière, on ne les sépare pas, on les aime ensemble.

(*Nouveaux Lundis*, t. V, Molière, 1863.)

DE LA CONNAISSANCE DE L'HOMME AU XVIIIe SIÈCLE

M. Weiss, louant le XVIIe siècle après M. Nisard, va jusqu'à accorder à la génération de 1660, c'est-à-dire des premières années du règne effectif de Louis XIV, à la génération qui était encore jeune ou déjà mûre alors, qui avait vu la fin de Richelieu et la Fronde, « une supériorité de lumières » sur les générations du XVIIIe siècle qui lisaient l'*Esprit des Lois*, les *Lettres philosophiques* et l'*Émile*; admettant cette supériorité comme un fait, il l'explique par la nature même des événements politiques auxquels cette génération avait assisté, par les revirements étranges qui lui avaient découvert toutes les vicissitudes de l'opinion et qui l'avaient éclairée sur le fond de la nature humaine, tandis que les hommes du XVIIIe siècle et d'avant 89 avaient perdu le souvenir des révolutions et des impressions

qu'elles laissent, et n'avaient assisté qu'à des intrigues ministérielles, à des disputes de jansénisme et de molinisme, de gluckisme et de piccinisme, à de petites choses enfin, tout en en rêvant de grandes et d'immenses. Il en résultait, en effet, un peu de chimère et d'illusion, une sorte d'optimisme, mêlé aux pensées de réforme qui animèrent les généreux esprits du XVIII[e] siècle. Ils crurent en général les choses plus faciles et l'homme plus vite modifiable qu'il ne l'était réellement.

Est-ce à dire pourtant que l'avantage des *lumières* proprement dites soit du côté du XVII[e] siècle? Je ne saurais l'admettre, et en reconnaissant à ce beau XVII[e] siècle la supériorité du goût, je persiste à croire que le XVIII[e], avec et nonobstant ses erreurs, était plus éclairé. C'est un point sur lequel on ne peut lâcher pied sans que l'économie même de notre histoire moderne française soit bouleversée, et la vraie notion du progrès confondue.

J'accorderai d'abord tout ce qui me paraît juste. Il y eut en effet au XVII[e] siècle une génération puissante et forte, et en quelque sorte privilégiée : c'est celle qui ayant vu la fin du régime de Richelieu, de ce despotisme patriotique qu'on détesta de près sans le comprendre, se trouva jeune encore pour jouir de la régence d'Anne d'Autriche, et qui ensuite assista ou prit part à la Fronde : elle put avoir elle-même ses illusions, elle fit des fautes, elle commit bien des actes odieux ou ridicules; elle les vit passer du moins et les toléra ou y trempa; mais elle y gagna de l'expérience, et, quand l'autorité de Louis XIV fut venue enfin tout pacifier et tout

niveler, elle conserva quelque temps sous ce règne égal et superbe un vif ressouvenir du passé, qui lui permit de faire tout bas des comparaisons et des réflexions dont les écrits, indirectement, profitèrent.

Oui, sans doute, il y eut là, à quelque degré et dans un cadre moindre, de cette expérience, de cette sagesse ou de cette malice ironique et sceptique qui ne vient qu'après les révolutions et quand l'homme s'est montré à nu ou a retourné deux ou trois fois son habit devant nous.

La Rochefoucauld a consigné l'élixir amer de cette expérience dans des Réflexions et des Maximes immortelles qui vivront autant que la nature humaine, et contre lesquelles elle aura jusqu'à la fin à se débattre.

Pascal a, certes, grandement profité de cette vue de la Fronde, et il conclurait en politique aussi vertement et aussi crûment qu'un Machiavel, s'il n'était avant tout un pénitent qui n'a de hâte que pour s'agenouiller et pour aller tout mettre au pied de la croix.

Molière, sans songer précisément à la politique, en avait sans doute tiré des jours profonds pour la peinture morale de l'espèce, pour sa comédie dont le rire inextinguible ne saurait faire oublier les sanglantes morsures et les perpétuelles insultes à la guenille humaine.

La Fontaine, à travers toutes ses distractions et ses rêveries, avait lui-même entendu de ses oreilles le sage ou soi-disant tel crier selon les temps, et du jour au lendemain : *Vive le Roi! Vive la Ligue!*

Saint-Évremond, l'épicurien à l'âme ferme, avait appris, à ce jeu où il semble n'être entré que pour mieux voir, à connaître de près le caractère des grands personnages de l'histoire et à deviner, presque en homme pratique, le génie des anciens peuples.

Le cardinal de Retz passa les derniers jours de sa vie à faire un livre unique, qui reste le bréviaire de tous ceux qui ont vu ou verront des révolutions, même autrement formidables.

Bossuet n'a si bien peint, dans leur ensemble moral du moins, et dans leur aspect terrible et majestueux, les grands orages d'Angleterre qu'il n'avait pas vus et dont le sens politique lui échappait, que parce qu'il avait observé de près chez nous ces temps d'ébranlement où toutes les notions du devoir sont renversées, et où les meilleurs perdent la bonne voie.

La Bruyère, déjà plus éloigné, avait pourtant assez appris et ouï de ce temps-là pour se dire que rien n'est plus ordinaire que de voir un même homme changer du tout au tout dans sa vie, et en moins de vingt années, sur les points les plus importants et les plus sérieux.

Tout cela est vrai, et, comme M. Weiss nous le rappelle, il n'est pas jusqu'à l'honnête et sensée madame de Motteville qui ne fasse là-dessus ses remarques très philosophiques ou du moins d'une morale très religieuse. Pendant un séjour de la Cour à Fontainebleau au printemps de 1661, après le mariage de Monsieur, on voyait, dit-elle, dans les promenades que le roi, les reines, Monsieur et

Madame faisaient sur le canal dans un bateau doré, le prince de Condé s'empresser de les servir à la collation en sa qualité de grand maître, mettant lui-même les plats sur la table ou les rendant au duc de Beaufort, qui était en dehors de la barque trop petite, et qui s'empressait aussi, par son ardeur obséquieuse, de faire oublier les torts du passé. Le ci-devant Roi des halles, chef des importants et des frondeurs, le prince du sang, victorieux et altier, sans mesure et sans scrupule, qui avait songé à détrôner le jeune roi, tout cela redevenu domestique et respectueux et humble, c'était à faire louer Dieu de la paix présente, ajoute la sage madame de Motteville. Moins de dix ans avaient suffi pour opérer cette métamorphose. Ces contrastes étaient à chaque pas, pour qui savait observer, en ces années du règne commençant de Louis XIV. Là aussi, pour peu que l'opinion se fût amusée à ce jeu-là, il y aurait eu à faire un *Dictionnaire des Girouettes*. Mais on y pensait peu : tout le monde tournait à la fois ; il n'y avait plus qu'un parti, celui du roi. Le roi se ressouvenait du passé pour mieux régner; tous les autres ne s'en souvenaient que pour mieux servir. A peine si quelques esprits réfléchis songeaient à s'étonner du changement complet de décoration et de rôles. « Tout arrive en France », avait dit un jour La Rochefoucauld à Mazarin; et Henri IV disait : « En France, on s'accoutume à tout. »

On eut, dès ce temps de la Fronde, à y bien regarder, des échantillons de tous les genres de personnages qu'on a vus se produire depuis dans des révolutions plus grandioses et plus sérieuses : Retz,

un Mirabeau-Talleyrand; — un duc d'Orléans spirituel et lâche. L'abbé Fouquet était un intrigant osé et de première force qui avait en lui du Vitrolles et du Fouché. Indépendamment des grands seigneurs et des gens de qualité qui occupaient la scène et tramaient intrigue sur intrigue, taillant sans pitié dans la chose publique, il y avait des bourgeois malins, sages et prudents, restés dans leur coin à observer. Conrart, qui nous a si bien décrit le massacre de l'Hôtel de Ville, valait l'académicien Suard. Et Patru, et Tallemant des Réaux donc! Patru, vieilli et mort dans l'indigence, était un peu comme ces gens d'esprit dont on disait, dans notre jeunesse, qu'ils avaient donné dans la Révolution. Il avait été très lié avec le Coadjuteur, et par un fonds d'humeur libre, par un ton de franc-parler, il s'en ressentit toujours.

Ainsi, sur un point, nous sommes d'accord; il n'est rien de tel que de voir une Fronde pour se rafraîchir dans l'idée de la nature humaine. On a beau être né marin, il n'est rien de tel que de voir une tempête; soldat, que de voir une bataille. Un Shakspeare s'est à peu près passé de tout cela, dira-t-on, et pourtant il a tout su. Mais la nature n'a fait qu'une fois un Shakspeare. Nous autres, qui ne sommes pas des sorciers, nous ne devinons pas, nous voyons. En 1848, Letronne me disait : « C'est désagréable, mais que c'est curieux pour l'observateur! C'est comme si l'on voyait le corps humain après qu'on en aurait ôté la peau. »

Puis, tout cela dit, il ne faut rien s'exagérer. Si l'on excepte La Rochefoucauld qui fait son profit de

l'expérience pour écrire un livre profond, et Retz qui s'en inspire pour écrire les Mémoires les plus vivants et les plus amusants, rien de cette révolution avortée de la Fronde ne tourne précisément aux lumières. La leçon pratique, madame de Motteville nous l'a montrée : on se range avec d'autant plus d'empressement à Louis XIV après tant de désordre et de misères; on remercie Dieu, on s'humilie en vieillissant, et un beau jour on se réveille dévot et confit en pouvoir absolu.

Est-ce que Bossuet lui-même, qu'on ne récusera certes pas comme exprimant dans un haut exemple la moyenne des lumières du grand régne, avait profité de l'expérience produite sous ses yeux aux années de sa jeunesse, lorsque dans l'Oraison funèbre du prince de Condé il ne craignait pas de dire en une phrase magnifique et souvent citée : « Loin de nous les héros sans humanité!... Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté comme le propre caractère de la nature divine.... La bonté devait donc faire comme le fond de notre cœur.... La grandeur qui vient par-dessus, loin d'affaiblir la bonté, n'est faite que pour l'aider, etc. » Mais c'est méconnaître outrageusement l'expérience que de déclarer ainsi que la bonté fait le fond de l'homme : l'homme n'est précisément ni bon ni méchant; les uns ont reçu en naissant la bonté peut-être, mais les autres ont certainement autre chose au fond du cœur, et le grand Condé plus qu'un autre homme était une preuve de cette disposition primitive et nullement débonnaire. Bossuet, en proférant cette fausseté morale déguisée

en beauté oratoire, ne faisait d'ailleurs qu'emprunter à Tertullien discutant contre l'hérétique Marcion une pensée théologique qu'il détournait de son sens, qu'il dépouillait de son tour déclamatoire en l'isolant, et à laquelle il imprimait un air de grandeur comme ce lui était chose aisée, sans la rendre pour cela plus juste [1].

Dès le milieu du règne de Louis XIV, tout était tourné à la règle étroite, à la dévotion, et le profit moral, la dose de connaissance morale dont on parle,

1. La pensée de Bossuet est fausse, parce que tout singulier que cela puisse paraître, ce grand orateur ne l'a obtenue que moyennant un *escamotage*. Oui, il a *escamoté* tout simplement le péché originel. Sa bonté *devait* faire le fond de notre nature avant la Chute, apparemment. Mais, dans l'état actuel, fait-elle en effet le fond de notre cœur? telle est la question, et Bossuet l'a tout simplement enjambée; il a continué de raisonner comme si cette bonté, qui *devait* faire le fond de notre cœur, le faisait en réalité : ce qui, chrétiennement, n'est pas exact. Au reste, je le répète, le germe de cette pensée est dans Tertullien que Bossuet lisait beaucoup et dont il a tiré plus d'une pensée saillante ou d'une image. Tertullien combattant l'hérétique Marcion qui suppose deux dieux, l'un bon d'où procède le Nouveau Testament, l'autre méchant et cruel de qui l'Ancien Testament est venu, s'efforce d'expliquer comme quoi c'est toujours le même Dieu, lequel était bon d'abord, mais qui, depuis que l'homme a péché, avait dû devenir plus sévère. La bonté est essentielle, selon lui, et dans la nature de Dieu; la sévérité n'a été qu'accidentelle et en raison des circonstances : *Ita prior bonitas Dei, secundum naturam; severitas posterior secundum causam; illa ingenita, hæc accidens; illa propria, hæc accommodata; illa edita, hæc adhibita;* et ainsi de suite. Bossuet avait déjà fait usage de cette argutie théologique dans un de ses sermons de jeunesse (sermons pour le neuvième dimanche après la Pentecôte), et il y essayait d'une manière enveloppée la pensée qu'il devait reprendre plus tard et placer, comme on l'a vu, en si belle occasion, et en l'offrant sous un jour si spécieux. Mais ce n'est qu'une beauté oratoire, une magnifique flatterie à l'adresse des hommes en général et du prince de Condé en particulier.

et qui d'ailleurs n'était propre qu'à un petit nombre d'individus d'élite dans une génération à peu près disparue, étaient dès longtemps épuisés; la révocation de l'Édit de Nantes et l'approbation presque entière qu'elle reçut dans les régions élevées et de la part de quelques-uns de ceux même qui auraient dû être des juges, l'inintelligence profonde où l'on fut à la Cour de la révolution anglaise de 1688 et de l'avènement de Guillaume, montrent assez que les lumières étaient loin et que les plus gens d'esprit en manquaient. Les lumières proprement dites, dans l'idée desquelles entre la pensée du bien public, de l'amélioration de l'homme en société, d'une constitution plus juste, d'une manière de penser plus saine et plus naturelle, ne vinrent que peu à peu, et d'abord à l'état de vœu, de rêve et un peu de chimère. Ce fut l'œuvre du XVIIIe siècle tout entier de mûrir, de rassembler, de coordonner, de propager ces vues plus justes, plus salutaires et tendant à une civilisation meilleure. Je ne saurais admettre avec M. Weiss que Vauvenargues soit si fort au-dessous de La Bruyère et de La Rochefoucauld. Vauvenargues, mort trop tôt et incomplet comme écrivain, rouvre un ordre d'idées et de sentiments qui est plein de fécondité et d'avenir. Il ne décourage pas, il ne dénigre pas; il n'applique aux passions ni le blâme ni le ridicule, ni un mode d'explication qui a sa vérité, je l'admets, mais qui dans l'action déjoue, déconcerte et stérilise. Vauvenargues est un moraliste vrai, naturel, qui n'est pas dupe, et qui de plus a le mérite que n'ont pas les autres de donner impulsion et direction. En fait de connaissance

purement curieuse et ironique de la nature humaine, je ne sais ce que l'auteur des *Lettres persanes* laisse à désirer aux plus malins ; et dans l'*Esprit des lois*, Montesquieu cherche à réparer, à rétablir les rapports exacts, à faire comprendre les résultats pratiques sérieux, à faire respecter les religions civilisatrices, et son explication historique des lois et des institutions, si elle ne conclut pas, inspire du moins tout lecteur dans le sens du bien, dans le désir du perfectionnement social graduel et modéré. Sans doute, il eût été très profitable au XVIIIe siècle d'être averti utilement à son début, d'avoir sous la Régence sa petite Fronde pour se rappeler les dangers toujours latents et se rendre compte de tout ce que contient de putride et d'inflammable le fond d'une vieille société. Mais le XVIIIe siècle ne le sut-il donc pas? La Régence, à de certains jours, ne lui fit-elle pas entrevoir une Fronde? N'eut-on pas le système de Law, avec ses *sens dessus dessous* et ses émeutes? Pour moi, quand je lis Voltaire, que je l'ouvre presque à toutes les pages, je ne saurais voir en lui quelqu'un qui se fait la moindre illusion sur la nature française et parisienne. Une phrase polie adressée par lui à Condorcet ne saurait me le faire considérer comme le promoteur ingénu d'une révolution qui sera tout à l'eau rose. Beaucoup de choses l'auraient irrité, bien peu l'eussent étonné, j'imagine, s'il avait vécu la centaine. L'*optimisme* fut sans doute le défaut de la philosophie politique du XVIIIe siècle, à la prendre dans sa source, à son origine, chez les Fénelon, les Vauban même, les abbé de Saint-Pierre, et presque dans tout son cours; il

y eut une recrudescence d'optimisme sous Louis XIV à partir de Turgot, de Malesherbes, jusqu'à M. Necker. Il semblait plus facile, avec des intentions droites et des idées justes, de faire le bien des hommes et des peuples que cela ne s'est vérifié, au fait et au prendre; on ne comptait assez ni avec les passions, ni avec les intérêts, ni avec les vices. Et pourtant, il n'y a pas eu d'erreur dans le total, si l'on a trouvé dans le détail bien des mécomptes. Jean-Jacques Rousseau, qu'on cite toujours comme exemple de faiseur d'utopies politiques, ne s'est pas trompé lorsqu'il a tant de fois décrit, appelé de ses vœux et deviné à l'avance cette classe moyenne de plus en plus élargie, vivant dans le travail et dans l'aisance, dans des rapports de famille heureux et simples, dans des idées saines, non superstitieuses, non subversives, ce monde qui fait penser à celui de Julie de Wolmar et de ses aimables amies, et dont les riantes demeures partout répandues, dont les maisons « aux contrevents verts » peuplent les alentours de notre grande ville et nos provinces. J'ai oublié le *Contrat social* de Rousseau, mais j'ai toujours présentes à l'imagination et à l'esprit tant de descriptions engageantes d'une vie saine, naturelle et sensée : puisse ce genre heureux d'existence, qui présuppose de si bons fondements, se propager plus encore[1] ! Condorcet lui-même, dont le nom se pré-

1. On m'objecte : Mais il y a bien des absurdités, bien des idées inapplicables chez Jean-Jacques, et contraires aux dispositions de la nature humaine. Et moi je vous dis : Les paradoxes du XVIIIe siècle ont plus fait pour l'avancement de l'espèce que les magnifiques lieux communs du XVIIe. Il

sente d'abord comme celui de l'apôtre puni de son zèle et le plus cruellement déçu dans son ardente poursuite, ne s'est pas tant trompé qu'il semble, et quoiqu'il se mêlât à sa foi dans l'avenir un fanatisme que je n'aime nulle part, il n'a pas désespéré du progrès en mourant, et il a bien fait. Les siècles, qui vont moins vite que le calcul, ne lui donneront pas tout à fait tort : Turgot, son maître, et qui avait embrassé moins que lui, a déjà raison et a gagné sa cause. Sieyès, cette tête profonde qui avait conçu avant 89 la reconstitution totale de la société et, qui plus est, de l'entendement humain, cet esprit supérieur a pu tomber dans le découragement et dans l'apathie quand il a vu la refonte sociale dont il avait médité et dessiné le plan échapper à son empreinte ; l'artiste en lui, l'architecte boudait encore plus que le philosophe ; il était injuste envers lui-même et envers son œuvre qui se poursuivait sous les formes les moins prévues, mais qui se poursuivait, c'est l'essentiel : qu'on relise sa célèbre brochure, et qu'on se demande s'il n'a pas gagné la partie et si le Tiers-État n'est pas tout.

Non ; si inférieurs aux Retz et aux La Rochefoucauld pour l'ampleur et la qualité de la langue et

fallait donner un heurt violent à la routine pour en sortir. Vous me parlez de Bourdaloue et de ses habiles descriptions morales. Eh bien, tout compte fait, Rousseau renferme infiniment moins d'absurdités que Bourdaloue avec ses sermons en *trois points* et les subtilités inimaginables qu'il déduit de textes prétendus sacrés. Il fallait *désengaîner* la morale de tout ce revêtement artificiel : de là quelques brisures.

pour le talent de graver ou de peindre, ils connaissaient la nature humaine et sociale aussi bien qu'eux, et infiniment mieux que la plupart des contemporains de Bossuet, ces moralistes ordinaires du XVIIIe siècle, ce Duclos au coup d'œil droit, au parler brusque, qui disait en 1750 : « Je ne sais si j'ai trop bonne opinion de mon siècle, mais il me semble qu'il y a *une certaine fermentation de raison universelle* qui tend à se développer, qu'on laissera peut-être se dissiper, et dont on pourrait assurer, diriger et hâter les progrès par une éducation bien entendue »; le même qui portait sur les Français en particulier ce jugement, vérifié tant de fois : « C'est le seul peuple dont les mœurs peuvent se dépraver sans que le fond du cœur se corrompe, ni que le courage s'altère... » Ils savaient mieux encore que la société des salons, ils connaissaient la matière humaine en gens avisés et déniaisés, et ce Grimm, le moins germain des Allemands, si net, si pratique, si bon esprit, si peu dupe, soit dans le jugement des écrits, soit dans le commerce des hommes; — et ce Galiani, Napolitain de Paris, si vif, si pénétrant, si pétulant d'audace, et qui parfois saisissait au vol les grandes et lointaines vérités; — et cette Du Deffand, l'aveugle clairvoyante, cette femme du meilleur esprit et du plus triste cœur, si desséchée, si ennuyée et qui était allée au fond de tout; — et ce Chamfort qui poussait à la roue après 89 et qui ne s'arrêta que devant 93, esprit amer, organisation aigrie, ulcérée, mais qui a des pensées prises dans le vif et des maximes à l'eau-forte; — et ce Sénac de Meilhan, aujourd'hui remis en pleine

lumière [1], simple observateur d'abord des mœurs de son temps, trempant dans les vices et les corruptions mêmes qu'il décrit, mais bientôt averti par les résultats, raffermi par le malheur et par l'exil, s'élevant ou plutôt creusant sous toutes les surfaces, et fixant son expérience concentrée, à fines doses, dans des pages ou des formules d'une vérité poignante ou piquante.

Que serait-ce si, au nombre des moralistes français du XVIIIe siècle, on rangeait, comme on en a le droit, le grand Frédéric, notre compatriote littéraire, le plus sensé, le plus éclairé (quand il ne goguenarde pas trop), le plus ami de la raison et, pour tout dire, le plus cousin de Montaigne et de Bayle, parmi les écrivains porte-couronne !

Que serait-ce si l'on montrait dans son cadre de Passy, au milieu de notre monde du XVIIIe siècle, Franklin, le patriarche souriant, le sage de l'avenir, aux remarques fines et utiles, aux vérités ingénieuses et fructueuses, et desquelles bon nombre sont nées parmi nous !

Que serait-ce encore si l'on revendiquait ces autres savants d'un ordre élevé, ces moralistes implicites et d'autant plus sûrs qu'ils embrassent plus de rapports d'ensemble, ce Buffon qui se rendait d'autant mieux compte de l'homme qu'il était sorti comme naturaliste de la vue circonscrite de

1. Voir le livre de Sénac de Meilhan, *le Gouvernement, les Mœurs et les Conditions en France avant la Révolution*, suivi des *Portraits des personnages distingués de la fin du XVIIIe siècle*, avec une Introduction par M. de Lescure (1862); et voir aussi l'intéressant article de ce dernier dans la *Revue germanique* du 1er septembre.

l'espèce, et qu'il inaugurait dans son ampleur l'étude, encore si neuve aujourd'hui, de la physiologie comparée en ce qui est des faits de sensibilité et d'intelligence!

Mais j'ai tort de me borner aux seuls noms éminents : le propre de ce qu'on appelle *lumières* est d'être répandu et de circuler. Or, les idées de bon sens, de tolérance, de réforme civile, les idées justes, exclusives des vieux préjugés et vraiment libératrices des esprits, circulaient, étaient partout au XVIIIe siècle, tandis qu'elles étaient rares, étouffées, contraintes, et n'existaient que dans quelques têtes durant la dernière et même la première moitié du règne de Louis XIV.

Après cela, il est bien vrai que ce n'est pas sous forme et figure de moraliste que se produit le plus essentiellement l'étude et la connaissance de l'homme au XVIIIe siècle, avant et après 89. Avant 89, il y a un but, il se mêle presque toujours à l'observation un élément dogmatique, polémique, une intention et une arme de combat; c'est qu'on a en effet des ennemis à vaincre, à mettre en déroute : on est à la guerre, on marche à une conquête. Puis, après cette conquête, obtenue si chèrement et payée d'affreux désastres, on a besoin d'une réparation. La Révolution était trop forte pour permettre des observateurs et des curieux; on était vainqueur ou vaincu, bourreau ou victime. Le premier effet moral, au lendemain, était encore moins l'expérience raisonnée que la réaction. Mais il en sortit et il surnagea, au milieu de ce flot de passions, j'allais dire de ce fleuve de sang, une plus grande

connaissance des garanties, des forces et puissances sociales, et une idée, malgré tout persistante, d'espérance et de progrès pour l'espèce. Or, cela dépasse le moraliste proprement dit qui voit l'homme tel qu'il est, tout formé, à l'état stationnaire, et le même en tout temps.

La Révolution n'a donc pas produit de moralistes proprement dits, écrivant en dehors des considérations de l'histoire. Elle a produit de brillants et vigoureux réactionnaires, des restaurateurs ou des prédicateurs du passé, Bonald, de Maistre, Chateaubriand; des marcheurs en avant et même des utopistes en partie clairvoyants, et, par opposition aux injurieux prophètes du passé, des prophètes plus ou moins aventureux de l'avenir, tels que Saint-Simon, Comte; de savants législateurs surtout, dans l'ordre du possible, les Tronchet, les Cambacérès, les collaborateurs du Code Napoléon... La simple observation morale eût paru un jeu un peu trop égoïste et désintéressé après de tels naufrages. Les imaginations et les intelligences étaient frappées, sillonnées ou éclairées de la foudre. La Révolution, même à son lendemain, était encore trop orageuse et trop volcanique pour offrir un fauteuil stable et commode à un moraliste *dilettante*. Un La Rochefoucauld, sortant de là avec son petit volume, même chef-d'œuvre, eût paru un hors-d'œuvre, la souris enfantée par la montagne, *exiguus mus*. M. de Talleyrand n'a pas écrit ses maximes comme La Rochefoucauld, il les a pratiquées; il les a appliquées et mises en jeu dans ces grandes parties d'échecs où il avait l'Europe

pour échiquier. Que ne les a-t-il pratiquées en effet plus patriotiquement et avec plus d'intégrité personnelle! il y aurait plaisir et honneur à le louer pour son charmant esprit et son grand sens.

Les meilleurs moralistes sortis de ces temps révolutionnaires ont été des serviteurs de la France, profitant de leur expérience pour l'appliquer avec une modération constante et un bon sens varié aux diverses situations, tels que nous avons vu par exemple feu le chancelier Pasquier; la connaissance des hommes les a menés au maniement des hommes avec mesure et indulgence. Cela vaut bien un livre piquant et amer, une fois fait, et qui ne se refera pas.

En résumé, le XVIIe siècle moraliste a sur le XVIIIe un seul avantage, c'est d'avoir eu une révolution, — une révolution qui n'a pas triomphé, peu importe, la Fronde, — de l'avoir eue au commencement et non à la fin. Il en est résulté pour quelques-uns de ses écrivains, pour un petit nombre, plus d'expérience pratique de l'homme. La Fronde, à ce point de vue, a été une espèce d'école de morale très suffisante, très complète et pas trop forte. Quoi qu'il en soit, le XVIIIe siècle, eût-il eu une reprise de Fronde sous la Régence, n'eût jamais pu entièrement prévoir 89 et ses suites. 93 a été une de ces choses qui ne se prévoient pas. Mais qu'on n'aille pas dire, à cause de cette inévitable imprévoyance mêlée à tant d'espérances légitimes et depuis justifiées, que le XVIIIe siècle, dans son ensemble comme dans son élite, ne reste pas incomparablement supérieur à la seconde moitié du XVIIe siècle par les lumières et

la connaissance de l'homme vrai, de l'homme moderne en société, de l'homme civil, religieux, politique, tel qu'il sort et se prononce dans les cahiers des États-Généraux, et tel qu'il se retrouve, somme toute, après le naufrage même, au temps du Consulat : ce serait substituer un préjugé littéraire à un fait positif, à une vérité historique incontestable.

J'ai fini ma plaidoirie.

(*Nouveaux Lundis*, t. III, 1862.)

CHATEAUBRIAND

L'AME DE CHATEAUBRIAND

Si nous osions pénétrer tout d'abord dans cette âme jusqu'à prétendre en compter les mobiles essentiels, les éléments (*Tres imbris torti radios*), je les énumérerais ainsi, en ne donnant la prédominance à aucun, et en les mettant tous sur la même ligne.

Ne trouvez pas, Messieurs, ce que je fais ici trop téméraire. Je parle de l'homme éminent qui fait le sujet de notre étude avec la même liberté que je parlerais de Goethe ou de Byron. La postérité est venue, et l'examen véritable commence. L'admiration, en définitive, retrouvera son compte, mais nous tâcherons de ne la faire porter que sur les portions vraiment dignes d'être admirées.

Premier élément, la rêverie ou *l'ennui*. — La mère du Régent disait de lui qu'il était *né ennuyé*. Combien cela est plus vrai à dire de M. de Chateaubriand! « Je crois, disait-il, que je me suis ennuyé dès le ventre de ma mère. » Il a comme engendré

cet ennui incurable, mélancolique, sans cause, si souvent doux et enchanteur dans son expression, sauvage et desséchant au fond, et mortel au cœur, mortel à la bonne et saine pratique familière des vertus, — le *mal de René*, qui a été celui de tout notre âge, maladie morale qui, après avoir régné cinquante ans plus ou moins, et avec des variantes sans nombre, est aujourd'hui à peu près disparue, qui du moins n'est plus endémique, et qui a fait place à je ne sais quelles autres dispositions plus positives de la jeunesse, lesquelles ont bien aussi leur danger. Pareil aux fleuves *descendant du sein de Jupiter*, le voilà donc à sa source, cet ennui qui va s'épancher à travers le monde, qui cherchera partout l'infini et l'indéterminé, le *désert*; qui le ferait autour de soi plutôt que de s'en passer, et qui appelle cela la poésie (*Ubi solitudinem faciunt*, POESIM *appellant*) : — poésie en effet qui a révélé au poète qui nous occupe, et lui a inspiré de peindre, comme il n'a été donné à nul autre, la sublimité des grands horizons, l'étendue illimitée des savanes, l'infini du désert de l'Océan, et cet autre Océan canadien (comme il l'appelle) tout de verdure et d'éternelles forêts, l'infini désolé et si plein de grandeur des Campagnes romaines, l'infini du cœur et du dedans, le plus vaste et, si l'on peut dire, le plus *irremplissable* de tous.

Second élément, — comment dirai-je? comment l'appellerai-je? le culte de la *jeunesse* et de l'espèce de *délire*, d'*illusion* romanesque qu'elle amène avec elle, et qui d'ordinaire avec elle aussi s'évanouit et disparaît. Cet idéal d'ivresse qui est si bien peint

dans le quatrième livre de l'*Énéide*, dans *Atala*, dans l'épisode de *Velléda*, le poète dont nous parlons le caressera et le rêvera jusqu'à la fin. Jusque sous la première conception du *Génie du Christianisme* et dans le cadre de ses *Martyrs* (allez au fond), il avait introduit, en la voilant, cette flamme profane et trop chère; il la portera, il la couvera partout, et jusqu'au milieu des scènes et des sujets les plus faits pour ramener à l'austérité simple. Elle transpirera, je l'ai dit ailleurs, comme un parfum d'oranger voilé. J'ai regret d'avoir à insister sur ce point, mais il est essentiel; quand on fait une étude sur un homme considérable, il faut oser tout voir, tout regarder, et au moins tout indiquer. D'ailleurs, on parle beaucoup de décadence : je crois en effet, à mon grand regret (et j'ai résisté tant que j'ai pu à le croire), que la littérature est en pleine voie de se corrompre; mais il faut voir en quel sens et comment. Car, si l'on remonte surtout à une quarantaine d'années en arrière, ce n'est pas une décadence tellement manifeste et tellement déclarée; il importe d'en bien saisir les causes et les sources. Ce n'est point parce qu'un écrivain de talent se permet une expression plus ou moins hasardée pour rendre une nuance de sa pensée, qu'une littérature est proprement en décadence : ce serait prendre les choses trop à la surface et par l'épiderme. La vraie décadence, dans une littérature brillante et qui compte encore des talents puissants, prend sa source dans le désaccord qu'il y a entre l'inspiration véritable et le résultat apparent, dans le manque d'harmonie et de vérité au sein des plus beaux

ouvrages. Or, nous touchons ici à l'une des causes de disparate et de désaccord les plus intimes et les plus profondes. Ainsi, par exemple, M. de Chateaubriand va à Jérusalem ; il est censé y aller pour visiter en pèlerin les saints lieux, et il le proclame lui-même. Eh bien ! à le prendre plus tard par ses propres aveux, que vient-il nous confesser : « Mais ai-je tout dit dans l'*Itinéraire*, sur ce voyage commencé au port de Desdémone et d'Othello (Remarquez le choix des noms et les associations d'idées)? Allais-je au tombeau du Christ dans les dispositions du repentir? Une *seule pensée* m'absorbait, je comptais avec impatience les moments. Du bord de mon navire, les regards attachés sur l'*Étoile du soir* [1], je lui demandais des vents pour cingler plus vite, de la gloire pour me faire aimer. J'espérais en trouver à Sparte, à Sion, à Memphis, à Carthage, et l'apporter à l'Alhambra. Comme le cœur me battait en abordant les côtes de l'Espagne ! Aurait-on gardé mon souvenir ainsi que j'avais traversé mes épreuves?... » En s'en tenant à son propre aveu, et sans trop vouloir approfondir ce qu'il allait chercher ainsi à Grenade, à ce rendez-vous de l'Alhambra, à travers le grand détour de Jérusalem et du Calvaire, il est bien certain maintenant, pour qui vient de l'entendre, qu'il allait chercher autre chose que l'émotion toute dévote d'un pèlerin; sa dernière station ne devait pas être la plus sainte. De là ce qu'il y a de

1. Comme Léandre, comme tous les amants de l'*Anthologie*, comme cet amoureux dans la gracieuse invocation de Bion :

> Chère Étoile du soir, belle lumière d'or,
> De l'aimable Aphrodite, etc. . . . .

factice dans l'*Itinéraire*. — Dans la *Vie de Rancé*, ouvrage de sa vieillesse, et où il avait moins la force de retenir son secret, il a trouvé moyen de laisser échapper à tout instant les regrets les plus profanes, les plus en contradiction avec l'austère sujet. Il avait bu de bonne heure le philtre, et il n'a jamais voulu l'oublier. Ceux qui l'ont connu savent qu'il n'a jamais pu se consoler de vieillir, qu'il n'y a jamais consenti; il a pris la vieillesse comme un simple affront, et nul n'a mené si bruyamment le deuil de la fuite de la jeunesse; il était, à ce sujet, comme ces rois d'Asie qui, de colère, déchirent leurs vêtements [1]. Ce second élément, très positif en lui, est celui que j'appellerai l'élément profane et païen.

1. Si nos pères regrettaient aussi de vieillir, combien c'était plus légèrement :

> Ah! que vous m'ennuyez, Vieillesse!

soupirait Charles d'Orléans dans un gracieux rondeau. Ainsi l'on se plaignait à demi-voix jusqu'à Voltaire. Mais le ton a bien changé. Je ne sais qui a dit : « Le Temps nous frappe au visage, comme César à Pharsale ordonnait à ses vétérans de frapper au visage les jeunes chevaliers de Pompée ». M. de Chateaubriand, qui n'avait de beau que la tête, mais qui l'avait si belle, ne pardonna jamais au Temps de la lui avoir touchée et d'en avoir fait même une belle tête de vieillard. Il considérait comme un outrage singulier et personnel d'être atteint par le Temps. Humilié et indigné de vieillir, non moins que s'il eût été un demi-dieu, il avait un certain regard de colère, de douleur, de jalouse fierté, qu'il lançait à la jeunesse; ce n'était pas le *telum imbelle sine ictu* de Priam, c'était encore la flèche d'Apollon. — Un jour qu'il revenait de l'Académie où il avait voulu aller pour une élection, il me disait ironiquement et en marquant chaque syllabe : « J'ai voulu y aller, mais cela m'a coûté, Monsieur; j'étais là avec mon vieil ami Jouy, qui ressemblait à une vieille femme. » (Lire, après cela, pour le contraste du ton, la jolie pièce de Voltaire qui a pour titre : *les Désagréments de la Vieillesse*.)

C'est *l'homme de désir* au sens épicurien, — le désir prolongé et toujours renouvelé d'une Ève terrestre.

Le troisième élément, qui nous est signalé par lui-même, et qui perce également dès son enfance, c'est l'*honneur*; il était bien important que celui-ci vînt s'introduire au plus tôt comme correctif à côté de ces deux autres éléments si dévorants et dissolvants, à côté de l'ennui immense et de cette disposition à chérir avant tout, à poursuivre le songe rapide, l'éclair du désir. L'honneur, qu'il a si bien défini et dont l'idée s'associe habituellement à son nom, il l'eut donc dès l'origine, il le conçut et l'embrassa de bonne heure : par là il fut véritablement de l'ancienne France, il garda quelque chose des anciens preux. Lui si différent à tant d'égards, il retint par cet anneau la tradition de ses pères, et il se retrouva de leur sang par instinct dans chaque situation mémorable. Cette disposition de l'honneur, elle-même, est plus altière et scabreuse que stable et tout à fait assise : elle tient plus de compte de la gloire que de la vertu, et souvent participe plus de la générosité que de l'équité et de la justice. On est prodigue, libéral, plein d'éclat et de noblesse; on s'expose, on se sacrifie un moment; mais à ce prix on se passe bien des passions et tous ses caprices. Du moins il y a là un ressort puissant, quelque chose qui se révolte contre toute lâcheté, contre toute cupidité sordide, contre toute bassesse. Dans un temps dont M. Royer-Collard disait : « L'abaissement éclate de toutes parts », il y a là du moins quelque chose qui ne vous rabaisse pas.

Je crois, si l'on peut avoir un jugement formel en

de telles analyses, que ce sont là les trois éléments essentiels, et tous les trois extrêmement aigus et vifs, qui composèrent cette personnalité si accentuée et si brillante de M. de Chateaubriand. Ajoutez-y ce vaste déploiement d'imagination, cette magie incomparable de plume qui lui fut donnée, et qui, au milieu de mille défauts choquants de goût, réussissait toujours à nous prendre; avec cela un esprit qui dans les jugements ordinaires (non pas toujours dans l'action) avait beaucoup de justesse et de positif; une amabilité et une sorte de naïveté de *bon enfant*, qui était réelle quand il voulait se la permettre, qui était rare et habituellement nulle quand on le voyait dans le monde, mais qu'on lui retrouvait par moments à l'improviste dans l'intimité : voilà un premier trait, une première ébauche de cette grande physionomie que ses ouvrages seuls n'expriment pas tout entière.

Mais on remarquera encore combien ces trois éléments sont tous les trois, si je puis ainsi parler, hasardeux, imprudents, et singulièrement propres, pour employer le langage de la chimie, à une combinaison *fulminante* : d'une part, l'ennui sauvage, avide, insatiable, comme base et comme fond; — d'autre part, sillonnant ce vague ennui, l'éclair idéal, électrique, du désir; — et l'honneur seul, l'honneur chevaleresque, pour tenir et maîtriser tout cela. Avec de tels coursiers à son char et un tel guide, on doit être tenté à tout moment de raser comme Phaéton le bord de l'abîme[1], de chercher l'émotion

1. Ainsi, à la Cataracte de Niagara, l'échelle de lianes qui servait d'ordinaire aux Indiens étant rompue, il voulut néan-

et l'éclat, dût-on se briser et périr. On est, en un mot, poussé à *jouer*, sur la moindre chance provocante, *le tout pour le tout*. Et voilà pourquoi, l'avouerai-je en passant? j'ai toujours frémi quand j'ai vu des poètes, de vrais poètes, se prendre à la politique et prétendre à devenir nos pilotes. Oh! que Platon les connaissait bien quand il voulait les couronner de fleurs et les bannir de sa république! Et pourtant il ne connaissait que les poètes selon Homère, selon Sophocle et selon lui-même. Mais chez les modernes, ces poètes selon René sont les plus dangereux de tous; *ils entrent avec ravissement dans les mois des tempêtes*; ils sont repris pour un rien du dégoût de la terre, de cette terre qu'ils veulent pourtant gouverner; ils dévorent les siècles en un jour; ils seraient tentés à la moindre contrariété, au moindre défi, de mettre le feu au vaisseau et de s'engloutir eux et tout l'équipage, c'est-à-dire la société tout entière, comme le vaisseau *le Vengeur*, pour avoir une belle mort sur l'Océan [1].

moins descendre au bas de la Chute par un rocher à pic d'environ *deux cents pieds* de hauteur (je n'entre pas ici dans les inexactitudes qui ont été relevées) : il ne s'y cassa que le bras. — Et dans *René*, au voyage de l'Etna, il se représente assis sur la bouche du volcan et pleurant sur les mortels dont *à peine* il voyait à ses pieds les demeures : « C'est ainsi que toute ma vie j'ai eu devant les yeux une « création à la fois immense et imperceptible, et un *abîme* « ouvert à mes côtés. »

1. « L'idée de n'être plus me saisissait le cœur à la façon « d'une joie subite... Il y avait dans le premier succès de « l'amour un degré de félicité qui me faisait aspirer à la « destruction. » Quand on a dit de ces mots-là, et qu'on les a sentis, et qu'on a voulu se tuer, on m'est toujours suspect comme pilote; on tient médiocrement au salut des autres et de l'ensemble. — Et qu'on veuille peser encore cette

Ces enfants du caprice, de la fantaisie et du rêve sont d'une race tout opposée et ennemie de celle des vrais hommes d'État, des Auguste, des Richelieu, des Cromwell, des Guillaume d'Orange, des Pitt, et, pour prendre un nom sans tache, des Washington. A un moindre degré, entre M. de Villèle et M. de Chateaubriand, c'était une haine de race.

(*Chateaubriand et son groupe*, t. I, 1861.)

RENÉ

J'arrive à *René*, c'est-à-dire au portrait de l'auteur lui-même dans sa jeunesse et sous le rayon le plus idéal. C'est un type d'où relève plus ou moins tout ce qui fut jeune durant ces cinquante dernières années. Je crois la maladie un peu passée pour le moment : la jeunesse paraît plutôt disposée à se jeter dans le positif de la vie, et dans ses chimères mêmes elle trouve moyen encore d'avoir pour objet ce positif [1].

parole finale, non pas du René embelli et légèrement arrangé par le *Génie du Christianisme*, mais du René primitif et brut des *Natchez* : « Je m'ennuie de la vie; l'ennui m'a tou-« jours dévoré : ce qui intéresse les autres hommes ne me « touche point. Pasteur ou roi, qu'aurais-je fait de ma hou-« lette ou de ma couronne? Je serais également fatigué de « la gloire et du génie, du travail et du loisir, de la pros-« périté et de l'infortune. En Europe, en Amérique, la société « et la nature m'ont lassé. Je suis vertueux sans plaisir; si « j'étais criminel, je le serais sans remords. Je voudrais « n'être pas né, ou être à jamais oublié. » (*Lettre de René à Céluta.*) — Après de tels aveux une fois proférés, il n'y a plus rien.

1. Fouriérisme, Saint-Simonisme, etc., etc.; et les diverses Écoles qui rêvent sur la terre le règne absolu du bien-être et le triomphe illimité de l'industrie.

Atala finit par une très belle parole, et que j'ai relevée déjà comme faisant la transition à *René* : « Homme! tu n'es qu'un songe rapide, un rêve douloureux; tu n'existes que par le malheur; tu n'es quelque chose que par la tristesse de ton âme et l'éternelle mélancolie de ta pensée! » C'est de cette mélancolie poétique et séduisante qu'est éclos *René*. Mais qu'a-t-elle de particulier et d'essentiel entre toutes les tristesses? C'est ce qu'il nous faut définir.

René commence par où Salomon finit, par la satiété et le dégoût. *Vanité des vanités!* Voilà ce qu'il se dit avant d'avoir éprouvé les plaisirs et les passions; il se le redit pendant et après : ou plutôt, pour lui, il n'y a ni passions ni plaisirs; son analyse les a décomposés d'avance, sa précoce réflexion les a décolorés. Savoir trop tôt, savoir toutes choses avant de les sentir, c'est là le mal de certains hommes, de certaines générations presque entières, venues à un âge trop mûr de la société. Ce travail que l'auteur du *Génie du Christianisme* fait sur la Religion, cherchant à la trouver belle avant de la sentir vivante et vraie, à lui demander des sensations et des émotions avant de l'avoir adoptée comme une règle divine — ce travail inquiet et plus raisonné qu'il n'en a l'air, René l'a appliqué de bonne heure à tous les objets de la vie, à tous les sujets du sentiment. Avant d'aimer, il at ant rêvé sur l'amour que son désir s'est usé de lui-même, et que lorsqu'il est en présence de ce qui devrait le ranimer et l'enlever, il ne trouve plus en lui la vraie flamme. Ainsi de tout. Il a tout dévoré par la pensée, par cette jouissance abstraite, délicieuse hélas! et desséchante,

du rêve; son esprit est lassé et comme vieilli; le besoin du cœur lui reste, un besoin immense et vague, mais que rien n'est capable de remplir.

Quand on est René, on est double; on est deux êtres d'âge différent, et l'un des deux, le plus vieux, le plus froid, le plus désabusé, regarde l'autre agir et sentir; et, comme un mauvais œil, il le glace, il le déjoue. L'*un* est toujours là qui empêche l'*autre* d'agir tout simplement, naturellement, et de se laisser aller à la bonne nature.

L'auteur a fait de René un contemporain de Louis XIV; c'est là un anachronisme moralement impossible. Le Régent était déjà ennuyé autant que René peut l'être, mais ce n'était point dans le *rêve*, j'imagine, qu'il prenait le point de départ et cherchait la fin de son ennui. Les contemporains du maréchal de Richelieu avaient en général peu de penchant à une mélancolie prolongée. Ce n'était pas à eux qu'il était besoin de dire : « O René! si tu crains les troubles du cœur, défie-toi de la solitude : les grandes passions sont solitaires. »

René est bien venu à sa date, et pas plus tôt qu'il ne fallait; il n'a été précédé et annoncé chez nous que par les *Rêveries du Promeneur solitaire*, c'est-à-dire par Jean-Jacques; j'ajouterai, par les *Rêveries* de Sénancour.

Je parle en vue de la France; car, à remonter plus haut et à voir le mal dans son principe, la mélancolie moderne était née bien auparavant. On ne la chercherait pas en vain dans Lucrèce, le poète de la nature. Saint Augustin la trouvait déjà dans Virgile, et il en est lui-même le plus sensible exemple.

C'est elle que saint Chrysostome essayait de traiter dans le jeune Stagyre. On la trouverait encore, cette mélancolie croissante, cherchant un refuge dans le cloître aux premiers jours du Christianisme, s'efforçant de s'y guérir, et souvent ne parvenant qu'à s y nourrir. Qu'était-ce en effet que l'*acedia*? — Au moyen âge un minnesinger célèbre [1], laissant tomber sa tête dans sa main, s'écriait : « Cette vie, l'ai-je vécue? l'ai-je rêvée? » Cette tristesse du moyen âge se voit profondément empreinte dans l'attitude et la sombre beauté de la *Melancholia* d'Albert Durer, assise au milieu des sphères, et laissant à ses pieds pêle-mêle les instruments de la science, qu'elle a, comme Faust, épuisée. Comment qualifier Hamlet sous son pâle éclair, sinon le plus sublime malade de cette maladie sacrée, sachant tout, devinant tout, revenu de tout, grand par l'intelligence, infirme de caractère, sage dans la folie? M. Vinet a dit admirablement : « Le Christianisme, partout où il n'a pas pénétré la vie, a fait un grand vide autour d'elle, et l'homme qui, au sein de la Chrétienté, n'est pourtant pas chrétien, porte avec lui le désert ». Est-ce bien là pourtant toute l'explication? C'en est du moins une partie. Il faudrait peut-être chercher l'autre dans les souvenirs instinctifs et les habitudes originelles de ces races sorties des forêts de Germanie; les petits-fils demeurent atteints à leur insu et sont repris par accès de la nostalgie paternelle. Quoi qu'il en soit, le Breton René est le premier

1. Walther van der Vogelweide. — (Voir *De la Littérature provençale*, par Émile de Laveleye, page 113, Bruxelles, 1845.)

type tout à fait expressif et achevé que présente en ce genre la nation française : voilà sa gloire.

Le type jusque-là le plus brillant de cette nation, Voltaire, ce Français si jeune à tout âge, lui qui prenait goût et intérêt à toutes choses, et qui était le moins adonné au rêve, Voltaire parlant de ces passions qu'il ne faut ni supprimer, ni assouvir, ni encore moins sophistiquer à force de raisonnement, avait dit avec charme :

Je ne conclus donc pas, orateur dangereux,
Qu'il faut lâcher la bride aux passions humaines;
De ce coursier fougueux je veux tenir les rênes;
Je veux que ce torrent, par un heureux secours,
Sans inonder nos champs les abreuve en son cours :
Vents, épurez les airs, et soufflez sans tempêtes;
Soleil, sans nous brûler, marche et luis sur nos têtes.
Dieu des êtres pensants, Dieu des cœurs fortunés,
Conservez les désirs que vous m'avez donnés,
Ce goût de l'amitié, cette ardeur pour l'étude,
Cet amour des beaux-arts et de la solitude :
Voilà mes passions[1]. . . . .

Voltaire, dans ces vers, les plus charmants peut-être qui lui soient échappés, donnait la main à La Fontaine, alors que l'aimable auteur de *Psyché*, adressant à la *Volupté* un hymne, une invocation à la Lucrèce, y rassemblait tous ses penchants :

Volupté, Volupté, qui fus jadis maîtresse
    Du plus bel esprit de la Grèce,
Ne me dédaigne pas; viens-t'en loger chez moi :
    Tu n'y seras pas sans emploi.
J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville et la campagne, enfin tout : il n'est rien
    Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.

1. Cinquième Discours en vers sur l'Homme.

Cette mélancolie de La Fontaine n'est pas encore une maladie, ce n'est qu'un charme.

Quant à Voltaire, qui écrivait et sentait avec cette fraîcheur, il n'était pas fils de son siècle, il l'était du siècle précédent. Quand le siècle de Voltaire à son tour eut passé sur la France, il porta ses fruits amers, et René put naître...

René est le fils d'un siècle qui a tout examiné, tout mis en question : c'est bien l'auteur de l'*Essai*, mais chez qui cette intelligence avancée, consommée, se trouve en désaccord flagrant avec une imagination réveillée et puissante, avec un cœur avide et inassouvi. « Vous le savez, j'ai le malheur de ne pouvoir être jeune », dit Sénancour dans *Obermann*. Mais chez Obermann, la pensée, l'imagination et le cœur sont suffisamment en accord et en équilibre, dans ce sens que leur état de souffrance réciproque et de tiraillement sourd peut durer et s'éterniser. Aussi Obermann est-il le vrai type permanent de la situation morale dont René nous figure avec idéalisation un moment.

René a de plus qu'Obermann l'imagination et toutes les conséquences qu'elle entraîne, la rapidité, la mobilité, l'éclat. Il traverse les situations plutôt que de s'y attarder indéfiniment. René a la gloire de la parole, la poésie de l'expression, qui est presque une contradiction avec son état d'âme terne et désolé. Car un homme qui est complètement dans ce vague qu'il nous figure doit n'atteindre à rien, pas même à l'idéal de sa tristesse en la décrivant. Or René se dessine à nos yeux dans son type et se dresse comme une statue. C'est le *beau*

ténébreux. Il y aura de la fatuité dans Byron; il y a une haute coquetterie dans René : il n'y en a aucune dans Obermann.

Obermann vit au sérieux dans sa situation; il y habite, il la prolonge; il ne s'y drape pas. Il porte son ennui, son regret précoce dans les petites choses comme dans les grandes. Il ne peut voir une aurore sans regretter l'aube, l'aube sans regretter la nuit, ni une belle nuit sans regretter le tomber du jour. Il se gâte tout et se complaît à se gâter tout. A force d'être ennuyé, Obermann court risque à la longue de devenir ennuyeux. Quant à René, il est loin de ce danger, il n'en a pas le temps ni le don; il a pour cela trop de cordes à son arc et à sa lyre. Il pourra être de mauvaise humeur, il ne sera jamais ennuyeux. On sent en le lisant qu'il guérira, ou du moins qu'il se distraira.

(*Chateaubriand et son groupe*, t. I.)

L'ART DE CHATEAUBRIAND, SES PRÉCURSEURS. SON INFLUENCE

1. *Le sentiment de la nature.*

Le sentiment de la nature, et le pittoresque vrai qu'il produit, ne remontent pas très haut dans notre littérature. On peut dire que les premiers grands exemples ne sont pas d'avant le milieu du XVIII[e] siècle et datent seulement de Rousseau. Avant lui il n'y avait que des aperçus et des vestiges. M. de

Stendhal (Beyle) citait toujours, dans *la Princesse de Clèves*, une certaine *allée de saules* où M. de Nemours va promener sa rêverie [1] : c'était, selon lui, le premier léger indice du pittoresque chez nous. On en trouverait encore, par-ci par-là, d'autres échantillons, mais le progrès en ce genre nous est très bien figuré par la petite rangée de *saules* mise en regard de la forêt vierge du Canada. Quand les romanciers du XVII[e] siècle ont à parler d'un désert, ils en parlent toujours comme étant *affreux* et horrible à voir; ils y entassent les rochers selon leur fantaisie : ou bien ce sont des déserts fabuleux et imaginaires, comme dans l'*Astrée*. La vraie nature n'a point de place [2]. Il y avait à côté du parc des *Rochers* (en Bretagne) un charmant petit lac, un étang; madame de Sévigné n'en parle pas. Elle ne sortait point de ses belles allées droites. Rousseau à cet égard a été le grand initiateur.

1. « La passion n'a jamais été si tendre et si violente qu'elle l'étoit alors en ce prince. Il s'en alla sous les saules, le long d'un petit ruisseau qui couloit derrière la maison où il étoit caché. » (*La Princesse de Clèves*, quatrième partie.)

2. On cite un mot de madame de Rambouillet, qui exprime la manière de sentir assez générale dans la société de ce temps-là : « Les esprits doux et amateurs des belles-lettres ne trouvent jamais leur compte à la campagne. » — C'est ainsi qu'au XVIII[e] siècle le grand jurisconsulte Pothier, allant à la campagne pour huit jours, disait : « Cela est très beau, *sed non habemus hic manentem civilitatem.* » Et madame de Staël, dans le même sens que madame de Rambouillet, disait qu'elle aimerait assez l'agriculture, si cela *sentait moins le fumier.* Madame Roland, au contraire, cette sincère élève de Jean-Jacques, étant à la campagne où elle prenait du lait d'ânesse, écrivait sans pruderie : « *J'asine* à force et m'occupe de tous les petits soins de la vie *cochonne* de la campagne. Je fais des poires tapées qui sont délicieuses... » On a toutes les variétés de ton.

Mais remarquez la gradation :

De même qu'aux xve et xvie siècles chaque navigateur hardi revenait avec sa découverte, de même au xviiie chaque grand écrivain, chaque peintre, au retour de ses voyages, apportait et versait dans la langue les couleurs et la flore d'une nouvelle contrée :

Rousseau avait découvert et peint la nature alpestre, le jardin du Pays de Vaud, et les belles forêts de nos climats;

Bernardin de Saint-Pierre nous révéla le ciel et la végétation des Iles de l'Inde;

Mais à Chateaubriand, le premier, échut le *vaste* du Désert américain, de la forêt transatlantique.

Ce fut une grande conquête. Depuis il a su peindre en maître bien des cieux et des contrées, la Campagne romaine, le rivage attique, la vallée du Jourdain : il a pu être plus parfait, plus correct de ligne qu'il ne l'avait été d'abord, plus classique : nulle part il n'a égalé ces premières pages de descriptions, celles que nous retrouverons dans *Atala*, pour la grandeur, l'étendue, la vivacité originale des impressions, la majesté toute naturelle des tableaux. C'est qu'au moment où il les écrivait, il sentait ces grands objets dans leur entière nouveauté et avec cette fraîcheur avide de l'âme, qu'on n'a qu'une fois. Il semble que le fond d'une âme d'artiste (même de celles qui ont, en apparence, le don de se renouveler plus d'une fois) soit avide d'un certain idéal inconnu, d'une certaine impression première : comme ces murailles préparées pour la fresque, elle boit aussitôt la première couleur, les

premières images que la nature, ce grand peintre, y jette en courant. Plus tard on peut ajouter à ce fond; mais il domine, il persiste, on ne l'efface plus; et aucune couche nouvelle, si riche qu'elle soit, ne saurait le remplacer ni le recouvrir. Plusieurs années après, voyageant en Italie, M. de Chateaubriand rendait admirablement ce changement dans les impressions en face de la nature, cette sorte de *saturation* qui fait qu'on ne sent plus deux fois avec la même vivacité, avec le même développement et la même plénitude [1].

Il est bien vrai que la jeunesse seule a le don par excellence de peupler la solitude : elle porte en soi des essaims de rêves. Plus tard, quand les rêves se sont envolés et que bien peu sont revenus avec le rameau, quand l'ombre s'est retournée, qu'elle seule désormais marche et grandit devant nous, et que le soleil déjà couchant est derrière nos têtes, les souvenirs peuvent être doux, mais ils sont tristes aussi; ils sont plus froids, plus lents, ils nous font moins de bruit, et surtout ne remplissent point une âme avec ivresse. De là aussi la solitude a des attraits moins animés. Pourtant la nature en elle-même ne cesserait jamais sans doute pour ses vrais amis d'avoir le même charme puissant, mais c'est à la condition qu'ils lui soient restés fidèles. Si vous vous êtes pris vivement aux choses de la société, si l'ambition vous a une fois mordu le cœur, si le démon littéraire vous a irrité et piqué, si les autres passions factices et secon-

1. Dans la *Lettre à M. de Fontanes sur la campagne romaine*.

daires se sont logées en vous et vous ont inoculé leur fièvre, vous êtes moins propre en effet à la solitude, au commerce avec la nature. Un doux poète anglais, le dernier des Lakistes survivants, Wordsworth, l'a remarqué quelque part : la nature a ses mystères, ses secrets, ses replis; elle est sainte; elle ne se communique pas en un jour à l'ambitieux, à l'homme du monde ou de plaisir, qui, dans une heure d'ennui ou de mécompte, vient lui demander une distraction passagère, et qui croit en jouir familièrement parce qu'il l'a une fois aimée et connue. Elle ne s'ouvre tout à fait qu'aux âmes restées je ne dis pas innocentes, du moins simples, qui lui reviennent avec franchise et qui n'ont pas de but plus cher. J.-J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre jusqu'à la fin de leur vie, celui qui écrivit *Obermann*, y sont restés autant sensibles peut-être qu'au premier jour. C'est qu'ils n'avaient pas joué à tous ces jeux de la société, surtout à ce jeu dévorant de l'ambition, et que cette fièvre, la plus desséchante de toutes et dont on sait le moins se passer quand on en a été atteint, ne les avait jamais saisis. Un grand poète, Lamartine, au temps de ses jeunes et belles douleurs, s'est écrié :

Mais la nature est là, qui t'invite et qui t'aime;
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours :
Quand tout change pour toi, la nature est la même,
Et le même soleil se lève sur tes jours.

Redirait-il aujourd'hui les mêmes paroles? et s'il les disait, la nature lui répondrait-elle comme autrefois?

2. *L'expression pittoresque.*

Nous continuons notre lecture d'*Atala*. Savoir bien lire un livre en le jugeant chemin faisant, et sans cesser de le goûter, c'est presque tout l'art du critique. Cet art consiste encore à comparer et à bien prendre ses points de comparaison : ainsi, à côté d'*Atala*, lire *Paul et Virginie* et *Manon Lescaut*; — à côté de *René* lire *Obermann* et *le Lépreux*; à côté des *Martyrs* lire l'*Odyssée*, *Télémaque* et Milton. Faites cela, et laissez-vous faire. Le jugement résultera tout naturellement en vous et se formera de votre impression même.

Le principal mérite d'un guide en matière de goût est de bien choisir ses points et de mettre chacun à même de juger comme lui. C'est là toute mon ambition aujourd'hui dans ces conversations où je parle seul, mais où j'aime à croire que la pensée de plus d'un me répond [1].

1. Ma manière, mon habitude pour l'analyse appliquée à la littérature et aux livres est celle-ci : prendre les choses et les recueillir tout proche de la conversation ou à la simple lecture, sans tant de méthode, mais selon qu'elles viennent au naturel, *sed quæ plane sparsæ sint et nativæ*, comme l'a dit Bacon, qui ajoute excellemment : « De même que les vins qui découlent doucement sous un premier foulage sont plus doux que ceux qui sont exprimés au pressoir, parce que ceux-ci prennent quelque chose, pour le goût, du pépin et de la peau du raisin, de même tout à fait salubres et douces sont les doctrines qui découlent des Écritures doucement foulées, et qui ne sont pas réduites en discussion ou ramenées à des lieux communs : *Certe quemadmodum vina quæ sub primam calcationem molliter defluunt, sunt suaviora quam quæ*

Je n'analyserai pas *Atala* page par page; c'est un livre trop facile à lire, et trop difficile à analyser. Je courrai seulement à travers, relevant au passage quelques traits. Parfois le vieux Chactas dans son récit est forcé de s'interrompre par ses larmes :

Les souvenirs se pressèrent en foule dans son âme; ses yeux éteints inondèrent de larmes ses joues flétries : telles deux sources, cachées dans la profonde nuit de la terre, se décèlent par les eaux qu'elles laissent filtrer entre les rochers.

Plus loin l'auteur fera dire à Chactas, qui cherche en vain à rappeler sur ses lèvres les brûlantes paroles de sa jeunesse :

Le vent du midi, mon cher fils, perd sa chaleur en passant sur des montagnes de glace. Les souvenirs de l'amour dans le cœur d'un vieillard sont comme les feux du jour réfléchis par l'orbe paisible de la lune, lorsque le soleil est couché et que le silence plane sur les huttes des Sauvages.

Toujours l'image; mais comme elle est grande, heureuse, poétique! comme elle atteste la hauteur naturelle de l'imagination qui l'a portée! — L'inconvénient sera dans l'habitude; car plus tard, et

a torculari exprimuntur; quoniam hæc ex acino et cute uvæ aliquid sapiant : similiter salubres admodum ac suaves sunt doctrinæ, quæ ex Scripturis leniter expressis emanant, nec ad controversias aut locos communes trahuntur. » (*De Augmentis Scientiarum,* tout à la fin.) Ce que Bacon dit là de l'impression qu'on retire des Saintes Écritures se peut dire de toute remarque sur les livres anciens ou même plus ou moins nouveaux : la meilleure et la plus douce critique est celle qui s'exprime ainsi des beaux ouvrages, non *pressés au pressoir*, mais légèrement foulés à une libre lecture. Enfin, pour parler encore avec Bacon, j'aime que la critique soit une *émanation* des livres.

même quand l'image ne viendra pas, la plume de l'auteur la cherchera toujours, et l'inventera, la forgera plutôt que de s'en passer. La verge continuera, même à sec, de frapper le rocher.

La tribu est toujours en marche vers le grand village où le prisonnier doit être brûlé. Le soir Atala vient quelquefois visiter à la dérobée le prisonnier *sous les liquidambars de la fontaine*; elle trouve moyen d'éloigner le guerrier qui le garde; elle lui détache ses liens, et ils font une promenade ensemble dans la forêt :

Sans lui répondre, je pris sa main dans ma main, et je forçai cette biche altérée d'errer avec moi dans la forêt. La nuit était délicieuse. Le Génie des airs secouait sa chevelure bleue, embaumée de la senteur des pins, et l'on respirait la faible odeur d'ambre qu'exhalaient les crocodiles couchés sous les tamarins des fleuves. La lune brillait au milieu d'un azur sans tache, et sa lumière gris de perle descendait sur la cime indéterminée des forêts. Aucun bruit ne se faisait entendre, hors je ne sais quelle harmonie lointaine qui régnait dans la profondeur des bois : on eût dit que l'âme de la solitude soupirait dans toute l'étendue du désert.

Est-il besoin d'indiquer cet effet magique d'harmonie qui rend l'effet de lumière vague et d'ombre : *sur la cime indéterminée des forêts*? Plus loin il dira, rendant également le vague de l'étendue par le vague des sons : « Le désert déroulait maintenant devant nous ses *solitudes démesurées* [1]... »

1. Et dans les *Martyrs*, pour rendre la douceur des horizons de l'Arcadie sous les rayons de la lune : « Les hauts sommets du *Cyllène*, les croupes du *Pholoé* et du *Thelphusse*, les forêts d'*Anémose* et de *Phalante*, formaient de toutes

Remarquons aussi ces expressions créées : *Sa chevelure bleue, embaumée de la senteur des pins...* Quand on en est là en prose dans une littérature, on est arrivé à saisir aussi près que possible et à égaler les nuances pittoresques les plus indéfinissables : il n'y a plus un seul progrès à faire qui ne soit un excès.

Et plus loin, parlant toujours des promenades à deux dans ces solitudes enchantées, il montre Atala s'appuyant sur sa foi religieuse pour l'opposer au torrent des passions, « lorsque, dit-il, tout les favorise, et le secret des bois et l'absence des hommes, et la fidélité des ombres ». La *fidélité des ombres*, c'est encore ce que j'appelle une expression créée, — un reflet moral mêlé dans une même teinte et faisant nuance avec l'obscurité qu'il s'agissait de peindre.

Cette création dans l'expression est particulière à M. de Chateaubriand, et aussi à Bernardin de Saint-Pierre; ce sont les premiers dans notre littérature qui s'en soient avisés expressément. Si grands peintres que puissent paraître Jean-Jacques et Buffon, je ne leur trouve pas cette qualité originale à un haut degré. Ils ont l'expression large, simple, naturelle ou pompeuse, qui répond à son objet, mais une expression générale; ils ne se donnent pas beaucoup de peine pour entrer dans les nuances et pour exprimer les reflets [1]. J'en pren-

parts un horizon confus et vaporeux. » (Liv. XII.) Jamais avec des sons et par l'oreille on n'a mieux réussi à rendre un effet de vue et de couleur.

1. M. Cousin s'est amusé à donner d'après un manuscrit

drai tout de suite un exemple, et je l'emprunte au plus beau passage de Rousseau en fait de rêverie : il raconte dans sa *cinquième Promenade* les deux mois délicieux qu'il a passés dans la petite île de Saint-Pierre au milieu du lac de Bienne, oubliant les hommes et les livres, herborisant, décrivant la *Flore* du pays, découvrant avec des transports de joie les *cornes de la brunelle*. M. de Chateaubriand s'est fort souvenu de ces pages touchantes dans le chapitre de l'*Essai* dédié *Aux Infortunés*.

L'exercice que j'avais fait dans la matinée, nous dit l'éloquent promeneur, et la bonne humeur qui en est inséparable, me rendaient le repos du dîner très agréable; mais quand il se prolongeait trop, et que le beau temps m'invitait, je ne pouvais si longtemps attendre, et pendant qu'on était encore à table, je m'esquivais et j'allais me jeter seul dans un bateau que je conduisais au milieu du lac, quand l'eau était calme; et là, m'étendant tout de mon long dans le bateau, les yeux tournés vers le ciel, je me laissais aller et dériver lentement au gré de l'eau, quelquefois pendant plusieurs heures, plongé dans mille rêveries confuses, mais délicieuses, et qui, sans avoir aucun objet bien déterminé ni constant, ne laissaient pas d'être à mon gré cent fois préférables à tout ce que j'avais trouvé de plus doux dans ce qu'on appelle les plaisirs de la vie. Souvent, averti par le baisser du soleil de l'heure de la retraite, je me trouvais si loin de l'île, que j'étais forcé de travailler de toute ma force pour arriver avant la nuit close. D'autres fois, au lieu de m'écarter en pleine eau, je me plaisais à côtoyer les verdoyantes rives de l'île, dont les limpides eaux et les ombra-

les différentes *leçons* par lesquelles Rousseau passa avant d'atteindre à la perfection de son style dans le fameux épisode du *Vicaire savoyard*. A travers ces corrections diverses on voit que ce qu'il recherche surtout, c'est la propriété dans l'expression.

ges frais [1] m'ont souvent engagé à m'y baigner. Mais une de mes navigations les plus fréquentes était d'aller de la grande à la petite île, d'y débarquer et d'y passer l'après-dînée, tantôt à des promenades très circonscrites au milieu des marceaux, des bourdaines, des persicaires, des arbrisseaux de toute espèce, et tantôt m'établissant au sommet d'un tertre sablonneux, couvert de gazon, de serpolet, de fleurs, même d'esparcette et de trèfles [2] qu'on y avait vraisemblablement semés autrefois, et très propres à loger des lapins qui pouvaient là multiplier en paix sans rien craindre, et sans nuire à rien. Je donnai cette idée au receveur, qui fit venir de Neufchâtel des lapins mâles et femelles, et nous allâmes en grande pompe, sa femme, une de ses sœurs, Thérèse et moi, les établir dans la petite île, où ils commençaient à peupler avant mon départ, et où ils auront prospéré sans doute, s'ils ont pu soutenir la rigueur des hivers. La fondation de cette petite colonie fut une fête. Le pilote des Argonautes n'était pas plus fier que moi, menant en triomphe la compagnie et les lapins de la grande île à la petite, et je notai avec orgueil que la receveuse, qui redoutait l'eau à l'excès, et s'y trouvait toujours mal, s'embarqua sous ma conduite avec confiance, et ne montra nulle peur durant la traversée.

Quand le lac agité ne me permettait pas la navigation, je passais mon après-midi à parcourir l'île, en herborisant à droite et à gauche, m'asseyant tantôt dans les réduits les plus riants et les plus solitaires pour rêver à mon aise, tantôt sur les terrasses et les tertres, pour parcourir des yeux le superbe et ravissant [3] coup d'œil du lac et de ses rivages, couronnés d'un côté par des mon-

1. Il se contente de dire que les rives sont *verdoyantes*, les eaux *limpides* et les ombrages *frais*. C'est ce qui apparaît à première vue; la nuance n'y est pas encore.

2. Ce que j'appelle la nuance se fait sentir ici dans cette curiosité de description botanique qui est propre à Rousseau, et qui donne une physionomie, une gaieté particulière au paysage.

3. *Superbe* et *ravissant* : il en reste à l'expression et à l'impression générale, un peu commune.

tagnes prochaines, et, de l'autre, élargis en riches et fertiles plaines, dans lesquelles la vue s'étendait jusqu'aux montagnes bleuâtres plus éloignées, qui la bornaient.

Quand le soir approchait, je descendais des cimes de l'île, et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la grève, dans quelque asile caché; là, le bruit des vagues et l'agitation de l'eau fixant mes sens, et chassant de mon âme toute autre agitation, la plongeait dans une rêverie délicieuse, où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu. Le flux et reflux de cette eau, son bruit continu, mais renflé par intervalles, frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes [1] que la rêverie éteignait en moi, et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De temps à autre naissait quelque faible et courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde, dont la surface des eaux m'offrait l'image; mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçait, et qui, sans aucun concours actif [2] de mon âme, ne laissait pas de m'attacher, au point qu'appelé par l'heure et par le signal convenu je ne pouvais m'arracher de là sans efforts.

Voilà d'admirables pages, simples et tout à fait neuves à leur moment; le coup de pinceau y est large, plein, facile, grave encore et ferme, bien que souple et gracieux; il semble qu'il n'y ait rien à désirer. — Rien en effet qu'un je ne sais quoi de velouté qui y manque, le *lumen purpureum* du poète.

Mais un autre coloriste s'avance : disciple pieux de Rousseau, mais disciple original et doué d'une

1. *Internes* : le mot est un peu dur, il sent la nomenclature psychologique et détonne avec la mollesse de la rêverie. M. de La Mennais aime beaucoup ce mot-là et l'emploie très habituellement.

2. Ici encore on sent quelque manque de mollesse dans le tour et dans le son.

certaine manière particulière de regarder la nature et de la peindre, il va faire un pas de plus, lever un nouveau voile avec lenteur et nous initier par sa douce magie aux nuances du mystère. Prenons-le dans une des scènes où il est en présence de son maître et de son premier modèle, en pèlerinage au tombeau de Jean-Jacques; les différences de pinceau vont à l'instant se faire sentir :

Les feuilles et les fleurs de la plupart des végétaux, dit Bernardin de Saint-Pierre, reflètent les rayons de la lune comme ceux du soleil... J'ai éprouvé une nuit un effet enchanteur de ces reflets lunaires des végétaux. Quelques dames et quelques jeunes gens de mes amis firent un jour avec moi la partie d'aller voir le tombeau de Jean-Jacques à Ermenonville : c'était au mois de mai. Nous primes la voiture publique de Soissons, et nous la quittâmes à dix lieues et demie de Paris, une lieue au-dessus de Dammartin. On nous dit que de là à Ermenonville il n'y avait pas trois quarts de lieue. Le soleil allait se coucher lorsque nous mimes pied à terre au milieu des champs. Nous nous acheminâmes par le sentier des guérets, sur la gauche de la grande route, vers le couchant. Nous marchâmes plus d'une heure et demie dans une vaste campagne sans rencontrer personne. Il faisait nuit obscure, et nous nous serions infailliblement égarés, si, par bonheur, nous n'eussions aperçu une lumière au fond d'un petit vallon : c'était la lampe qui éclairait la chaumière d'un paysan. Il n'y avait que sa femme qui distribuait du lait à cinq ou six petits enfants de grand appétit. Comme nous mourions de faim et de soif, nous la priâmes de nous faire participer au souper de sa famille. Nos jeunes dames parisiennes se régalèrent avec elle de gros pain, de lait, et même de sucre dont il y avait une assez ample provision. Nous leur tinmes bonne compagnie. Après avoir bien reposé notre âme et notre corps par ce festin champêtre, nous primes congé de notre hôtesse, aussi contente de notre visite que

nous étions satisfaits de sa réception. Elle nous donna pour guide l'aîné de ses garçons, qui, après une demi-heure de marche, nous conduisit à travers des marais dans les bois d'Ermenonville. La lune vers son plein était déjà fort élevée sur l'horizon, et brillait de l'éclat le plus pur dans un ciel sans nuages. Elle répandait les flots de sa lumière sur les chênes et les hêtres qui bordaient les clairières de la forêt, et faisait apparaître leurs troncs comme les colonnes d'un péristyle. Les sentiers sinueux où nous marchions en silence traversaient des bosquets fleuris de lilas, de troènes, d'ébéniers, tout brillants d'une lueur bleuâtre et céleste. Nos jeunes dames vêtues de blanc, qui nous devançaient, paraissaient et disparaissaient tour à tour à travers ces massifs de fleurs, et ressemblaient aux Ombres fortunées des Champs-Élysées. Mais, bientôt émues elles-mêmes par ces scènes religieuses de lumière et d'ombre, et surtout par le sentiment du tombeau de Jean-Jacques, elles se mirent à chanter une romance : leurs voix douces, se mêlant aux chants lointains des rossignols, me firent sentir que, s'il y avait des harmonies entre la lumière de l'astre des nuits et les forêts, il y en avait encore de plus touchantes entre la vie et la mort, entre la philosophie et les amours [1].

Enfin, après ce divin coloriste, nous avons MM. de Chateaubriand et de Lamartine, ce dernier tenant plus directement de Bernardin de Saint-Pierre par une certaine douceur facile et abondante, — disons mieux, une douceur céleste, qui se joue aux ondulations et aux harmonieuses mollesses. De nuit, voguant sur les flots, entendez-vous la jeune Napolitaine qui chante en s'adressant au pêcheur qu'elle aime :

Vois : la mousse a pour nous tapissé la vallée;
Le pampre s'y recourbe en replis tortueux,
Et l'haleine de l'onde, à l'oranger mêlée,
De ses fleurs qu'elle effeuille embaume mes cheveux.

1. *Harmonies végétales du soleil et de la lune.*

A la molle clarté de la voûte sereine
Nous chanterons ensemble assis sous le jasmin,
Jusqu'à l'heure où la lune, en glissant vers Misène,
Se perd en pâlissant dans les feux du matin.

Jamais l'harmonie musicale n'a versé plus d'enchantement dans une parole humaine. — Hélas! que sont-ils devenus ces dons d'un coloris céleste? qu'est-elle devenue cette lune du golfe de Baïa et du cap Misène? Dans bien des pages de l'énervante et coupable *Histoire des Girondins*, elle est allée se jouer dans des flaques de sang [1].

Nous avons donc en présence les quatre manières comme couleur et harmonie. La manière de Jean-Jacques est la première à titre de signal et d'exemple; elle est aussi la plus directe, la plus large et la plus simple, mais elle peut s'imiter, se copier presque (quand on a du talent), et elle a été mainte fois reproduite en effet dans de belles pages qu'on dirait de lui, et qui sont ou de M. de Lamennais ou de madame Sand. Mais Bernardin de Saint-Pierre, mais Chateaubriand, on n'y parvient pas, ils déjouent le disciple; ils ont plus que Jean-Jacques l'expression créée, l'expression rare et impossible pour tout autre que pour eux. Ils ont dérobé la nuance, la demi-teinte, le reflet; ils ont réussi à saisir et à rendre le sentiment de l'ineffable.

1. O noble Muse du poète, je ne vous l'ai point encore pardonné! pourquoi s'être allée faire dangereuse et racoleuse des masses, sous prétexte de pouvoir un jour, quand tout sera à bas, devenir utile? La Muse de poésie, telle que je la conçois, est si à part et si au-dessus de ces choses, qui, même quand elles semblent immenses aux contemporains, ne sont que des choses d'un jour!

Les Anciens n'ont pas tout à fait suivi cette même marche compliquée dans la peinture des choses naturelles. Les plus anciens poètes et peintres ont dès l'abord réfiéchi les objets dans toute leur étendue, et aussi dans toute leur distinction variée et leur fraîcheur. Les derniers venus comme Théocrite ont un peu raffiné peut-être en exprimant, mais encore ils n'ont pas cessé d'être de l'école des premiers peintres. C'est que les Anciens n'ont pas eu à faire comme les Modernes, qui sont partis de l'abstrait et du factice social pour revenir au naturel, et qui ont eu tant à reconquérir en ce genre. Il a fallu faire violence aux habitudes de salon pour reprendre pied, pas à pas, dans la nature. Il a fallu (à la lettre) sortir de l'hôtel Rambouillet pour découvrir le Mont-Blanc et même la vallée de Montmorency.

3. La couleur locale; les images.

Je veux bien qu'on soit exact en fait de couleur locale, et même je le désire; mais il faut qu'alors le narrateur, surtout si c'est une aventure de sentiment et de passion qu'il nous raconte, soit exact d'un air naturel, sans paraître y viser et sans se piquer de trop faire attention à des hors-d'œuvre; il faut qu'il nous donne ces détails accessoires comme involontairement, comme étant plein de ses souvenirs et de tout ce qui s'y rattache, et non pas qu'il aille choisir exprès dans ces mêmes souvenirs et dans leur expression je ne sais quoi qui nous

étonne, qui nous déconcerte, et qui ressemble toujours à une *niche* d'auteur qu'il nous fait.

Je touche là un des points les plus essentiels de la Poétique naturelle. Jamais Homère, jamais les grands poètes naturels n'ont de telles préméditations : quand un détail singulier ou même bizarre se mêle chez eux à l'expression d'un sentiment, c'est qu'il leur vient involontairement à la bouche, c'est que le trait sort de soi et que l'auteur n'y a pas songé. Jamais il ne s'arrêtera au milieu d'une émotion pour vous indiquer du doigt un tel détail.

Hélène, à un endroit touchant de l'*Odyssée*, s'appelle *impudente* et *chienne* [1]; mais ce mot lui échappe naturellement, et alors il ne choquait pas. Il choquerait aujourd'hui à bon droit, si un auteur mettait exprès un tel mot au milieu d'un passage pathétique pour faire preuve de couleur locale.

A la seconde époque, les Sophocle, les Virgile surtout, et ceux chez qui l'étude et la méditation se combinent au génie, sont plutôt attentifs à éviter ces sortes de détails qu'à les rechercher; les grands poètes primitifs ne les évitent ni ne les recherchent; les seconds au contraire aimeront mieux négliger telle ou telle particularité trop saillante qui ne sera pas en harmonie avec l'ensemble de l'impression qu'ils veulent produire, et qui, bien qu'exacte, semblerait une faute de ton. Ils se souviennent du précepte :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

1. *Odyssée*, livre IV, vers 145.

Ils savent au besoin sacrifier les accessoires à l'unité d'intérêt et à la fusion des couleurs.

Mais à la troisième époque, sous prétexte de revenir à la première, on se met à rechercher ces détails singuliers qui pouvaient se rencontrer naturellement chez les premiers poètes simples qui disaient tout : on croit revenir par cette affectation à plus de vérité, on ne fait que marquer son effort. On manque à l'unité vraie, en voulant à la fois toucher par la passion du récit et piquer l'attention par la curiosité du costume ou du paysage [1].

Nous saisissons un côté nouveau et tout à fait inattendu dans cette *Poétique* de vrai poète qu'apportait l'auteur d'*Atala* : c'est le côté d'art élevé, revenant à l'antique, sortant décidément du Diderot, du Marmontel et de tout ce procédé vulgaire au fond, prosaïque, dont le XVIIIe siècle, et Voltaire lui-même si plein de tact personnel, de tact social, — et Rousseau si plein de chaleur et de sensibilité naturelle, — n'avaient pas su s'affranchir dans la composition. Nous avons affaire ici à quelqu'un

1. Cet effort, habilement ménagé, se dissimule d'un air de bonne grâce et de vigueur chez le plus scrupuleux et le plus parfait des peintres modernes en ce genre, M. Mérimée. La singularité du trait exact joue et contraste à tout instant chez lui avec l'émotion vraie qu'il réussit, au moment voulu, à produire : il en résulte une contradiction piquante et qui sent sa malice. C'est un des secrets de sa rare manière qui est si ferme et si distinguée, si *rentrée*, et qui excelle à exprimer la réalité, si ce n'est la nature. — Sur le point particulier qui nous occupe, la différence entre M. de Chateaubriand et M. Mérimée est celle-ci : chez M. Mérimée on a la réalité pure, même singulière, mais dans un tissu exactement serré et parfait; chez M. de Chateaubriand, c'est l'idéal qui se pique par endroits de réalité; cette réalité est là tranchante et *voyante*, dressée comme en vedette au haut d'un mât.

qui a lu la Bible, qui a lu Homère, et qui en a senti la grandeur ; qui essayera d'en reproduire les effets à sa manière et moyennant transposition; qui cherchera et soignera avant tout la noblesse de la ligne, du contour, de l'attitude, et qui aspirera à faire passer dans ses tableaux quelque chose du groupe sophocléen.

L'inconvénient, c'est d'avoir à chercher ces beautés simples ou grandioses en y remontant avec effort, plutôt que de les rencontrer directement et de première venue : mais cet inconvénient, à peu près inévitable, devient un des caractères inhérents à toutes les secondes et troisièmes époques : et c'est pour cela que nous ne sommes pas en 1800 à l'aurore d'un grand siècle, mais seulement au début de la plus brillante des périodes de déclin.

A une grande époque, laquelle pourtant était à quelques égards une époque seconde, Fénelon avait retrouvé par l'étude, par la puissance d'imitation [1], mais sans apparence d'effort, ni même de réflexion, et il avait épanché dans son *Télémaque* le sentiment de ces primitives beautés.

Quand j'ai dit que nul écrivain au XVIIIe siècle n'avait pressenti cette Poétique élevée et tout à fait digne de son nom, que Chateaubriand remettait en lumière, je me trompe; il y en avait un qui l'avait retrouvée dans la pratique avec plus d'art que Fénelon, et pourtant comme lui avec une sorte de simplicité instinctive : je veux parler de Bernardin

1. Expression de M. Villemain, qui excelle à ces alliances de mots.

de Saint-Pierre et de sa chaste et idéale manière, se couronnant volontiers de l'image antique et rajeunie. Mais la discrétion et la fusion même où cet art s'était offert avaient empêché d'en remarquer tout le prix.

M. de Chateaubriand se présentait donc comme novateur; il savait ce qu'il avait voulu faire, et il le disait.

Atala commence par un Prologue où la nature de l'Amérique septentrionale est décrite en quelques pages. Le Meschacebé (nom plus harmonieux du Mississipi) apparaît dans sa majesté et comme une conquête nouvelle de la poésie, qui ne craint pas d'y ajouter à l'instant ses propres merveilles :

Ce dernier fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée, que les habitants des États-Unis appellent le nouvel Éden, et à qui les Français ont laissé le doux nom de Louisiane. Mille autres fleuves, tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois, l'Akansa, l'Ohio, le Wabache [1], le Tenase, l'engraissent de leur limon, et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, le Temps [2] assemble, sur toutes les sources,

1. Le *Wabash*, et non *Wabache*, est un des affluents, non du Mississipi, mais de l'Ohio. Quant au *Tenase*, il s'agit sans doute du *Tennessee*, lequel est encore un des confluents de l'Ohio. (J'emprunterai ces critiques et observations de fait à deux *Lettres* qui ont paru en 1832 et 1835 dans *l'Invariable, nouveau Mémorial catholique*, publié à Fribourg, et que M. de Saint-Maurice a fait réimprimer en 1837; j'en ai déjà dit un mot à la page 130.)

2. Je prends ici le texte de la première édition d'*Atala* comme plus caractéristique, et je le puis d'autant mieux qu'aucune de mes critiques ne portera sur les points où l'auteur a fait des changements.

les arbres déracinés : il les unit avec des lianes, il les cimente avec des vases, il y plante de jeunes arbrisseaux, et lance son ouvrage sur les ondes. Charriés par les vagues écumantes, ces radeaux descendent de toutes parts au Meschacebé. Le vieux Fleuve s'en empare, et les pousse à son embouchure pour y former une nouvelle branche. Par intervalles, il élève sa grande voix, en passant sous les monts, et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des pyramides des tombeaux indiens : c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature; et tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit sur les deux courants latéraux remonter, le long des rivages, des îles flottantes de pistia et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flamants roses, de jeunes crocodiles [1] s'embarquent, passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder, endormie, dans quelque anse retirée du fleuve.

Sommes-nous dans l'Amérique du Nord? Sommes-nous aux mers de Délos où nous voyons voguer une théorie? — Suit un tableau des deux rives le plus extraordinaire et le plus contrasté qui se puisse s'imaginer [2] : sur le bord occidental rien

1. Il a un faible pour les crocodiles qui reviendront souvent sous sa plume, et il veut ici les rendre intéressants. Les hérons bleus, et surtout les flamants roses, sont très contestés; il n'y en a jamais eu, dit-on, dans ces contrées. Le poète s'amuse.

2. Le contraste entre les deux rives, assure-t-on, n'est ni aussi complet ni aussi admirable qu'il le suppose. Les savanes ne sont pas toutes d'un côté, ni les forêts toutes de l'autre; à l'ouest comme à l'est ce sont les forêts qui dominent. Il est probable que, durant ses huit mois de séjour en Amérique, M. de Chateaubriand n'avait réellement pas poussé jusqu'au Mississipi; il s'était borné à descendre un peu le

que des savanes qui se déroulent à perte de vue, des ondulations de verdure à l'infini, et des prairies sans bornes « où l'on voit errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher parmi les hautes herbes dans une île du Meschacebé : à son front orné de deux croissants, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu mugissant du fleuve, qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives. »

Le Rhin *tranquille et fier du progrès de ses eaux*, tous nos vieux fleuves ne sont que des nains auprès de ce hideux bison chargé d'années, lequel, avec son énorme bosse de graisse au-dessus du col, devient tout d'un coup majestueux et domine le fond de l'immense paysage : ce sont là des jeux et des artifices de cette imagination magique qui tire effet et, jusqu'à un certain point, *beauté* de tout. Seulement il nous devient sensible déjà comme évidemment

cours de l'Ohio, et il avait généralisé la vue en exagérant, et en jetant à profusion ensuite les teintes méridionales : « On voit bien, dit une *Revue* américaine, qu'il voudrait donner à penser qu'il a longtemps vécu parmi nos Indiens et beaucoup voyagé dans nos déserts, et en particulier qu'il est très familiarisé avec la Louisane, le Mississipi et les Florides; mais cela est impossible. Ses scènes de description dans *Atala* et dans *les Natchez* sont entièrement fausses. Une personne capable de peupler les bords du Mississipi de perroquets, de singes et de flamants, ne peut jamais y avoir été, et quoiqu'il semble probable qu'il a fréquenté nos forêts dans la direction du Niagara, et qu'il a vu quantité de ces Indiens qui alors étaient nombreux des deux côtés de la ligne du Canada, il ne semble point croyable qu'il ait été au sud-ouest, dont les aspects sont si différents, etc... » (*American quarterly Review*, décembre 1827.)

elle arrange. Continuons d'assister au développement du tableau; le texte dans son étendue est indispensable à notre commentaire :

Telle est la scène sur le bord occidental; mais elle change tout à coup sur la rive opposée, et forme un admirable contraste. Suspendus sur le cours des ondes, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée [1], en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivières, sur lesquelles elles jettent des ponts et des arches de fleurs : alors les chaînes de feuillage, les pommes d'or, les grappes empourprées, tout pend en festons sur les ondes. Du sein de ces massifs embaumés, le superbe magnolia élève son cône immobile; surmonté de ses roses blanches, il domine tous ces berceaux, et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

Pour embellir encore ces retraites, l'inépuisable main du Créateur y fit une multitude d'animaux, dont les jeux et les amours répandent la vie de toutes parts. De l'extrémité des avenues on aperçoit des ours enivrés de raisin qui chancellent sur les branches des ormeaux [2];

1. M. Alfred de Vigny s'est souvenu de cette description fantastique et de ses noms harmonieux dans sa comparaison du Colibri, l'un des plus beaux morceaux d'*Éloa* :

Comme dans les forêts de la Louisiane, etc.

2. On a beaucoup ri de ces ours. L'auteur a beau les justifier, montrer qu'ils ne sont pas de son invention, ils paraîtront toujours singuliers; car si le fait n'est pas de son invention, l'image qu'il en tire, la posture où il les met, est bien sortie en propre de son imaginative.

des troupes de cariboux se baignent dans un lac; des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages; des oiseaux moqueurs, des colombes virginiennes de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises; des perroquets verts à tête jaune [1], des piverts empourprés, des cardinaux de feu, grimpent, en circulant, au haut des cyprès; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides et des serpents-oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des festons de lianes.

Remarquez! toujours l'image finale qui *panache* le tout; chez Bernardin de Saint-Pierre elle se contentait de couronner. — Et tandis que sur l'autre rive, du côté des savanes, tout est silence et repos, ici au contraire tout est mouvement, harmonie, murmure, ramage bigarré de couleurs et de chants :

Mais quand une brise vient à animer toutes ces solitudes, à balancer tous ces corps flottants, à confondre toutes ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose, à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures, alors il sort de tels bruits du fond de ces forêts, il se passe de telles choses aux yeux que j'essayerai en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature.

Il suffit déjà de ces premières pages. Ne sentez-vous pas que l'enchantement est commencé et qu'il opère?

Après cette peinture d'avant-scène, les personnages sont introduits : le premier, qui est un vieillard nommé *Chactas* (c'est-à-dire *voix harmonieuse*, comme si c'était un nom grec), et qui va raconter sa propre aventure, a eu des circonstances fort sin-

1. Ces perroquets à tête jaune ne se trouvent pas plus dans le pays que les flamants roses de tout à l'heure.

gulières dans sa vie. Il a dans sa jeunesse visité l'Europe : « Retenu aux galères à Marseille par une cruelle injustice, rendu à la liberté, présenté à Louis XIV (car la scène d'*Atala* est censée se passer sous Louis XIV, et celle de *René* en plein Louis XV!), il a conversé avec tous les grands hommes du siècle et assisté aux fêtes de Versailles, aux tragédies de Racine (ce qui est un peu fort), aux oraisons funèbres de Bossuet (de plus en plus étonnant!); en un mot le sauvage a contemplé la société à son plus haut point de splendeur[1]. »

Nous saisissons ici, au milieu de la pompe et de la magnificence, le défaut de l'auteur, qui a le don, le talent, mais aussi la manie de grouper. Il groupe, dans cette vie de Chactas, des circonstances extraordinaires et disparates, ou du moins trop éloignées et trop singulières pour que leur assemblage puisse paraître naturel, de même que tout à l'heure, dans la description des forêts, il groupait des accidents trop rares, trop singuliers et trop frappants pour être présentés comme habituels. Ce Chactas qui a assisté aux pièces de Racine est du même ordre que ces ours enivrés de raisin, qui chancellent sur les branches des ormeaux. Sans doute c'est possible; il est

1. Je m'en tiens au Chactas d'*Atala*, sans remonter, dans *les Natchez*, au récit détaillé qu'il fait de son voyage à la Cour de Louis XIV, récit qui est bien ce qui se peut imaginer de plus incroyable, de plus bizarre, et, tranchons le mot, de plus grotesque. Il s'y trouve à tout moment du grotesque et du charmant. Le souper de Chactas chez Ninon, où il y a des choses presque insensées (comme de le montrer au courant du Calcul infinitésimal alors inventé par Newton et Leibnitz), se termine par une réflexion sur les passions qui est de la poésie la plus neuve et d'une admirable beauté.

même certain que ce dernier accident arrive pour des ours de petite espèce qui sont dans les forêts de l'Amérique du Nord, qui aiment le raisin, qui s'enivrent, et qu'on prend de cette façon. Mais l'auteur, en n'expliquant pas la chose, en ne la réduisant pas à ce qu'elle est dans la réalité, mais en la forçant à plaisir, en nous donnant à croire que ce sont de gros ours, des ours *ordinaires*, qu'on voit *ordinairement* dans cette position de buveurs chancelants au haut des branches, et qui font perspective habituelle à l'extrémité des avenues, s'est heurté à l'invraisemblable ; de même quand il nous donne à entendre que le sauvage Chactas a été l'hôte *familier* de Fénelon et a goûté comme *familières* les beautés de Bossuet ou de Racine, il passe toutes les bornes et nous avertit que nous sommes dans le fictif et le composite. Même dans le poème, j'aimerais plus de vérité.

Nous touchons ici à la clef, à l'une des clefs du procédé de M. de Chateaubriand, à l'un de ses défauts les plus brillants et les plus saillants. Il importe d'abord d'y insister et de le bien définir. Que M. de Chateaubriand excelle à choisir, à rassembler vingt traits épars dans l'observation et à en composer un tableau achevé où rien ne manque, je suis loin de le nier, et c'est là une des gloires de son pinceau. Nous n'avons pas oublié ce magnifique et parfait tableau du camp romain en Germanie dans le récit d'Eudore, où chaque trait concorde si justement à son point et vient accomplir l'ensemble. J'admire donc et je salue les succès du grand peintre, mais je note l'excès et l'abus de la manière.

Les critiques qu'on a faites des premières pages d'*Atala*, quant au peu de fidélité du dessin et des couleurs, nous démontrent que l'auteur n'a pas cherché l'exactitude pittoresque réelle; qu'après une vue générale et rapide, il a remanié d'autorité ses souvenirs et disposé à son gré les riches images, réfléchies moins encore dans sa mémoire que dans son imagination; qu'il ne s'est pas fait faute de transporter à un fleuve ce qui est vrai d'un autre, de dire du Meschacebé ce qui serait plus juste de l'Ohio, d'inventer en un mot, de combiner, d'agrandir; il a fait acte de poète et de créateur [1]. Ses amis de 1800 avaient raison de dire de lui à cet égard : « Chateaubriand peint les objets comme il les voit, et il les voit comme il les aime ». Il faut bien certes accorder quelque chose à la magie du talent. L'imagination des grands poètes et peintres est comme un lac où les objets naturels se réfléchissent, mais où ils se réfléchissent avec quelques conditions nouvelles qu'ils n'ont pas strictement dans la réalité. Il est parlé dans un vieux roman français [2] d'une fontaine merveilleuse dans laquelle se réfléchissait tout un verger, non pas seulement les objets du bord, mais tous les arbres, fleurs et buissons contenus dans l'enclos, si éloignés qu'ils fussent : l'imagination du grand peintre-poète est un peu ainsi. Douée d'une force pareille à celle du cristal merveilleux,

1. Les poètes ne font guère autrement; et Lamartine, à sa manière, n'a fait autre chose, dans certains paysages alpestres de *Jocelyn*, qu'assembler des contrastes et des impossibilités que savent dénoncer au premier coup d'œil les personnes habituées à la vie des montagnes.

2. *Le Roman de la Rose*.

elle rapproche, elle détache, et va saisir les objets en les réfléchissant; elle les groupe; elle compose en un mot le paysage, au moment même où elle le rend en couleurs fidèles. Voilà ce qu'il faut se dire toutes les fois que l'on considère les tableaux de la nature réfléchis dans une imagination ou une sensibilité d'artiste; ce n'est pas un miroir parfaitement uni et simple, c'est toujours un miroir plus ou moins enchanté. Qu'il le soit du moins de manière, en nous émerveillant, à ne pas trop forcer les vrais rapports, et à paraître respecter ces douces harmonies naturelles qui ne sont ennemies ni de l'éclat ni de la grandeur.

La nuance que j'ose désirer peut paraître subtile, mais elle n'est pas vaine; j'en ai pour garants les plus grands des noms de poètes restés chers à la mémoire des hommes : je voudrais qu'on pût dire du talent qu'il est un *enchanteur* toujours, et jamais un *imposteur*.

Les images chez M. de Chateaubriand sont belles, éclatantes, grandioses, mais elles concourent souvent à former un groupe un peu raide et un peu factice à la manière de la peinture de l'Empire, à la manière des groupes de David ou de ce Girodet qui a si bien traduit aux yeux Atala. La nature se groupe aussi, mais moins artistement, avec des formes et dans des poses d'un relief moins accusé; s'il faut presque toujours que l'art intervienne pour accomplir ce qui n'est que commencé et épars dans la nature, s'il faut qu'il lui prête un peu la main pour mieux détacher le tableau, il ne faut jamais qu'il lui prête *main-forte*, pour ainsi dire. Le coup

de ciseau qui achève la statue naturelle doit être délicat et souvent insensible.

Ceci rappelle un mot de Bernardin de Saint-Pierre qui touche au vif Chateaubriand et qui jette du jour sur les rapports exacts qu'ils ont entre eux. Un matin de 1810, un jeune Suisse [1] arrivé depuis peu à Paris, et adorateur des œuvres de Bernardin de Saint-Pierre, alla à lui; et comme font les jeunes gens tout pleins de leur enthousiasme, il l'assiégeait de questions curieuses sur ses écrits, sur sa manière de composer, et il en vint ensuite à lui demander ses jugements sur les ouvrages célèbres du jour : « Que pensez-vous de M. de Chateaubriand? — Je l'ai peu lu, répondit Bernardin de Saint-Pierre (les grands auteurs une fois arrivés à la gloire se lisent et ne lisent guère qu'eux-mêmes), je n'en ai lu que des extraits; mais il a l'imagination trop forte. » Ce mot est juste et charmant, et je l'aime mieux que cet autre mot qui serait injuste et qu'on lui a prêté : « Oh! moi, la nature ne m'a donné qu'un tout petit pinceau, mais M. de Chateaubriand a une brosse... »

... Des deux mots qu'on attribue à Bernardin de Saint-Pierre il en est un que je retiens et que j'adopte de préférence parce qu'il est parfaitement convenable et juste, et qu'il nous donne avec mesure une leçon de goût : « M. de Chateaubriand a l'imagination trop forte ». La comparaison de leurs deux procédés, comme peintres, ne serait que le commentaire et le développement de cette parole.

1. M. Henri Piguet. (Voir *Portraits littéraires*, t. II, p. 137, 1844, et p. 139 de la dernière édition, 1862.)

Prenez *Paul et Virginie* et relisez-le en même temps qu'*Atala*. Je ne parle pas encore de l'intérêt et du genre d'action, je ne parle que de la manière extérieure de peindre et des images du tableau : vous saisissez à l'instant la différence. L'image, chez Chateaubriand, se détache volontiers et se pose; elle se dresse comme une colonne et dit : *Regardez-moi*, *admirez-moi!* L'image, chez Bernardin, se fond davantage au récit et insensiblement le couronne.

Je distinguerai trois grandes manières et comme trois âges dans les images et les comparaisons des poètes. Le premier âge, la première manière, qui est la plus grande, nous offre les images dans le goût d'Homère ou des poètes hébreux, de ces similitudes vastes, naturelles, qui n'expriment le rapport des choses que par un côté essentiel, et qui pour le reste vont d'elles-mêmes, continuant sans plus se préoccuper du rapport, et comme s'oubliant. Cet ordre d'images ressemble en réalité à la nature, qui a des harmonies et non des symétries, et qui ne sait ce que c'est que de calquer[1]. — Pindare, les

1. J'indiquerai seulement quelques-unes des comparaisons homériques : celle d'Euphorbe à la belle chevelure, de ce jeune guerrier qui tombe dans la mêlée (*Iliade*, liv. XVII, v. 50), comparé au jeune olivier florissant, nourri dans l'enclos qu'arrose une source abondante; mais ici les détails mêmes des deux objets correspondent encore assez exactement. Une comparaison plus hardie, plus libre, et non moins fidèle, est celle d'Ulysse en Phéacie prêt à partir le soir même pour revoir Ithaque, et retournant souvent la tête durant le dernier festin pour voir si le soleil n'est pas bientôt couché (*Odyssée*, liv. XIII, v. 28); Homère le compare au laboureur qui, après une rude journée, voit avec désir le coucher du soleil pour s'en aller prendre son repas du soir : *et les genoux*

Chœurs des tragiques, rentrent par l'art et sous forme d'enthousiasme lyrique dans cette large et libre manière des comparaisons premières, et, sans les offrir aussi *naturelles*, ils les laissent aussi abondantes, ils les ont aussi flottantes et indéterminées.

Le second ordre et le second âge des comparaisons et des images nous est figuré dans sa perfection chez Théocrite, chez Virgile et chez les modernes de l'école de Virgile. Ici l'image est accomplie et définie; elle se rapporte plus nettement et jusque dans le détail à son objet, mais elle se fond encore dans l'ensemble et ne fait point de ces saillies trop exactes, trop symétriques, qui avertissent de l'artifice et qui ressemblent quelquefois à une gageure et à un jeu. Cette seconde manière devient un peu étroite, un peu courte, et un peu juste dans l'école moderne des Pope et des Boileau : l'image est ordinairement exacte et parfaite, mais elle n'est pas ample.

La troisième manière et le troisième âge des comparaisons et des images, nous y touchons avec Chateaubriand : sous prétexte de revenir à la première manière, toute naturelle et toute grande, l'artiste s'attache à modeler, à mouler plus qu'il ne faut, et à saisir les regards. Une imagination puissante, souvent aimable, naturellement grandiose, se complique

lui font mal en marchant. — De même la joie, l'étreinte de Pénélope reconnaissant après bien des doutes et embrassant Ulysse est comparée à celle de pauvres naufragés, dont le plus grand nombre ayant péri, quelques-uns à grand'peine atteignent et embrassent le rivage (*Odyssée*, liv. XXIII, v. 223). Tout peut différer dans les détails, tout, excepté le ton principal, le sentiment profond.

de bizarre et de gigantesque[1]. Des images extrêmes, qu'il ne faudrait employer que lorsqu'on y est comme contraint pour rendre plus fidèlement sa pensée, reviennent sans nécessité sous la plume, et, comme elles dépassent le but, elles ne peuvent paraître que forcées[2].

1. Pour étudier le procédé de Chateaubriand à sa source, il faut surtout lire *les Natchez*; c'est là qu'on saisit à la fois dans toute sa fécondité et dans tout son abus le retour à la comparaison homérique : l'étude y est à nu. Jamais, pour parler le langage de l'atelier, le *chic* homérique n'a été poussé plus loin. Il y a dans *les Natchez* plus d'images et de comparaisons qu'il n'en faudrait pour défrayer plusieurs poèmes épiques. — Soumet, imitateur et parodiste à son tour (parodiste sérieux) de Chateaubriand en ses vastes Épopées en vers, disait dans le déshabillé, quand on le louait de certaines de ses comparaisons et des descriptions qui avaient grand air : — « Oui, il y a de la *gabegie* homérique. »

2. Je veux donner un petit exemple de ce que j'appelle des images forcées. Se représentant, dans une des Préfaces de l'*Essai*, comme atteint d'un mal mortel au moment où il le composa, il disait : « L'amertume de certaines réflexions n'étonnera plus : un écrivain qui croyait toucher au terme de la vie, et qui, dans le dénûment de son exil, *n'avait pour table que la pierre de son tombeau*, ne pouvait guère promener des regards riants sur le monde ». L'image est un peu solennelle, je l'ai déjà remarqué; mais elle est énergique, elle se rapporte à une situation vraie; on peut à la rigueur en être touché et y voir une expression de détresse. Mais qu'est-ce? voilà que je retrouve justement cette même image dans la sixième des *Études historiques*; c'est à la fin d'une page brillante où l'auteur a précisément appliqué aux événements de l'histoire ce même procédé d'assemblage et de groupe un peu forcé que nous lui avons déjà vu appliquer aux circonstances du désert et des forêts d'Amérique. Après avoir parlé du grand bouleversement du monde aux IVe et Ve siècles, et avoir montré comment les hommes de ce temps, poètes, rhéteurs, rêveurs, ambitieux, trouvaient pourtant moyen de mener leur train de vie à travers cette ruine générale : « Enfin, ajoute-t-il, il y avait des historiens qui fouillaient comme moi les archives du passé au milieu des ruines du

Une imagination *trop forte* particulièrement (dans le même sens qu'on dit une vue ou une lunette trop forte) détache, découpe trop les objets, les rapproche et les tire à soi dans une saillie qui éblouit, qui offense parfois le regard plutôt que de le reposer et de le réjouir. Ce trop de saillant des images, M. de Chateaubriand le corrigea bien souvent, notons-le d'avance, par l'harmonie des sons, par les effets merveilleux et vagues qu'il excelle à en tirer. C'est ainsi que madame de Staël a pu comparer l'effet de son style à celui de l'*harmonica* qui a une action directe sur les nerfs. Madame de Beaumont disait plus tendrement : « Le style de M. de Chateaubriand me fait éprouver une espèce de frémissement d'amour : il joue du clavecin sur toutes mes fibres ».

J'ai parlé de Bernardin de Saint-Pierre : celui-ci est tout à fait de l'école de Virgile pour les images. Je ne prétends pas, en opposant ainsi d'abord Bernardin de Saint-Pierre à Chateaubriand, faire comme Chénier et les adversaires; je n'entends pas décidément le lui préférer : Chateaubriand est un génie, un talent bien plus puissant en définitive et

présent, qui écrivaient les annales des anciennes révolutions au bruit des révolutions nouvelles; eux et moi *prenant pour table* dans l'édifice croulant *la pierre tombée à nos pieds*, en attendant celle qui doit écraser nos têtes. » Cette dernière image vient bien à la fin, mais j'y reconnais, à peu de chose près, la *pierre du tombeau* de tout à l'heure; je vois l'artiste, l'écrivain qui se pose pour l'effet, et je me méfie. Que sera-ce donc lorsque, pour la troisième fois, la même image reparaîtra en tête des *Mémoires d'Outre-Tombe* : « Les tempêtes ne m'ont laissé souvent *de table pour écrire que l'écueil de mon naufrage* ». Oh! pour le coup, je connais le procédé et cette pose funèbre ne me touche plus.

bien autrement varié que Bernardin. Ce dernier d'ailleurs a aussi ses défauts ; il en a même dans ce charmant et accompli poème, dans cette pure idylle de *Paul et Virginie*. Bernardin de Saint-Pierre déclame avec plus de douceur, mais il déclame quelquefois aussi. Il est atteint de cette philanthropie et de cet optimisme assaisonné de misanthropie, qui à la fois s'exagère la bonté de l'homme naturel et la bienfaisance de la nature, et s'en prend d'un ton aigre-doux à la société et à l'histoire. Il a sa légère manière de mauvais goût enfin : il aime les petites devises, les emblèmes, le langage allégorique des fleurs, il en veut aux monuments des rois; mais en le lisant, rien de tout cela ne choque, tant il le revêt de couleurs douces, de tons suaves et de mélodie. En images pourtant, il est maître; il est de la famille des peintres excellents et modérés qui ont su tout concilier et tout unir.

Nous avons vu l'avant-scène pleine de magnificence et de grandeur qui va servir de cadre et de fond à *Atala*. Rappelons et plaçons en regard le cadre plus modeste, plus resserré, mais si parfait de contour, si délicieux de lumière et de sérénité, qui s'ouvre au début pour accueillir l'enfance de Paul et Virginie (j'essaye en vain, pour abréger la citation, d'y retrancher quelque chose; il n'y a moyen de rien omettre) :

Sur le côté oriental de la montagne qui s'élève derrière le Port-Louis de l'Ile de France, on voit, dans un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Elles sont situées presque au milieu d'un bassin, formé par de grands rochers, qui n'a qu'une seule ouverture

tournée au nord. On aperçoit à gauche la montagne appelée le Morne de la Découverte, d'où l'on signale les vaisseaux qui abordent dans l'île, et, au bas de cette montagne, la ville nommée le Port-Louis; à droite, le chemin qui mène du Port-Louis au quartier des Pamplemousses; ensuite l'église de ce nom, qui s'élève avec ses avenues de bambous au milieu d'une grande plaine; et, plus loin, une forêt qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'île. On distingue devant soi, sur les bords de la mer, la Baie du Tombeau; un peu sur la droite, le Cap Malheureux; et au delà, la pleine mer, où paraissent à fleur d'eau quelques îlots inhabités, entre autres le Coin de Mire, qui ressemble à un bastion au milieu des flots.

A l'entrée de ce bassin, d'où l'on découvre tant d'objets, les échos de la montagne répètent sans cesse le bruit des vents qui agitent les forêts voisines, et le fracas des vagues qui brisent au loin sur les récifs; mais, au pied même des cabanes, on n'entend plus aucun bruit, et on ne voit autour de soi que de grands rochers escarpés comme des murailles. Des bouquets d'arbres croissent à leurs bases, dans leurs fentes, et jusque sur leurs cimes, où s'arrêtent les nuages. Les pluies que leurs pitons attirent peignent souvent les couleurs de l'arc-en-ciel sur leurs flancs verts et bruns, et entretiennent à leurs pieds les sources dont se forme la petite rivière des Lataniers. Un grand silence règne dans leur enceinte, où tout est paisible, l'air, les eaux et la lumière. A peine l'écho y répète le murmure des palmistes qui croissent sur leurs plateaux élevés, et dont on voit les longues flèches toujours balancées par les vents. Un jour doux éclaire le fond de ce bassin, où le soleil ne luit qu'à midi; mais dès l'aurore ses rayons en frappent le couronnement, dont les pics, s'élevant au-dessus des ombres de la montagne, paraissent d'or et de pourpre sur l'azur des cieux. — J'aimais à me rendre dans ce lieu, où l'on jouit à la fois d'une vue immense et d'une solitude profonde.

Dès l'ouverture, voyez! les deux aspects de l'histoire touchante sont déjà présagés et réfléchis dans le paysage, les deux aspects de la vie! la mer nau-

frageuse et l'abri sûr, le bonheur et le malheur, tout est là; du berceau à la tombe, tous les points sont touchés. Ce premier horizon enferme tous les lieux et tous les noms redoutables ou chéris qui vont successivement revenir. La *Baie du Tombeau*, le *Cap Malheureux* et les îlots à fleur d'eau sont devant nous, pour nous avertir de l'écueil fatal jusqu'au sein de la félicité et de l'innocence.

En abordant *Paul et Virginie*, on sent comme à chaque pas, dès l'entrée, une certaine mesure, une marche cadencée, coupée à de justes moments. Je ne dirai pas que cela est coupé par strophes : — oh! non pas; la strophe a quelque chose de trop élancé, de trop altier et trop *vertical*, pour ainsi dire; mais chaque paragraphe ressemble assez à un couplet harmonieux qui s'enchaîne et se lie aussitôt avec le suivant. « Chaque petit ensemble, on l'a dit, aboutit non pas à un trait aiguisé, mais à quelque image, soit naturelle et végétale, soit prise aux souvenirs grecs; on se figure une suite de jolies collines dont chacune est terminée au regard par un arbre gracieux ou par un tombeau[1]. »

Parlant de l'amitié formée dès l'abord entre madame de La Tour et Marguerite, ces deux intéressantes jeunes femmes, victimes toutes deux des préjugés ou des vices de la société, et qui, de race et de condition inégale, étaient devenues deux sœurs au désert :

Elles-mêmes, dit le vieillard qui raconte, unies par les mêmes besoins, ayant éprouvé des maux presque

1. *Portraits littéraires*, 1844, t. II, p. 130; — 131 de l'édit. de 1862.

semblables, se donnant les doux noms d'amie, de compagne et de sœur, n'avaient qu'une volonté, qu'un intérêt, qu'une table. Tout entre elles était commun. Seulement, si d'anciens feux, plus vifs que ceux de l'amitié, se réveillaient dans leur âme, une religion pure, aidée par des mœurs chastes, les dirigeait vers une autre vie, comme la flamme, qui s'envole vers le ciel lorsqu'elle n'a plus d'aliment sur la terre.

On songe à peine à remarquer le choix parfait des expressions si en accord avec les sentiments. Comme il a les images légères!

Et sur leurs deux enfants qu'elles adoptaient chacune comme une mère, qu'elles allaitaient indifféremment tour à tour :

Comme deux bourgeons qui restent sur deux arbres de la même espèce, dont la tempête a brisé toutes les branches, viennent à produire des fruits plus doux, si chacun d'eux, détaché du tronc maternel, est greffé sur le tronc voisin; ainsi ces deux petits enfants, privés de tous leurs parents, se remplissaient de sentiments plus tendres que ceux de fils et de fille, de frère et de sœur, quand ils venaient à être changés de mamelles par les deux amies qui leur avaient donné le jour.

Et plus tard, quand ces deux enfants grandissent, les images, les similitudes riantes se multiplient :

Quand on en rencontrait un quelque part, on était sûr que l'autre n'était pas loin. Un jour que je descendais du sommet de cette montagne, j'aperçus, à l'extrémité du jardin, Virginie qui accourait vers la maison, la tête couverte de son jupon, qu'elle avait relevé par derrière, pour se mettre à l'abri d'une ondée de pluie. De loin je la crus seule; et m'étant avancé vers elle pour l'aider à marcher, je vis qu'elle tenait Paul par le bras, enveloppé presque en entier de la même couverture, riant l'un et l'autre d'être ensemble à l'abri sous un parapluie de leur

invention. Ces deux têtes charmantes, renfermées sous ce jupon bouffant, me rappelèrent les enfants de Léda, enclos dans la même coquille.

Comme ce capuchon de forme imprévue est aussitôt relevé et sauvé avec grâce! Comme cela est charmant, idéal, familier, chaste et hardi sans qu'on y songe!

Je n'entre pas encore dans le fond et dans l'action du roman[1]; je n'en suis qu'au procédé du peintre et à caractériser sa manière de composer et de grouper.

Qu'on se rappelle encore cette longue course de Virginie à la *Rivière-Noire* pour demander la grâce de la pauvre esclave, la négresse marronne, — sa fatigue au retour et ses forces brisées, quand les deux enfants se sentent égarés dans les bois; — qu'on se rappelle ces situations intéressantes, toujours figurées aux yeux par un groupe, par une attitude gracieuse et décente : Paul qui traverse la rivière à gué en portant Virginie sur son dos; ces brodequins improvisés qu'il fait pour elle avec de longues feuilles de scolopendre, et qui protègent un peu contre les meurtrissures ses pieds délicats :

Ah! tibi ne teneras glacies secet aspera plantas !

puis à la fin du jour, quand les deux enfants n'en peuvent plus de fatigue et que Virginie succombe d'épuisement, après que Domingue les a retrouvés,

1. Dans le livre si mélangé des *Confidences* de M. de Lamartine, on trouve (liv. VIII, § XII-XIX) une admirable analyse de *Paul et Virginie*, une analyse en drame et en action, telle qu'un poète seul l'a pu faire.

tout d'un coup ces quatre nègres marrons qui se présentent, qui les placent sur un brancard fait de branches d'arbre et de lianes, les enlèvent sur leurs épaules et les ramènent à la case en triomphe, le vieux Domingue marchant devant avec son flambeau. C'est ainsi que chez Bernardin les images ont toutes leur sens et se lient à l'action. L'image est dans ce cas la pensée morale elle-même : *Jamais Dieu ne laisse un bienfait sans récompense.* Ce groupe enchanteur des deux enfants portés par ces quatre nègres robustes et reconnaissants sur un brancard de feuillage à la clarté d'un flambeau, c'est l'accomplissement et comme la couronne de l'action, de l'intention première : la moralité se termine aux yeux dans une harmonie sensible.

Bernardin de Saint-Pierre est un génie vraiment virgilien, un peintre qui a l'onction et la piété dans le pinceau; il y joint la discrétion heureuse; c'est le Raphaël de la nature de l'Inde, le Raphaël et le Claude Lorrain des Iles fortunées.

M. de Chateaubriand qui, d'ailleurs, a parlé de lui admirablement dans le *Génie du Christianisme*, mieux qu'il n'en parlera plus tard dans ses *Mémoires*[1] (car il aime à se rétracter sur les éloges qu'il avait

1. « Un homme dont j'admirais et dont j'admire encore le pinceau, Bernardin de Saint-Pierre, manquait d'esprit, et malheureusement son caractère était au niveau de son esprit. Que de tableaux sont gâtés dans les *Études de la Nature* par la borne de l'intelligence et par le défaut d'élévation d'âme de l'écrivain! » — Si l'intelligence de Bernardin laisse voir ses bornes et s'il a surtout de la monotonie, je ne vois pas en quoi le manque d'*élévation d'âme* se trahit dans son noble et pur talent.

accordés dans le premier moment à ses vrais rivaux), M. de Chateaubriand a dit : « Il est certain que le charme de *Paul et Virginie* consiste en une certaine morale mélancolique qui brille dans l'ouvrage et qu'on pourrait comparer à cet éclat uniforme que la lune répand sur une solitude parée de fleurs ». Et rattachant ce charme à la pensée chrétienne, il essaye d'établir que ces *Bucoliques australes*, comme il les qualifie avec bonheur, sont pleines du souvenir des Écritures, qu'elles rappellent quelque chose d'ineffable comme la Parabole du *bon Pasteur*. Il y aurait bien ici matière, si on le voulait, à distinction et à discussion. Le christianisme de Bernardin de Saint-Pierre, après tout, n'est autre que celui du Vicaire savoyard, un christianisme qui n'admet pas le mal inhérent dans la nature, et qui ne reconnaît pas la *Chute* : nous ne savons si M. de Chateaubriand l'entend ainsi; mais littérairement il a raison, et cette nuance qu'il trouve dans le chef-d'œuvre de Bernardin, il l'a exprimée comme il sait faire. M. Villemain, depuis, dans une comparaison avec le roman de *Daphnis et Chloé*, a fait ressortir ce même point de vue, et fait valoir le triomphe de l'idée morale, de l'idée de pudeur, dans ce que M. de Chateaubriand appelait un peu hardiment les *évangéliques amours* de Paul et Virginie. Tous deux s'accordent à décerner, à cet égard, au peintre moraliste la supériorité sur les Anciens; et peut-être M. de Chateaubriand, avocat éloquent d'une cause, a-t-il sacrifié un peu facilement Théocrite à l'aimable moderne. Faut-il donc toujours sacrifier un talent à l'autre? Le propre de tout ce

qui est vraiment beau est de subsister en soi sans se détruire réciproquement et sans se nuire. Comme je n'en suis ici qu'aux images et que je n'aborde point le fond du récit, je me permettrai de trouver que sur ce point-là, sur ce chapitre de l'imagination, Théocrite tient tête à Bernardin, et qu'en choisissant bien les endroits, il a des tableaux et de ces vues que nul peintre de la nature n'a pu surpasser. Ainsi, dans son idylle huitième, dont le dialogue est entre deux enfants, Daphnis et Ménalque, Théocrite voulant peindre l'enfance de ce Daphnis mystérieux et célèbre, le créateur du genre bucolique, mort si jeune et dévoré d'une passion funeste — voulant retracer cette enfance encore heureuse et simple de l'Orphée des bergers, a trouvé des traits et des couleurs qui me rappellent involontairement les noms de Bernardin de Saint-Pierre et de Raphaël, de ces peintres célestes qui ont excellé à nous rendre de chastes ou divines enfances. Chacun des deux petits bergers chante à son tour, et Daphnis qui doit être le vainqueur dit, entre autres couplets, celui-ci que Paul pourrait également chanter à Virginie en vue de cette mer si belle :

« Je ne souhaite point d'avoir la terre de Pélops, je ne souhaite point d'avoir des talents d'or, ni de courir plus vite que les vents ; mais sous cette roche que voilà, je chanterai t'ayant entre mes bras, regardant nos deux troupeaux confondus, et devant nous la mer de Sicile ! » — Voilà ce que j'ai appelé ailleurs le Raphaël dans Théocrite : trois lignes simples et l'horizon bleu qui couronne tout. Si Paul avait cherché pour Virginie un chant digne de leur

amour, un même couplet à répéter éternellement dans leur bonheur, où aurait-il trouvé mieux que celui-là?

4. *La composition.*

Cette absence totale de plan et d'ordonnance qui se montre dans le premier ouvrage de M. de Chateaubriand se retrouvera plus ou moins, je l'ai dit, dans tous ceux qui suivront, si l'on excepte ses trois courts romans et *les Martyrs*. Ce poème des *Martyrs* est la seule grande composition qui fasse exception au défaut que je signale, la seule dans laquelle l'imagination de l'auteur se trouve dispersée sur une vaste étendue, avec une économie savante. Il avait longtemps porté l'œuvre avant de la produire. Le reste de ses écrits est composé toujours de pièces et de morceaux, de très beaux morceaux, mais qui ne réussissent à faire qu'un ensemble haché, saccadé. Il y a du grandiose, mais à tout moment brisé, un grandiose qui *casse* à tout coup. Sa force trahit par là moins encore la fatigue que la négligence. Ces défauts s'expliquent d'ailleurs par sa manière de travailler. J'ai parlé précédemment du procédé de madame de Staël; voici celui de M. de Chateaubriand, si nous écoutons quelqu'un qui l'a bien connu : « M. de Chateaubriand dit qu'il n'a jamais pu travailler ni composer de tête; il ne le peut que la plume à la main. Il ne pense même jamais, dit-il, à ce qu'il écrit que lorsqu'il tient la plume. Il est vrai que, quand il s'y met, il la tient longtemps, quelquefois des douze et quinze heures de suite. Il

dit que le procédé inverse, c'est-à-dire la préméditation, lui est impossible. On le conçoit. Au fond, il ne tient assez à la vérité sur rien pour y songer si longuement à l'avance; c'est assez temps pour lui de se résoudre quand il est obligé de s'y appliquer [1]. Partant, il n'y a point chez lui de ces enchaînements logiques, de ces développements continus qui puissent se préparer et se composer presque tout entiers de tête, comme c'était le cas pour Jean-Jacques [2]. Sa pensée est plutôt par accès, comme son style est tout en traits; il recommence à chaque instant; chaque paragraphe est une suite de *recommencements* successifs, brillants, saccadés. Point de teneur fondamentale, ni de *flumen orationis*, mais une multitude de ces étincelles et de ces éclairs qui résultent d'une plume magique faisant feu sur le papier. »

Rousseau, au contraire, nous dit : « Je n'ai jamais pu rien faire la plume à la main, vis-à-vis d'une table et de mon papier; c'est à la promenade, au milieu des rochers et des bois, c'est la nuit dans mon lit et durant mes insomnies que j'écris dans mon cerveau : on peut juger avec quelle lenteur [3]... »

1. « Et que fait-il donc quand il est seul? demandera-t-on. — Quand il est seul, il *rêve*, c'est-à-dire il se livre à tout l'essor d'une imagination sans frein, il voyage et vagabonde à travers l'espace sur l'hippogriffe ailé. Et s'il lui arrive de causer à l'aise, tout à fait l'aise dans le tête-à-tête, en s'abandonnant, il exprimera cette rêverie et ses mille accidents imaginaires avec une verve, une audace, une fantaisie, j'allais dire une licence, qui font de lui, en ces moments, le plus étrange *vis-à-vis* du Chateaubriand solennel, le seul que le public et les salons aient connu. »

2. Et aussi pour Buffon.

3. *Les Confessions*, partie I, liv. III.

— Ainsi, l'un porte tout de tête; il y a de longs trains de pensées et de périodes qui se succèdent et se lient étroitement. L'autre se fie à l'aventure; sa plume est comme l'épée de Roland : il sait qu'à chaque coup il en fera jaillir des éclairs.

(*Chateaubriand et son groupe*, t. I[er].)

UN CHATEAUBRIAND IDÉAL

Rien n'est plus vain que de prétendre recomposer l'histoire et la refaire autre qu'elle n'a été; il ne l'est pas moins sans doute de vouloir refaire et redresser, après coup, la vie des hommes célèbres : je ne me l'interdirai cependant point pour Chateaubriand; ce sera une dernière manière de le juger et de faire mieux sentir ce qu'il n'a pas été, en n'ayant l'air que de vouloir montrer ce qu'il aurait pu être. La vue du lecteur gagnera à cette confrontation, et le portrait achèvera de se dessiner par le contraste.

L'ordre littéraire et poétique est supérieur, selon moi, comme région *habituelle* où réside et respire l'esprit, à l'ordre politique [1]. Chateaubriand a donc dérogé réellement à son ordre naturel et à son rôle, en se livrant si éperdument, corps et âme, aux passions et aux luttes politiques, lui né pour une autre

1. Entendons-nous bien : je ne prétends pas, ce qui serait ridicule, que les hommes littéraires soient supérieurs aux hommes politiques; je ne prétends pas qu'ils s'occupent de choses plus importantes : il n'y a rien de plus important pour la société que de subsister et d'être convenablement gouvernée. Je veux dire seulement qu'ils s'occupent de choses plus innocentes.

vie, doué d'autres dons, les ayant assez hautement déclarés par d'immortels ouvrages, et qui n'était pas destiné d'ailleurs à être souverain dans cette voie des intérêts et des enthousiasmes vulgaires. Souverain et maître, il n'était pas trempé pour l'être en cela; il n'avait pas ce qu'il faut de froideur, de ruse, de patience, d'ambition positive et de tous les jours, d'estomac à l'épreuve des dégoûts, de tête à l'abri des coups de soleil, pour être un conducteur de peuples; il ne pouvait être que combattant et meneur, un brillant athlète de plus : il n'y manqua jamais.

Aussi, après *les Martyrs* et l'*Itinéraire*, après *le Dernier Abencerage*, je me le figure retiré dans sa *Vallée-aux-Loups*, y écrivant ses Mémoires, les composant avec lenteur, discrétion, fidélité et charme, et pressentant très nettement, dans un avenir prochain, l'immense chute, le grand changement social qui se préparait; non pas indifférent, mais non pas non plus conspirant, comme il le fit dès les derniers mois de 1813; n'ayant pas l'idée de ce pamphlet incendiaire et révoltant par lequel il fit chorus avec ceux qui tirèrent la corde à la statue de la Colonne Vendôme. Ces hommes étaient des énergumènes, quelques-uns de vrais sots, dont l'active et nuisible nullité s'est depuis prodiguée et étalée en bien des sens. C'était déchoir, pour M. de Chateaubriand, que de se mettre de leur groupe et de leur bande en avril 1814. Royaliste d'ailleurs, monarchien comme il l'était, je le conçois dans le courant de cette même année frappé de tous les contresens, de toutes les inepties irritantes auxquelles il assistait, du fait de

ses amis, et publiant quelque brochure politique pour les rappeler à la sagesse, à la prudence. Lui qui n'était pas un émigré rentrant d'hier, qui était redevenu Français depuis quatorze ans, il connaissait bien la France; il pouvait renseigner ceux de son parti et de sa couleur, inutilement, je le crois bien, mais honorablement.

Je le conçois encore, après 1816 — et sans être allé à Gand en 1815 — essayant de redonner le ton juste à ces mêmes hommes de son parti ou de sa cause, mais non point se jetant à corps perdu avec eux dans la mêlée : il serait resté encore dans sa *Vallée* et sur sa colline. Il lui eût été difficile d'éviter la Pairie; il l'eût acceptée, mais en réservant la meilleure part de son temps et de lui-même à l'achèvement de quelque ouvrage de longue et forte application, qui l'eût maintenu dans l'équilibre moral et la sérénité.

Dès que le mouvement littéraire de la Restauration se prononça (et il se prononça de bonne heure), il serait allé à M. de Chateaubriand comme à son chef, à son inspirateur naturel et à son promoteur : et lui, au lieu de l'accueillir avec humeur et impatience, il l'aurait favorisé, il y aurait souri. Il aurait lu les *Méditations poétiques* de Lamartine, non point parce qu'on les jeta un jour dans sa voiture par une sorte de stratagème, mais avec intérêt et avec la droiture d'un maître qui jouit de voir s'élever un disciple à la fois ressemblant et différent. Plein d'expérience et consulté, il eût conseillé les novateurs; il eût été écouté à coup sûr. La tradition moderne se serait établie par lui, et par lui se serait

nouée à l'ancienne; classique à la fois et romantique, lui seul avait crédit et caractère pour cela. Au lieu de mépriser et d'affecter d'ignorer ses grands émules ou devanciers d'outre-Manche et d'outre-Rhin, il eût pris plaisir à s'en informer, à les mieux connaître : il n'eût point prononcé avec un accent sarcastique le nom de Byron, en se détournant, comme il fit un jour à la vue de son buste; il l'aurait *lu*, ce qu'il est douteux (ô honte!) qu'il ait jamais fait. Il n'eût point écrit cette chose ridicule : « A peine *Dupaty* avait quitté l'Italie, que Gœthe vint le remplacer ». Car c'est encore plus fort et plus monstrueux que si l'on disait dans une histoire de la Littérature française : « A peine *Dorat* s'éteignait-il, que parut Chateaubriand ». Il eût été le premier à profiter de la libre communication intellectuelle ouverte en ces années pour élargir ses horizons un peu trop circonscrits littérairement, trop purement romains et gallo-romains. Il n'eût pas attendu la fin de 1830 pour faire sa distribution calculée, intéressée et médiocrement sincère, de témoignages et récompenses, de *satisfecit*, aux différents chefs des jeunes écoles, déjà produits en dehors de lui; mais de bonne heure et dès 1819, il les eût connus et suivis du regard, ce qui valait mieux que de les louer en bloc après coup, pour se mettre en règle avec eux. Il eût accueilli, redressé par des conversations bienveillantes et autorisées ces jeunes et fervents admirateurs qui vinrent à lui malgré tout, et qui y seraient venus beaucoup plus tôt sans les barrières et les balustrades ultra-monarchiques dont il s'entoura. Il n'eût point fait la part la plus injuste

et la plus maussade à ceux précisément qui avaient avec lui le plus d'affinités, et qui lui témoignaient le plus de sympathie, le plus de piété poétique; grâce à cette paternité avouée d'eux, et que lui seul était disposé à renier, il avait qualité et moyen pour influer sur leur avenir et sur leurs œuvres par ses conseils, par ses exemples. Je dis ses exemples, car certes, au sein de cette vie où la politique ne lui aurait dicté qu'un ou deux beaux discours par an, il aurait eu tout le loisir de composer encore quelque grand et bel ouvrage (le plus puissant des conseils pour ses jeunes neveux), — soit quelque partie considérable, quelque période entière d'Histoire de France dignement traitée, au lieu des fragments informes qu'il a laissés tomber de son portefeuille, soit quelque écrit de haute critique littéraire comparée, un véritable *Essai sur la Littérature et la Poésie anglaise*, au lieu de l'incomplet et incohérent farrago qu'il a donné plus tard sous ce titre. Enfin, il n'aurait eu garde de songer jamais à devenir ministre, ni même ambassadeur (une ambassade ne lui ayant jamais paru qu'un couloir pour le cabinet des Affaires étrangères); mais il serait devenu de plus en plus, simplement et nécessairement, le père et l'oracle de notre jeune Littérature, le *Pater Oceanus* de toutes les sources et des ruisseaux modernes, penché sur son urne avec mélancolie, mais avec bienveillance, comprenant véritablement son temps et toutes les études qui y affluent ou qui en dérivent, sans l'insulter à tout moment pour le flatter ensuite, et sans l'exalter pour le ravaler l'instant d'après.

C'eût été là un emploi plus estimable, plus digne assurément d'une intelligence vouée et consacrée à l'Art, que d'échauffer, de monter les têtes, et, en suivant le flot qu'on croit conduire, d'agiter les peuples.

C'est alors que nul n'aurait pu lui reprocher ses liaisons avec les hommes de partis divers, qui seraient insensiblement venus à lui de tous les camps, et qu'il eût doucement dominés sans avoir à briser avec son passé, avec ses œuvres, et avec ses paroles gravées dans toutes les mémoires.

Les pronostics politiques auxquels il excellait, dégagés alors aussi de la personnalité et de l'humeur qui en corrompaient le sens, n'auraient point perdu le caractère qu'ils devaient avoir, et n'auraient paru que ce qu'ils étaient souvent au fond : les vues élevées d'un esprit qui a des ailes, et non des boutades, des menaces ou des vengeances.

Il n'eût certes point continué de siéger sous Louis-Philippe, et sous ce régime d'expédients, lequel, bien qu'utile peut-être et commandé sans doute par les circonstances, n'allait point avec la netteté de ses lignes et avec la pureté de son symbole; mais, en se retirant, il ne se fût point fait un chef de parti, un Vendéen posthume et inconséquent; il n'eût lancé ni la foudre ni la fange; il eût souhaité encore bonne fortune au Génie un peu voilé de la France; et, de plus en plus calme et méditatif, il eût accepté, sans le maudire comme il l'a fait, cet avenir démocratique imminent, mais capable encore, à le bien prendre, de science, de lettres, d'humanité et de toutes les sortes de gloires.

L'imagination outrée de mécomptes ne se fût point gendarmée une dernière fois contre la raison. L'auteur désabusé de l'*Essai sur les Révolutions* aurait reparu peu à peu sous l'auteur vieillissant du *Génie du Christianisme*, mais sans ces contrastes violents, sans ces disparates où perçait l'humeur morose. Il n'aurait rien eu de l'ambitieux trompé et dépité, et n'aurait fait que nous offrir une figure de Gœthe à la française, moins froide, plus animée dans sa majesté de patriarche, avec un nuage touchant de tristesse, avec des retours d'éclairs de jeunesse dans les yeux — un Gœthe-René, se ressouvenant et faisant ressouvenir de son *Werther*. Et ses *Mémoires*, moins amers, et non sans cesse refaits selon les arrangements de salon ou les lubies de chaque jour, n'auraient paru qu'à vingt ou vingt-cinq ans de là, après un juste intervalle de silence sur la tombe.

Tel est mon rêve et le Chateaubriand idéal, impossible sans doute, mais non pas indigne de l'autre, ni tout à fait chimérique, que j'aurais voulu. — « Que faites-vous? s'écrie une femme qui vient de me lire, vous lui ôtez tous ses défauts, ses défauts individuels et si français, si charmants : vous me faites un Chateaubriand-Grandisson, un Chateaubriand à la Washington; celui-là m'ennuierait; je préfère et je veux mon Chateaubriand tel quel :

Que dis-je? tel qu'il est, le monde l'aime encore.

— A la bonne heure; je n'ai rien à répondre, si le monde l'aime encore comme cela; mais je craignais que, tel qu'il s'est trop montré, sous sa seconde

et troisième forme, le monde ne l'aimât plus. Et le poète en Chateaubriand, ce premier type, ce père de qui nous émanons, je tiens non seulement à ce qu'on l'admire, mais à ce qu'on l'aime toujours.

(*Chateaubriand et son groupe*, t. II.)

LE ROMANTISME

INFLUENCE DES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES SUR L'ÉCOLE ROMANTIQUE

M. William Reymond, ancien bibliothécaire de l'Académie de Lausanne, ayant publié à Berlin en 1864, sous le titre de *Corneille, Shakspeare et Gœthe*, une Étude sur l'influence anglo-germanique en France au XIXe siècle, voulut bien me demander de lui écrire une Lettre qu'il pût joindre à son livre en manière de Préface. Je lui répondis :

« Mon cher Monsieur,

» Vous me demandez de vous adresser quelques considérations à l'occasion du livre que vous imprimez en ce moment et que vous m'avez permis de lire à l'avance. Le temps me manque pour développer ce qu'on appelle des considérations, et je ne pourrai que vous exprimer en bien peu de mots mon approbation pour votre consciencieux travail et y joindre quelques remarques de détail sur deux ou trois points.

» J'estime qu'il est très utile de faire ce que vous avez entrepris, c'est-à-dire de chercher à mesurer et à évaluer avec précision les effets de l'influence germanique sur notre rénovation littéraire et poétique du XIXe siècle. Il était bon que cette rénovation littéraire fût considérée non plus de chez nous et du centre, mais du dehors et d'au delà du Rhin, et qu'elle fût regardée et jugée par quelqu'un qui nous connût bien sans être des nôtres, qui fût de langue et de culture françaises, sans être de la nation même. La Suisse française, Genève et notre chère Lausanne m'ont toujours paru de parfaits belvédères pour nous bien observer et pour nous étudier dans nos vrais rapports avec l'Allemagne. Pour nous, mon cher monsieur, vous avez un avantage de plus, vous êtes venu habiter parmi nous; vous avez été de Paris; vous êtes aujourd'hui de Berlin : demain, je l'espère bien, vous nous reviendrez et vous serez de Paris.

» Cela n'empêche pas qu'en vous lisant et en me reportant à mes souvenirs, je ne me sois fait quelques objections çà et là sur la mesure exacte selon laquelle vous jugez certains hommes. Ces différences légères de jugements s'expliquent au reste très bien : vous voyez la plupart de nos littérateurs et poètes dans leur ensemble et dans une sorte de raccourci; nous, nous les avons vus à l'œuvre au jour le jour et dans leur développement continu.

» Pour ne prendre qu'un nom célèbre, je suis bien persuadé que, si un heureux hasard vous avait procuré avec M. Villemain une rencontre et une conversation comme celles que vous avez eues avec

M. Cousin, vous auriez singulièrement modifié l'idée qu'on doit se former, pour être juste, d'un critique aussi éloquent, qui a su et entrevu tant de choses, qui nous a ouvert ou entr'ouvert tant d'horizons.

» J'ai beaucoup connu et fréquenté, dans les premières années de leur éclosion féconde, les talents et les génies de l'école dite romantique, et je puis dire que j'ai vécu familièrement avec la plupart. Ce que je puis vous attester, c'est que les imitations de littérature étrangère, et particulièrement de l'Allemagne, étaient moins voisines de leur pensée qu'on ne le supposerait à distance. Ces talents étaient éclos et inspirés d'eux-mêmes et sortaient bien en droite ligne du mouvement français inauguré par Chateaubriand. Madame de Staël, avec sa veine particulière de romantisme, n'était pour eux que très accessoire. Je parle en ce moment de Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny, etc. Aucun des grands poètes romantiques français ne savait l'allemand; et parmi ceux qui les approchaient, je ne vois que Henri Blaze, très jeune alors, mais déjà curieux et au fait, et aussi Gérard de Nerval, qui de bonne heure se multipliait et était comme le commis voyageur littéraire de Paris à Munich. Gœthe était pour nous un demi-dieu honoré et deviné plutôt que bien connu. On n'allait pas chez lui, à Weimar, avec David d'Angers, pour s'inspirer, mais pour lui rendre hommage. Victor Hugo, par moments si Espagnol de génie, lisait beaucoup moins d'auteurs espagnols que l'on ne croirait; il avait dans sa bibliothèque très peu nombreuse (si tant est qu'il eût une bibliothèque) le *Romancero*, traduit par son frère

Abel Hugo. Il avait surtout dans l'imagination ses graves et hauts souvenirs d'enfance qui lui ont imprimé, comme on l'a dit heureusement, un premier pli si grandiose, et qui ont fait de lui « un grand d'Espagne de première classe en poésie[1] ».

» Lamartine, parfaitement étranger à l'Allemagne, savait l'Italie et comprenait ses harmonieux poètes, le Tasse, Pétrarque. Il y a du Tasse, du chantre mélodieux d'Armide, dans le premier Lamartine. Quant à Byron lui-même, bien qu'il lui adressât des Épîtres, Lamartine ne s'en inquiétait que d'assez loin et pour le deviner, pour le réfuter bien vaguement plutôt que pour l'étudier et pour le lire. Il lisait Byron, soyez-en sûr, bien moins dans le texte anglais que dans ses propres sentiments à lui et dans son âme.

» En un mot, les vrais poètes de cette époque et de ces origines romantiques françaises sentaient et chantaient d'après eux-mêmes, bien plus qu'ils ne songeaient à imiter et à étudier. Et c'est pour cela qu'ils ont mérité à leur tour d'être imités. Ils avaient la source de l'originalité bien supérieure à toutes les préoccupations et les acquisitions d'école. Sans doute, un peu plus tard et quand on en vint au théâtre, il y eut un effort direct d'importation de Shakspeare. Alfred de Vigny et Émile Deschamps s'y appliquèrent. Mais encore, dans leur pensée, cette importation de Shakspeare ne venait là que comme machine de guerre et pour battre en brèche la muraille classique. Une fois la brèche faite, c'était

1. Expression de M. Paul de Saint-Victor.

avec des œuvres originales que l'on comptait bien entrer et se loger au cœur de la place. Alfred de Vigny, une fois la glace rompue, fit *Chatterton*. Et quant à Victor Hugo, il dédaigna toujours l'imitation. Il était trop plein de soi et de ses sujets pour l'admettre.

» Même lorsqu'on imitait, il y avait une certaine ignorance première, une demi-science qui prêtait à l'imagination et lui laissait de sa latitude. Lorsque Mérimée publia sa *Clara Gazul*, il ne connaissait l'Espagne que par les livres, et il ne la visita que plusieurs années après. Il lui est arrivé de dire, je crois, que s'il l'avait connue dès lors il n'aurait pas fait son premier ouvrage. Eh bien, tout le monde et lui-même y auraient perdu.

» Ce n'est qu'un peu plus tard et à un second temps que la critique est née véritablement ou s'est introduite au sein de ce groupe des poètes romantiques. Je suis peut-être celui qui y ai le plus contribué; mais je dois vous dire que Lamartine, Victor Hugo, de Vigny, sans me désapprouver et tout en me regardant faire avec indulgence, ne sont jamais beaucoup entrés dans toutes les considérations de rapports, de filiations et de ressemblances, que je m'efforçais d'établir autour d'eux.

» Moi-même, s'il m'est permis de me citer comme poète, tout en professant et même en affichant l'imitation des poètes anglais et des lakistes, je vous étonnerais si je vous disais combien je les ai devinés comme parents et frères aînés, bien plutôt que je ne les ai connus d'abord et étudiés de près. C'était pour moi comme une conversation que j'aurais

suivie en me promenant dans un jardin, de l'autre côté de la haie ou de la charmille : il ne m'en arrivait que quelques mots qui me suffisaient et qui, dans leur incomplet, prêtaient d'autant mieux au rêve.

» Charles Nodier, mon prédécesseur et qui a tant parlé *Werther* et Allemagne, l'arrangeait encore plus à sa fantaisie et ne la voyait qu'à travers la brume ou l'arc-en-ciel : il ne savait pas l'allemand.

» Alfred de Musset, le plus jeune d'entre tous, que je n'ai point nommé jusqu'ici et à dessein, mériterait un article à part. Il y aurait pour lui une exception à faire : son imagination, à l'origine, s'imprégnait sensiblement de ses lectures; le poème ou le roman qu'il avait feuilleté la veille n'était pas du tout étranger à la chanson ou au caprice du lendemain. Il a visiblement songé à imiter Byron, il lui a pris de son ton, de son air et de l'allure de ses stances; il s'est souvenu tantôt d'Ossian, tantôt de Léopardi et de bien d'autres; mais certainement aussi il s'en est encore plus inspiré que souvenu; l'écho d'une pensée étrangère, en traversant cette âme et cet esprit de poète si français, si parisien, devenait à l'instant une voix de plus, une voix toute différente, ayant son timbre à soi et son accent. L'imitation, chez lui, est enlevée d'une aile si légère que bientôt elle disparaît, et on ne la distingue plus. Le motif saisi au vol se tranformait aussitôt. Il causait avec Henri Heine à la rencontre bien plus qu'il ne le lisait. Il savait l'italien et l'anglais, c'était tout; pas un mot d'allemand.

» Tout ceci, cher monsieur, est pour maintenir,

au milieu des imitations apparentes et des influences plus ou moins directes que vous démêlez très bien, l'originalité bien native pourtant de nos anciens amis, la veine naturelle et propre à cette famille romantique française qui a et gardera sa physionomie entre toutes les autres écoles.

» Laissez-moi maintenant vous féliciter de tant d'observations fines et justes que je rencontre dans vos pages et vous remercier du flatteur témoignage de confiance que vous sollicitez de moi. »

Paris, ce 2 novembre 1863.

(*Nouveaux Lundis*, t. IV, *Appendice*.)

LA RENAISSANCE POÉTIQUE DU XIXe SIÈCLE

Il y a bien quelque quarante ans que la rénovation poétique, qui est en pleine vogue à cette heure, a débuté chez nous dans les vers d'André Chénier, et a fait route latéralement dans la prose des *Études*, des *Harmonies de la Nature*, dans celle de Corinne, René, Obermann et des romans de Nodier, tous ces fils des *Rêveries*, toute cette postérité de Jean-Jacques. Mais ce n'est que depuis moins de quinze ans, c'est-à-dire depuis la mise au jour d'André Chénier et l'apparition des premières *Méditations poétiques*, ces deux portes d'ivoire de l'enceinte nouvelle, que notre poésie, à proprement parler, a trouvé sa langue, sa couleur et sa mélodie, telles que les réclamait l'âge présent, et qu'elle a pu exprimer ses sentiments les plus divers sur son véri-

table organe. Jusque-là, cette poésie, en ce qu'elle avait de particulier, et j'oserai dire d'essentiel, semblait décidément subalterne, inférieure à la prose, incapable dans ses vieilles entraves d'atteindre à tout un ordre d'idées modernes et d'inspirations, qui s'élargissait de jour en jour. Jean-Jacques, M. de Chateaubriand, Benjamin Constant et madame de Staël, essayant de s'exprimer en vers, m'ont toujours fait l'effet de Minerve, qui, voulant jouer de la flûte au bord d'une fontaine, s'y regarde et se voit si laide, qu'elle jette de dépit la flûte au fond des eaux. J'en demande pardon à ces admirables prosateurs qui, révérant l'art des vers dans Corneille, Racine et La Fontaine, comme une rareté ensevelie, désespéraient de le faire renaître. Ils avaient cent autres dons excellents; un seul, mais qui n'était pas le moindre, leur a manqué. M. de Musset a cavalièrement raison contre eux tous dans la stance suivante :

J'aime surtout les vers, cette langue immortelle.
C'est peut-être un blasphème et je le dis tout bas;
Mais je l'aime à la rage. Elle a cela pour elle,
Que les sots d'aucun temps [1] n'en ont pu faire cas,
Qu'elle nous vient de Dieu, — qu'elle est limpide et belle,
Que le monde l'entend et ne la parle pas.

1. Le poète oublie un peu trop que parmi les dépréciateurs de la rime et des vers sont Pascal, Malebranche, La Motte, et l'abbé Prévost (voir *le Pour et Contre*, nombres 78, 79, 122, 146 et 147). Enfin il oublie encore que la manie de versifier a, de tout temps, été le lot de bien des sots proprement dits, sots fieffés à la Lemierre, à la Delrieu ou à la Viennet, qui poursuivent les gens de leurs rimes jusque dans la rue. Il n'est pire fléau qu'un méchant poète, ni de plus acharné, sous prétexte qu'il parle la langue des dieux.

Or, depuis 1819, ce qu'on pourrait appeler l'école poétique française n'a pas cessé de marcher et de produire : son développement non interrompu se partage assez bien en trois moments distincts; on y compte déjà trois générations et comme trois rangées de poètes. De 1819 à 1824, sous la double influence directe d'André Chénier et des *Méditations*, sous le retentissement des chefs-d'œuvre de Byron et de Scott, au bruit des cris de la Grèce, au fort des illusions religieuses et monarchiques de la Restauration, il se forma un ensemble de préludes, où dominaient une mélancolie vague, idéale, l'accent chevaleresque, et une grâce de détails curieuse et souvent exquise. MM. Soumet et Guiraud appartiennent purement à cette phase de notre poésie, et en représentent, dans une espèce de mesure moyenne, les mérites passagers et les inconvénients. Deux autres talents plus fermes, qui s'y rapportent également, quoique issus du libéralisme, MM. Lebrun et de Latouche, l'un dans ses poèmes, l'autre dans ses trop rares élégies, réfléchissent aussi, avec une fidélité diverse, l'émotion et la teinte poétique de ce moment d'initiation, auquel M. Delavigne demeura, lui, complètement insensible. Béranger restait aussi tout à fait en dehors; mais il le pouvait, grâce à la maturité originale de son génie, au caractère expressément politique de sa mission, à la spécialité unique de son genre. Les secondes *Méditations*, *la Mort de Socrate*, les premières odes de M. Hugo, divers poèmes de M. de Vigny, datent et illustrent la période dont il s'agit; mais, à part M. de Lamartine qui l'avait ouverte,

ces autres poètes, plus jeunes, n'étaient pas arrivés à leur expansion définitive : ce ne fut guère que de 1824 à 1829, dans la seconde phase du mouvement que nous décrivons, qu'ils montèrent à leur rang, groupant autour d'eux et suscitant une génération fervente. Les principaux traits de cet autre moment si bien rempli furent la suprématie, le culte de l'Art considéré en lui-même et d'une façon plus détachée, un grand déploiement d'imagination, la science des peintures, l'histoire entamée dramatiquement, évoquée avec souffle, comme dans le *Cinq-Mars* et le *Cromwell*, la reproduction expressive du moyen âge mieux envisagé, de Dante et de Shakspeare compris à fond ; on perfectionna, on exerça le style ; on trempa le rythme ; la strophe eut des ailes ; on se rapprochait en même temps de la vérité franche et réelle dans les tableaux familiers de la vie. Vers la fin, comme cela a été récemment indiqué à propos de M. Antony Deschamps[1], on essayait d'infuser dans cette poésie pittoresque une philosophie platonicienne, dantesque, un peu alexandrine. Les tentatives passionnées du théâtre faisaient seules diversion à ces études intimes et délicieuses du moderne Musée.

Ces tentatives toutefois, en redoublant, commençaient à donner une direction assez divergente à plusieurs talents jusqu'alors unis, et l'école poétique était en plein train de se transformer par la force des choses, quand la révolution de Juillet, en éclatant brusquement, abrégea l'intervalle de transition,

1. Par M. Brizeux, *Revue des Deux Mondes*, janvier 1833.

et lança par contre-coup tout ce qui avait haleine dans une troisième marche dont nous pouvons déjà noter quelques pas. Jusqu'ici, depuis deux ans passés, il ne paraît plus qu'il existe aucun centre poétique auquel se rattachent particulièrement les essais nouveaux d'une certaine valeur. La dispersion est entière; chacun s'introduit et chemine pour son propre compte, fort chatouilleux avant tout sur l'indépendance. Les poètes renommés, cependant, ont continué de produire. M. de Lamartine, en moisson dans l'Orient, a chanté de beaux chants de départ; Béranger va nous donner ses adieux. *Les Feuilles d'Automne* ont révélé des richesses d'âme imprévues, là où il semblait que l'imagination eût tout tari de ses splendeurs. La prose de *Stello*, si savante, si déliée, a fait acte de poésie, autant par les trois épisodes qu'elle décore, que par cette analyse pénétrante de souffrances délicates et presque inexprimables qu'il n'est donné qu'à une sensibilité d'artiste de subir à ce point et de consacrer. Mais, indépendamment de ces talents établis qui poursuivent leur œuvre, en la modifiant la plupart, et avec raison, selon une pensée sociale, voilà qu'il s'élève et se dresse une troisième génération de poètes, dont on peut déjà saisir la physionomie distincte et payer l'effort généreux. C'est au premier abord quelque chose de plus varié, de plus épars qu'auparavant, de plus dégagé des questions d'école, de plus préoccupé de soi et de l'état de la société tout ensemble. L'art, ou plutôt les vétilles de l'art, la bordure traînante du manteau, qui, chez quelques disciples de la précédente manière, était relevée et

troussée en chemin avec un soin superstitieux, fait souvent place ici à un désordre, à une profusion négligente, qui n'est ni sans charme ni sans affectation. L'auteur de *Marie* pourtant a gardé chaste et noué le long vêtement de la Muse; espèce de Bion chrétien, de Synésius artiste, en nos jours troublés; jeune poète alexandrin qui a maintenant rêvé sous les fresques de Raphaël, et qui mêle sur son front aux plus douces fleurs des landes natales une feuille cueillie au tombeau de Virgile. La philosophie discrète et sereine, qui transpire dans sa poésie, continue peut-être trop celle du moment antérieur; elle est douée toutefois d'un sentiment exquis du présent. Qu'il ose donc, sous de beaux symboles, à l'exemple du chantre de Pollion, toucher quelques points de la transformation profonde qui s'opère! Son ami, l'auteur des *Iambes*, et aujourd'hui du *Pianto*, a osé beaucoup : proférant des paroles ardentes, et d'une main qui n'a pas craint quelque souillure, il a fouillé du premier coup dans les plaies immondes, il les a fait saigner et crier. Son *Iambe*, non pas personnel et vengeur comme celui d'Archiloque ou de Chénier, ressemblait plutôt à l'hyperbole des stoïciens Perse et Juvénal. Chez M. Barbier, artiste, sinon stoïcien, sectateur de Dante et de Michel-Ange, sinon de Chrysippe et de Crantor, il y avait un idéal de beauté et d'élévation qu'il confrontait violemment avec la cohue de vices qu'un brusque orage avait soulevée. Cet idéal, qu'attestait déjà *la Tentation*, ressort désormais et se compose en plein sous une harmonieuse tristesse dans *le Pianto*, dont l'éclat est trop voisin de nos

pages[1] pour que nous puissions l'y juger. On saisira toute la portée de l'idée dont l'Italie n'est, à vrai dire, que la plus auguste figure. La religion sans âme, la beauté vénale ou souillée, ce n'est pas seulement Rome ou Venise; le peuple méprisé et fort, c'est partout *la Terre de labour*; Juliette assoupie et non pas morte, Juliette au tombeau, appelant le fiancé, c'est la Vierge palingénésique de Ballanche, la noble Vierge qui, des ombres du caveau, s'en va nous apparaître sur la plate-forme de la tour; c'est l'avenir du siècle et du monde.

On ne devra pas demander de pensée de ce genre à un *Spectacle dans un Fauteuil*, que M. de Musset vient de publier, bien que ce livre classe définitivement son auteur parmi les plus vigoureux artistes de ce temps; mais l'esprit de l'époque, en ce qu'elle a de brisé et de blasé, de chaud et de puissant en pure perte, d'inégal, de contradictoire et de désespérant, s'y produit avec un jet et un ieu de verve admirables en toute rencontre, et qui effrayent de la part d'un si jeune poète.

(Début d'un article sur A. DE MUSSET, *Portraits Contemporains*, t. II, 1833.)

LA MUSE FRANÇAISE ET LE CÉNACLE

Si l'on se reporte par la pensée vers l'année 1823, à cette brillante ivresse du parti royaliste, dont les

1. Le poème du *Pianto* paraissait dans le même numéro de la *Revue des Deux Mondes* qui contenait l'article sur M. de Musset.

gens d'honneur ne s'étaient pas encore séparés, au triomphe récent de la guerre d'Espagne, au désarmement du carbonarisme à l'intérieur, à l'union décevante des habiles et des éloquents, de M. de Chateaubriand et de M. de Villèle; si, faisant la part des passions, des fanatismes et des prestiges, oubliant le sang généreux, qui, sept ans trop tôt, coulait déjà des veines populaires; — si on consent à voir dans cette année, qu'on pourrait à meilleur droit appeler *néfaste*, le moment éblouissant, pindarique, de la Restauration, comme les dix-huit mois de M. de Martignac en furent le moment tolérable et sensé; on comprendra alors que des jeunes hommes, la plupart d'éducation distinguée ou d'habitudes choisies, aimant l'art, la poésie, les tableaux flatteurs, la grâce ingénieuse des loisirs, nés royalistes, chrétiens par convenance et vague sentiment, aient cru le temps propice pour se créer un petit monde heureux, abrité et recueilli. Le public, la foule n'y avait que faire, comme bien l'on pense; en proie aux irritations de parti, aux engouements grossiers, aux fureurs stupides, on laissait cet éléphant blessé bondir dans l'arène, et l'on était là tout entre soi dans la loge grillée. Il s'agissait seulement de rallier quelques âmes perdues qui ignoraient cette chartreuse, de nourrir quelques absents qui la regrettaient, et *la Muse française* servit en partie à cela. C'était au premier abord dans ces retraites mondaines quelque chose de doux, de parfumé, de caressant et d'enchanteur; l'initiation se faisait dans la louange; on était reconnu et salué poète à je ne sais quel signe mystérieux, à je ne

sais quel attouchement maçonnique; et dès lors choyé, fêté, applaudi à en mourir. Je n'exagère pas; il y avait des formules de tendresse, des manières adolescentes et pastorales de se nommer; aux femmes, par exemple, on ne disait *madame* qu'en vers; c'étaient des noms galants comme dans *Clélie*[1]. Le mépris pour la *vulgarité* libérale avait provoqué dans un coin cette quintessence. La chevalerie dorée, le joli moyen âge de châtelaines, de pages et de marraines, le christianisme de chapelles et d'ermites, les pauvres orphelins, les petits mendiants faisaient fureur et se partageaient le fonds général des sujets, sans parler des innombrables mélancolies personnelles. Un écho de la *sentimentalité* de madame de Staël y retentissait vaguement. Après le bel esprit, on avait le règne du *beau cœur*, comme l'a si bien dit l'un des plus spirituels témoins et acteurs de cette période. Le même a dit encore : « Ce poète-là, une étoile! dites plutôt une bougie[2]. » M. de Latouche, dans son piquant article de *la Camaraderie*, a mis sur le compte d'une société qui n'était plus celle-là beaucoup des travers qu'il avait remarqués lui-même, et peut-être excités pour sa part, durant le premier enivrement de *la Muse*. Le plus

1. A l'une on disait *Anna* tout court, à l'autre *Aglaé*. Passe encore pour les hommes de s'appeler entre eux *Alfred*, *Emile*, *Gaspard* ou *Jules*. Un jour, Jules de Rességuier, le plus confit de tous en ces douceurs et qui les résumait précieusement en sa personne, s'y prenant de son plus doux grasseyement, s'avisa de demander à Victor qu'on appelât sa femme de son petit nom d'*Adèle* : le jeune et grave poète s'y refusa.

2. C'était Émile Deschamps, qui ne pouvait s'empêcher de dire cela de son ami Jules de Rességuier.

beau jour, ou plutôt le plus beau soir (car c'étaient des soirées) du petit monde poétique fut celui de la représentation de *Clytemnestre*, si digne à tant d'égards de son succès. Ici point de contestation, de luttes comme plus tard, et de victoire arrachée, mais un concert de ravissement, des écharpes flottantes, une vraie fête de famille. On aurait pu compter ce soir-là tout le bataillon sacré, tout le chœur choisi : de peur de froisser personne en mentionnant, en qualifiant ou en omettant, j'aime mieux renvoyer pour les noms le lecteur curieux aux collections de *la Muse*. Le seul Lamartine échappait à ces fades mollesses et les ignorait; après avoir poussé son chant, il s'était enfui vers les lacs comme un cygne sauvage. Qu'on ne juge point pourtant que le résultat dernier de cette période fut d'être fatale à la poésie et à l'art; ceux qui étaient condamnés au mauvais goût en furent infectés et en périrent, voilà tout : les natures saines et fortes triomphèrent. De Vigny, avec son beau et chaste génie, ne garda de la subtile mysticité d'alors que ce qui lui sied comme un faible et comme une grâce. Pour Hugo, il ne s'en est pas guéri seulement, il s'en est puni quelquefois. Ces vrais poètes gagnèrent aux réunions intimes dont ils étaient l'âme, d'avoir dès lors un public, faux public il est vrai, provisoire du moins, artificiel et par trop complaisant, mais délicat, sensible aux beautés, et frémissant aux moindres touches. L'autre public, le vrai, le définitif, et aussi le plus lent à émouvoir, se dégrossissait durant ce temps, et il en était encore aux quolibets avec nos poètes, ou, qui mieux est, à ne

pas même les connaître de nom, que déjà ceux-ci avaient une gloire. Ils durent à cette gloire précoce et restreinte de prendre patience, d'avoir foi et de poursuivre. Cependant Hugo, par son humeur active et militante, par son peu de penchant à la rêverie sentimentale, par son amour presque sensuel de la matière, et des formes, et des couleurs, par ses violents instincts dramatiques et son besoin de la foule, par son intelligence complète du moyen âge, même laid et grotesque, et les conquêtes infatigables qu'il méditait sur le présent, par tous les bords enfin et dans tous les sens, dépassait et devait bientôt briser le cadre étroit, l'étouffant huis clos, où les autres jouaient à l'aise, et dans lequel, sous forme de sylphe ou de gnome, il s'était fait tenir un moment. Aussi les marques qu'il en contracta sont légères et se discernent à peine : ses premières ballades se ressentent un peu de l'atmosphère où elles naquirent; il y a trop sacrifié au joli : il s'y est trop détourné à la périphrase : plus tard, en dépouillant brusquement cette manière, il lui est arrivé, par une contradiction bien concevable, d'attacher une vertu excessive au mot propre, et de pousser quelquefois les représailles jusqu'à prodiguer le mot cru. A part ces inconvénients passagers, l'influence de la période de *la Muse* n'entra point dans son œuvre; ces sucreries expirèrent à l'écorce contre la verdeur et la sève du jeune fruit croissant. Et puis la dissolution de la coterie arriva assez vite par l'effet d'un contre-coup politique. La chute de M. de Chateaubriand mit la désunion dans les rangs royalistes, et une bouffée perdue de cet orage emporta

en mille pièces le pavillon couleur de rose, guitares, cassolettes, soupirs et mandores : il ne resta debout que deux ou trois poètes.

On continua de se voir isolément et de s'aimer à distance. Hugo travaillait dans la retraite, et se dessinait de plus en plus. Vers 1828, à cette époque que nous avons appelée le moment calme et sensé de la Restauration, le public avait fait de grands progrès; l'exaspération des partis, soit lassitude, soit sagesse, avait cédé à un désir infini de voir, de comprendre et de juger. Les romans, les vers, la littérature, étaient devenus l'aliment des conversations, des loisirs; et mille indices, éclos comme un mirage à l'horizon, et réfléchis à la surface de la société, semblaient promettre un âge de paisible développement où la voix des poètes serait entendue. Autour de Hugo, et dans l'abandon d'une intimité charmante, il s'en était formé un très petit nombre de nouveaux; deux ou trois des anciens s'étaient rapprochés; on devisait les soirs ensemble, on se laissait aller à l'illusion flatteuse qui n'était, après tout, qu'un vœu; on comptait sur un âge meilleur qu'on se figurait facile et prochain. Dans cette confiante indifférence, le présent échappait inaperçu, la fantaisie allait ailleurs; le vrai moyen âge était étudié, senti, dans son architecture, dans ses chroo niques, dans sa vivacité pittoresque; il y avait un sculpteur [1], un peintre [2] parmi ces poètes, et Hugo qui, de ciselure et de couleur, rivalisait avec tous

1. David (d'Angers).
2. Louis Boulanger.

les deux. Les soirées de cette belle saison des *Orientales* se passaient innocemment à aller voir coucher le soleil dans la plaine, à contempler du haut des tours de Notre-Dame les reflets sanglants de l'astre sur les eaux du fleuve; puis, au retour, à se lire les vers qu'on avait composés. Ainsi les palettes se chargeaient à l'envi, ainsi s'amassaient les souvenirs. L'hiver, on eut quelques réunions plus arrangées, qui rappelèrent peut-être par moments certains travers de l'ancienne *Muse*, et l'auteur de cet article doit lui-même se reprocher d'avoir trop poussé à l'idée du *Cénacle*, en le célébrant. Quoi qu'il en soit, cette année amena pour Victor Hugo sa plus paisible et sa plus riche efflorescence lyrique: *les Orientales* sont, en quelque sorte, son architecture gothique du xve siècle; comme elle, ornées, amusantes, épanouies. Nulles poésies ne caractérisent plus brillamment le clair intervalle où elles sont nées, précisément par cet oubli où elles le laissent, par le désintéressement du fond, la fantaisie libre et courante, la curiosité du style, et ce trône merveilleux dressé à l'art pur. Et, toutefois, pour sortir de la magnifique vision où il s'était étalé et reposé, Victor Hugo n'attendit pas la révolution qui a soufflé sur tant de rêves. Là où d'autres eussent mis leur âge d'or, tâchant de l'éterniser, lui, ardent et inquiet, s'était vite retrouvé avec de plus vastes désirs. Par *Hernani*, donc, il aborda le drame, et par le drame, la vie active. Face à face désormais avec la foule, il est de taille à l'ébranler, à l'enlever dans la lutte; et nous avons, comme lui, confiance en l'issue. Après cela, faut-il l'avouer? qu'il y ait

eu des regrets de notre part, hommes de poésie discrète et d'intimité, à voir le plus entouré de nos amis nous échapper dans le bruit et la poussière des maîtres, on le concevra sans peine : notre poésie aime le choix, et toute amitié est jalouse...

(*Portraits contemporains*, t. I, article sur Victor Hugo.)

LA POÉSIE FRANÇAISE EN 1833

Depuis trois années le champ de la poésie est libre d'écoles; celles qui s'étaient formées plus ou moins naturellement sous la Restauration ayant pris fin, il ne s'en est pas reformé d'autres, et l'on ne voit pas que, dans ces trois ans, le champ soit devenu moins fertile, ni qu'au milieu de tant de distractions puissantes les belles et douces œuvres aient moins sûrement cheminé vers leur public choisi, bien qu'avec moins d'éclat peut-être et de bruit alentour. Aussi, nous qui regrettons personnellement, et regretterons jusqu'au bout, comme y ayant le plus gagné à cet âge de notre meilleure jeunesse, les commencements lyriques où un groupe uni de poètes se fit jour dans le siècle étonné, — nous, qui de l'illusion exagérée de ces orages littéraires, à défaut d'orages plus dévorants, emportions alors au fond du cœur quelque impression presque grandiose et solennelle, comme le jeune Riouffe de sa nuit passée avec les Girondins (car les sentiments réels que l'âme recueille sont moins en raison des choses elles-mêmes qu'en proportion de

l'enthousiasme qu'elle y a semé); nous donc, qui avons eu surtout à souffrir de l'isolement qui s'est fait en poésie, nous reconnaissons volontiers combien l'entière diffusion d'aujourd'hui est plus favorable au développement ultérieur de chacun, et combien, à certains égards, cette sorte d'anarchie assez pacifique, qui a succédé au groupe militant, exprime avec plus de vérité l'état poétique de l'époque. Dans cette jeune école, en effet, au sein de laquelle fut un moment le centre actif de la poésie d'alors, il y avait des exclusions et des absences qui devaient embarrasser. En fait de hauts talents, Lamartine n'en était que parce qu'on l'y introduisait religieusement en effigie; Béranger n'en était pas. En fait de charmantes muses, on n'y rattachait qu'à peine madame Tastu, on y oubliait trop madame Valmore. M. Mérimée serait toujours demeuré à côté; M. Alexandre Dumas avait pris rang plus au large D'autres encore allaient surgir. Enfin, parmi ceux qui étaient jusque-là du groupe, les plus forts n'en auraient bientôt plus été, par le progrès même de la marche ; ils s'y sentaient à la gêne en avançant; plus d'un méditait déjà son évasion de cette nef trop étroite, son éruption de ce cheval de Troie. Le flot politique vint donc très à propos pour couvrir l'instant de séparation et délier ce qui déjà s'écartait. On a demandé quelquefois si ce qu'on appelait *romantisme* en 1828 avait finalement triomphé, ou si, la tempête de Juillet survenant, il n'y avait eu de victoire littéraire pour personne. Voici comment on peut se figurer l'événement, selon moi. Au moment où ce navire Argo qui portait les poètes,

après maint effort, maint combat durant la traversée contre les prames et pataches classiques qui encombraient les mers et en gardaient le monopole, — au moment où ce beau navire fut en vue de terre, l'équipage avait cessé d'être parfaitement d'accord; l'expédition semblait sur le point de réussir, mais on n'apercevait guère en face de lieu de débarquement; les principaux ouvraient des avis différents, ou couvaient des arrière-pensées contraires. La vieille flotte classique, radoubée de son mieux, prolongeait à grand'peine des harcèlements inutiles. On en était là, quand le brusque ouragan de Juillet bouleversa tout. Ce qu'il y a de très certain, c'est que le peu de classiques qui tenaient encore la mer y périrent corps et biens; les récits qu'on a faits depuis de MM. Viennet [1] et autres, qu'on prétend avoir rencontrés et ouïs, ne

1. Voilà M. Viennet déclaré mort et on dit pourtant qu'il a longtemps encore survécu. En réalité, je n'ai jamais pu me repentir de ce mot, dit une fois pour toutes, sur cet auteur qui n'avait que des boutades sans talent, sans style, et qui était surtout poète par la vanité. — Mais il a eu du piquant dans ses Fables, dira-t-on. — Oui, peut-être, comme le chardon a des piquants. — Si j'avais à écrire un article sur lui, je ne pourrais m'empêcher de le commencer en ces termes : « Il faut avoir quelque esprit pour être parfaitement sot : Töpffer l'a dit et Viennet l'a prouvé. » Vers la fin de sa vie, il me disait en me parlant des poètes : « Je n'en reconnais que *huit* avant moi. — Et lesquels? — Malherbe, Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, Boileau, Regnard et Voltaire. » — Il faisait cette énumération sans rire. Il ne choquait plus, on s'y était accoutumé, et personne ne le prenait au sérieux, si ce n'est l'Institut en corps à la séance annuelle des quatre Académies. Avec son air rogue, sa voix rouillée, sa mèche en l'air, ses coups de boutoir et ses épigrammes communes, il avait le don de dérider dès les premiers mots la grave assemblée. La fête n'était pas com-

ne se rapportent qu'à leurs Ombres inhonorées qui se démènent sur le rivage. Quant au navire Argo, tout divin qu'il semblait être, il ne tint pas, mais l'équipage fut sauvé. Je crois bien que deux ou trois des moindres héros se noyèrent avant d'atteindre le rivage; mais le reste, les plus vaillants, y arrivèrent sans trop d'efforts, la plupart à la nage, et l'un même sans presque avoir besoin de nager. Or, depuis ce moment, l'expédition collective fut manquée ou accomplie, selon qu'on veut l'entendre, et chaque chef, poussant individuellement de son côté, poursuit à travers le siècle, par des voies plus ou moins larges, sa destinée, ses projets, la conquête de la glorieuse Toison.

Les deux sentiments les plus opposés qui se développèrent au sein de la fraternité première peuvent se rapporter au lyrique d'une part et au dramatique de l'autre. La pensée lyrique, et surtout la portion la plus molle, la plus délicate de celle-ci, la pensée élégiaque, intime, craignait un peu le moment de la victoire à cause du bruit et de l'invasion des profanes; elle insistait avec une sorte de timidité superstitieuse sur cette interdiction quasi pythagoricienne : *Odi profanum vulgus et arceo.* Elle se serait trouvée satisfaite de fonder en quelque golfe abrité, sur la côte la moins populeuse, une petite colonie brillante et cultivée; pour elle la conquête de la Toison d'or était là : c'était manquer de

plète sans lui. Tel maréchal-académicien lui écrivait le lendemain de la séance : « Mon cher Viennet, j'ai hier usé mes deux mains à vous applaudir. » A la bonne heure! c'est une nation éminemment poétique que la France!

foi en soi-même et d'audace. La pensée dramatique au contraire, qui, en passant par le lyrique, n'y voyait qu'un début et un prélude, ne se sentait pas satisfaite à si peu de frais; elle croyait, elle, énergiquement à la *poétisation* possible du siècle; et, plus vaste en désirs, moins effarouchée du bruit des profanes, elle insistait plutôt sur l'autre devise confiante et conquérante : *L'avenir est à nous!* La portion la plus ardente et la plus ferme de cette pensée dramatique ne se préoccupait même pas d'une initiation graduelle et indirecte de la foule à l'œuvre moderne, moyennant d'habiles reproductions d'œuvres antérieures; elle était pour une application immédiate et franche, pour une mêlée décisive, pour une descente et un assaut au cœur du siècle. Surtout elle ne prenait pas, comme la pensée élégiaque, les langueurs de la traversée pour le but de ses espérances. C'était accepter la question tout entière comme on l'avait posée, c'était ne l'éluder en rien et la soutenir dans sa complète importance, dans la hardiesse du premier défi. Du moment en effet qu'il s'agissait de fonder, non pas une poésie dans le XIXe siècle, mais la poésie du XIXe siècle lui-même; du moment qu'on s'était mis en marche, non pour jeter quelque part une colonie furtive, mais pour faire une révolution réelle dans l'art, la pensée dramatique avait toute raison de prévaloir; l'épreuve décisive était et elle est encore dans cette arène; quiconque ne l'y met pas désespère plus ou moins de cette animation poétique du siècle en masse, qui a été le rêve des avant-dernières années. Celui à qui est dû l'hon-

neur d'avoir le moins désespéré assurément, et qui persévère, sans indice de fatigue ni de mollesse, dans sa ligne d'alors, est M. Victor Hugo. La pensée dramatique à laquelle nous faisions allusion plus haut, et qui est la sienne, préexistait déjà dans sa pensée lyrique; elle a traversé celle-ci sans s'y attiédir, et en est sortie impétueuse, inflexible, comme d'un lac où, à sa source, elle était tombée.

Mais la pensée intime, élégiaque, mélancolique, que fera-t-elle? Séparée de l'autre qui fut sa sœur, privée désormais du mouvement qu'elle reçut d'elle au temps de leur union, où cherchera-t-elle à s'enfuir et à s'écouler? Y a-t-il lieu, en ces temps plus graves, de songer à reconstituer quelque école artificiellement paisible et rêveuse, de tenter encore à l'horizon cette petite colonie qui nous apparut dans un mirage du matin? Ces naïves chimères ne sont séduisantes qu'une fois; il y a mieux à faire. Vivre, puisqu'il le faut, de la vie de tous, subir les hasards, les nécessités du grand chemin, y recueillir les enseignements qui s'offrent, y fournir au besoin sa tâche de pionnier; puis se dédoubler soi-même, et dans une part plus secrète réserver ce qui ne doit pas tarir; l'employer, l'entretenir, s'il se peut, à l'amour, à la religion, à la poésie; cultiver surtout sa faculté de concevoir, de sentir et d'admirer : n'est-ce pas là une manière d'aller décemment ici-bas, après même que le but grandiose a disparu, et de supporter la défaite de sa première espérance?

(Début d'un article sur madame DESBORDES-VALMORE, *Portraits contemporains*, t. II, 1833.)

LES LETTRES FRANÇAISES EN 1840

Fragments.

Le public demande de la critique, et il a raison puisqu'il n'y en a plus guère; mais il ne sait pas combien ce qu'il demande est difficile, et, osons le dire, impossible presque aujourd'hui, pour une multitude de causes qui tiennent à l'état même de la société et à la constitution de la littérature. Depuis huit ans, c'est-à-dire depuis la révolution de Juillet, les écoles littéraires se sont trouvées dissoutes comme les partis politiques, et il ne s'en est pas refait d'autres. Des individus remarquables, des talents nouveaux se sont produits, mais sans appartenir à aucun groupe existant, sans représenter aucune opinion, aucune doctrine fixe et saisissable. Les talents plus anciens, et des plus éminents, qui appartenaient à des groupes et à des doctrines considérables sous la Restauration, se sont trouvés tout d'un coup sans protection et comme jetés hors de leur cadre : ils n'ont plus su tenir, et, en voulant continuer à se déployer, ils sont vite arrivés à n'être plus eux-mêmes. Ceux qu'on croyait des chênes, tant qu'il y avait dans la société des murs de clôture qui semblaient les gêner, n'ont plus été en plein vent que des arbres bientôt pliés et brisés. Ainsi M. de La Mennais, qui, lorsqu'il était encore à *la Chesnaye*, voulait prendre pour cachet un *chêne brisé par le tonnerre*, avec cette devise : *Je romps et*

ne plie pas, a vu réaliser son défi; et cette haute, cette noble nature peut méditer aujourd'hui autour de son chêne en éclats. Il s'est passé, chez M. de Lamartine, depuis peu d'années, une révolution intérieure, semblable et analogue à celle qui a eu lieu dans M. de La Mennais : c'en est l'exact pendant, si l'on tient compte de la différence de leurs talents et de leurs natures. Le cadre de la Restauration avait été et semblait devoir être à tout jamais celui de M. de Lamartine. Les rayons étaient réciproques : le poète semblait à l'aise et y était doucement maintenu. Ce cadre venant à lui manquer, il s'est dilaté outre mesure, sans plus de limites, et à la manière des gaz élastiques dont il se rapproche par l'éthéré de sa poésie [1]. Il est curieux de remarquer, sur ces deux grands talents légués par la Restauration, l'influence et la réaction des deux talents les plus remarquables entre ceux de formation plus récente. Le rapprochement philosophique et littéraire de l'auteur des *Paroles d'un Croyant* et du peintre magnifique de *Lélia* n'a rien eu de plus inattendu, de plus caractéristique par rapport à l'époque, que le soudain et profond reflet que vient de jeter la manière de M. de Balzac sur toute une partie souterraine de la *Chute d'un*

1. Ceci devra sembler en contradiction avec ce qui est dit, t. I, p. 311, au début de l'article sur *Jocelyn* : je donne l'un pour correctif de l'autre. C'est, après tout, l'observation du même fait, mais dans un sentiment différent. Je n'aurais que trop occasion d'y revenir et de reprendre cet aperçu, au point de vue de la résistance. Qu'y faire? la jeunesse est passée, hélas! et ses amours; le nuage tombe : le sens critique reparaît.

Ange par M. de Lamartine. Tout ceci est pour dire que les écoles littéraires sont dissoutes depuis huit ans, que les limites et les garanties de caractère autour des plus nobles talents ont cédé brusquement ou graduellement à je ne sais quelle force des choses confondante et dissolvante. Cette confusion et ce tourbillon sont le signe même de la nouvelle période littéraire. Ce qui manque dans les œuvres, le point d'appui et d'arrêt, où donc la critique le trouverait-elle?

Sans doute, le bon sens élevé a toujours moyen de juger : même à défaut d'œuvres bien assises et harmonieuses, on pourrait se prononcer, regretter, désirer, indiquer son blâme ou son espérance. Dans la conversation, on le faisait souvent : la critique, sous cette forme, ne cesse pas. D'où vient qu'on ne la recueille pas sincèrement, qu'on hésite, qu'on recule, et qu'il y a souvent si loin entre ce qui se dit de judicieux, de vivement senti, et ce qu'on imprime?

C'est que, pour la critique imprimée et publiée, il faut certaines conditions extérieures indispensables, indépendamment même du jugement formé qu'on peut avoir *in petto*. Nous les rangerons un peu au hasard : il suffit que nous les fassions rapidement apprécier. Et d'abord le critique intègre, indépendant, a besoin de l'anonyme, non pas pour en abuser contre les auteurs, mais pour que les auteurs n'abusent pas de lui. Or les nécessités du prospectus, de la gloriole littéraire combinée avec l'industrie et avec la concurrence, ont conduit à signer de tous les noms et prénoms les plus minces jugements.

Le critique a besoin de n'être pas isolé, de n'être pas seul à sa table, plume en main, au premier carrefour venu; il a besoin d'être dans un ordre de doctrines, au sein d'un groupe uni et sympathique qui le couvre, dans lequel il puise à tout instant la confirmation ou la rectification de ses jugements; car souvent il ne fait autre chose pour les sentences qu'il rend qu'aller autour de lui au scrutin secret, en dépouillant toutefois les votes avec épuration et intelligence. Or, il arrive qu'en fait le critique, depuis huit ans, cherche à grand'peine un tel groupe conseiller et protecteur. Le journal de la Restauration dans lequel s'est faite la meilleure, la plus intelligente et la plus loyale critique, *le Globe*, présentait essentiellement cet avantage d'un groupe uni par la même éducation philosophique, par les mêmes antécédents et les mêmes impulsions d'esprit. La *Revue des Deux Mondes*, venue à un moment où cette faculté de jeune et active union était déjà perdue, a essayé au moins d'en ressaisir et d'en sauver les débris. Elle y a réussi, ce semble, avec quelque honneur : à l'unité plus étroite qui n'était point possible, elle a cherché à substituer, comme dédommagement, la conciliation et l'étendue. Au milieu de tout ce qu'on croit avoir obtenu de résultats louables en ce sens, la critique à proprement parler, on l'avoue, n'a pas toujours eu assez de place ni de suite. On n'a pas jugé toutes choses : on a choisi souvent, on a évité. Quand on a abordé quelque écrivain, on s'est attaché parfois à le peindre plutôt qu'à critiquer ses ouvrages. Il y a eu pourtant à cela bien des exceptions fermes,

énergiques, et plus d'un auteur ne serait pas, je le crois bien, de cet avis, qu'il n'y a pas eu assez de critique jusqu'ici dans la *Revue des Deux Mondes*.

Quoi qu'il en soit, si on n'en a pas donné constamment, selon le désir du public, c'est (pour revenir aux difficultés des conditions) qu'en ce qui concerne la littérature proprement dite, le rôle de juge va se compliquant singulièrement. Les poésies, les romans sont arrivés à un tel degré d'*individualité*, comme on dit, à un tel déshabillé de soi-même et des autres; — le style, à force d'être tout l'homme, est tellement devenu non plus l'âme, mais le *tempérament* même, — qu'il est à peu près impossible de faire de la critique vive et vraie sans faire une opération inévitablement personnelle, sans faire presque de la physiologie à nu sur l'auteur et parfois de la chirurgie secrète; ce qui frise à tout moment l'offensant.

Et puis l'industrie, qu'on retrouve de nos jours à chaque pas sous une forme ou sous une autre, intervient, se glisse entre chaque article, solliciteuse ou menaçante. Pour mieux m'expliquer là-dessus, je n'ai qu'à transcrire les lignes suivantes que je trouve dans un volume inédit de *Pensées* : « Quand on critique aujourd'hui un auteur, un poète, un romancier, il semble qu'on lui retire le pain, qu'on l'empêche de vivre de son industrie honnête, et l'on est près de s'attendrir alors, de ménager un écrivain qui ne produit que pour le *vivre* et non pour la *gloire*. Mais, au moment même où l'on adoucit la critique et où l'on essaye quelque éloge mitigé, ce mendiant si humble se relève et

veut la gloire, — oui, la gloire, et la première, la suprême, pas la seconde, car il se croit *in petto* le génie de son siècle. Qu'est-ce donc? pauvre critique! que faire? Critiquer un auteur, voilà que c'est à la fois comme si l'on cassait les vitres à la boutique d'un industriel, et comme si l'on frappait avec insulte la grotte de cristal d'un dieu! »....

Les talents poétiques et littéraires d'aujourd'hui (sans parler des autres, politiques et philosophiques) sont soumis à de redoutables épreuves qui furent épargnées aux beaux génies du siècle de Louis XIV, et il est bien juste de tenir compte, en nous jugeant, de ces difficultés singulières qu'on a à subir. Si Racine, dans les vingt-six années environ qui forment sa pleine carrière depuis *les Frères ennemis* jusqu'à *Athalie*, avait eu le temps de voir une couple de révolutions politiques et littéraires, s'il avait été traversé deux fois par un soudain changement dans les mœurs publiques et dans le goût, il aurait eu fort à faire assurément, tout Racine qu'il était, pour soutenir cette harmonie d'ensemble qui nous paraît sa principale beauté : il n'aurait pas évité çà et là dans la pureté de sa ligne quelque brisure.....

Un critique distingué, ayant à parler assez récemment d'Horace et de Virgile, et de l'espèce de royauté qu'ils se fondèrent en regard, à l'abri et à l'appui de la monarchie impériale d'Auguste, a fait remarquer la convenance et la nécessité de ces deux royautés parallèles, produites à la fois par une double anarchie, dans un temps où la faiblesse de l'État d'une part, et de l'autre *le trop facile usage*

de formes poétiques devenues la propriété commune, favorisaient toutes les entreprises de l'ambition politique, toutes les prétentions de la médiocrité littéraire [1]. Ce qui est vu à merveille pour l'époque d'Auguste ne me paraît pas sans application à la nôtre. Je laisse tout d'abord le côté politique qui, comme on sait, n'a nul rapport avec notre peu d'ambition et d'intrigue : Dieu me garde de trouver la plus lointaine ressemblance! Dieu me garde de croire, vingt-cinq ans après Napoléon, qu'un nouveau despote, à quelque titre et sous quelque forme que ce fût, pût jamais asservir de nouveau et réduire cette foule émancipée de grands citoyens qui (nous en sommes les témoins édifiés) se précipitent bien loin de toute flatterie et de toute servitude, et qui, en ce moment même, ne flagornent plus aucune puissance! — Mais littérairement, poétiquement, en quelle anarchie sommes-nous? C'est ce qu'il est permis de considérer. En restreignant la question à la poésie même, le rapport avec certaines époques antérieures est frappant. Depuis dix ans, la main-d'œuvre poétique s'est divulguée; les procédés que la nouvelle école avait cru rendre plus rares et plus difficiles ont été saisis du second coup par une foule de survenants qui, à chaque saison, pullulent. La forme et le style poétiques sont encore une fois tombés, en quelque sorte, dans le domaine public; il coule devant chaque seuil comme un ruisseau de couleurs; il suffit de sortir et de tremper. Prenez le *Journal de la Librairie* : relevez chaque

1. M. Patin, Discours d'ouverture de 1838.

semaine le nombre de volumes de vers qui se publient; prenez le chiffre par mois, par saison, par année. Il y aurait là une statistique curieuse, une loi de progression numérique, un mouvement et un cours à *coter*. Un de mes amis, bibliothécaire dans un établissement public, a eu l'idée de ranger à la suite toute cette branche particulière de littérature trop fleurie : c'est une quantité de beaux volumes jaunes et blancs, morts avant d'avoir vu le jour, que personne n'a connus et qui sont ensevelis dans leur premier voile nuptial :

Hélas! que j'en ai vu mourir de jeunes filles!

Avec un peu d'habitude, on s'y endurcit; et mon ami, bien qu'il ait le cœur poétique et tendre, en est venu à ne plus mesurer ce champ d'oubli qu'à la toise. Tant de pieds par saison. Mais y a-t-il jamais eu, dira-t-on, une telle exubérance stérile de productions à aucune époque précédente? Assurément. Il nous arrive un peu comme au XVIe siècle, lorsque les procédés mis en circulation par les chefs de l'école, par Du Bellay et Ronsard, furent devenus familiers à tous et que chaque jeune cœur *au renouveau* se crut poète. On a une lettre piquante de Pasquier à Ronsard là-dessus; il se plaint des encouragements que celui-ci donnait à cette multitude croissante de poètes, à qui il suffisait, pour se croire le baptême du génie, d'avoir touché la robe du maître. Mais Ronsard ne pouvait qu'y faire; et il demeura quasi noyé dans le torrent des imitateurs qu'il avait soulevés, à peu près comme *l'élève*

du sorcier par les eaux une fois débordantes : il fut noyé dans le flot des imitations lyriques pour n'avoir pas su se renfermer dans un véritable monument. Là, en effet, est la question prochaine. Les élans lyriques ne suffisent pas. A Rome, on commençait à s'y perdre après Catulle, et à user dans tous les sens le pastiche mythologique, quand Virgile vint à propos asseoir son double édifice des *Géorgiques* et de l'*Énéide*, non loin duquel Horace put adosser son Tibur. De notre temps, les débuts ont été vifs et beaux; mais c'est encore le monument qui manque. Il est vrai qu'une littérature poétique a malaisément deux grands siècles. Or, nous avons le siècle de Louis XIV à dos, ce qui est toujours peu commode à l'audace : c'est là un lourd cavalier en croupe que nous portons. Par instinct de cette situation diffuse, et pour y porter remède, j'ai de bonne heure désiré que, parmi nos poètes de talent, il s'élevât, je l'avoue, une sorte de dictature; que les deux plus grands, par exemple, et que chacun nomme, prissent le sceptre par les œuvres et, sans avoir l'air de rien régenter, remissent chaque chose à sa place par de beaux modèles. Ce désir n'a pas été rempli. Les œuvres, seul instrument légitime de cette dictature effective à la fois et modeste, n'ont pas répondu à la grande attente. Aucun monument véritable, aucune pièce étendue et exemplaire, n'a suivi les admirables préludes que leurs auteurs n'ont pas surpassés; la perfection du genre n'est pas venue. M. de Lamartine, qui peut sembler comme le prince des poètes du jour, l'est dans un sens purement honorifique et pour

l'ornement bien plus que pour l'exemple et la discipline. Avec sa généreuse et facile indulgence, il a favorisé à l'entour ce qu'il importait plutôt de restreindre, et, dans les propres développements de sa riche nature, il est allé, cédant de plus en plus lui-même à ce qu'il eût fallu repousser. M. Hugo, avec d'autres qualités et sous d'autres apparences régnantes, n'a pas plus fait pour s'acquérir réellement l'autorité incontestée des maîtres. Cette autorité, pourtant, ne pouvait dépendre que des poètes ainsi haut placés, féconds et puissants; de leur part, un chef-d'œuvre dans l'épopée, des chefs-d'œuvre au théâtre, auraient mis ordre au débordement lyrique et assuré à notre mouvement littéraire sa consistance et sa maturité. On en est aux regrets; il faut se résigner, nous le croyons; l'Horace et le Virgile, le Racine et le Despréaux, ces suprêmes et légitimes dictateurs qui couronnent et consolident une grande époque littéraire, manqueront à une époque brillante, mais diffuse, mais anarchique poétiquement et démocratique de prétentions et de concessions sur ce point comme partout ailleurs. Une fois qu'on en a pris son parti, on retrouve dans le détail de quoi se distraire et se consoler. A défaut d'un grand siècle qui demande avant tout l'établissement, la gradation et l'harmonie dans l'ensemble, on est une fort belle chose secondaire, une spirituelle et chaude entreprise très variée, très mêlée, très infatigable, un coup de main, au moins amusant, dans tous les sens. Les talents, surtout, n'ont jamais été plus nombreux; c'est un devoir de la critique de ne pas se lasser à

les compter, et d'en tirer avec soin et plaisir tout ce qui s'y distingue et s'en détache...

(*Pensées et fragments*, publiés dans les *Portraits contemporains*, t. II [1].)

LE BILAN DU ROMANTISME EN 1842

Dès 1819, l'école nouvelle en poésie éclôt et s'essaye; de grands noms se dessinent déjà. Mais ce n'est que vers 1828 que cette école (j'emploie souvent ce vilain mot pour abréger) a pleine conscience et science d'elle-même, qu'elle s'organise avec plus d'étude et de sérieux, qu'elle marche en avant d'un air d'ensemble, chacun sur son point, et plusieurs avec originalité. Voilà donc à peu près quinze ans, terme moyen, qu'elle se développe en plein air et vit au soleil. Depuis quelque temps, il devient presque évident qu'elle subsiste et dure, mais ne se renouvelle plus. Les formes sont trouvées; les louables productions, comme celle que nous avons annoncée, y rentrent plus ou moins. Les disciples, les maîtres même qui ont voulu sortir et agrandir en partant du milieu existant, n'ont guère réussi : on peut dire que, pour cette école et son développement, la formule de la courbe est donnée.

1. De ces morceaux significatifs du goût de Sainte-Beuve, de son mépris pour la « littérature industrielle », de son goût persistant pour l'ordre, l'organisation en littérature, il faudrait rapprocher les deux manifestes de 1829 et 1840 intitulés, l'un « De la littérature industrielle », l'autre « Dix ans après en littérature », et que leurs dimensions empêchent de trouver place ici.

Quelle est aujourd'hui l'apparence d'ensemble, la classification des personnes, des individus marquants, telle qu'elle s'observe assez bien au regard? Et quant aux choses, quel est le produit net, le *bilan* probable que, grâce à Dieu, on n'a pas encore déposé?

Quant aux personnes, je fais trois groupes de poètes parmi ceux de ce temps, c'est-à-dire parmi ceux des vingt dernières années. J'entends surtout parler en ceci des poètes lyriques ou du moins non dramatiques; je laisse le théâtre à part; on verra tout à l'heure pourquoi.

Chateaubriand donc régnant au fond et apparaissant dans un demi-lointain majestueux comme notre moderne buste d'Homère, on a :

1° Hors ligne (et je ne prétends constater ici qu'une situation), Lamartine, Hugo, Béranger, — par le talent, la puissance, le renom et le bonheur.

2° Un groupe assez nombreux, artiste et sensible, dont il serait aisé de dire bien des noms, même plusieurs de femmes; de vrais artistes passionnés, plus ou moins originaux, mais qui n'ont pas complètement réussi, qui n'ont pas été au bout de leurs promesses, et qu'aussi la gloire publique n'a pas consacrés. J'en nommerais bien quelques-uns si je ne craignais (ô vanité humaine! ô succeptibilité poétique!) de fâcher presque autant les nommés que les omis. Mais c'est sur eux, la plupart, que nous vivons dans cette série dès longtemps entreprise; ce sont eux qui formeront en définitive le corps de réserve et d'élite de la poésie du XIXe siècle contre le choc du formidable avenir, et qui montreront

que les gloires de quelques-uns n'ont pas été des exceptions ni des accidents. Je dirai d'un seul, M. Alfred de Musset, que s'il jetait souvent à la face du siècle d'étincelantes satires comme la dernière *sur la Paresse*, que s'il livrait plus souvent aux amis de l'idéal et du rêve des méditations comme sa *Nuit de Mai*, il serait peut-être en grande chance de faire infidélité à son groupe, et de passer, lui aussi, le plus jeune des glorieux, à l'auréole pleine et distincte [1].

3° Je fais un troisième groupe, et de poètes encore : ceux que j'y place, je les nommerais ici bien moins, quoiqu'ils ne soient pas à mépriser. Voici comment je les définis : gracieux et sensibles, mais plus faibles et imitants; ou habiles, mais de pure forme; ou assez élevés, et même ambitieux, mais sans art.

Après cela vient le gros de l'armée, et plus de groupe; la foule des rimeurs, parmi lesquels, certes, bien des cœurs sincères, quelques caporaux, et de bons soldats.

Mais vous, dans cette armée, vous vous faites le *commissaire ordonnateur des livres*; et de quel droit? dira un plaisant. — J'accepte le ridicule du rôle, et j'arrive aux choses. A la manière dont le corps de bataille m'apparaît rangé et comme en si bel ordre

1. Ceci a paru (le croirait-on bien?) une sorte d'injure faite à M. Alfred de Musset; on me crie qu'il est du premier groupe, et qu'il marche désormais, lui quatrième, avec Lamartine, Hugo et Béranger. Je crois avoir rendu ailleurs ample justice au talent de M. de Musset, mais il ne me semble pas, malgré tout, que sa situation soit telle encore, et j'ajouterai que c'est peut-être parce qu'il ne l'a pas voulu.

après la lutte, il est évident que je ne considère point la bataille elle-même comme perdue. N'est-il pas temps, en effet, que nos vieux adversaires, bon gré mal gré , le reconnaissent? l'école poétique moderne a réussi. Hélas! on peut l'accorder; assez d'échecs et d'ombres tempèrent son triomphe, et en doivent rendre le *Te Deum* modeste.

Et d'abord elle n'a rien fait en art dramatique qui ajoute à notre glorieux passé littéraire des deux siècles : Corneille, Molière, Racine, sont demeurés debout de toute leur hauteur et hors d'atteinte. Je sais ce que de dignes successeurs, et à la fois novateurs habiles et prudents, ont pratiqué de louable pour soutenir et prolonger l'héritage. Je sais aussi les nobles audaces premières, et les témérités qu'on aimait, et la verve ou l'intention persistante de quelques-uns. Mais la comédie du temps, chacun le dira, s'il fallait la personnifier dans un auteur, ne se trouverait point porter un nom sorti des rangs nouveaux. Quant à la tragédie..., il n'en est qu'une; Romains, montons au Capitole; retournons à *Polyeucte*, et allons demain applaudir Chimène.

Serait-ce qu'aujourd'hui une certaine élévation d'idées, chez le poète, se prête moins qu'autrefois à la pratique et aux conditions du drame? Pour y réussir, il ne faut pas tant marchander peut-être, ni avoir d'abord des visées si hautes, si calculées. Un génie naturel décidé se tirerait de là, je le crois bien. Toujours est-il qu'à cet égard les hautes espérances des débuts ont peu donné.

L'école moderne n'a pas non plus résolu cette question de savoir s'il est possible en français de

faire un poème de quelque étendue; un poème sérieux et qui ne soit pas ennuyeux ; malgré *Jocelyn*, qui était si digne et si près de la résoudre, la question demeure pendante[1].

Voilà les échecs que je ne crois pas amoindrir, ni dissimuler. On a réussi pourtant : où donc? On a réussi dans le *lyrique*, c'est-à-dire dans l'ode, dans la méditation, dans l'élégie, dans la fantaisie, dans le roman même, en tant qu'il est lyrique aussi et individuel, je dirai plus, en tant qu'il rend l'âme d'une époque, d'un pays : mais ceci s'éloigne. A ne prendre que l'ensemble, on a véritablement créé le lyrique en France, non plus par accident, mais par une production riche et profonde. On a, en bien des sens, comme redonné la main au XVIe siècle, par delà les deux précédents. Le côté par où ces deux derniers avaient fait défaut est précisément celui où l'on a repris l'avantage. Une chaîne imprévue s'est renouée. On n'a pas été tout à fait indigne, à son tour, de ces grands contemporains, Gœthe, Byron. Une branche nouvelle et toute fleurie s'est ajoutée à notre vieil arbre régulier qui la promettait peu.

« J'étais sorti le matin pour chasser le sanglier, et je suis rentré le soir ayant pris beaucoup de cigales. »

Mais les cigales sont harmonieuses. — Eh bien, l'école poétique moderne, au pis, peut se dire comme ce chasseur-là. Après tout, le succès humain n'est guère jamais mieux.

1. Il faut maintenant ajouter dans la balance le poème de M. Brizeux, *les Bretons*, qui a paru depuis (1845).

Quant à l'avenir littéraire prochain, quel est-il? Il y aurait témérité à le vouloir préjuger. Dans une brochure récente imprimée à Berlin et sur notre propre poésie, M. Paul Ackermann, qui est très Français malgré la tournure germanique de son nom, et qui, à cette distance, s'occupe à fond de l'école et de la question poétique moderne, comme pourrait faire sur une phase accomplie un érudit systématique et ingénieux, M. Ackermann conclut en terminant : « Pour nous, nous croyons fermement qu'un nouveau XVIIe siècle est réservé à la littérature française; mais il faut le préparer par les idées, par la force morale et la science *artiale*. L'époque de transition, le second XVIe siècle, où nous nous trouvons, a commencé par un Ronsard; il faut prendre garde qu'il ne finissse par un Du Bartas et un Malherbe[1]. »

Laissons ces noms, ces rapprochements, toujours inexacts, et qui resserrent. Moi aussi, j'aimerais de grand cœur à croire à un XVIIe siècle futur plutôt qu'à un Du Bartas; mais il n'est pas en nous que cela finisse de telle ou telle manière. Le hasard du génie y pourvoira. Et puis l'humble poésie est à bord, après tout, du grand vaisseau de l'État, et telles seront les destinées de l'ensemble, telles aussi un peu les siennes en particulier. Ce que je sais bien, c'est que la renommée finale des poètes actuels, leur classement définitif dépendra beaucoup de ce qui viendra après. Et ils ont intérêt, chose singu-

1. *Du Principe de la Poésie et de l'Éducation du Poète* (1841, Paris, Brockhaus, rue Richelieu, 60).

lière ! à ce qu'il vienne quelque chose de plus grand, de meilleur qu'eux. Un bel âge littéraire complet, ou du moins une vraie gloire de poète de premier ordre, serait un bonheur et un coup de fortune pour tous ceux de valeur qui l'auraient précédé. Qu'il vienne donc, qu'il soit né déjà, celui de qui dépendent nos prochaines destinées ! L'originalité, à mon sens, serait qu'il fût épique ou dramatique, c'est-à-dire qu'il portât la main là où on a manqué, là où les grandes moissons se conquièrent. A lui ensuite de régler les rangs ! S'il est équitable en même temps que vrai génie, s'il est généreux, il dira à qui il doit le plus parmi ceux qui lui auront frayé la route, qui lui auront préparé la langue poétique ; et sa parole fera foi.

(Conclusion d'un article sur MADEMOISELLE BERTIN, *Portraits contemporains*, t. III.)

CONCLUSION SUR VICTOR HUGO

En les relisant aujourd'hui, j'avouerai que ces articles sur Victor Hugo [1] ne me satisfont que très

1. Les articles contenus dans le premier volume des *Portraits contemporains*. Leur étendue interdisait de les reproduire ici, et ils ne se prêtent pas aux coupures. Mais ils sont à lire, ainsi que ceux du même recueil consacrés à Lamartine, Alfred de Vigny, Alfred de Musset, pour quiconque veut se faire une idée un peu complète du mouvement romantique, et comme caractéristiques de la première manière de Sainte-Beuve, celle qu'il a définie lui-même dans le morceau reproduit plus haut sous ce titre : *Le critique auxiliaire de l'écrivain créateur*. Hérault enthousiaste d'abord, surtout pour Hugo et Lamartine, on le voit cependant peu à peu incliner aux réserves, et lentement se reprendre et se détacher.

imparfaitement. Ce sont pourtant (si l'on y ajoute deux anciens et tout premiers articles sur les *Odes et Ballades* insérés dans *le Globe* à la date des 2 et 9 janvier 1827), ce sont les seuls morceaux critiques que j'aie écrits expressément à l'occasion de ses œuvres. Je n'ai traité ni de son théâtre, ni de ses derniers romans, ni d'aucun de ses recueils poétiques postérieurs à 1835, ou, s'il m'est arrivé d'écrire pour moi quelque chose, je l'ai supprimé. Aujourd'hui que cette vaste et gigantesque carrière s'est tout entière déroulée sans parvenir encore à s'accomplir, je suis le premier à reconnaître qu'avec Victor Hugo, si admirateur que j'aie été et que je sois toujours de toute une partie de sa prodigieuse production, je n'ai jamais réussi ou consenti à prendre son talent pour ce qu'il était, à l'accepter et à l'embrasser dans toute la vigueur et la portée de son développement, tel qu'il était donné par sa nature première et qu'il devait successivement se manifester et jaillir au choc des circonstances. Toujours, en le louant ou en le critiquant, je l'ai désiré un peu autre qu'il n'était ou qu'il ne pouvait être, toujours je l'ai plus ou moins tiré à moi, selon mes goûts et mes préférences individuelles; toujours j'ai opposé à la réalité puissante, en face de laquelle je me trouvais, un idéal adouci ou embelli que j'en détachais à mon choix. Ce procédé, qui n'est point celui du critique impartial et tout à fait naturaliste, tenait à la fois, sans doute, à l'affection tendre que j'avais mise dès l'abord au succès et au triomphe de ce talent, et aussi à ma tournure d'esprit personnelle. La Bruyère parle quelque part des grands et

sublimes artistes qui sortent de l'art pour l'étendre et l'ennoblir ou le rehausser, qui marchent seuls et sans compagnie, et qui tirent de leur irrégularité même des avantages supérieurs; et il ajoute : « Les esprits justes, doux, modérés, non seulement ne les atteignent pas, ne les admirent pas, mais ils ne les comprennent point, et voudraient encore moins les imiter. Ils demeurent tranquilles dans l'étendue de leur sphère, vont jusques à un certain point qui fait les bornes de leur capacité et de leurs lumières; ils ne vont pas plus loin, parce qu'ils ne voient rien au delà. Ils ne peuvent au plus qu'être les premiers d'une seconde classe, et exceller dans le médiocre. »

Je ne sais si je suis précisément de ces *esprits doux* définis par le savant moraliste, mais sans me faire plus sévère envers moi-même que je ne le dois, je ne serais pas éloigné d'avouer et de confesser quelque chose de cette *médiocrité* de nature qu'il leur attribue, si ce n'est que je ne suis jamais demeuré tranquille dans ma sphère, que je me suis continuellement inquiété des grandes choses et des productions singulières que je voyais surgir autour de moi et qui me dépassaient de beaucoup, et qu'à leur occasion je me suis bien souvent posé cette question épineuse : Pourquoi suis-je si sensible à l'admiration pour certaines parties, et tout à côté à la répulsion pour certaines autres? Pourquoi, par exemple, avec le grand poète dont il s'agit et en le relisant, suis-je presque toujours dans la situation d'un homme qui se promènerait dans un jardin oriental magnifique où le conduirait un enchanteur

ou un Génie, mais où un méchant petit nain difforme lui donnerait à chaque pas de sa baguette à travers les jambes, le Génie ne faisant pas semblant de s'en apercevoir? Pourquoi suis-je ainsi à la fois charmé et heurté, rompu et ravi?... Ce qui est certain, c'est que quand je considère aujourd'hui tout l'ensemble de l'œuvre étonnante de Victor Hugo, dans laquelle il a mis de plus en plus hardiment et fait sortir tout ce qu'il avait en lui de force, de qualités et de défauts, en les poussant jusqu'au bout et à outrance, je sens combien je suis demeuré timide à son égard et insuffisant comme critique : j'en suis resté avec lui très en arrière, à l'autre versant de la montagne, sans doubler le sommet et sans redescendre les dernières pentes si déchirées et si rapides. Aujourd'hui même le moment ne me semble pas encore venu pour chercher et pour donner la clef de cette organisation d'artiste et de poète qui est assurément la plus extraordinaire et la plus inattendue qu'ait vue paraître la littérature française[1]. Que si ma pensée se reporte, non plus sur le poète, mais sur l'homme auquel tant de liens de ma jeunesse m'avaient si étroitement uni et en qui j'avais mis mon orgueil, ressongeant à celui qui était à notre tête dans nos premières et brillantes campagnes romantiques et pour qui je conserve les

1. A s'en tenir aux impressions du goût, il n'y a pas tant à chercher, et le résumé serait simple : J'aime moins ses romans, quelque succès qu'ils aient eu; mais ce qui ne fait pas question pour moi, c'est que quand Hugo enfourche bien le coursier lyrique, il va plus loin que nul n'est jamais allé avant lui. Qui donc a dit cela? Il me semble que je l'aurais dit moi-même.

sentiments de respect d'un lieutenant vieilli pour son ancien général, je me prends aussi à rêver, à chercher l'unité de sa vie et de son caractère à travers les brisures apparentes; je m'interroge à son sujet dans les circonstances intimes et décisives dont il me fut donné d'être témoin; je remue tout le passé, je fouille dans de vieilles lettres qui ravivent mes plus émouvants, mes plus poignants souvenirs, et tout à coup je rencontre une page jaunie qui me paraît aujourd'hui à propos, d'une signification presque prophétique; je n'en avais été que peu frappé dans le moment même. Hugo, en 1830, était surtout un homme littéraire ; il se ralliait à la révolution de Juillet par un principe général de libéralisme plutôt que par un enthousiasme personnel. Dans les premières années qui suivirent, il semblait que, sauf un peu plus de vivacité dans ce qui concernait les droits du poète au théâtre, il fût resté dans cette même mesure. Et pourtant, lorsque après les événements de juin 1832, à la suite de l'insurrection, Paris fut mis en état de siège, quand on put craindre à un moment une réaction sanglante et qu'il fut question d'insérer dans *le National* une protestation revêtue de signatures, Victor Hugo, que j'avais prévenu de la part de Carrel, me répondit par cette lettre, à laquelle je ne change pas un seul mot :

Je ne suis pas moins indigné que vous, mon cher ami, de ces misérables escamoteurs politiques qui font disparaître l'article 14, et qui se réservent la mise en état de siège dans le double fond de leur gobelet!

J'espère qu'ils n'oseront pas jeter aux murs de Gre-

nelle ces jeunes cervelles trop chaudes, mais si généreuses. Si les faiseurs d'ordre public essayaient d'une exécution politique, et que quatre hommes de cœur voulussent faire une émeute pour sauver les victimes, je serais le cinquième.

Oui, c'est un triste, mais un beau sujet de poésie que toutes ces folies trempées de sang! Nous aurons un jour une république, et quand elle viendra, elle sera bonne. Mais ne cueillons pas en mai le fruit qui ne sera mûr qu'en août. Sachons attendre. La république proclamée par la France en Europe, ce sera la couronne de nos cheveux blancs.

Mais il ne faut pas souffrir que des goujats barbouillent de rouge notre drapeau. Il ne faut pas, par exemple, qu'un F. S., dévoué il y a un an à la quasi censure dramatique de M. d'Argout, clabaude à présent en plein café qu'il va fondre des balles. Il ne faut pas qu'un F.... annonce en plein cabaret, pour la fin du mois, quatre belles guillotines permanentes dans les quatre principales places de Paris. Ces gens-là font reculer l'idée politique, qui avancerait sans eux. Ils effrayent l'honnête boutiquier qui devient féroce du contre-coup. Ils font de la république un épouvantail. 93 est un triste asticot. Parlons un peu moins de Robespierre et un peu plus de Washington.

Adieu. Nous nous rencontrerons bientôt, j'espère. Je travaille beaucoup en ce moment. Je vous approuve de tout ce que vous avez fait, en regrettant que la protestation n'ait pas paru. En tout cas, mon ami, maintenez ma signature près de la vôtre.

12 juin 1832.

Tout l'avenir d'un homme marquant est contenu à l'avance dans chaque moment de sa vie : il ne s'agirait que de le dégager. Une foule de pensées et de sentiments roulent en lui et se combattent ou se confondent : comment démêler le principe qui dominera? Il faudrait être prophète; car ce sont les événe-

ments aussi qui contribueront à mettre en saillie et à développer cette dominante. Et cependant après coup, si l'on y revient, si l'on repasse sur ce fond moral antérieur, pour peu qu'on ait des éléments suffisants, on distingue la veine qui devait prévaloir. Ainsi nous avons fait pour Lamartine dans ce discours de réception à l'Académie en 1830; ainsi nous faisons pour Victor Hugo en retrouvant par hasard et en détachant cette lettre intime de 1832 qui tranche par le ton sur toutes les autres. Le Victor Hugo de Jersey et de Guernesey y était en germe et levait déjà le front : déjà le tribun perçait sous le songeur[1].

1. De cette note, et des articles signalés plus haut, il serait intéressant de pouvoir rapprocher, outre un certain nombre d'allusions éparses dans son œuvre (Hugo a toujours hanté la pensée de Sainte-Beuve), l'article inédit sur « Un cyclope littéraire », que signale M. J. Levallois dans la préface de son *Sainte-Beuve*. Voir aussi plus loin deux lettres de Sainte-Beuve.

QUELQUES TENDANCES PLUS RÉCENTES DE LA LITTÉRATURE

LE RÉALISME

Si, en ressouvenir de toutes ces questions de réalité et de réalisme qui se rattachent au nom de M. Champfleury, on voulait absolument de moi une conclusion plus générale et d'une portée plus étendue, je ne me refuserais pas à produire toute ma pensée, et je dirais encore :

Réalité, tu es le fond de la vie, et comme telle, même dans tes aspérités, même dans tes rudesses, tu attaches les esprits sérieux, et tu as pour eux un charme. Et pourtant, à la longue et toute seule, tu finiras par rebuter insensiblement, par rassasier; tu es trop souvent plate, vulgaire et lassante. C'est bien assez de te rencontrer à chaque pas dans la vie; on veut du moins dans l'Art, en te retrouvant et en te sentant présente ou voisine toujours, avoir affaire encore à autre chose que toi. Oui, tu as besoin, à tout instant, d'être renouvelée et rafraîchie, d'être relevée par quelque endroit, sous peine d'accabler et peut-être d'ennuyer comme trop ordinaire.

Il te faut, pour le moins, posséder et joindre à tes mérites ce génie d'imitation si parfait, si animé, si fin, qu'il devient comme une création et une magie à son tour, cet emploi merveilleux des moyens et des procédés de l'art qui, sans s'étaler et sans faire montre, respire ou brille dans chaque détail comme dans l'ensemble. Il te faut le *style*, en un mot.

Il te faut encore, s'il se peut, le *sentiment*, un coin de sympathie, un rayon moral qui te traverse et qui te vienne éclairer, ne fût-ce que par quelque fente ou quelque ouverture : autrement, bientôt tu nous laisses froids, indifférents, et, hommes que nous sommes, comme nous nous portons partout avec nous, et que nous ne nous quittons jamais, nous nous ennuyons de ne point trouver en toi notre part et notre place.

Il te faut encore, et c'est là le plus beau triomphe, il te faut, tout en étant observée et respectée, je ne sais quoi qui t'accomplisse et qui t'achève, qui te rectifie sans te fausser, qui t'élève sans te faire perdre terre, qui te donne tout l'esprit que tu peux avoir sans cesser un moment de paraître naturelle, qui te laisse reconnaissable à tous, mais plus lumineuse que dans l'ordinaire de la vie, plus adorable et plus belle, — ce qu'on appelle l'*idéal* enfin.

Que si tout cela te manque et que tu te bornes strictement à ce que tu es, sans presque nul choix et selon le hasard de la rencontre, si tu te tiens à tes pauvretés, à tes sécheresses, à tes inégalités et à tes rugosités de toutes sortes, eh bien! je t'accepterai encore, et, s'il fallait opter, je te préférerais même ainsi, pauvre et médiocre, mais prise sur le

fait, mais sincère, à toutes les chimères brillantes, aux fantaisies, aux imaginations les plus folles ou les plus fines — oui, aux *Quatre Facardins* eux-mêmes, — parce qu'il y a en toi la source, le fond humain et naturel duquel tout jaillit à son heure, et un attrait de vérité, parfois un inattendu touchant, que rien ne vaut et ne rachète.

Je ne te demanderais alors, en me résignant et en m'accommodant à toi, que d'être comme chez les frères Le Nain, d'un ton solide, ferme, juste, d'une conscience d'expression pleine et entière; car, selon que La Bruyère l'a remarqué, — et ces honnêtes peintres, aujourd'hui remis en honneur, en sont la meilleure preuve, — « un style grave, sérieux, scrupuleux, va fort loin ».

(*Nouveaux Lundis*, t. IV, article
sur CHAMPFLEURY 1863.)

L'ÉCRITURE PITTORESQUE

La partie pittoresque domine chez MM. de Goncourt; ils ont eu toute raison de mettre le mot *Sensations* au titre de leur livre : ce sont de vrais tableaux à la plume qu'ils font. Il y aurait bien à dire sur cet empiètement formidable d'un art sur l'autre, sur cette invasion à outrance de la peinture pure dans la prose. On hésite, quand on lit ceux qui sont maîtres en ce genre excessif, à venir protester contre de si savants et parfois de si séduisants abus. Il le faudrait faire pourtant une bonne fois, ne fût-ce que pour écarter et décourager les imitateurs et

les disciples. La peinture est tellement l'art par excellence pour MM. de Goncourt, que dans la musique elle-même, ils le confesssent, — dans un concert, — ce qu'ils en aiment surtout, ce n'est pas ce qui s'y entend, c'est ce qu'ils y voient; c'est de regarder à la ronde les femmes qui écoutent, chacune à sa manière, d'un air différent : et ils nous font de toutes ces attitudes de femmes rayonnantes, languissantes, les lèvres entr'ouvertes, le col penché, le plus délicieux crayon. Ne pouvant tout citer, j'y renonce.

J'accepte les individualités telles qu'elles sont et qu'elles se marquent, surtout lorsqu'elles sont le produit extrême d'une éducation longue, délicate, appropriée. MM. de Goncourt sont des spécialistes trop distingués pour qu'on essaye (ce qui serait d'ailleurs bien superflu) de les détourner un seul instant de leur ligne et de leur voie; elle est la leur, ils se la sont faite, et ils ont certes droit de la tenir et de la garder : je ne voudrais, si j'avais à leur donner conseil, que les conseiller dans leur sens même et avec l'intelligence de leur direction. Eh bien! le genre admis, il y a excès. J'en veux citer un exemple. A un endroit ils nous montrent une entrée de bal, un défilé de femmes au moment où elles arrivent dans le salon : il y en a *six*, six profils de suite décrits par eux avec un art, un soin, une ciselure, une miniature des plus achevées; mais les peintres écrivains ont beau faire, ils ont beau dire, ils ont beau multiplier et différencier les comparaisons de médaillons et de camées, je ne me fais pas une idée distincte de ces six têtes, je les confonds

malgré moi : six, c'est trop pour mon imagination un peu faible; la prose n'y suffit pas : j'aurais besoin d'avoir les objets mêmes sous les yeux. Ici la confusion des moyens d'expression entre un art et l'autre est sensible.

Et cependant, c'est grâce à cette méthode, à ce genre de procédé, il faut bien le reconnaître, que j'obtiens en littérature des tableaux et des paysages comme on n'en avait pas auparavant : ainsi, sans sortir de ce volume, cette exacte, rebutante et saisissante description des Petits-Ménages, rue de Sèvres; — ainsi la vue, l'impression, l'odeur même d'une salle d'hôpital, dans *Sœur Philomène*; — ainsi, dans *Renée Mauperin*, le frais rivage de la Seine à l'île Saint-Ouen, et, dans *Germinie Lacerteux*, le coucher du soleil à la chaussée de Clignancourt : ce sont des Études sur place, d'après nature, d'un *rendu* qui défie la réalité. Il faut donc se bien garder d'abjurer le talent qu'on a acquis, le sens particulier qu'on a aiguisé, l'instrument subtil et sûr dont la main sait tous les secrets, mais aviser seulement à l'appliquer là où il porte à propos et où il atteint son effet. Voici une page que je trouve parfaite en son genre : lisez haut, lisez bien, accentuez et scandez chaque mot, chaque membre de phrase, comme Jean-Jacques le voulait pour son monologue de *Pygmalion*, et vous sentirez quelle est, en ce genre de pittoresque écrit, l'habileté de MM. de Goncourt :

Sept heures du soir. Le ciel est bleu pâle, d'un bleu presque vert, comme si une émeraude y était fondue; là-dessus marchent doucement, d'une marche harmo-

nieuse et lente, des masses de petits nuages balayés, ouateux et déchirés, d'un violet aussi tendre que des fumées dans un soleil qui se couche; quelques-unes de leurs cimes sont roses, comme des hauts de glacier, d'un rose de lumière. Devant moi, sur la rive en face, des lignes d'arbres, à la verdure jaune et chaude encore de soleil, trempent et baignent dans la chaleur et la poussière des tons du soir, dans ces glacis d'or qui enveloppent la terre avant le crépuscule. Dans l'eau, ridée par une botte de paille qu'un homme trempe au lavoir pour lier l'avoine, les joncs, les arbres, le ciel, se reflètent avec des solidités denses, et sous la dernière arche du vieux pont, près de moi, de l'arc de son ombre se détache la moitié d'une vache rousse, lente à boire, et qui, quand elle a bu, relevant son mufle blanc bavant de fils d'eau, regarde.

Une telle page, assurément, est ce qu'on attend le moins d'un littérateur : elle semble détachée de l'album d'un peintre, d'un Troyon consciencieux, sincère, qui ne marcherait point sans son carnet. Elle ne s'adresse, dans sa perfection de détails, qu'aux gens du métier. Pour les autres, pour le grand nombre de lecteurs, instruits même et cultivés, et plus ou moins gens de goût, cette vache toute seule, cette *moitié* de vache ne dit pas assez. On préférera toujours un sentiment mêlé à la pure peinture, quelque chose comme ce qu'ont fait Virgile et Lucrèce parlant de ces mêmes animaux. La page de MM. de Goncourt vient précisément de me faire relire le tableau de Lucrèce, nous montrant la génisse à qui l'on a enlevé son jeune veau pour l'immoler aux autels : elle cherche partout et regarde également le ciel, l'horizon, l'immensité, d'un œil vague, mais dans un sentiment désolé indéfinissable, *Omnia convisens oculis loca*.... Oh! qu'il est

bon de relire quelquefois les anciens dans leurs grandes sources! on y voit le sentiment humain mêlé aux paysages, même à ceux où l'homme semble absent. On voit en quoi le poète peut rivaliser véritablement avec le peintre et prendre à son tour ses avantages sur lui. Autrement, en faisant le peintre pur, en essayant de jouter à armes inégales, c'est-à-dire la plume à la main, on peut se signaler, briller, faire des prouesses et des tours de force, mais en définitive on est toujours battu.

On ne peut pourtant pas s'inquiéter à tout jamais des anciens, je le sais, et les avoir sans cesse interposés entre son objet et soi. Aussi voudrais-je que l'artiste ne s'en souvînt que de loin, pour lui-même et pour sa gouverne, sans le laisser paraître. Et, par exemple, pour ne pas sortir du détail du style, MM. de Goncourt ont dit : « L'épithète *rare*, voilà la marque de l'écrivain ». Ils ont raison, à la condition que l'épithète rare ne soit pas toujours le ton pris sur la palette. Il est des épithètes rares de plus d'une espèce. On ne se figure pas l'effet heureux que produit dans une description toute physique, au milieu des couleurs qui viennent du dehors, quelques-uns de ces reflets sentis qui partent du dedans. L'épithète morale et métaphysique a souvent sa magie que des milliers d'adjectifs chatoyants ne produiraient pas. Bernardin de Saint-Pierre, admiré par MM. de Goncourt, le savait bien; Sénancour-Obermann le savait aussi; Maurice de Guérin, qu'ils critiquent en passant et qu'ils ne prennent que par un de ses défauts, ne l'ignorait pas.

Et puis l'épithète *rare* n'est pas tout. Si j'osais, si

j'en avais le temps, si c'était le lieu, j'aimerais à faire une petite dissertation là-dessus, qui tiendrait quelque peu de l'Addison et du Quintilien, qui ne serait qu'à demi pédante, qui ne sentirait pas trop l'école. L'épithète, toujours l'épithète! Pourquoi pas le nom aussi? Pourquoi pas le verbe quelquefois [1]? Pourquoi pas le tour et l'harmonie? Il ne saurait y avoir rien d'exclusif chez ceux qui n'ont pour peindre que des mots et des syllabes. Tout est bon au peintre écrivain pour arriver, non au *fac-simile* direct des choses (toujours impossible par un coin et toujours infidèle), mais à l'impression pleine et juste qu'il veut en laisser.

Assez de critiques et de chicanes comme cela! Nous devons à MM. de Goncourt et à leur procédé, j'ai hâte enfin de le dire, bien des croquis, bien des esquisses franches, de petites *eaux-fortes* qu'eux seuls ont faites et que d'autres plus circonspects, plus soucieux du passé, n'auraient osé faire. Ils sont loin d'ailleurs d'être toujours des réalistes purs; ils

1. Ainsi, dans Virgile, dans la IX[e] Églogue, quand les deux bergers chantent en marchant, l'un d'eux propose à l'autre de s'arrêter à mi-chemin en vue du tombeau de Bianor, ou bien, s'ils craignent que la pluie n'arrive au tomber de la nuit, de poursuivre leur route vers la ville en chantant toujours :

Aut, si nox pluviam ne *colligat* ante, veremur...

« Si nous craignons que la nuit ne *rassemble* la pluie... » Quel mot plus juste! qui n'a observé que la pluie, qui est comme tenue en suspension dans l'air tant que le soleil est sur l'horizon, se met souvent à tomber vers six heures du soir! Virgile a résumé tout cela d'un mot et dans une image : *Nox pluviam ne* COLLIGAT *ante*... Voilà le verbe *rare* qui marque le talent tout autant que ferait une épithète.

ont de la fantaisie, et ils savent y mêler du sentiment. La fantaisie revient même si souvent dans ce recueil que ce mot (*Fantaisies*) devrait avoir place dans le titre entre *Idées* et *Sensations*.

(*Nouveaux Lundis*, t. X, article sur MM. de Goncourt, 1865).

L'ART POUR INITIÉS

Une des pensées de MM. de Goncourt est celle-ci :

« *Malheur aux productions de l'art dont toute la beauté n'est que pour les artistes!...* » Voilà une des plus grandes sottises qu'on ait pu dire : elle est de d'Alembert. »

Oh! ici il y aurait toute une bataille en règle à livrer. D'Alembert, en demandant à l'art de sortir du cercle des initiés et des intimes, a-t-il dit là, réellement, une si grande sottise? Toute la question, la question principale du moins, que soulèvent plusieurs des dernières productions de MM. de Goncourt, pourrait se résumer en ce point délicat; leur théorie elle-même est en cause. Hommes d'observation, de sincérité et de hardiesse, ils se sont fait une doctrine à leur usage : ils se sont dit de ne pas répéter ce qui a été dit et fait par d'autres; ils vont au vif dans leurs tableaux, ils pénètrent jusqu'au fond et aux bas-fonds; ils veulent noter la réalité jusqu'à un degré où on ne l'avait pas fait encore; ils tiennent, par exemple, à copier et à reproduire la conversation du jour et du moment, les manières de dire et de parler si

différentes de la façon d'écrire, et que les auteurs, d'ordinaire, ne traduisent jamais qu'incomplètement, artificiellement; ils ne reculent pas au besoin devant la bassesse des mots, fussent-ils dans une jolie bouche, et du jargon tout pur, confinant à l'argot; ils imitent, sans rien effacer, sans faire grâce de rien; ils haïssent la convention; avant tout, pas d'école : « Aussitôt qu'il y a l'école de quelque chose, ce quelque chose n'est plus vivant. » Ils haïssent la fausse image et le *ponsif* du beau : « Il y a un beau, disent-ils, un beau ennuyeux, qui ressemble à un *pensum* du beau. » Très bien. Je les comprends, je les approuve, je les suis volontiers, ou à très peu près, jusque-là. Ils ne craignent pas la crudité quand il le faut. Très bien, passe encore! Mais ne la recherchent-ils point parfois? N'isolent-ils point comme à plaisir ce qui est extrême et pénible dans l'impression causée, ce qui est exclusivement vrai d'une vérité triste, nue, affreuse? Ne forcent-ils pas le réel en le découpant de la sorte? Ne lui donnent-ils pas un relief sans accompagnement ni contre-partie? Ne s'abstiennent-ils pas, avec une rigueur qui est, certes, de la force, mais qui ressemble parfois à une gageure, de tout ce qui pourrait adoucir, compenser l'effet produit, non pas l'amortir, mais le racheter et consoler à côté le regard (témoin *Germinie Lacerteux*)? Eh bien! l'art, parce qu'il doit surtout satisfaire les artistes, c'est-à-dire les connaisseurs, doit-il donc se condamner ainsi à ne plaire qu'à eux, à eux seuls, à déplaire nécessairement aux bourgeois (ce mot va loin), à la moyenne du public, à l'ensemble d'une société, à nos sem-

blables? Je ne le pense pas, et d'Alembert, en exprimant la pensée que relèvent avec un tel dédain nos jeunes amis, n'a fait qu'exprimer quelque chose de sensé et d'humain, qui n'est sans doute pas l'essentiel et le propre de l'art, mais qui ne saurait non plus être incompatible avec lui. On a beau être artiste jusqu'au bout des ongles, on est d'un temps, d'une époque; on exprime les choses avec art et talent, pour être, apparemment, en sympathie avec quelqu'un, avec le plus d'amateurs ou d'admirateurs possible. Pourquoi limiter à l'avance ce nombre? Pourquoi repousser, de propos délibéré, des natures, même incomplètes, qui ne demandent qu'à être attirées et à venir à vous par de certaines qualités qui sont en vous et qui ne sont pas absentes en elles? Pourquoi se retrancher, s'interdire à soi et aux autres, quand il y a lieu, l'agrément, l'émotion bienfaisante et salutaire? Quelle lâcheté ou quelle sottise y a-t-il à désirer que l'artiste, supérieur aux autres par ses moyens d'expression, reste d'ailleurs un homme autant qu'il se peut?

Mais que fais-je? Je me juge moi-même en parlant de la sorte : je me classe parmi les lettrés plus que parmi les artistes. Voilà que je suis éclectique aussi [1].

(*Nouveaux Lundis*, ib.)

1. Et puisque j'ai commencé de me découvrir, je ne m'arrêterai pas en si beau chemin et j'achèverai, s'il le faut, de me perdre dans l'esprit de beaucoup de mes contemporains et des plus chers; oui, en manière de goût, j'ai, je l'avoue, un grand faible, j'aime ce qui est agréable.

LE GOUT DE L'INACHEVÉ

Nos idées sur les poètes ont changé presque entièrement depuis quelques années. Ce n'est plus la question classique ou romantique, si vous le voulez; il s'agit de bien autre chose que d'une cocarde, que des coupes et des unités, — des formes et des couleurs : — il s'agit du fond même et de la substance de nos jugements, des dispositions et des principes habituels en vertu desquels on sent et l'on est affecté. Pourrai-je réussir à bien rendre cet état nouveau, cette direction devenue presque générale des esprits? Autrefois, durant la période littéraire régulière, dite classique, on estimait le meilleur poète celui qui avait composé l'œuvre la plus parfaite, le plus beau poème, le plus clair, le plus agréable à lire, le plus accompli de tout point, l'*Énéide*, la *Jérusalem*, une belle tragédie. Aujourd'hui on veut autre chose. Le plus grand poète pour nous est celui qui, dans ses œuvres, a donné le plus à imaginer et à rêver à son lecteur, qui l'a le plus excité à poétiser lui-même. Le plus grand poète n'est pas celui qui a le mieux fait : c'est celui qui suggère le plus, celui dont on ne sait pas bien d'abord tout ce qu'il a voulu dire et exprimer, et qui vous laisse beaucoup à achever à votre tour. Il n'est rien de tel, pour exalter et nourrir l'admiration, que ces poètes inachevés et inépuisables; car on veut dorénavant que la poésie soit dans le lecteur presque autant que dans l'auteur. Depuis que la critique

est née et a grandi, qu'elle envahit tout, qu'elle renchérit sur tout, elle n'aime guère les œuvres de poésie entourées d'une parfaite lumière et définitives; elle n'en a que faire. Le vague, l'obscur, le difficile, s'ils se combinent avec quelque grandeur, sont plutôt son fait. Il lui faut matière à construction et à travail pour elle-même. Elle n'est pas du tout fâchée, pour son compte, d'avoir son écheveau à démêler, et qu'on lui donne de temps en temps, si je puis dire, un peu de *fil à retordre.* Il ne lui déplaît pas de sentir qu'elle entre pour sa part dans une création. Quand une fois je les ai vues et admirées dans leur pureté de dessin et dans leur contour, qu'ai-je tant à dire de Didon et d'Armide, de Bradamante ou de Clorinde, d'Angélique ou d'Herminie? Parlez-moi de Faust, de Béatrix, de Mignon, de Don Juan, d'Hamlet, de ces types à double et triple sens, sujets à discussion, mystérieux par un coin, indéfinis, indéterminés, extensibles en quelque sorte, perpétuellement changeants et muables; parlez-moi de ce qui donne motif et prétexte aux raisonnements à perte de vue et aux considérations sans fin. Quand on a lu le *Lutrin* ou *Athalie*, l'esprit s'est récréé ou s'est élevé, on a goûté un noble ou un fin plaisir; mais tout est dit, c'est parfait, c'est fini, c'est définitif; et après... Il n'y a pas là de canevas; cela paraît bien court. Il semble même que les habiles et parfaits auteurs de ces chefs-d'œuvre l'aient compris tout les premiers; car, leur œuvre achevée, ils détendaient leurs esprits, ils baissaient le ton, ils n'étaient plus les mêmes. Leur conversation ne portait pas au delà d'un cercle

borné. Leur tous-les-jours était assez ordinaire. — Non, il ne l'était pas autant qu'on ne le croirait, et cette simplicité, cette vertu, cette prud'homie touchante de Racine, couronnée d'une belle et douce mort, est-ce donc chose si ordinaire?

(Conclusion d'un article sur RACINE, *Nouveaux Lundis*, t. X, 1865.)

RÉFLEXIONS DIVERSES

UN PORTRAIT DE PHILOSOPHE [1]

Et d'abord ce philosophe, cet investigateur des grands problèmes vit seul, sans famille, sans enfants, dans une chambre ou deux, à un étage supérieur où les bruits de la rue n'arrivent pas; il habite assez près des toits, comme le philosophe de La Bruyère.

Chimiste ou astronome, ou critique polyglotte, aimant à se poser toutes les questions, il agite surtout celle qui est la principale aujourd'hui et sur laquelle l'effort des esprits élevés est le plus grand,

1. C'est à propos des craintes exprimées par M. Guizot sur le progrès des doctrines naturalistes, que Sainte-Beuve a été amené à résumer sous cette forme quelques-unes de ses idées essentielles. « Pour concilier à mon tour, dit-il, ma sincérité avec les convenances, je ne trouve rien de mieux que de venir montrer le portrait d'un philosophe pur, d'un savant et d'un critique de bonne foi qui ne recule devant aucun problème, devant aucune solution, devant aucune absence de solution. Le portrait ne sera ni flatté, ni noirci : je tâcherai seulement qu'il soit fidèle, et qu'il exprime la parfaite idée de l'esprit critique en ces matières, tel que je le conçois. »

la question des origines. D'où l'homme, d'où la planète, d'où ce système solaire tout entier, qui est le nôtre, sort-il et vient-il, et comment les choses se sont-elles formées? Par quel mouvement continué durant des milliers et des millions de siècles un fragment, un tourbillon de la substance universelle est-il devenu le commencement de ce que nous voyons? Pourquoi le premier noyau, qui impliquait et enfermait déjà tous les germes à venir? Comment les eaux, les mers et cette vie immense qui y flotte, plus aveugle, plus sourde, plus disséminée qu'ailleurs? Pourquoi l'herbe un jour? Pourquoi et comment l'animal terrestre, l'habitant des airs, la faune première? Pourquoi l'homme, ou une première succession de races diverses, variées, graduées, déjà humaines?

Et lorsque après une période, une série de périodes incommensurables, l'homme paraît, quel était cet homme d'abord? Combien misérable, combien désarmé! et par quelle suite laborieuse et lente d'inventions, de hasards heureux, d'industrie et de luttes, par quelles horribles scènes d'entre-mangeries et de massacres, il a dû commencer à se frayer la route, à déblayer et à marquer sa place sur cette terre humide encore et à peine habitable, dont il sera un jour le roi! O mes parents pauvres de ces tout premiers temps du monde, de ces âges sans nom et si obscurément prolongés, je ne rougis pas de vous! On en est sorti enfin : les cités commencent; on invente la justice; les premiers législateurs font parler les dieux. Des races choisies s'entretiennent, se cultivent, se des-

sinent hardiment, héroïquement, sous le soleil.

Le savant étudie tout; il cherche; il recueille les moindres vestiges, ceux que procurent de temps en temps des fouilles heureuses, des trouvailles fortuites et qui pouvaient aussi bien ne pas se rencontrer. Sa pensée va plus loin, mais il ne s'y livre point avec trop de promptitude, il ne s'y obstine pas : il sait que rien n'est sûr, qu'indépendamment de la rareté de ces débris qui peuvent sembler des témoins d'un des états du monde disparus, sa pensée à lui-même est un instrument bien imparfait, qu'il lui suffirait d'un sens de plus ou de moins, ou du moindre degré changé dans la perspicacité de l'un des cinq sens, pour que tout lui parût sous un jour tout autre. Il ne se hâte donc point de conclure; et ce qui l'intéresse si fort, ce qui est son histoire, celle de ses semblables, le secret de son existence et de la leur, et de toute sa destinée, il se résigne à ne le conjecturer que modestement, sans rien affirmer d'absolu aux autres, sans rien s'affirmer à lui-même.

Pour sa peine, vous l'appelez sceptique : ne croyez pas l'humilier. Qui dit *sceptique* ne dit pas qui doute, mais qui examine. Il examine tout et n'est disposé à trancher sur rien. Jamais il ne tirera la barre après lui.

Ses recherches les plus profondes, les plus heureuses, ses découvertes même, s'il en fait, il sait que c'est si peu de chose; que d'autres avant lui ont cherché et découvert, et que de loin tout cela fait à peine un anneau distinct dans la chaîne, si courte, pourtant, et d'hier seulement renouée, des

connaissances humaines. Ce qu'il ambitionnerait le plus de connaître, il ne le saura jamais; d'autres le sauront après lui, et ceux-ci, à leur tour, ambitionneront un terme plus éloigné qu'ils n'atteindront pas. Tant qu'il y aura des hommes sur la terre, on cherchera ainsi toujours, et le dernier mot, reculant sans cesse, ne se trouvera jamais.

Mais, savez-vous bien que ce n'est pas là un état agréable? me dira-t-on. — Et qui vous a dit que ce fût un état agréable? Aussi vous ai-je prévenu que mon savant vit seul; il n'a pas d'enfants autour de lui qui l'interrogent et auxquels il faut faire une réponse à tout, une réponse quelconque, car ils en veulent une; il n'a pas à parler non plus à ces hommes réunis qui sont plus ou moins comme des enfants; il cause avec quelques amis, avec des chercheurs comme lui; ils se communiquent leurs doutes, leurs espérances hardies, leurs ambitions droites et sobres, leurs joies austères : il n'y a jamais place pour le sourire.

Mais au moral c'est bien pis, si vous le prenez par ce côté du sentiment. En étudiant et en voyant de près la nature, le savant a reconnu que la destruction est perpétuellement la loi et la condition de la vie, de sa croissance et de son progrès; les uns sont invariablement sacrifiés aux autres, sans quoi les autres ne prospèrent pas; la vie s'étage et s'édifie ainsi sur la mort même et sur de larges assises d'hécatombes; le faible est mangé par le fort; et cette dure nécessité se retrouve partout, dans l'histoire comme dans la nature; on la masque tant qu'on peut; mais regardez bien, elle dure

encore. Et pour les individus aujourd'hui, et sous nos yeux, journellement, que voyons-nous? La société, en se perfectionnant, s'est faite protectrice, et elle a entouré de plus de soins et de plus de garanties la vie des hommes : la nature reste dure et implacable. Cet homme charmant et instruit, cette jeune fille aimable et belle, comme si une divinité jalouse les choisissait entre tous, sont impitoyablement frappés. Pourquoi l'un, au bras de sa jeune épouse, reçoit-il dans une promenade, en un jour de joie innocente, cette pierre à la tempe, ce coup de fronde aveugle qui le renverse et le laisse privé de sentiment? Pourquoi l'autre porte-t-elle dans sa poitrine ce gravier rongeur qui va croître, mûrir, se détacher comme le plus régulier des fruits, et l'enlever à toutes les affections qui l'entourent et aux plus doux des devoirs? Pourquoi? A cette vue, le sage, tel que je le dépeins, demeure attristé, non étonné, et ne sait point de réponse. Ne lui en demandez pas; il rougirait de se payer et de vous payer de ce qui n'est pour lui que sons et vains mots. Ah! si la personne atteinte d'un mal lent et mortel lui est particulièrement chère, il suit la mort dans ses progrès, il la voit venir à coup sûr, fatale, irrémédiable; il sait le néant des illusions, des espérances; il ne manque cependant à aucun des soins, à aucune des sollicitudes, tout en sachant et en se prédisant presque à heure fixe, et montre en main, le terme funèbre que tous ses soins ne reculeront pas.

Dans ses relations au dehors et pendant les intervalles de la science pure, il ne se contente pas

de ne faire tort à personne; s'il le peut, il fait le bien. Cherche-t-il la reconnaissance? l'attend-il? Ne sait-il pas aussi la loi des cœurs? Quelques-uns sont une exception heureuse; on les distingue, on les compte; la plupart, ni bons ni mauvais, à la merci des impressions, ont un premier mouvement naturel; mais le temps, les années, les circonstances et les intérêts qui changent et s'éloignent, les changent aussi. Il y a des raisons et des excuses pour toutes les vicissitudes et les inconstances du sentiment.

Je n'ai pas fini : tout homme, par cela même qu'il vit, a une secrète horreur de l'anéantissement total; on se donne le change comme on peut; on veut au moins lutter contre l'oubli, laisser un souvenir, un nom. Le sage et le savant, tel que je le conçois, sait, hélas! trop bien que c'est là une dernière forme trompeuse, un dernier mirage que s'offre à elle-même et que projette devant elle l'imagination des hommes. Chaque être (et je parle des élus et des plus favorisés), dans cette série immense, innombrable, où il n'est qu'un atome de plus, a eu son jour, son heure d'éclosion brillante, son printemps sacré; après quoi vient le déclin, et l'ombre de la nuit. Ceux qui se flattent de vivre dans l'histoire sont la plupart le jouet d'une sorte d'illusion subtile : à quelques siècles de distance, et quelquefois dès le lendemain, les noms mêmes, les grands noms réputés le plus immortels, ne signifient plus l'être d'autrefois, tel qu'il a réellement été, mais bien ce que le font à leur gré les fantaisies ou les intérêts bruyants des générations

successives. A part un très petit nombre, la presque totalité des noms un moment célèbres est vouée vite à un véritable oubli. Au lieu de vainqueurs qui courent le flambeau à la main, je ne vois que des naufragés qui se succèdent; quelques-uns, en nageant, portent et soutiennent le plus loin qu'ils peuvent les survivants du précédent naufrage; mais eux-mêmes, après un certain temps d'effort, ils s'engloutissent et disparaissent avec leur fardeau.

Ce qu'on appelle instinct et qui semble à d'autres d'une portée infaillible, ne trompe pas mon sage; il y applique son analyse; il en démêle le principe et le jeu; il s'en rend compte d'après les lois de l'optique morale. Il sait que le cœur humain est un labyrinthe ainsi fait, et avec un écho si bien ménagé, qu'une seule et même voix peut se faire à elle-même la demande et la réponse. Il tient donc ces réponses pour de simples reflets de désirs, des répercussions et des réflexions du même au même, qui ne prouvent autre chose que le foyer intérieur d'où elles sont parties, et qui peuvent rester stériles comme tant de désirs.

Il est enclin à penser qu'il en est de l'humanité en masse comme de bien des hommes en particulier : elle voudrait bien se faire passer pour ce qu'elle n'est pas. Mais ce n'est pas une raison pour lui d'aller directement l'humilier et l'offenser; il convient d'être poli avec tous les hommes. Et puis il est bon d'aspirer à monter toujours plutôt qu'à descendre, pourvu que celui qui prêche aux autres l'élévation et le *sursum corda* commence par prêcher d'exemple.

Pour lui, prêcher n'est pas son fait. Il est bien plutôt occupé à rompre l'arrangement artificiel et les antithèses spécieuses qu'engendre la parole, pour se remettre sans cesse en présence de la vérité des objets et de la réalité nue. Soigneux d'échapper aux apparences trompeuses, il sait que le talent de la parole crée plus de choses encore qu'il n'en exprime. Le mot simule l'idée, et, s'il est brillant, il lui prête la vie. L'antique mythologie s'est peuplée tout entière de ces simulacres. Hier ce n'était qu'une métaphore, le lendemain c'était devenu une divinité. La piperie en ce genre n'a point cessé autant qu'on le croirait. Dans ce que nous lisons chaque matin, combien de fois la parole donne un corps à ce qui n'en a pas!

Le sage et le critique qui a d'avance purgé son esprit de toutes les idoles et de tous les fantômes se dit à lui-même et ces choses-là et beaucoup d'autres, et il ne continue pas moins, chaque jour et à chaque instant, de servir à sa manière l'avancement de l'espèce, d'étudier, de chercher le vrai, le vrai seul, de s'y tenir sans le forcer, sans l'exagérer, sans y ajouter, et en laissant subsister, à côté des points acquis, tous les vides et toutes les lacunes qu'il n'a pu combler. Aussi le répéterai-je encore, il vit pour le mieux en dehors des liens, exempt et affranchi de ce qu'entraînent à leur suite les relations de famille, les devoirs de société, les convenances publiques et oratoires : dès qu'on entre dans cet ordre mixte, le point de vue change; il y a lieu de payer tribut, plus ou moins, au décorum de l'humanité, à ses désirs, à ses pré-

jugés et à ses conventions honorables, aux bienfaits immédiats et à l'utilité pratique qui en découlent. Caton défendait à César de se montrer épicurien en plein Sénat. « L'impiété, a dit Rivarol, est la plus grande des indiscrétions. » L'humanité n'est pas un philosophe; la majorité des hommes ne supporte pas le doute, l'incertitude; il leur faut des solutions, et qu'elles soient encourageantes, consolantes, salutaires; il leur faut des réponses à tout prix : à défaut de celles des savants, ils en demanderaient plutôt aux oracles. Le genre humain, depuis qu'il est sorti des forêts, n'a plus envie de oger en plein vent, ni de dormir à la belle étoile : aucune demeure ne lui semble assez magnifique pour lui.

Au contraire, l'intérieur de l'esprit et de la pensée de mon savant me paraît fort ressembler à l'intérieur de sa chambre. Cette chambre est mal meublée, ou plutôt très inégalement meublée. Pour la décrire, je voudrais posséder le burin d'un Albert Durer et rendre l'allégorie sensible aux yeux. A côté d'un fourneau à demi éteint où une expérience s'est faite et a réussi, un autre brûle inutilement, et l'expérience qui a manqué vingt fois manquera toujours. Un pauvre animal écorché atteste une curiosité physiologique qu'on a satisfaite; des taches de sang souillent encore le plancher. Des livres, des sphères, sont entassés pêle-mêle, non loin d'un télescope braqué sur un espace de ciel assez vaste qui brille d'un froid d'hiver au-dessus des cheminées et des toits. Un manuscrit arabe ou sanscrit ouvert sur une table annonce d'érudites

recherches inachevées. C'est presque le cabinet d'un docteur Faust, s'il n'y avait plus de méthode dans l'esprit du maître, sans trace aucune de diablerie. Mais ce qui frappe au premier coup d'œil et ce dont ce laboratoire est l'emblème, c'est qu'à côté d'une chose sue il en est une autre ignorée encore et indéchiffrée, c'est le manque de complet, un effort multiple, incessant, une étude sans trêve et sans terme, et où la vie se consumera. Le lit est d'un Spartiate : l'oreiller n'est pas du tout ce doux oreiller du doute sur lequel Montaigne berçait son *Que sais-je?* il est au moins à moitié rembourré d'épines. Nous avons affaire à l'un de ces esprits qui dorment peu et qui, dans leurs veilles comme dans leurs songes, se passent d'être amusés et consolés.

Et voilà comment, à l'aide d'un assez grand tour, je reviens à M. Guizot et me trouve d'accord en un sens avec lui. Quand on est meublé comme mon savant et mon critique, on n'invite pas les autres à venir chez soi; on n'y laisse monter que les rares amis et les adeptes; on n'aura rien, de bien longtemps, à offrir aux foules, aux auditoires, aux diverses sortes de publics. On n'a pas de bonnes nouvelles, comme ils l'entendent, à leur annoncer : on poursuit solitairement des vérités hautes, mais imparfaites, dont le prix n'est qu'en soi et à l'usage du très petit nombre. On est le premier à savoir que les transformations du monde moral lui-même, comme celles du monde physique, ne se font qu'avec une extrême lenteur et moyennant des milliers de siècles; qu'il serait téméraire de les devancer,

et que rien qu'à vouloir les trop présager à l'avance et les prédire on risquerait d'amener des soulèvements anticipés et des explosions partielles. Mon savant n'a donc rien de menaçant, ni d'engageant, ni de contagieux ; il est même, pour peu qu'on le veuille, une preuve vivante à l'appui de l'insuffisance et des misères morales de la science. Je le livre aux croyants plus heureux que lui dans tout son incomplet et sa nudité.

(*Nouveaux Lundis*, t. IX, article sur les *Méditations sur la religion* de M. Guizot, 1864 [1].)

CONTRE L'IDOLATRIE DES GRANDS HOMMES

Depuis quelques années déjà, il s'accrédite des opinions bien fausses, selon moi, sur la nature, la qualité et le droit des grands hommes. L'idée morale n'entre plus dans le jugement qu'on porte sur eux,

1. Il ne serait pas exact de penser, ajoute dans une note Sainte-Beuve, comme paraît l'avoir cru l'illustre écrivain, que « ce philosophe critique, sans femme, sans enfants, sans affaires, spectateur curieux et douteur, ce soit moi-même », et que j'aie mis là mon portrait en regard du sien. C'eût été, de ma part, une outrecuidance et, tranchons le mot, une fatuité. J'ai simplement produit une conception de mon esprit, arrivé au terme. Mais je me souviens trop bien des phases morales par lesquelles j'ai passé dans ma jeunesse, de mes sensibilités et de mes inconstances poétiques, de l'âge où j'ai rêvé les *Consolations*, de celui où j'ai écrit *Volupté* et nombre de pages de *Port-Royal*, pour avoir jamais la prétention de m'offrir à l'état d'un type quelconque. Je mets seulement mon honneur à les comprendre tous, sauf à préférer en définitive celui qui, toute expérience faite et toutes illusions dissipées, me paraît le plus vrai.

ni dans le rôle qu'on leur assigne. On les fait grands, très grands, des instruments de fatalité, des foudres irrésistibles, des voix descendues dans l'orage; rien ne les limite, ce semble, que leur pouvoir et leur succès même. On est revenu sur ce point à une idolâtrie, du moins en paroles, qui rappellerait celle des premiers âges; ce ne sont que demi-dieux toujours absous, quoi qu'ils fassent, et toujours écrasants. Bonaparte a gâté le jugement public par son exemple, et les imaginations ne sont pas guéries encore des impressions contagieuses et des ébranlements qu'il leur a laissés.

L'ancienne société offrait un certain nombre de positions à part qui investissaient d'un caractère divin et redouté les hommes heureusement pourvus par la naissance. La noblesse, celle du sang royal surtout, marquait au front ses élus d'un signe qui ne semblait pas appartenir à la race d'Adam. Sous Louis XIV, le culte du monarque était devenu une démence universellement acceptée qui étonne encore par son excès, même la sachant à l'avance, chaque fois qu'on ouvre les témoins de ce temps, les beaux esprits ou les naïfs, les distingués ou les vulgaires, madame de Sévigné ou l'abbé de Choisy, l'abbé Blache ou Boileau. Il faut dire pourtant que sous Louis XIV, à part ce soleil monarchique qui absorbait en lui toutes les superstitions et les apothéoses, le génie et sa fonction étaient noblement conçus, et dans des proportions vraiment belles. Parmi les guerriers, on n'en voyait pas de plus enviables et de plus grandement famés que les Turenne ou les Catinat; et dans l'ordre des productions de l'esprit,

la supériorité admise et admirée ne dépassait jamais le cercle des facultés humaines; c'en était le couronnement et la fleur, *flos et honos*, l'enchantement, la décoration et la grâce. Les grands esprits n'étaient pas alors, pour la société, des guides reconnus; ils étaient encore moins des foudres errants, déchaînés, et des météores.

Au XVIIIe siècle, la royauté, la noblesse, la religion, pâlissent, et l'esprit humain, dans la personne de ses chefs, pousse sa conquête et aspire à régner. En un sens ce XVIIIe siècle, impie et révolté, ne tend qu'à réaliser et à fonder dans la pratique civile les maximes de fraternité chrétienne et d'égalité des hommes devant Dieu. Les quatre ou cinq grands chefs qui servirent à cette époque l'esprit humain dans son immortelle entreprise, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Buffon, Diderot et autres, n'abusèrent pas trop à leur profit de la popularité qu'ils acquirent et des acclamations confuses par lesquelles on les salua libérateurs. Ils ne se démentirent pas dans le succès, ils ne s'enivrèrent pas dans leur gloire, comme Alexandre à Persépolis. Ils furent rois sans doute : Voltaire en fut un, plein de licence et de caprices; Montesquieu en fut un qui se souvenait trop de sa robe et d'être président à mortier, et Buffon avait sa morgue et sa plénitude qui l'isolaient à Montbard. Mais, en somme, peu de libérateurs ont été aussi fidèles jusqu'au bout à leur mission que ces quatre ou cinq hommes illustres. Bien des jugements faux, inexacts, légers et passionnés, outrageux pour d'anciens bienfaiteurs du genre humain, ont été portés par eux, et ont long-

temps altéré l'opinion, qui s'en affranchit à peine d'aujourd'hui; mais le but moral, bien que souvent poursuivi à faux, leur demeura toujours présent; la commune pensée humaine, la sympathie fraternelle, fut religieusement maintenue.

Cette idée morale, au milieu des exagérations et des égarements qu'elle eut à traverser, se conserva de la sorte jusqu'au commencement de l'Empire. Mais il y eut là une solution de continuité, une altération, une interruption profonde dans la manière de juger les hommes et les choses. Les précédentes notions furent ébranlées ou détruites, et des habitudes nouvelles d'un ordre tout opposé s'introduisirent. L'éclat, la force, l'ordre et la grandeur matérielle substituèrent leur ascendant à celui des idées morales qui semblaient à bout, ayant passé par toutes les phases de fanatisme et de sophisme. Je n'ai pas la prétention de juger ici en quelques mots un personnage comme Bonaparte, qui offre tant d'aspects, et dont la venue a introduit dans le monde de si innombrables conséquences; mais pour rester au point de vue qui m'occupe, j'oserai dire qu'il est l'homme qui a le plus *démoralisé* d'hommes de ce temps, qui a le plus contribué à subordonner pour eux le droit au fait, le devoir au bien-être, la conviction à l'utilité, la conscience aux dehors d'une fausse gloire. Bonaparte n'était ni bon ni méchant; il n'aimait ni ne haïssait les hommes; il ne les estimait guère qu'en tant qu'ils pouvaient lui nuire ou le servir. Si l'on essaye d'énumérer la quantité d'hommes honnêtes, recommandables par le talent, l'étude et des vertus de citoyen, que 89 avait fait

sortir du niveau, qui avaient traversé avec honneur et courage les temps les plus difficiles, que la Terreur même n'avait pas brisés, que le Directoire avait trouvés intègres, modérés et prêts à tous les bons emplois; si l'on examine la plupart de ces hommes tombant bientôt un à un, et capitulant, après plus ou moins de résistance, devant le despote, acceptant de lui des titres ridicules auxquels ils finissent par croire, et des dotations de toutes sortes qui n'étaient qu'une corruption fastueusement déguisée, on comprendra le côté que j'indique, et qui n'est que trop incontestable. L'éclat tant célébré des triomphes militaires d'alors, cette pourpre mensongère qu'on jette à la statue et qui va s'élargissant chaque jour, couvre déjà pour beaucoup de spectateurs éblouis ces hideux aspects, mais ne les dérobe pas encore entièrement à qui sait regarder et se souvenir. Napoléon n'estimait pas les hommes à titre de ses semblables; il était aussi peu que possible de cette chair et de cette âme communes aux créatures de Dieu : c'était un homme de bronze, comme l'a dit Wieland, qui le sentit tel aussitôt dans un demi-quart d'heure de conversation à Weimar; égoïste, sans pitié, sans fatigue, sans haine, un demi-dieu si l'on veut, c'est-à-dire plus et moins qu'un homme; car, depuis le Christianisme, il n'y a rien de plus vraiment grand et beau sur la terre que d'être un homme, un homme dans tout le développement et la proportion des qualités de l'espèce. Les demi-dieux, les héros violents et abusifs tiennent de près aux âges païens, à demi esclaves et barbares; quand ils triomphent dans nos sociétés

modernes, quelles que soient d'ailleurs leur opportunité et leur nécessité passagère, ils introduisent un élément grossier, arriéré, qui pèse après eux et qui a son influence funeste.

Napoléon disparu et ce qui résultait immédiatement de son action politique étant à peu près apaisé, son exemple a passé dans le domaine de l'imagination, de la poésie, et y a fait école et contre-coup. Et ici non plus tout n'a pas été mal, nous sommes bien loin de le prétendre. A la contemplation de ces scènes voisines et déjà fabuleuses qui se confondaient avec nos premiers rêves du berceau, l'imagination s'est enrichie de couleurs encore inconnues; d'immenses horizons se sont ouverts de toutes parts à de jeunes audaces pleines d'essor; en éclat, en puissance prodigue et gigantesque, la langue et ses peintures et ses harmonies, jusque-là timides, ont débordé. Mais ce que je veux noter, ce qui me semble fâcheux et répréhensible, c'est qu'en passant à la région de pensée et de poésie, l'idée obsédante du grand homme a substitué presque généralement la force à l'idée morale comme ingrédient d'admiration dans les jugements, comme signe du beau dans les œuvres. Deux autres grands hommes parallèles à Napoléon, et dont l'influence sur nous a été frappante, quoique moindre, ont aidé certes dans le même sens. Byron et Gœthe, l'un par son ironie poignante et exaltée, l'autre par son calme également railleur et plus égoïste peut-être, ont autorisé ce changement d'acception du mot *génie* et ont prêté aux apothéoses fantastiques qu'on s'est mis à faire des grands hommes. Mais la puissance

audacieuse et triomphante de Napoléon a surtout dominé; elle a provoqué ces constructions sans nombre, et la plupart de ces statues et idoles de bronze dont on a peuplé sur son modèle les avenues de l'histoire. Tout ce qui a paru fort et puissant dans le passé a été absous, justifié et déifié, indépendamment du bien et du mal moral. La philosophie éclectique de la Restauration avait déjà, malgré ses réserves sur tant de points, proclamé la théorie du *succès* et de la *victoire*, c'est-à-dire affirmé que ceux qui réussissent dans les choses humaines, les heureux et les victorieux, ont toujours raison en définitive, raison en droit et devant la Providence qui règle le gouvernement de ce monde. On laissait aux enfants et aux écoliers cette pieuse parole que le poète a mise à la bouche du héros, compagnon d'Hector :

Disce, puer, virtutem ex me verumque laborem,
Fortunam ex aliis. . . . .

Le Saint-Simonisme bientôt alla plus loin dans la théorie des hommes providentiels qui ont toujours raison, en qui l'origine et la fin justifient les moyens, et qui marchent sur la terre et sur les eaux en vertu du droit divin des révélateurs. Sous une forme religieuse, et derrière le velours du prêtre, c'était encore la même préoccupation dévorante, le même plagiat de Bonaparte, l'effet réfléchi de la fascination exercée par cette grande figure. Il y avait bien d'autres choses neuves et considérables dans le Saint-Simonisme; mais ce souci que j'indique a usurpé beaucoup de place. Il y a donc eu, et il y a

en ce moment abus dans l'ordre de la parole et de l'imagination, comme auparavant dans l'ordre civil et politique. Il y a éloquence, poésie surabondante, comme il y a eu prodiges de valeur et coups d'éclat; mais c'est la force encore qui tient le dé et qui gradue les jugements. Qu'on ait marqué d'abord, qu'on ait été puissant et glorieux à tout prix en son passage, et l'on n'aura en aucun temps été plus absous; on vous trouvera, à défaut de vertu personnelle, une vertu plus haute, une utilité et moralité providentielle qui est l'ovation suprême aujourd'hui. Cette disposition a pénétré dans les jugements de l'histoire, elle prévaut dans l'art; mais je ne saurais y voir qu'un retentissement de l'époque impériale, une imitation involontaire, développée sur la fin des loisirs de la Restauration et se poussant parmi beaucoup de pressentiments plus vrais de l'art de l'avenir.

Dans ses volumes récemment publiés sur l'histoire de France, M. Michelet a senti en un endroit cette absence de sens moral qui caractérise le moment présent, si animé d'ailleurs, si intelligent et si vivement poétique; il a exprimé son regret et son espoir en paroles ardentes qu'on est heureux d'avoir pour auxiliaires : ne pourrait-on pas les lui opposer à lui-même quelquefois? C'est à propos des conseils pieux donnés par saint Louis à son fils, et qui rappellent le mot tout à l'heure cité d'Énée à Ascagne : « Belles et touchantes paroles! dit l'historien; il est difficile de les lire sans être ému. Mais en même temps l'émotion est mêlée de retour sur soi-même et de tristesse. Cette pureté, cette douceur d'âme,

cette élévation merveilleuse, où le christianisme porta son héros, qui nous la rendra?... Certainement la moralité est plus éclairée aujourd'hui; est-elle plus forte? Voilà une question bien propre à troubler tout sincère ami du progrès... Le cœur se serre quand on voit que dans ce progrès de toute chose la force morale n'a pas augmenté. La notion du libre arbitre et de la responsabilité morale semble s'obscurcir chaque jour. Chose bizarre! à mesure que diminue et s'efface le vieux fatalisme de climats et de races qui pesait sur l'homme antique, succède et grandit comme un fatalisme d'idées. Que la passion soit fataliste, qu'elle veuille tuer la liberté, à la bonne heure! c'est son rôle, à elle. Mais la science elle-même, mais l'art... *Et toi aussi, mon fils!*... Cette larve du fatalisme, par où que vous mettiez la tête à la fenêtre, vous la rencontrez. Le symbolisme de Vico et de Herder, le panthéisme naturel de Schelling, le panthéisme historique de Hégel, l'histoire de races et l'histoire d'idées qui ont tant honoré la France, ils ont beau différer en tout; contre la liberté ils sont d'accord. L'artiste même, le poète qui n'est tenu à nul système, mais qui réfléchit l'idée de son siècle, il a de sa plume de bronze inscrit la vieille cathédrale de ce mot sinistre : *Anankê.* »

M. Michelet espère pourtant que cette lumière de liberté morale, toute vacillante qu'elle semble, n'est pas destinée à périr, et nous l'espérons comme lui. C'est d'ailleurs le propre de la liberté morale de ne pas céder à la vogue, à l'entraînement, à l'opinion, et de vivre en protestant contre ce qui voudrait l'ac-

cabler. Je ne saurais dire pour mon compte à quel point je me suis senti souvent rebuté, choqué, jusque dans les plus belles pages d'amis bien éloquents, en voyant cet abus extrême qu'on fait aujourd'hui des grands hommes et tous ces demi-dieux despotiques qu'on inaugure en marbre ou en bronze sur le corps saignant de l'humanité qu'ils ont foulée. Au nom de cette classe intermédiaire, de plus en plus nombreuse, qui flotte entre les admirateurs aveugles et les admirés déifiés, qui n'est plus le vulgaire idolâtre et qui ne prétendra jamais au rang des demi-dieux, qui devra pourtant accorder sa juste estime et son admiration à qui méritera de la ravir, on est tenté de redemander quelques-uns de ces beaux et purs grands hommes dont les actes ou les œuvres sont comme la fleur du sommet de l'arbre humain, comme l'ombre bienfaisante qui s'en épanche, comme le suc mûri qui en découle. Lassé de ces bruits sonores et des statues de tout métal debout sur leurs socles démesurés, on se rejette avec une sorte de faiblesse en arrière et, comme Dante en ses cercles sombres, on réclame un guide compatissant et à portée de la main : O Virgile, Térence, Racine, Fénelon, grands hommes et si charmants, pris au sein même et dans les proportions de l'humanité, où êtes-vous? mais il en est un du moins qui vous représente [1]. L'admiration, pour s'épanouir avec bonheur, doit se sentir aller vers des mortels de même nature, de même race que nous, quoique plus grands. Je veux, même dans ceux que le génie

1. C'est une allusion à Lamartine — au Lamartine d'alors. (S. B.)

couronne, reconnaître et saluer les premiers d'entre mes semblables.

(*Portraits contemporains*, t. II, article sur les *Mémoires* de MIRABEAU, 1835.)

LES DEUX RACES DE CÉSARS [1]

Il y a deux sortes et comme deux races de Césars : les Césars par nature et par génie, et les Césars par volonté. Les premiers, si l'on considère le grand Jules, qui en est le type, sont le génie même dans toute son étendue et sa diversité, l'humanité même dans ses hauteurs, ses grandeurs, ses hardiesses heureuses, dans son brillant et son séduisant, dans ses habiletés, ses souplesses, ses fertilités, ses intrigues et ses vices. Tout ce qu'il faut savoir à heure donnée, César le sait; tout ce qu'il faut entreprendre et faire, il le fait à point. Il parle, il dicte, il agit, et toujours avec la même supériorité aisée; élégant, éloquent, prodigue, le premier au Forum ou dans les soupers, futur roi du genre humain ou roi des convives, il a le génie d'Alcibiade, mais il y joint une ambition constante et fixe qu'Alcibiade n'avait pas. Il retarde sur Alexandre et ne commence pas en héros à l'âge de ce demi-dieu; mais

1. Cette curieuse étude de psychologie historique devait servir d'introduction à un article sur l'*Histoire de César* de Napoléon III, article qui fut plusieurs fois demandé à Sainte-Beuve, et dont il dicta ce début après une conversation où l'insistance de M. Limayrac, rédacteur en chef du *Constitutionnel*, l'avait amené à expliquer assez vivement les raisons de son silence.

en restant jeune plus longtemps, il se garde des délires du triomphe et des fumées de l'ivresse. Grand capitaine quand il le faut, endurci aux fatigues, rapide, agile, inépuisable en combinaisons, il ne se laisse ni entraîner par le vertige des conquêtes ni arrêter par des scrupules d'homme civil et des remords d'humanité sur les champs de bataille : humain et clément le lendemain, charmant à ses amis, conciliant à ses ennemis, attentif à tous, fécond jusqu'à la fin en projets immenses, mais utiles à l'empire, qu'il était à la veille d'exécuter sans nul doute et d'accomplir jusque sous les glaces de l'âge. Ce César-là, qu'on le blâme ou qu'on l'approuve, porte en lui toutes les foudres et les flammes, comme les séductions et les grâces : il est bien véritablement le fils de Vénus!

Les autres Césars, ceux du second ordre et de la seconde classe, sont au contraire pénibles, laborieux et comme fabriqués : ils ont tâché de devenir Césars, et, pour se l'être beaucoup dit, ils y sont parvenus. A force de répéter leur rôle et de s'en pénétrer, ils l'ont appris. Nés dans la pourpre ou à côté de la pourpre, ils se sont inspirés avec une crédulité naïve de tous les reflets de leur berceau; ils ont grandi dans une religion dynastique, dont leur mérite a été de ne se déprendre ni de ne se départir jamais. Ils n'ont jamais été hommes un seul instant sans se croire Césars. Même déchus et bannis, ils n'ont jamais désespéré ni douté. Cette ambition unique, qu'ils se sont proposée et inculquée dès la jeunesse, et qu'ils n'ont abdiquée à aucun moment, cette éducation qu'ils se sont donnée, si exclusive, si incom-

plète, mais si perpétuellement tendue vers un seul point, leur a réussi; ils ont élevé leur esprit et leur pensée jusqu'à la hauteur du but, invraisemblable pour tous et certain pour eux seuls, qu'ils contemplaient toujours et auquel ils visaient sans trêve. A force de croire, ils ont pu; ne leur demandez pas de n'être point mystiques : leur vertu politique, leur force est à jamais inséparable de leur mysticité. On en a vu ainsi, sans une goutte du sang héréditaire dans leurs veines, sans un seul trait primitif du génie fondateur de la race, en devenir, à force d'application, de méditation et de culte, les dignes et légitimes héritiers. De même que les crânes dans l'enfance se forment et se déforment, s'allongent ou se dépriment sous une pression continue, ils se sont fait l'esprit et le caractère selon le moule de leur vocation obstinée, et se sont en quelque sorte déformés en souverains et en empereurs. Ils ont poussé tout dans un sens et sont sortis de là tout d'une pièce. Par cette longue habitude changée en nature, ils ont réellement acquis quelques-unes des hautes parties de l'emploi, l'amour du grand ou de l'apparence du grand, une confiance qui s'impose, un sang-froid, une tranquillité et une présence d'esprit que rien n'émeut et qui a pu ressembler parfois au génie de l'à-propos, une conscience de leur supériorité sur tout ce qui les entoure, qui se justifie puisqu'elle se fait accepter. Ne leur demandez, cependant, aucune des diversités de génie qui distinguent le premier et divin César. Dans la guerre, placés en face des difficultés, des obstacles et des *quadrilatères*, ils restent court et à bout de voie.

Dans la paix, en face des problèmes, là où il faut du génie, ils hésitent, tâtonnent, ils vont et viennent. Il nous faut du *grand*, diront-ils, mais ce *grand* à quoi ils rêvent sans cesse, ils ne sauraient le trouver eux-mêmes ni l'inventer; ils sont en peine des voies et moyens, et resteraient bien empêchés tous seuls à le réaliser; il faut qu'on le leur prépare, qu'on le leur présente tout fait, et alors ils l'acceptent, sans trop de discernement toutefois, sans distinguer toujours le fond de l'apparence et le simulacre d'avec la réalité. Faibles, indécis sur presque tous les points, indifférents même, ils n'ont qu'une volonté bien arrêtée, c'est d'être Césars. Ils le sont; ils en ont la marque, le masque ou le haut du masque et le signe au front, une parole rare, un silence imposant, une allure lente, étrange, auguste si l'on veut, je ne sais quoi d'original dans leur croisement et d'aussi impossible à confondre avec rien autre que de difficile à démêler en soi et à définir. Mais encore une fois, ce cachet singulier à part et ce vague éclair excepté, n'allez pas au fond, ne sondez pas trop avant, n'y cherchez rien de net ni de précis; ils ont des aspirations plutôt que des desseins; ne leur demandez surtout aucune des grâces, aucun des hors-d'œuvre charmants de l'autre, du grand et aimable César. Si vous voulez réussir auprès d'eux, n'ayez ni un tour fin ni une nuance délicate, ils ne l'entendraient pas. L'esprit, à les vouloir servir, perdrait ses peines; ils ont des côtés fermés; ils sont sourds à tout ce qui n'est pas eux et l'écho de leur propre pensée. Le choix des hommes leur est à peu près égal, et ils prendraient volontiers même les

moins bons au préjudice des meilleurs, tant ils sont persuadés qu'ils sont l'homme seul, l'homme nécessaire et qui suffit à tout dans la situation donnée. Et cela, jusqu'à un certain point, est vrai : car, même avec tous ces défauts, avec toutes ces lacunes et ces *creux* qui se révèlent dans leurs pensées habituelles et dans la forme de leur caractère, la société ébranlée est encore trop heureuse de les avoir rencontrés un jour et de s'être ralliée à deux ou trois des qualités souveraines qui sont en eux : elle doit désirer de les conserver le plus longtemps possible, et tant qu'il porte et s'appuie sur leurs épaules même inégales, il semble que l'État dans son penchant ait encore trouvé son meilleur soutien.

(*Nouveaux Lundis*, t. XIII, *Appendice.*)

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE

SUR LA CRITIQUE

à M. Ernest Bersot [1].

Ce 9 mai 1863.

Cher monsieur,

Enfin je puis vous remercier pour ces charmants, fins et délicats articles! J'attendais le second. Vous dites des choses fort justes et fort dignes d'être prises en considération. L'art, — et surtout l'art moral, — est difficile à manier, et il ne vaut que ce que vaut l'artiste. Après cela, n'est-il pas nécessaire de rompre avec ce faux convenu, avec ce *cant* qui fait qu'on juge un écrivain, non seulement sur ses intentions, mais sur ses prétentions? Il était temps que cela finît. Je prends des critiques pour exemples : Quoi! je ne verrai de M. de Fontanes que le grand maître poli, noble, élégant, fourré, religieux, non l'homme vif, impétueux, brusque et sensuel qu'il était? Quoi! La Harpe ne sera qu'un homme de goût, éloquent dans sa chaire d'Athénée, et je ne

1. Pour le remercier de ses articles du *Journal des Débats*, des 7 et 9 mai 1863, sur les *Nouveaux Lundis*.

verrai pas celui dont Voltaire disait : *Le petit se fâche*! Et pour le présent, voyons, — je parle avec vous sans détour, — je n'ai aucune animosité au cœur, et j'apprécie ceux qui ont été, à quelque degré, mes maîtres; mais voilà trente-cinq ans et plus que je vis devant Villemain, si grand talent, si déployé et pavoisé en sentiments généreux, libéraux, philanthropiques, chrétiens, civilisateurs, etc.; et l'âme la plus sordide, le plus méchant singe qui existe! Que faut-il faire en définitive? comment conclure à son égard? faut-il louer à perpétuité ses sentiments nobles, élevés, comme on le fait invariablement autour de lui, et, comme c'est le rebours du vrai, faut-il être dupe et duper les autres? — Les gens de lettres, les historiens et prêcheurs moralistes ne sont-ils donc que des comédiens qu'on n'a pas le droit de prendre en dehors du rôle qu'ils se sont arrangé et défini? faut-il ne les voir que sur la scène et tant qu'ils y sont? ou bien est-il permis, le sujet bien connu, de venir hardiment, bien que discrètement, glisser le scalpel et indiquer le défaut de la cuirasse? de montrer les points de suture entre le talent et l'âme? de louer l'un, mais de marquer aussi le défaut de l'autre, qui se ressent jusque dans le talent même et dans l'effet qu'il produit à la longue? La littérature y perdra-t-elle? c'est possible : la science morale y gagnera. Nous allons là fatalement. Il n'y a plus guère de question de goût isolée. Quand je connais l'homme, alors seulement je m'explique le rhéteur, et cette espèce de rhéteur la plus habile de toutes, qui se pique de n'avoir plus rien du rhéteur.

Et les grands hommes, et le respect qu'on leur doit, et la réputation qu'il faut payer si cher! Sans doute, tout homme qui concourt pour la louange et la célébrité est voué à toutes les infamies, par là même. C'est la loi. Molière est insulté par Bossuet, Gœthe par le premier polisson, hier encore, Renan ou Littré par Dupanloup, — et insulté dans son caractère, dans sa moralité! Qu'y faire? Ce n'est pas en se dorlotant qu'on y échappera. Qu'on soit quelqu'un et quelque chose, alors on résiste, on a son armée, on compte malgré ses détracteurs. Dès qu'on pénètre un peu sous le voile de la société, comme dans la nature, ce ne sont que guerres, luttes, destructions et recompositions. Cette vue lucrétienne de la critique n'est pas gaie; mais une fois qu'on y atteint, elle semble préférable, même avec sa haute tristesse, au culte des idoles.

Je discute; vous me mettez en train, en même temps que vous me comblez par un examen si flatteur et dont je sens doublement le prix (les circonstances des *Débats* étant données).

Agréez, cher monsieur, ma reconnaissance et mes amitiés.

LES DROITS DE L'HISTOIRE

à M. Buloz.

Ce 4 mars 1868.

Mon cher Buloz,

Je suis un peu étonné de ce que vous me dites. J'étais à cent lieues de croire avoir manqué à la

mémoire de madame de Staël. Et puisque cette question revient, laissez-moi vous dire comment les choses se sont passées, il y a plus de trente ans.

Je m'occupais avec passion, avec culte, de rechercher sur madame de Staël tout ce qui pouvait contribuer à la faire connaître d'une manière plus attachante à nos jeunes générations. Madame Récamier me fit lire sa correspondance. M. Hochet m'offrit la sienne : mais, dans l'intervalle, avec l'indiscrétion qui était habituelle à ce grand monsieur, il en avait parlé à la duchesse de Broglie. Elle désirait me voir, me dit-il. Il m'y conduisit. Je la trouvai au ministère des affaires étrangères, seule avec une de ses filles. Elle commença ainsi la conversation : « Pourquoi voulez-vous vous occuper de ma mère? Est-ce que ce qu'on a écrit sur elle ne suffit pas? » Je répondis avec toute sorte de respects — (comme en inspirait cette aimable et sévère personne) — que j'étais à un autre point de vue que la famille, que j'étais du monde extérieur et de la postérité déjà; que tout ce que m'avait communiqué madame Récamier n'était qu'honorable autant qu'agréable; que madame Récamier ne m'avait parlé d'aucune interdiction, etc., etc.

Quelques jours après, un soir, — dans la *prima sera*, — j'étais chez madame Récamier : elle était seule; on annonça la duchesse de Broglie, qui était encore avec une de ses filles. J'assistai à une conversation qui fut à peu près en ces termes : « Madame, vous avez montré des lettres de ma mère à M. de Sainte-Beuve. L'intention de ma mère, en mourant, a été que toutes ces lettres fussent

détruites et non communiquées. — Madame, répondit madame Récamier, j'ai vu madame votre mère jusqu'à ses derniers moments: elle ne m'a jamais rien dit de cette défense. Est-ce à vous qu'elle en a parlé? — Non, c'est à mademoiselle Randall qu'elle a signifié cette dernière volonté. — J'étais bien aussi lié avec madame votre mère que mademoiselle Randall, et elle ne m'a jamais rien dit à ce sujet. Je ne détruirai point ses lettres, mais je les laisserai après moi en mains sûres. »

Et maintenant, qu'ai-je fait de mon côté? Je n'ai cessé d'honorer la mémoire de madame de Staël. J'y suis revenu à maintes reprises : à travers les variations de la politique, j'ai maintenu mes premiers jugements, en les fortifiant loin de les affaiblir (voir ma *Nouvelle Galerie de Femmes célèbres*). Lorsque j'ai donné la biographie de Fauriel, j'y ai mêlé quelques lettres de madame de Staël, non sans omettre celles qui n'étaient pas à publier. Aujourd'hui, chargé par la famille de Camille Jordan du soin de rajeunir son image, j'ai pensé que la meilleure des couronnes était celle qu'on pouvait tresser avec les lettres de madame de Staël, en y mêlant deux ou trois fleurs de violette de madame Récamier. Dans ce que j'ai donné, tout est à l'honneur de madame de Staël, non seulement ses indignations libérales et indépendantes, mais aussi ses effusions de bonté et d'affection. C'est un grand esprit, c'est une grande âme, et c'est une bonne femme : telle ici elle se montre. Si les petits-fils de madame de Staël ne sont pas contents, c'est qu'ils ont une manière étroite de l'aimer, qui n'est

pas celle de la postérité et qui n'est pas non plus celle qu'elle-même aurait voulue. Que ces esprits estimables, mais trop craintifs, daignent se dire qu'en présence du flot démocratique qui monte et qui s'avance, il faut sans cesse rappeler les anciennes mémoires, les rafraîchir, les renouveler, leur rendre de la vie, redonner de l'accent à ces voix déjà lointaines et qui s'éteignent, ou qui du moins vont s'affaiblissant. Tel lecteur de l'avenir, sur lequel les grands écrits de madame de Staël n'auront fait que peu d'impression, sera à jamais conquis à elle par quelque lettre familière d'une cordialité entraînante. J'en sais déjà des exemples. — Je ne demande certes aucun remercîment : ce que je fais, je le fais par pur amour pour un des dieux de notre jeunesse; mais je concevrais très peu, je vous l'avoue, des reproches et des récriminations.

Tout à vous, mon cher Buloz.

SUR LES *MÉDITATIONS* DE LAMARTINE

à M. Paul Verlaine [1].

Ce 19 novembre 1865.

Monsieur,

L'ombre de Joseph Delorme a dû tressaillir de se voir si bien traitée et louée si magnifiquement pour

1. Qui avait loué les *Rayons jaunes*, de Joseph Delorme, dans le journal *l'Art*, mais qui avait parlé légèrement de Lamartine.

une des pièces les plus contestées de tout temps et les plus raillées de son *Recueil*. Il se permettrait toutefois, si je l'ai bien connu, une observation au sujet du dédain qu'on y témoigne, tout à côté, pour l'*inspiration lamartinienne*. Non, ceux qui n'en ont pas été témoins ne sauraient s'imaginer l'impression vraie, légitime et ineffaçable que les contemporains ont reçue des premières *Méditations* de Lamartine, au moment où elles parurent, en 1819. On passait subitement d'une poésie sèche, maigre, pauvre, ayant de temps en temps un petit souffle à peine, à une poésie large, vraiment intérieure, abondante, élevée et toute divine. Les comparaisons avec le passage d'une journée aigre variable et désagréable de mars, à une tiède et chaude matinée de vrai printemps, ou encore d'un ciel gris, froid, où le bleu paraît à peine, à un ciel pur, serein et tout éthéré du Midi, ne rendraient que faiblement l'effet poétique et moral de cette poésie si neuve sur les âmes qu'elle venait charmer et baigner de ses rayons. D'un jour à l'autre, on avait changé de climat et de lumière, on avait changé d'Olympe : c'était une révélation. Comme ces pièces premières de Lamartine n'ont aucun dessin, aucune composition dramatique, comme le style n'en est pas frappé et gravé selon le mode qu'on aime aujourd'hui, elles ont pu perdre de leur effet à une première vue. Mais il faut bien peu d'effort, surtout si l'on se reporte un moment aux poésies d'alentour, pour sentir ce que ces Élégies et ces Plaintes de l'âme avaient de puissance voilée sous leur harmonie éolienne et pour reconnaître qu'elles apportaient

avec elles le souffle nouveau. Notre point de départ est là. Hugo, ne l'oublions pas, à cette date où déjà il se distinguait par ses merveilles juvéniles, n'avait pas cette entière originalité qu'il n'a déployée que depuis, et je ne crois pas que lui-même, dans sa générosité fraternelle, démentît cet avantage accordé à son aîné, le poète des *Méditations*.

Et maintenant je demande excuse pour cette petite dissertation posthume de Joseph Delorme. Je remercie M. Verlaine de toute sa bienveillance, et je le prie de recevoir, ainsi que ses amis du groupe de *l'Art*, l'assurance de mes sympathies dévouées.

SUR STENDHAL

à M. Albert Collignon, à Metz.

Ce 29 juillet 1869.

A travers plus d'une fatigue et plus d'un empêchement, je viens de lire votre volume [1]. Je supprime les remercîments en ce qui me concerne. Voilà un livre parfaitement conçu et exécuté selon les principes de la critique littéraire naturelle. Tout y est : l'homme est connu, approfondi, décrit, placé à son vrai point pour la postérité. Il n'y aurait à faire quelques réserves que pour certains points de détail que la conversation seule pourrait réduire à leur juste degré. Beyle était très véridique, cependant l'homme d'esprit avait certaines façons de dire qu'il

1. *L'Art et la Vie de Stendhal.*

ne faut pas prendre absolument à la lettre ; il s'amusait.

Si j'ai le plaisir de vous voir un jour ici à Paris, je vous montrerai un petit guide-âne qu'il m'avait donné pour un voyage d'Italie en 1839. — J'ai particulièrement connu une charmante femme, madame Jules Gautier, femme d'un percepteur des finances à Saint-Denis, une des trois aimables filles du préfet champenois La Bergerie, — celle que Beyle a tant aimée et qui le lui rendait par une affection douce, égale et touchante. Combien je regrette de n'avoir pas senti tout cela alors et quand je la rencontrais si familièrement chez la comtesse de Tascher, son amie intime, vers 1835 et dans les années suivantes! Mais on était jeune, distrait, dédaigneux, et Beyle, que j'appréciais tant, dont les moindres mots me semblaient à recueillir et une riche matière à réflexion, ne me paraissait pourtant pas (je vous le confesse ingénument) devoir devenir un si grand homme. Et pourtant vous avez raison. J'avais pour lui la plus grande déférence; il m'imposait; je ne l'ai pas rencontré très souvent, mais j'ai eu l'honneur insigne de passer chez Mérimée une soirée entière avec lui (vers 1829 ou 1830), avec Victor Hugo, qu'il rencontrait pour la première fois. Il n'y avait d'étranger en sus, s'il m'en souvient, que Horace de Viel-Castel, un viveur spirituel. Quelle singulière soirée! Hugo et Stendhal, comme deux chats sauvages, de deux gouttières opposées, chacun sur la défensive, les poils hérissés et ne se faisant la patte de velours qu'avec des précautions infinies : Hugo, je l'avouerai, plus franc, plus large, ne crai-

gnant rien, sachant qu'il avait affaire dans Stendhal à un ennemi des vers et de l'idéal et du *lyrique*; Stendhal, plus pointu, plus gêné et (vous le dirai-je?) moins grande nature en cela. Mérimée, qui avait ménagé le rendez-vous, ne le rendait peut-être pas plus facile, et il n'aidait pas à rompre la glace; elle ne fut pas brisée ce soir-là, et je ne sais pas même s'ils se revirent jamais. L'impression de Hugo ne fut pas très favorable.

Votre impression, à vous jeunes gens, dépasse de beaucoup celle que Beyle laissait à ses contemporains, même les plus favorablement disposés pour sa distinction d'esprit. Il était un peu gêné, un peu sur ses gardes, un peu préoccupé de la disposition, à son égard, de ses interlocuteurs. De là un désaccord entre le cran élevé où vous le placez décidément et celui où le voient, même sans aucune prévention hostile et sans aucune défaveur, ceux qui l'ont rencontré et connu. Vous parlez de M. de Tracy : mais il ne faut pas le mettre à côté des Mérimée, des Jacquemont, des Duvergier de Hauranne et autres amis de Stendhal. M. de Tracy était alors un vieillard antique et vénérable, aux doctrines duquel Beyle se ralliait; mais Beyle allait à lui comme à un antique, sans que lui fît beaucoup de mouvement vers Beyle. Si nous avions le plaisir de causer, je vous donnerais tout ce sentiment de société et de nuances, mais plutôt comme information et sans prétendre rien diminuer de votre estime pour Beyle, que nul, en effet, n'a estimé et compté dans ses moindres mots plus que moi.

Je suis tout à vous, mon cher ami.

SUR VICTOR COUSIN

à M. Jouvin.

Ce 20 janvier 1867.

Cher monsieur,

Je lis votre article sur Cousin, d'un sentiment si digne et si élevé. Vous m'y avez rencontré et traité fort amicalement pour mes propres variations sur ce grand thème, — variations qui ont été d'humeur plus encore que de jugement. — Je vous en remercie. Mais quelle singulière organisation c'était que cette personnalité qu'on appelait Cousin, et quel original unique! L'avez-vous vu et entendu quelquefois? Il est resté pour moi, et je crois bien pour nombre de ceux qui l'ont le plus connu, un problème et une énigme. — Mais, me direz-vous, quel homme n'est pas une énigme? — Lui, c'était avec éclat que tout se produisait, avec une sincérité du moment qui ressemblait à de l'enthousiasme et qui, une fois qu'on était averti et aguerri, admettait une part de comique, mais de comique du plus haut caractère. Dans sa jeunesse, il a fait longtemps une illusion complète à ses premiers amis et disciples; il régnait sur eux, il les poussait aux grandes choses, aux grands travaux, aux nobles pensées, voire même aux conspirations généreuses. Quand je suis entré dans le monde littéraire (1825), j'avais pour maîtres quelques-uns de ces premiers amis de Cousin :

c'est par eux que j'ai d'abord appris à le juger, et je dois dire qu'ils étaient déjà à demi détrompés, mais seulement à demi : et quels beaux restes d'admiration et de respect ils lui vouaient encore! En philosophie, comme vous l'avez indiqué, il oscillait un peu en ces temps-là, il embrassait plus de nuages qu'il n'en a gardé dans la suite, il ne semblait pas clair à tout le monde et ne tenait pas absolument à le paraître. Le grand lettré se voilait volontiers et se dérobait sous l'hiérophante. Il serait curieux de le voir alors jugé par ses pairs. Il l'avait été dans l'intimité par ce Maine de Biran dont vous parlez. Son *Journal* contenait primitivement nombre de jugements de lui sur Cousin, qui faisait partie de la petite réunion dont étaient Ampère, Royer-Collard, etc. Mais ces passages ont été prudemment retranchés à l'impression par l'éditeur (M. Naville), qui crut que ce serait de sa part un mauvais procédé de les publier. Nous n'avons donc vu (si j'excepte quatre ou cinq survivants) que le philosophe Cousin de la seconde époque, le Cousin plus orateur que philosophe et finalement écrivain accompli. Sous ces dernières formes, il était bien assez fécond et inépuisable.

Nous avions été tellement liés dans un temps déjà bien ancien, que, malgré la rupture à la suite de procédés qu'il est mieux d'ensevelir, nous nous remettions irrésistiblement, à chaque rencontre, — et l'Académie les faisait fréquentes, — à causer presque comme auparavant, à discuter, à nous prendre à témoin sur des points communs : il savait mon fond d'admiration pour sa nature de talent et

qu'avec lui, dans les occasions, tout en me permettant parfois de le contredire, j'observais les rangs. Enfin, cher monsieur, vous lui avez rendu un juste hommage, et c'est ainsi qu'il n'y a plus qu'une presse et un genre de critique, la bonne en regard de la mauvaise, la vraie vis-à-vis de celle qui ne l'est pas.

Croyez-moi tout à vous, mon cher confrère.

FRAGMENTS SUR QUELQUES CONTEMPORAINS

à M. Charles Baudelaire.

Ce 20.

Mon cher ami,

J'ai reçu votre beau volume, et j'ai à vous remercier d'abord des mots aimables dont vous l'avez accompagné; vous m'avez depuis longtemps accoutumé à vos bons et fidèles sentiments à mon égard. — Je connaissais quelques-uns de vos vers pour les avoir lus dans divers recueils; réunis, ils font un tout autre effet. Vous dire que cet effet général est triste ne saurait vous étonner; c'est ce que vous avez voulu. Vous dire que vous n'avez reculé, en rassemblant vos *Fleurs*, devant aucune sorte d'image et de couleur, si effrayante et affligeante qu'elle fût, vous le savez mieux que moi; c'est ce que vous avez voulu encore. Vous êtes bien un poète de l'école de l'*art*, et il y aurait, à l'occasion de ce livre, si l'on parlait entre soi, beaucoup de remarques à faire. Vous êtes, vous aussi, de ceux qui cherchent de la

poésie partout; et, comme, avant vous, d'autres l'avaient cherchée dans des régions tout ouvertes et toutes différentes; comme on vous avait laissé peu d'espace; comme les champs terrestres et célestes étaient à peu près tous moissonnés, et que, depuis trente ans et plus, les lyriques, sous toutes les formes, sont à l'œuvre, — venu si tard et le dernier, vous vous êtes dit, j'imagine : *Eh bien, j'en trouverai encore, de la poésie, et j'en trouverai là où nul ne s'était avisé de la cueillir et de l'exprimer.* Et vous avez pris l'enfer, vous vous êtes fait diable. Vous avez voulu arracher leurs secrets aux démons de la nuit. En faisant cela avec subtilité, avec raffinement, avec un talent curieux et un abandon quasi *précieux* d'expression, en *perlant* le détail, en *pétrarquisant* sur l'horrible, vous avez l'air de vous être joué; vous avez pourtant souffert, vous vous êtes rongé à promener et à caresser vos ennuis, vos cauchemars, vos tortures morales; vous avez dû beaucoup souffrir, mon cher enfant. Cette tristesse particulière qui ressort de vos pages et où je reconnais le dernier symptôme d'une génération malade, dont les aînés nous sont très connus, est aussi ce qui vous sera compté.

Vous dites quelque part, en marquant le réveil spirituel qui se fait le matin après les nuits mal passées, que, lorsque *l'aube blanche et vermeille*, se montrant tout à coup, apparaît en compagnie de *l'Idéal rongeur*, à ce moment, par une sorte d'expiation vengeresse,

Dans la brute assoupie un ange se réveille!

C'est cet ange que j'invoque en vous et qu'il faut cultiver. Que si vous l'eussiez fait intervenir un peu plus souvent, en deux ou trois endroits bien distincts, cela eût suffi pour que votre pensée se dégageât, pour que tous ces rêves du mal, toutes ces formes obscures et tous ces bizarres entrelacements où s'est lassée votre fantaisie, parussent dans leur vrai jour, c'est-à-dire à demi dispersés déjà et prêts à s'enfuir devant la lumière. Votre livre alors eût offert comme une *Tentation de saint Antoine*, au moment où l'aube approche et où l'on sent qu'elle va cesser.

C'est ainsi que je me le figure et que je le comprends. Il faut, le moins qu'on peut, se citer en exemple. Mais nous aussi, il y a trente ans, nous avons cherché de la poésie là où nous avons pu. Bien des champs aussi étaient déjà moissonnés, et les plus beaux lauriers étaient coupés. Je me rappelle dans quelle situation douloureuse d'esprit et d'âme j'ai fait *Joseph Delorme*; et quand il m'arrive (ce qui m'arrive rarement!) de rouvrir ce petit volume, je suis tout étonné de ce que j'ai osé y dire, y exprimer. Mais, en obéissant à l'impulsion et au progrès naturel de mes sentiments, j'ai écrit, l'année suivante, un recueil bien imparfait encore, mais animé d'une inspiration douce et plus pure, *les Consolations*, et grâce à ce simple développement en mieux, on m'a à peu près pardonné. Laissez-moi vous donner un conseil qui surprendrait ceux qui ne vous connaissent pas. Vous vous défiez trop de la passion, c'est chez vous une théorie, vous accordez trop à l'esprit, à la combinaison. Laissez-vous faire,

ne craignez pas tant de sentir comme les autres, n'ayez jamais peur d'être trop commun; vous aurez toujours assez, dans votre finesse d'expression, de quoi vous distinguer...

Si je me promenais avec vous au bord de la mer, le long d'une falaise, sans prétendre à faire le Mentor, je tâcherais de vous donner un croc-en-jambe, mon cher ami, et de vous jeter brusquement à l'eau, pour que, vous qui savez nager, vous alliez désormais sous le soleil et en plein courant.

Tout à vous.

A Charles Baudelaire, à Bruxelles.

Ce 5 janvier 1866.

Cher ami,

Vous me permettrez de dicter pour être lisible, et aussi pour moins brusquer ma lettre. — J'ai eu un vrai plaisir à recevoir de vos nouvelles. Je me demande quelquefois pourquoi diable vous ne nous revenez pas. Vous finiriez mieux, ce me semble, vos affaires en quelques jours ici que pendant des années de là-bas. Nous sommes, au vrai, dans la plus grande anarchie et le plus parfait dispersement. Il se forme de temps en temps de petits groupes, mais qui n'ont eu jusqu'à présent ni consistance ni avenir. Le public sait ce dont il ne veut pas, mais il n'a pas encore dit ce qu'il veut. Il s'amuse de quantité de bagatelles plus ou moins spirituelles. Les vieux et les quasi-morts font parfois des retours qui ne sont

que des demi-résurrections. La matière littéraire n'a pas cessé d'être riche, mais elle me semble complètement disséminée. Proudhon, duquel vous me parlez, devait être l'homme qui vous était le plus antipathique. Tous ces socialistes et philosophes politiques ne veulent de la littérature que comme d'une institution ou d'un instrument de moralisation pour le peuple. C'est le point de vue le plus opposé à nous autres, nés dans un intervalle d'heureuse et brillante fantaisie, d'imagination libre, et plus ou moins nourris dans les jardins d'Alcinoüs. Hugo, qui est quelquefois votre voisin, est devenu lui-même un prédicateur et un patriarche : l'humanitarisme se retrouve jusque dans ses goguettes. Vous êtes bien aimable de causer quelquefois de moi à madame Hugo : c'est la seule amie constante que j'aie eue dans ce monde-là. Les autres ne m'ont jamais pardonné de m'être séparé à un certain moment. Les enfants ne doivent me connaître qu'à travers leurs préjugés. Les disciples de la dernière manière sont ce qui m'est le plus antipathique au monde, et je les crois nés pour décrier l'École finissante et lui imprimer un ridicule indélébile. Hugo plane sur tout cela, s'en inquiète assez peu (*alta sedet Æolus arce*), et je suis persuadé que, de lui à moi, si nous nous rencontrions directement, les vieux sentiments se réveilleraient dans leurs fibres secrètes : il ne m'est jamais arrivé de le revoir sans que nous nous entendissions au bout de quelques secondes, tout comme autrefois. — Vous avez été très bien traité dans un journal nouvellement fondé, *l'Art*. Le

groupe est parfaitement bien disposé et très littéraire pour le fond de la nature; mais que d'inexpérience! comme on croit le monde facile à conquérir, et combien je crains qu'on ne recommence cette éternelle ritournelle d'audace, d'outrecuidance, d'échecs et de découragement à laquelle nous avons assisté tant de fois depuis trente ans! Ce qui manque à tous ces nouveaux venus, c'est la tradition, une tradition *relative*, un corps d'armée, auquel ils se rejoignent, même en faisant leurs caravanes de jeunesse et leurs aventures. Si vous étiez ici, vous deviendriez, bon gré mal gré, une autorité, un oracle, un poète consultant.

Assez bavardé comme cela. Je vous serre la main, mon cher enfant, suivant que vous m'avez permis de vous appeler.

A M. Paul Verlaine.

Ce 10 décembre 1866.

Monsieur et cher poète,

J'ai voulu lire les *Poèmes saturniens* avant de vous remercier : le critique en moi et le poète se combattent à votre sujet. Du talent, il y en a, et je le salue avant tout. Votre aspiration est élevée, vous ne vous contentez pas de l'inspiration, cette chose fugitive : vous l'avez dit dans votre Épilogue et en paroles qui ne s'oublient pas :

Ce qu'il nous faut, à nous les suprêmes poètes,
Qui vénérons les dieux et qui n'y croyons pas, etc.

Vous avez, comme paysagiste, des croquis, des effets de nuit tout à fait piquants. Comme tous ceux qui sont dignes de mâcher le laurier, vous visez *à faire ce qui n'a pas été fait*. C'est bien. — Et maintenant je vous dirai, au risque de paraître inconséquent avec Joseph Delorme, un furieux oseur lui-même en son temps, que je ne puis admettre des coupes, des césures comme il y en a aux pages 18, 27, 100, 108 (vous les retrouverez bien) : l'oreille la plus exercée à la poésie s'y déroute et ne peut s'y reconnaître. Il y a limite à tout. Je ne puis admettre ce mot *retrait* (page 93) qui décèle une mauvaise odeur. J'aime assez *le Dahlia*; j'aime surtout lorsque vous appliquez votre manière grave à des sujets qui l'appellent et qui la comportent (le *César Borgia* et le *Philippe II*). Vous n'avez pas à craindre, par endroits, d'être plus harmonieux et un peu plus agréable, comme aussi un peu moins noir et moins dur en fait d'émotions.

Ne prenons point ce brave et pauvre Baudelaire comme point de départ pour aller encore au delà. Et puis, le vers, le son, n'est pas exactement le marbre ni la pierre à graver : je le dirais à Gautier lui-même. J'aime comme emblème et image vos stances de *Çavitri* et le vers qui se termine :

Mais comme elle dans l'âme ayons un haut dessein...

C'est le cas maintenant d'appliquer et de pratiquer ces nobles stances, puisqu'une guerre, me dit-on, est engagée.

Poursuivez, monsieur et cher poète, sans vous

détourner, en assouplissant votre manière sans l'amollir, en ne l'affectant pas en elle-même et pour elle-même, mais en l'étendant et en l'adaptant à de dignes sujets.

Agréez mes remercîments et mes sympathies.

A M. François Coppée.

Ce 13 décembre 1866.

Monsieur,

J'ai tenu à finir *le Reliquaire*, avant d'en remercier l'auteur. Celui qui l'a fait et *ouvré* est certes un poète, un vrai poète. Permettez-moi de lui dire que, sauf une certaine tension et accusation de force, qui est un simple défaut de jeunesse, il est déjà tout formé. Vous êtes de ceux qui ne se contentent pas de pousser quelques cris lyriques, d'évaporer leur âme vers le ciel, ou, comme disait le bon Ballanche, de répandre leurs entrailles sur la terre quand ils ont reçu une blessure : l'art, la composition, l'enveloppe, l'emblème qui consacre et qui dure, vous préoccupent, et vous excellez à les trouver. Nombre de vos pièces me paraissent parfaites : *l'Horoscope* entre autres; un de vos amis l'a traduite en allemand : elle pourrait être allemande à l'origine et signée du brave et noble poète Uhland. *Une Sainte*, *les Aïeules* sont d'une belle simplicité qu'un burin savant relève et rehausse. Le besoin de fuir le commun, le banal et l'*usé* en fait de rimes, vous a jeté dans quelques duretés à

dessein. Votre *Justicier* est beau, sauf un peu de parodie dans le genre austère. Je trouve aussi qu'en ce qui vous est personnel et ce que vous faites entrevoir de vos sentiments, de votre passé et de votre âme, il y a un peu trop de noir, — trop de *noirceur* dans les fonds : on n'est pas si meurtri ni si maudit que cela à votre âge. En un mot, monsieur et cher poète, laissez-moi dire tout ce que je pense : quand ce qui est *fait exprès* aura disparu de votre manière et se sera adouci, vous n'aurez rien à envier à personne, et vous n'avez dès à présent qu'à poursuivre votre voie originale et propre avec le talent supérieur que vous possédez.

Agréez l'expression de mes sincères sympathies.

A M. Émile Zola.

Ce 10 juin 1868.

Cher monsieur,

Je ne sais si je vous enverrai cette lettre, car je ne me sens aucun droit de critique privée sur *Thérèse Raquin*, et il me faudra bien une troisième sommation pour que je vous obéisse.

Votre œuvre est remarquable, consciencieuse, et à certains égards même, elle peut faire époque dans l'histoire du roman contemporain.

Selon moi, cependant, elle dépasse les limites, elle sort des conditions de l'art à quelque point de vue qu'on l'envisage; et, en réduisant l'art à n'être que la seule et simple vérité, elle me paraît hors de cette vérité.

Et tout d'abord, vous prenez une épigraphe que rien ne justifie dans le roman. Si le vice et la vertu ne sont que des produits comme le vitriol et le sucre, il s'ensuivrait qu'un crime expliqué et motivé comme celui que vous exposez n'est pas chose si miraculeuse et si monstrueuse, et on se demande dès lors pourquoi tout cet appareil de remords qui n'est qu'une transformation et une transposition du remords moral ordinaire, du remords chrétien, et une sorte d'enfer retourné.

Dès les premières pages, vous décrivez le passage du Pont-Neuf : je connais ce passage autant que personne et par toutes les raisons qu'un jeune homme a pu avoir d'y rôder. Eh bien, ce n'est pas vrai, c'est fantastique de description : c'est comme la rue Soli, de Balzac. Le passage est plat, banal, laid, surtout étroit, mais il n'a pas toute cette noirceur profonde et ces teintes à la Rembrandt que vous lui prêtez. C'est là une manière aussi d'être infidèle.

Vos personnages d'ailleurs, si vous les avez faits exprès plats et vulgaires (excepté la jeune femme qui a quelque chose d'algérien), sont ressemblants, bien présentés, analysés en conscience, copiés avec probité. A vrai dire, si peu idéaliste que je sois, je me demande bien si le crayon ou la plume ont nécessairement pour objet de choisir des sujets vulgaires, sans nul agrément (je me le suis même demandé déjà au sujet de *Germinie Lacerteux* de mes amis les Goncourt); je suis persuadé qu'un peu d'agréable, un peu de touchant, n'est point entièrement inutile, ne fût-ce que sur un point ou

deux, dans un tableau même qu'on veut faire parfaitement triste et terne. Mais enfin je passe. Il y a un endroit où je trouve particulièrement du talent, au sens de l'invention : c'est dans la hardiesse des rendez-vous : la page *sur le chat*, sur ce qu'il pourrait dire, est charmante et cela ne rentre plus dans la copie pure et simple.

Je trouve encore un grand talent d'analyse et de vraisemblance (le genre admis) dans les scènes préparatoires de la noyade, et dans celles qui suivent immédiatement.

Mais là je m'arrête, et le roman me semble faire fausse route. Je prétends qu'ici vous manquez à l'observation ou à la divination. C'est fait de tête et non d'après nature. Et, en effet, les passions sont féroces. Une fois déchaînées, tant qu'elles ne sont pas assouvies, elles n'ont pas de cesse. Elles vont droit au fait et au but, fût-ce sur un cadavre. Si Clytemnestre et Égisthe, s'aimant à la fureur, n'avaient pu se posséder complètement qu'à côté du cadavre tout chaud et saignant d'Agamemnon, le cadavre d'Agamemnon ne les aurait pas gênés, au moins pour les premières nuits. Aussi je ne comprends rien à vos amants, à leurs remords et à leur refroidissement subit, avant d'être arrivés à leurs fins. Ah ! plus tard, je ne dis pas. Quand la passion principale est satisfaite, on réfléchit, on voit les inconvénients : le chapitre des remords commence...

Vous voyez mes objections, cher monsieur. Ce qui ne m'aveugle pas sur le mérite technique et d'exécution de bien des pages. Je désirerais seulement que le mot de *vautrer* se rencontrât moins

souvent, et que cet autre mot *brutal*, qui reparaît sans cesse, ne vînt pas accuser la note dominante, qui n'a nullement besoin de ce rappel pour ne pas se laisser oublier.

Vous avez fait un acte hardi : vous avez bravé dans cette œuvre et le public et aussi la critique. Ne vous étonnez pas de certaines colères; le combat est engagé; votre nom y est signalé : de tels conflits se terminent, quand un auteur de talent le veut bien, par un autre ouvrage, également hardi, mais un peu détendu, où le public et la critique croient voir une concession à leur gré, et tout finit par un de ces traités de paix qui consacrent une réputation de plus.

Tout à vous.

P.-S. — Voici un aphorisme moral qui, selon moi, atteint votre roman par le milieu : « Une passion, une fois déchaînée, ne s'éteint point, ne se coupe point brusquement par le remords, comme la fièvre par la quinine, avant de s'être assouvie. »

A PROPOS DE VICTOR HUGO

Réponse à quelqu'un qui m'écrivait qu'on attribuait à la crainte de déplaire aux Tuileries mon silence sur les Contemplations *de Victor Hugo.*

Ce 17 mai 1856.

Monsieur,

Puisque vous voulez bien prendre intérêt à ce qu'on dit de moi (ce que depuis déjà longtemps je

ne fais guère pour mon compte), voici ce que vous pouvez répondre à ceux qui attribuent mon silence sur M. Victor Hugo à quelque motif plus digne d'eux que de moi.

J'ai été *aussi lié avec M. Victor Hugo qu'on peut l'être*, ainsi que l'attestent mes Poésies. Cette liaison a cessé il y a plus de vingt ans, par des raisons qui sont restées entre nous. Je n'ai donc pas à écrire sur lui depuis ce temps-là, et je ne saurais le faire comme il convient à un critique indépendant, sans paraître méconnaître et violer une ancienne amitié, ou sans avoir l'air d'y vouloir remonter et de m'y reprendre.

Depuis son exil, il est devenu encore un sujet d'examen *plus impossible* pour moi. Non pas que je sois embarrassé pour le fond même de la politique. J'ai connu M. Victor Hugo en 1827, encore royaliste d'un royalisme très pur; puis libéral, comme il convenait à un homme de sa génération. En 1848, il est devenu républicain, mais modéré, ambitieux cependant. En 1849, il était bien avec le président Louis-Napoléon. A l'Assemblée seulement, il s'est fait *rouge*. Au 2 décembre et depuis, il a jugé à propos de se signaler de plus en plus de ce côté, mais avec une violence qui lui a rendu sa rentrée en France plus difficile qu'à un autre. Depuis ce temps-là, je le considère moins comme un exilé que comme un combattant, et je ne crois pas que cette attitude lui déplaise. Il fait la guerre dans son île, et à sa manière. Vous avez pu lire les poésies politiques qu'il a lancées à plus d'une reprise.

Maintenant, il lui plaît de se présenter par un côté tout serein et contemplatif, comme un pur poète;

mais ce sont là des divisions qu'on ne peut accepter dans un examen véritable où l'on embrasserait tout le talent. Il faudrait donc en revenir aux parties où la critique ne doit pas toucher. C'est là un inconvénient.

Si on veut le louer, sans doute on le peut faire, et beaucoup de gens le font et le feront. Je me garderai de rien dire qui y soit contraire. Pour moi, je ne le ferai pas, parce que ma louange serait accompagnée de trop de restrictions qui paraîtraient des offenses à un homme de grand talent dans le malheur, — ou parce que, en supprimant toutes les critiques sérieuses, je serais réduit à faire, ce que vous paraissez désirer, acte de générosité.

Or, je n'ai pas à prendre ce rôle, — je ne tiens qu'à être équitable; quant à l'idée des Tuileries et autres pareilles, veuillez savoir, monsieur, ce qui vous étonnera peut-être, que je n'y suis jamais allé sous aucun régime, et pas plus sous celui-ci que sous un autre; qu'à l'heure qu'il est je n'ai jamais vu le chef de l'État et n'ai *jamais eu l'honneur de lui parler*.

Cela répond à tout. Ce qui ne m'empêche pas de penser (et j'en ai le droit à cause même de mon indépendance) qu'il est peu convenable à un homme qui, comme moi, approuve fort l'ordre actuel, le régime actuel, et qui estime que la société en a grandement besoin, de venir exalter sans nécessité un poète de grand talent sans doute, mais qui a fait en sorte que son nom fût désormais un nom de guerre. — Vous voyez que j'ai plus d'une raison à l'appui de mon silence.

Agréez, monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

A Madame Victor Hugo[1].

Ce 21 juin 1869.

Chère madame,

Au milieu de toutes les félicitations qui vous arrivent, la mienne ne peut manquer : voilà une éclatante consécration des admirations et des amours de notre jeunesse. C'est ainsi que le génie a son heure, et qu'il est de toutes les heures : il a plus d'un plein midi. Un de mes amers regrets, cloué comme je suis à mon fauteuil, est de n'avoir pu assister, ne fût-ce que par une visite au foyer, à cette fête, à ce *jubilé* de la poésie, entendre de près ces applaudissements sympathiques qui réveillent en nos cœurs tant d'échos, et marquer que je tiens à ne pas perdre mon rang parmi les vétérans d'*Hernani*.

PHILOSOPHIE

A M. le docteur Veyne.

Ce 22 octobre 1866.

Cher Veyne,

Je vous remercie de m'avoir fait lire dans *le Monde* l'article de votre ami[2] sur mes derniers *Lundis*. Je devrais le remercier; car, dans un journal hostile et

1. Après le succès de la reprise d'*Hernani*.
2. M. Philippe Serret.

qui a un parti pris, j'ai été cette fois non injurié, mais plutôt traité agréablement au point de vue littéraire. Seulement je n'accepte pas du tout le *sous-jambe* de votre ami, qui, parce qu'il est croyant à sa manière, s'imagine que nous n'avons pas au fond des opinions très fermes, dont nous nous appliquons, en écrivant, à varier un peu les surfaces. Hier, dans *le Soleil*, ce n'était pas un catholique, mais une espèce de philosophe républicain qui me faisait le même reproche de *manquer de croyance*, parce que je n'avais pas la sienne. Je renvoie ces messieurs dos à dos. Vous savez, mon cher ami, à quel fond de vérités je crois, autant qu'un tel mot est applicable au faible esprit de l'homme; les années m'affermissent dans cette manière de voir et d'envisager le monde, la nature et ses lois, et notre courte et passagère apparition sur une scène immense où les formes se succèdent au sein d'un grand tout dont nous saisissons à peine quelques aspects et dont l'incompréhensible secret nous échappe. Ce n'est ni triste ni gai, mais c'est grave, et, quand on en est là, on peut laisser avec leurs airs de dédain tous ces esprits disciples et superficiels qui se flattent de tenir la clef des choses, parce qu'ils ont dans la main quelques bibelots chrétiens, païens ou autres, qu'ils adorent. Au diable les fétiches, de quelque bois qu'on les fasse!

Tout à vous.

A M. Taine.

Ce 2 novembre 1867.

Merci, mon cher ami, de votre bonne lettre [1]. — Ma santé ne va ni mieux ni pis. J'en suis à espérer que c'est une infirmité réglée. — Vous me faites une observation bien juste sur *Port-Royal.*

De ce qu'on n'est pas avec MM. les jansénistes, ce n'est pas une raison pour faire son *mea culpa* et avoir l'air d'être en faute. On a une assez belle marge, une large base dans la morale naturelle et dans la vertu selon Aristote, Cicéron, Marc Aurèle, etc. Mais je vous avouerai que ce qui a toujours gêné l'expression de ma pensée en ce sens et retenu mon adhésion, c'est que je n'ai pas de l'humanité en elle-même une idée aussi optimiste que je le vois chez la plupart de ces moralistes naturels. Je suis beaucoup plus frappé des misères, imperfections, vices, grossièretés animales dont on s'imagine trop vite triompher. Cette morale naturelle dont je désire l'avènement et qui, dans l'antiquité, a été le lot d'une élite, me paraît bien peu avancée chez les modernes, surtout si l'on considère la masse. Les nations qu'on loue sur parole et qu'on célèbre sont loin de compte. Il faut être un Laboulaye pour croire que l'Amérique du Nord n'est pas corrompue. Notre Algérie périt par l'absinthe; nos villes manufacturières du Nord également. Si la

1. A propos de *Port-Royal.*

pourriture est à Rome, la grossièreté a fait invasion dans Genève. Je vois partout des animalités et des brutalités qui me découragent et qui ajournent mon espoir du triomphe de cette moralité saine et scientifique : je me borne à l'admirer et à la révérer en quelques-uns.

Tout à vous.

A PROPOS DE SA NOMINATION AU SÉNAT

Au prince Napoléon.

Ce 3 avril 1865.

Monseigneur,

En réfléchissant à l'entretien que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'accorder, je sens le besoin de vous remercier plus vivement encore de tant de bonté et d'attention de votre part pour ce qui me concerne, et de vous exprimer, plus nettement que je ne l'ai fait sans doute en paroles, l'état vrai de mon esprit.

Lorsque, il y a quinze ans, j'ai pris parti spontanément et par ce que je crois avoir été du simple bon sens et du patriotisme pour le prince président, je n'ai fait que suivre l'impulsion de mon esprit, et, en me rangeant comme un volontaire zélé et presque seul entre les gens de lettres alors en vue sous le drapeau du prince, bientôt empereur, je n'ai songé qu'à me satisfaire, je l'avoue, et à rendre, à ma manière, le sentiment qui éclatait dans toute la France.

J'ai dû à l'empereur de travailler pendant quinze ans en paix et sécurité, sous un régime où il est permis à chacun de développer ses facultés, de vaquer aux travaux qui lui sont utiles ou chers : n'est-ce donc rien?

J'ai aujourd'hui soixante et un ans, dont quarante et un de carrière littéraire et vingt et un d'Académie. J'ai pu, durant ce laps heureux des quinze dernières années, acquérir, dans cette France restaurée et gouvernée par lui, un accroissement de réputation dans la voie modeste et moyenne que j'ai embrassée. Ce serait être ingrat que de ne pas lui en être, de ne pas lui en rester reconnaissant.

Cependant, l'idée d'obtenir quelque jour un témoignage particulier de l'estime du souverain ne pouvait m'être indifférente : ce témoignage, j'en conviens, il m'eût été doux de l'obtenir, puisque c'était à son service et, je puis dire, dans les cadres du régime consacré de son nom, que j'avais pu accroître mes titres à l'estime publique.

Une aussi haute récompense que le Sénat n'était point entrée d'elle-même dans ma pensée, et vous savez mieux que personne, monseigneur, à quelle occasion et par qui cette idée a pu d'abord m'être présentée.

Je ne suis porté à me surfaire en rien : je sais la médiocrité du genre où je m'exerce ; j'ai cherché à l'étendre ; mais, même en me laissant dire que j'y ai en partie réussi, je suis loin de m'exagérer la portée du succès. Seulement il appartient à un souverain de mettre la dernière main aux choses et aux hommes, de prêter un peu à qui le sert et

d'agrandir ce qu'il touche, — de le consacrer dans l'opinion.

Depuis plusieurs mois, cette pensée bienveillante de l'empereur avait transpiré : je n'ai été pour rien dans cette divulgation; je n'ai pu m'y opposer, mais je n'ai cessé de parler de cette haute faveur comme douteuse. Le public, cependant, qui aime à jouer avec les noms, s'est emparé de ce bruit; l'opinion littéraire avait paru y applaudir. J'ai cru savoir, à un moment, qu'il en avait été réellement question. Le retard, l'ajournement — comment dirai-je, n'osant dire le rejet? — de cette bienveillante pensée, m'a laissé dans une autre situation qu'auparavant.

Après avoir touché à un but, j'ai paru en être écarté. La marque de la plus haute estime de la part du souverain a semblé souffrir des obstacles, des objections, des réserves. Je n'ai pu empêcher que cette situation nouvelle ne fût agitée, discutée, par amis et ennemis. — Je dis *ennemis*, car j'ai eu l'honneur d'en acquérir quelques-uns par la ligne que j'ai suivie.

Personnellement, est-il besoin, monseigneur, de vous dire que je n'ai pu avoir qu'une pensée, qu'un désir sincère : me taire, éviter des explications que, d'ailleurs, je n'aurais pu donner qu'incomplètes (n'étant pas même bien informé); rester fidèle à mon passé, c'est-à-dire à mon dévouement connu pour un régime dont j'ai dès l'abord accepté et embrassé le principe et dont je désire avec tous les bons citoyens l'affermissement et la gloire : ce sont là mes sentiments; m'en supposer d'autres serait

ne pas me connaître. L'empereur, que j'ai eu si peu l'honneur d'approcher, peut croire que, quoi qu'il fasse ou ne fasse pas à mon égard, je demeure un de ceux qui, parmi les hommes d'étude, lui sont le plus dévoués, ainsi qu'à son régime, qui nous assure une France honorée et paisible.

J'ajouterai encore, monseigneur, que, du moment qu'une marque de sa haute estime a été envisagée par moi comme possible et prochaine, il a dû m'être pénible de la sentir comme retirée ou remise en question; mais ce sentiment même que je ne dissimule pas en ce moment est de ceux que je puis confesser à vous, monseigneur, et que je confesserais à l'empereur lui-même. La bienveillance que l'on m'assure qu'il a gardée à mon égard l'a, d'ailleurs, adouci déjà et presque effacé.

Quelques mots que Votre Altesse m'a dits dans l'entretien de ce matin m'ont paru exiger ce surplus d'explications. Excusez-en la longueur, monseigneur, et daignez croire à la profonde reconnaissance que j'ai pour vos bons offices en une affaire qui m'intéresse si fort,

Et à mon respectueux attachement.

RUPTURE AVEC LA PRESSE OFFICIELLE

A M...

Ce 31 décembre 1868.

Mon cher ami,

J'apprends le conflit : il était imprévu pour moi; j'ai cru que *le Moniteur universel*, non *officiel*, allait

être plus libre et plus vif ; qu'en reprenant son titre de *Gazette nationale de 89*, et la tradition des Encyclopédistes, il ne subirait aucun joug. Je me suis trompé. Je ne veux pas vous susciter d'ennui. Je retire l'article, je me retire en même temps. Je me réserve d'expliquer au public ce qui m'importe, comment et pourquoi, ayant refusé d'être du nouveau *Moniteur officiel*, je me retire forcément dès le premier jour du nouveau *Moniteur universel.*

Rien de cela n'affecte notre bonne amitié.

Tout à vous.

Note envoyée à M. Kaempfen, rédacteur du Temps.

Ce 1er janvier 1869.

Un incident piquant vient s'ajouter à tous ceux qui, depuis plusieurs jours, défrayent la curiosité publique au sujet des deux *Moniteurs*. Parmi les rédacteurs de l'ancien *Moniteur*, M. Sainte-Beuve, à peu près seul, était resté fidèle à M. Dalloz. En effet, pressé au nom du ministre d'État, pour entrer dans le journal officiel, il avait opposé un traité fait avec M. Dalloz, et par lequel, nonobstant toutes objections, il se croyait délicatement lié. En conséquence, il s'apprêta à faire son entrée dans le nouveau *Moniteur universel*, devenu libre et soi-disant émancipé. Il choisit pour premier article un livre de M. Paul Albert, *la Poésie*, qui avait inauguré à la Sorbonne l'enseignement secondaire des jeunes filles, institué par M. Duruy.

L'article était fait et déjà imprimé; mais, comme il revendiquait un peu vivement cet enseignement laïque, récemment incriminé par l'évêque de Montpellier approuvé du pape, l'article n'a pu passer. Le nouveau *Moniteur universel*, qui se prétend la continuation de la *Gazette nationale de 1789*, a estimé l'article trop indépendant à l'égard de l'épiscopat et du saint-siège. L'opposition a été soulevée par M. Pointel, nouvel associé de M. Dalloz, et qui, dès le premier jour, paraît maître au logis. M. Sainte-Beuve, informé au dernier moment, a immédiatement retiré son article et s'est retiré lui-même. Il va probablement chercher asile pour sa littérature dans un des journaux de l'opposition.

A M. de Lescure.

Ce 6 janvier 1869.

Mon cher ami,

Je dicte pour être plus lisible, c'est une plume fidèle qui vous écrit. — J'ai eu le contre-coup le plus direct, par une visite de la Princesse, qui, m'ayant fait l'honneur de venir dimanche et ayant été charmante pendant une heure, est revenue lundi pour se montrer mécontente et courroucée pendant une demi-heure. Tout cela passera. J'ai écrit, pour me satisfaire, une petite note où je donne ou indique mes raisons avec fierté [1]. J'aime mieux n'en

1. Cette note a été publiée dans les *Souvenirs et Indiscrétions*.

pas faire usage. Votre éminent ministre disait déjà de moi, auparavant, que j'étais un homme « avec qui l'on ne pouvait pas vivre ». Il doit le dire bien davantage aujourd'hui. J'ai peu l'honneur d'être connu de lui. Il ne se rend pas non plus très bien compte, malgré sa supériorité de talent, de ce que c'est qu'un *homme de lettres* et qui veut l'être après comme avant, chez qui la dignité de sénateur (puisque dignité il y a) n'est qu'un accident, accident très noble et très utile, très essentiel au moment où cela est venu (car j'étais à bout), mais enfin chose qui n'atteint en rien le principe et le nerf vital. Le *Journal officiel*, tel qu'il est reconstitué, peut convenir à d'autres : dès le premier jour, je m'étais dit de n'y entrer jamais. Mes raisons, en partie rétrospectives, seraient désagréables à dire : glissons. J'ai des opinions, des convictions, et, sur quelques points, elles sont vives et profondes. Je suis pour la gauche de l'Empire, et je suis presque seul. C'est à tel point que l'article où je défendais une mesure d'un ministre de l'empereur, et où je la défendais à ma manière et par mes raisons, n'a pu être inséré que dans un journal d'opposition, mais en même temps d'une extrême liberté philosophique. Qu'on me laisse faire! Là où je serai, je puis rendre un jour ou l'autre des services que je ne rendrais pas en me gênant et en me rangeant à la suite des satisfaits ou des complaisants. Si votre ministre devient un jour ou l'autre le premier ministre parlementaire de la seconde période de l'Empire, il n'y aura pas de cœur plus réjoui que moi, surtout si la chose se fait à temps

et à de bonnes conditions, car encore faut-il la manière à tout, et l'à-propos.

Je vous remercie, mon cher ami, de votre avis et de vos conseils si pleins d'affection. — Je me permets de présenter mes hommages et vœux en ce commencement d'année à madame de Lescure.

Et je suis à vous de cœur.

A S. A. la Princesse Mathilde.

Ce 17 janvier 1869.

Princesse,

Quinze jours se sont écoulés [1].

J'ai beau chercher et m'interroger, je ne puis découvrir que j'aie eu aucun tort personnel envers Votre Altesse.

Vous m'aviez accoutumé, Princesse, à une amitié toute différente, — si différente, que je n'ai pu considérer l'entrevue de lundi que comme un accident extraordinaire, quelque chose qui n'était pas de vous, mais d'un autre.

Pour moi, j'ai mis le signet après la visite du dimanche. Le livre se ferme pour moi ce jour-là à cinq heures et demie du soir : se rouvrira-t-il un jour?

Je sais ce que je dois à tant de bontés, à tant de souvenirs, à tant d'avances d'amitié dont les témoi-

1. Lettre à la Princesse après sa visite au sujet de mon entrée au *Temps*. (Note de M. Sainte-Beuve sur la minute de cette lettre.)

gnages m'environnent et ne cesseront de m'entourer. L'étonnement dont j'ai été saisi lundi et dont j'ai eu peine à revenir passera. Tout ce qui a précédé vit et vivra. En ceci du moins je garderai la foi qui me manque si souvent ailleurs : même lorsque je ne pourrai plus espérer, j'attendrai encore, et une voix du dedans murmurera tout au fond de moi : *Non, ce n'est pas possible!*

Je mets à vos pieds, Princesse, l'hommage de mon respectueux et invariable attachement.

TABLE

AVERTISSEMENT I

MA BIOGRAPHIE.............. 1

DOCTRINES ET IDÉES GÉNÉRALES

La critique auxiliaire de l'écrivain créateur............ 20
Confidences du critique, I........................... 25
— — , II........................... 30
La critique française traditionnelle.................... 36
La méthode naturelle en critique littéraire............ 34
La méthode de Taine..................................... 50
La méthode de Sainte-Beuve.............................. 64
Le critique littéraire doit avoir des ouvertures sur les arts... 83
Les trois jugements du critique......................... 85
Les hasards de la gloire................................ 86
Nécessité du renouvellement en littérature............ 95

L'ANTIQUITÉ

La France manque de haute culture littéraire......... 101
L'étude des anciens..................................... 103
Humanistes d'autrefois.................................. 108
La connaissance de l'antiquité grecque au XVIIIe et au XIXe siècle.. 114

Le « sentiment grec » dans la littérature française..... 123
Ce que pourrait être l'influence de la littérature grecque en France.. 127
La réputation d'Homère et de Virgile en France........ 138
Virgile chez les modernes.............................. 160
« De quoi se compose le génie et l'art d'un Virgile; et qu'il est bon de s'en proposer l'idée en ce temps-ci ». 162
Horace en France....................................... 179
Les traductions en vers................................ 187

DIX-SEPTIÈME ET DIX-HUITIÈME SIÈCLES

Les limites de Boileau................................ 193
Bossuet.. 195
« Aimer Molière »...................................... 208
De la connaissance de l'homme au XVIIIe siècle......... 211

CHATEAUBRIAND

L'âme de Chateaubriand................................. 229
René... 237
L'art de Chateaubriand; ses précurseurs; son influence.
1. Le sentiment de la nature........................ 243
2. L'expression pittoresque......................... 248
3. La couleur locale; les images.................... 258
4. La composition................................... 284
Un Châteaubriand idéal................................. 286

LE ROMANTISME

Influence des littératures étrangères sur l'école romantique.. 294
La Renaissance poétique du XIXe siècle................. 300
La Muse française et le Cénacle........................ 306
La poésie française en 1833............................ 313
Les lettres françaises en 1840......................... 319
Le Bilan du romantisme en 1842......................... 329
Conclusion sur Victor Hugo............................. 335

QUELQUES TENDANCES PLUS RÉ ENTES DE LA LITTÉRATURE

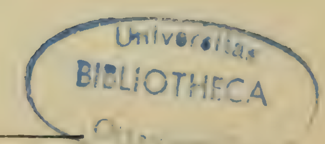
Le Réalisme.. 342
L'écriture pittoresque.................................... 344
L'art pour initiés.. 350
Le goût de l'inachevé..................................... 353

RÉFLEXIONS DIVERSES

Un portrait de philosophe................................. 356
Contre l'idolâtrie des grands hommes...................... 366
Les deux races de Césars.................................. 376

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE

Sur la critique... 381
Les droits de l'histoire.................................. 383
Sur les *Méditations* de Lamartine........................ 386
Sur Stendhal.. 388
Sur Victor Cousin... 391
Jugements sur quelques contemporains...................... 393
A propos de Victor Hugo................................... 404
Philosophie... 407
A propos de sa nomination au Sénat........................ 410
Rupture avec la presse officielle........ 413



1358-05. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 10-03.

